

Phaéton

revue



2018

REVUE PHAÉTON
9 rue Servandoni - 33000 Bordeaux
Tel. +33 (0)5.56.15.90.68
Fax +33 (0)5.57.10.89.27
revue.phaeton@orange.fr
Facebook/RevuePhaeton
www.revue-phaeton.fr

ISSN : 2430-5421
© 2018, Éditions Phaéton

PHAÉTON



Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre...

Formule placée au fronton de l'Académie de Platon.

Phaéton

Parrainages

Marie-Claude Bélis-Bergouignan, professeur émérite d'économie - † **Gérard Boulanger**, avocat et historien - **Concha Castillo**, chorégraphe - **Jacques Demorgon**, sociologue - † **Jean Tignol**, professeur de médecine, psychiatre. **Gérard Hrrigoyen**, directeur de l'IRGAE et ancien Président de l'Université Montesquieu de Bordeaux - **Camille Izard**, théologien - **Joël July**, professeur de lettres modernes - **Pierre Léglise-Costa**, linguiste - **Claire Mestre**, anthropologue - **Philippe Méziat**, critique musical - **Elodie Pozzi**, mathématicienne - † **Libor Sir**, photographe - **Patrick Rödel**, philosophe - **Jean-Rodolphe Vignes**, professeur de médecine, neurochirurgien - **Candide d'Arg-Hanlieu**, philosophe - **Giuseppe Annese**, artiste peintre - **Patrick Chastenet**, professeur en sciences politiques - **Jean-Marc Lesayle**, chimiste - **Marie-Luce Ribot**, journaliste - **Miguel Blanco-Otano**, physicien - **Olivier Giron**, Conseiller de coopération et d'action culturelle - **Corinne Martin-Gueil**, psychiatre - **Emmanuel Mouret**, cinéaste.

Comité de lecture

Marie-Claude Bélis-Bergouignan, professeur émérite en sciences économiques à l'Université de Bordeaux - **Marie-José Cameleyre**, ingénieur en sciences humaines - **Pierre Landete**, avocat et écrivain - **Suzanne Robert**, animatrice radio et comédienne - † **Henri Martin**, Libraire et éditeur.

Correspondants

Chili : **Carles Diaz**

Espagne : **Miguel Blanco**

Ile Maurice : **Gillian Geneviève**

Liban : **Michèle M. Gharios**

Madagascar : **Jean-Michel Perdigon**

Pérou : **Ronald Vega**

Portugal : **Pierre Léglise-Costa**

Russie : **Sofya Brand**

Suède : **Kerstin Munck**

Tunisie : **Salma Ben-Sedrine**

États Unis d'Amérique :

Faith Beasley

Brésil : **Ana Rossi**

Haïti : **Charles Watson**

Responsable du site internet

Hélène Regnaud

Directeur de publication

Pierre Landete, fondateur de *Phaéton*.

Sommaire - Septembre 2018

	Définitions de Phaéton	08	
	Hommage à Libor Sir et à Gérard Boulanger, parrains de Phaéton	10	
	Éditorial de Pierre Landete	14	
I	Illustration : <i>Tritons</i> , Salima Artani	18	
	Lettre de Sappho à Phaon, Ovide <i>Héroïde XV</i>	21	
	Pierre Landete, <i>La représentation de Sappho de Mytilène dans la Basilique Pythagoricienne de la Porte Majeure à Rome</i>	27	
	Julien Giudicelli, <i>L'illusion représentative</i>	37	
	Éric Berr, <i>Une tragédie économique en trois actes</i>	57	
	Gérard Boulanger, <i>Pour une construction citoyenne du monde Un an après Seattle - Mondialisation et citoyenneté</i>	65	
	Illustration : <i>Le pêcheur aux coryphènes</i> (Santorin) et <i>Le plongeur</i> de Paestum	72	
	Pierre-Marie Chauvin, <i>La réputation comme douceur imaginaire</i>	73	
		Cahier de Poésie	
		Dessin : <i>Portrait de Nikos Beloyannis</i> , Picasso	80
	Avant cahier : <i>L'enfant grec</i> , Victor Hugo	82	
	POÈMES DE GRÈCE		
	Illustration : <i>Mia Nonna</i> , Giuseppe Annese	144	
	MERLES BLANCS	145	
	Poème : <i>Histoire d'un merle blanc</i> , Alfred de Musset	146	
	Illustration : <i>La ptochéia</i> , Salima	179	
II	Alain Chasseraud, <i>Les Républicains espagnols de La Nueve</i>	181	
	Illustration : <i>Aux Espagnols morts pour la France</i> , Picasso		
	Michel Wiedemann, <i>Les cartes postales d'hier et d'aujourd'hui</i>	205	
	Marie-Hélène Gauthier, <i>Handicap et fratrie</i>	219	
	Pierre Légglise-Costa, <i>Marie I, Reine pieuse et folle</i>	233	
	Illustration : <i>Pétrarque</i> , Giuseppe Annese	243	
	Lucrèce, <i>L'idée des dieux naît de l'angoisse des hommes.</i>	245	
	Ernest Renan, <i>Prière sur l'Acropole</i>	249	
	Prosper Mérimée, <i>Paysage Grec</i>	253	
	Byron, <i>Childe Harold's Pilgrimage</i>	257	
	Illustration : <i>Ulysse et les Sirènes</i> , Yannis Gaïtis	259	

Sommaire - Septembre 2018

Éric Pautrel, <i>Une mer de Diamant</i>	261
Marie-Claude Bergouignan, <i>Celles que nous aimons sans le savoir</i>	279
Miguel Blanco, <i>En calle</i> (extrait)	287
Marges	299
Sandrine Doucet, <i>Mai 68, Mai 2018 - Que sont les étudiants devenus ?</i>	301
Illustration : <i>Traité d'esprit</i> , Michel Rey	313
Marie-José Cameleyre , <i>Mai 68 en 725 mots</i> . Montage photo. : Anne-Sophie Annese	314
<i>Questionnaire de Proust</i> : Candide d'Arg-Hanlieu	318
Philippe Vranck, <i>Flamenco hors zone</i>	320
Biographies des membres du Comité de parrainage	323
Biographies des membres du Comité de lecture	328
Biographies des correspondants	330

Définitions de Phaéton

Nom propre masculin (*fa-é-ton*) dont l'étymologie est grecque.

Dans la version archaïque du mythe grec, Phaéton est fils d'Éos (l'Aurore) et de Céphale (l'Esprit). L'enfant, d'une grande beauté, fut volé par Aphrodite. Elle le plaça dans le ciel, lui donna à manger une pomme, l'éleva puis il devint le gardien de ce qui fut considéré comme le bien le plus précieux : le savoir, symbolisé par les bijoux d'or d'Aphrodite... Phaéton, devenu adulte, eut d'Aphrodite un fils, Astynoo (la Cité, *asty* – le guide *noos*), la plénitude qui guide l'esprit dans la nuit du monde. Le surnom de Phaéton est Phaon, l'étoile du soir (Hespéros) et du matin (Phosphoros). Quand le soleil se couche, Hespéros brille et lorsqu'il se lève, Phosphoros dit Eosphoros, l'étoile solitaire, disparaît. Phaéton est la permanence de la lumière dans la nuit des hommes, celui qui permet la transmission des savoirs, seul gage d'immortalité pour l'Homme.

Dans la mythologie grecque, Phaéton est aussi :

- Atymnios, un héros solaire milésien qui était un frère d'Europe ;
- Adymnos, pour les Crétois a-dyomenos (celui qui est toujours en éveil, celui qui ne se couche pas) était l'étoile du soir et du matin
- Protogenos Phaéton (le premier à naître et à briller), un surnom du dieu Éros (Phanès ou Ericépaïos), dans sa version archaïque un taureau blanc argenté (appartenant à Augias, fils d'Hélios) qui défendait les troupeaux contre les bêtes sauvages et qui prit Héraclès pour un lion. Le héros maîtrisa Phaéton à qui il vola la force par le contact magique des cornes (rituel de couronnement et de victoire de l'esprit sur la bestialité)
- le Fils d'Hélios (le Soleil) et de Clymène (le Pouvoir). Il s'agit d'une légende très répandue selon laquelle un matin, Hélios céda à son fils, qui le harcelait pour obtenir la permission de conduire, le char du Soleil. Phaéton voulait impressionner ses sœurs les Héliades. Sa mère encouragea Phaéton mais il n'était pas assez expérimenté pour diriger les chevaux blancs de son père (on notera que l'un des chevaux du Soleil se nommait aussi Phaéton). Il les mena d'abord si haut que le givre envahit la Terre puis si près d'elle que tout devint cendre. Zeus, en colère, le foudroya pour éviter une conflagration universelle. Alors ses sœurs pleurèrent des larmes d'ambre...

Phaéton est aussi :

- une tragédie d'Euripide (484-406 av. J.-C.) dont il ne reste que des fragments
- un personnage (Phaon) de l'Heroïde XV d'Ovide, *Lettre de Sappho à Phaon*
- un opéra de Jean-Baptiste Lully (1632-1687) sur un livret de Philippe Quinault (1635-1688)
- un poème symphonique de Camille Saint-Saëns (1835-1921)
- une pièce pour hautbois (inspirée des *Méamorphoses d'Ovide*) de Benjamin Britten (1913-1976)
- un poème de Raymond Queneau (in *L'instant fatal*, 1948)
- une histoire d'Eddy Debons écrite pour un orchestre de Brass Band
- le fichier informatique français relatif au permis de conduire européen
- un charretier ou un mauvais cocher (désuet), par plaisanterie et allusion au fils présomptueux et maladroit d'Hélios... « Le phaéton d'une voiture à foin vit son char embourbé [...] », *Le charrier embourbé*, Jean de La Fontaine
- un véhicule hippomobile léger, découvert et à quatre roues avec deux sièges (un à l'avant pour le conducteur et l'autre à l'arrière pour un ou deux passagers) datant du XVII^e siècle... « Mon phaéton est à la porte je puis mener deux dames... », *La matinée d'une jolie femme*, Étienne Vigée (1758-1820). On notera une variante avec moteur et plusieurs rangées de sièges à la fin du XIX^e siècle puis, au XXI^e siècle, Phaéton est devenu une voiture de la marque Volkswagen
- trois oiseaux de mer, au plumage blanc, dits paille-en-queue, emblèmes des Mascareignes et logo d'une compagnie aérienne (Air Mauritius) portent ce nom :
 - le grand phaéton à bec rouge
 - le phaéton à bec jaune
 - le phaéton à brins rouges ou phaéton phénicure de Gmelin
- « [...] de grandes altitudes planaient les frégates et les phaétons qui tombaient souvent avec une rapidité vertigineuse pour arracher en l'air leur proie aux oiseaux de mers plongeurs », *À la poursuite du soleil*, Alain Gerbault, tome 1, de New York à Tahiti
- un astéroïde découvert en 1983 dit de la famille Apollon et dont la caractéristique principale est d'approcher le Soleil plus que tous les autres (il « frôlera » la Terre le 14 décembre 2093 !)
- une pièce de théâtre d'un auteur anonyme en 1625 : *Le trébuchement de Phaéton*
- une tragédie de Tristan l'Hermite (1639)
- la marque d'une huile d'olive d'exception produite en Grèce dans le Péloponnèse près de Kalamata (La vierge aux beaux yeux).

Hommage à Gérard Boulanger



Gérard Boulanger

In *Le Procès Papon*, détail d'un dessin d'audience de Riss
(Hors-série n° 6 de Charlie Hebdo, 1998)

Parrain de la Revue Phaéton, notre ami Gérard Boulanger nous a quitté au printemps 2018. Avocat et écrivain, il fut au cours de sa vie militante Président de la Fédération de Gironde de la Ligue des Droits de l'Homme, Président du Syndicat des Avocats de France, fondateur de l'Association des Avocats Européens Démocrates et Conseiller Régional d'Aquitaine. En 1981, il a été à l'initiative de la procédure engagée contre le seul haut fonctionnaire français à être condamné (en 1998) pour complicité de crime contre l'Humanité. Sans sa détermination au bénéfice des victimes, ce procès n'aurait pas pu avoir lieu à Bordeaux. Amoureux de la Liberté chevillée à la raison et au cœur, Gérard Boulanger était un avocat-humaniste, un « grand républicain », un vigilant défenseur de la laïcité et des droits de l'Homme.

Bibliographie de Gérard Boulanger :

- *Maurice Papon : un technocrate français dans la collaboration* (éd. Le Seuil, 1993),
- *Un crime d'intérêt, Plaidoirie de Maître Gérard Boulanger*, Histoire de l'affaire Papon, Procès de Bordeaux, 9 mars 1998 - Archives de l'INA,
- *Papon, un intrus dans la République* (éd. Le Seuil, 1997),
- *Plaidoyer pour quelques juifs obscurs, victimes de Monsieur Papon* (éd. Calmann-Lévy, 2005),
- *À mort la gueuse ! (Analyse des dernières journées de la III^e République et installation de Pétain à Bordeaux les 15, 16 et 17 juin 1940 – éd. Calmann-Lévy, 2006),*
- *Le « juif » Mendès France, une généalogie de l'antisémitisme* (éd. Calmann-Lévy, 2007),
- *L'affaire Jean Zay* (éd. Calmann-Lévy, 2013),
- *Les secrets du Procès Papon* (éd. Le Cherche Midi, 2018).

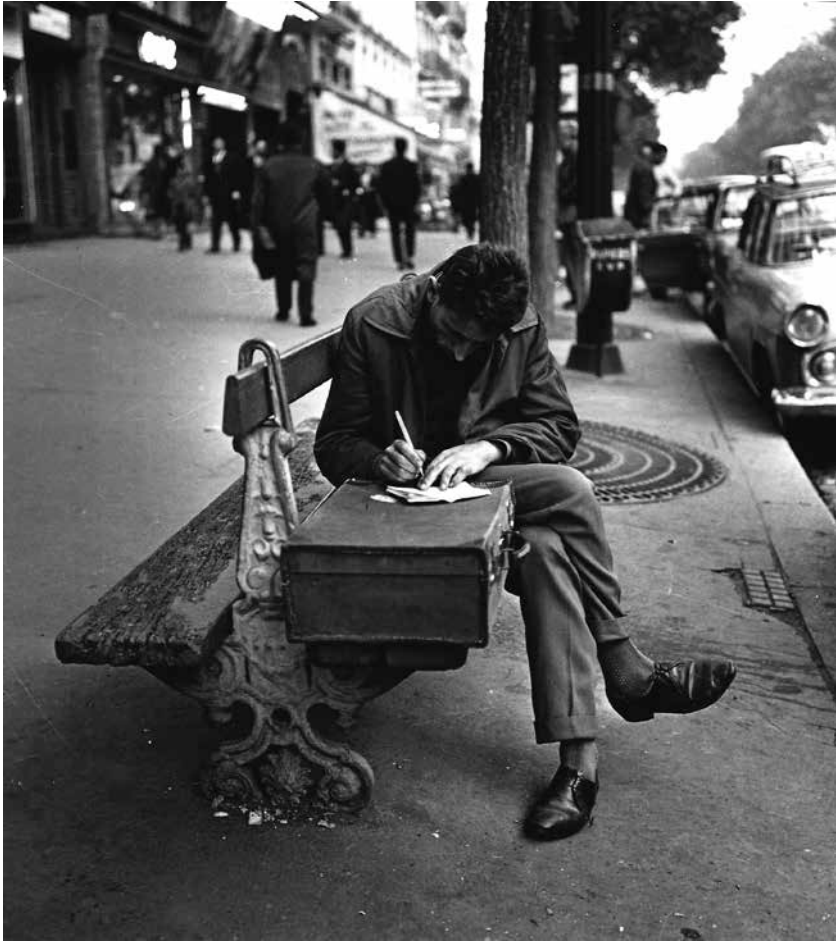
Hommage à Libor Sir



Port du Pirée - Grèce
Photographie de Libor Sir.

Le photographe Libor Sir est décédé en 2017. Il avait parrainé dès l'origine le projet éditorial de Phaéton et avait autorisé la reproduction de plusieurs photographies originales (Marcel Marceau, Phaéton 2015 et Salvador Dalí, Phaéton 2016). Afin de lui rendre hommage, Phaéton a choisi de publier ici deux photographies inédites et, en p. 138, un dessin extrait de son dernier ouvrage *Fusains, encre de chine, pastels de 1960 à 1980* (éd. IMB, Bayeux 2017).

Né à Prague en 1933, Libor Sir a quitté son pays à l'âge de dix-sept ans puis obtenu son baccalauréat au lycée ukrainien de Munich. En 1953, il bénéficia d'une bourse d'études pour le Collège de l'Europe libre de Strasbourg. Après des études de droit à Paris... il travaille et achète alors son premier appareil photo... Dans les années 1960, il intègre l'agence Holmes-Lebel puis devient journaliste. Photographe des personnalités, il réalise des images saisissantes de Dalí, Marcel Marceau, Françoise Sagan, François Mitterrand... Durant l'été 1967, il travaille à la réalisation de différents portraits de Barbara ; un cliché illustrera l'album *Ma plus belle histoire d'amour* (Barbara, série complète des photographies de Libor Sir, éd. Le Castor astral, 2014). Libor Sir a parcouru le monde et a signé quelques ouvrages de photographie dont *Les Belles Heures de Paris* (éd. Meddens, Bruxelles, 1976) où il exprime, par son art, la beauté des quartiers disparus de sa capitale d'adoption. Peu de temps avant sa disparition, il voulait faire éditer une série de photographies du mime Marceau en les accompagnant de poésies traduites en braille. Nous souhaitons que ce projet puisse aboutir.



Un étranger à Paris
Photographie de Libor Sir.

Je ne me sens en sécurité que si je suis libre...

Aujourd'hui, dans tous les espaces de la société « moderne » a été mis en place un système de vidéosurveillance et ainsi, contre le gré, nous sommes tous filmés... et tout le temps « géolocalisés » par satellite vi@ internet et autres « réseaux sociaux » ! « *Big Brother nous observe* » prévenait le romancier anglais G. Orwell dans son chef d'œuvre dystopique - 1984 -... sorti l'année de la première commercialisation d'un système de vidéo-contrôle par une entreprise « étazunienne » en 1949.

Soixante dix ans plus tard, des milliards d'images sont captées et stockées (où ? et par qui ?) tous les jours et sans savoir à qui elles appartiennent vraiment ! Elles sont là... au cas où ! Caméras embarquées, ça « drone » à tout-va sous prétexte de sécurité publique, sans aucun débat politique relatif à l'utilité de cette pratique policière. Un seul exemple suffira : à Nice, en 2016, les mille trois cent caméras placées au centre de la ville la plus « vidéo-surveillée » d'Europe (après la capitale des Anglais !) n'ont servi à rien pour repérer, empêcher où même limiter l'action meurtrière du terroriste de la Promenade le jour du 14 juillet. Depuis l'attentat, environ 500 caméras supplémentaires ont été placées à des endroits dits « stratégiques ». Sans parler de l'argent public dépensé pour rien ! « Si vous n'avez rien à cacher, vous n'avez rien à craindre » ! L'Histoire nous enseigne pourtant que l'État est bienveillant jusqu'à ce qu'il ne le soit plus (!) Cet omni-harcèlement de la vie privée depuis des postes de contrôle imprenables va, à l'heure imprévisible, se transformer en une véritable tyrannie plongeant chacun de nous dans une situation d'insécurité inédite face à un *Brother* pas du tout *fraternel* ! La société s'est mise « en mode » *avenir-sombre...* « en mode » ! horrible expression qui dit finalement que les Hommes sont des machines... Dans quel espace les citoyens veulent-ils vivre ? Quelle culture habiter ? Tout le monde semble croire qu'il est « génial » d'être tout le temps connecté et visible au nom de la vérité ! Mais de quelle vérité ? *Pics or it didn't happen* disent les Britanniques ! *In french* : sans photos, il n'y a que du faux ! Alors, traquant le rebelle, le robot filme tout. De la salle de classe au bureau du juge, des couloirs d'hôpitaux aux guichets de la Sécu, de la rue au « super-market »... de la maternité au cimetière ! Tout... et

tous ! Avec une sidérante insouciance, tout semble allait bien ! Mais la vie privée n'est plus qu'une denrée rare et chère ! L'état de visibilité permanente, la surveillance intrusive intégrée, c'est pour qui ? ! La démocratie, qui a toujours grand besoin d'attentions, est-elle capable d'ériger des garde-fous assez solides pour que les bénéficiaires de ce que l'on nomme « progrès technique » l'emportent sur ses écueils ? Il y a danger pour tous à vivre dans cette arène maniaque-répressive de l'ultra-surveillance sécuritaire... où la *fraternité* n'est qu'une frappe en touche.

Je ne me sens en sécurité que si je suis libre ! Depuis Démosthène (384-322 av. J.-C.) alertant les citoyens Athéniens sur la perte de leurs libertés pourtant acquises au cours de tant de combats..., combien de luttes attachées aux jalons de l'Histoire, d'exhortation à la vigilance, ... combien de cris d'alarme ? Tel celui, emblématique, de Jacques Derrida, lors de son intervention le 21 décembre 1996 au Théâtre des Amandiers de Nanterre qui accueillait une soirée de solidarité avec les migrants¹ :

« L'an dernier, je me souviens d'un mauvais jour, j'avais eu comme le souffle coupé, un haut le cœur en vérité, quand j'ai entendu pour la première fois, la comprenant à peine, l'expression « délit d'hospitalité ». En fait, je me demande si quelqu'un n'a jamais pu la prononcer et la prendre dans sa bouche, cette expression venimeuse, je peux à peine la répéter; puis, restant sans voix, je l'ai lue dans un texte de loi permettant de poursuivre, voire d'emprisonner, ceux qui hébergent et aident des étrangers. « Délit d'hospitalité » ! Je me demande qui a pu oser associer ces mots ! Que devient un pays, on se le demande, que devient une culture, que devient une langue quand on peut y parler de « délit d'hospitalité », quand l'hospitalité peut être, aux yeux de la loi et de ses représentants, une infraction pénale ? Nous vivons désormais sous haute surveillance, la loi maltraite les « sans-papiers », avant de les concentrer dans des sortes de camps de triage ! »

Encore Derrida dont les mots vont plus loin que les mots :

« il faut que nous puissions à nouveau vivre, parler, respirer librement. Il faut que nous puissions retrouver le goût d'habiter un pays où l'hospitalité ne soit plus un crime, un pays dont la représentation nationale ne propose plus de punir l'accueil de l'étranger, un pays où personne n'ose parler encore de « délit d'hospitalité ».

Que devient un pays, on se le demande, que devient une culture, que devient une langue...

2018 : vingt-deux ans plus tard, « la justice » (avec un tout petit -j-) a poursuivi

1 Les phrases de J. Derrida reproduites ici ont été résumées et sont extraites d'un article paru dans *Plein droit* n° 34, avril 1997. *Zéro or not zéro ?* cf. <https://www.gisti.org/spip.php?article3736>.

plusieurs personnes dont une retraitée passionnée, militante d'Amnesty International, pour ce « délit de solidarité » (art. L. 622-1 et s. du CESEDA) devant le Tribunal Correctionnel de Nice (encore !). Selon « la justice », cette femme formidable aurait (à la frontière italienne) *facilité l'entrée en France de deux enfants en les accompagnant* pédestrement ! C'est-à-dire en leur permettant de franchir le seuil de la maison commune ultra vidéo-surveillée !

L'arène judiciaire, nourrie par un mauvais miel réglementaire et législatif, distille un venin noir au Pays des Droits de l'Homme où fut créé, il y a peu et sans vergogne, un « ministère de l'identité nationale », où furent supprimées les lois sur l'asile territorial, où l'on a défini une sous-catégorie de réfugiés bénéficiaires d'une protection nommée *subsidaire*, où l'on a construit des centres *dits* de rétentions,... la liste est longue ! Quid de l'inefficacité de tous ses ukases populistes promulgués, de tous ces échafaudages de procédures !? La xénélasie se traduit toujours par des législations de rupture poussant au-delà les dogmes bureaucratiques d'exclusion qui précédaient. Où est la limite ? Pays des Droits de l'Homme ! Pays des Droits de l'Homme ? Non ! La France n'est que le Pays de ... la Déclaration des Droits de l'Homme ! Et dans ce pays, combien de manquements *de*, ou *par* la justice à ou *pour* la Justice. Tant et tant !

La retraitée militante a dû s'asseoir sur le banc sale d'un prétoire parce qu'elle n'avait rien fait d'autre que de prendre soin, avec raison, cœur, bienveillance..., en un mot *fraternellement*, de deux très jeunes « métèques » orphelins de leur terre, qui n'auraient pas dû « changer de résidence (*metá oïkos*) » ! En voulant la faire condamner, la justice, qui revendique sans cesse une indépendance qu'elle exerce - sans cesse et sans aucune entrave au Pays de la Déclaration -, s'est enduit le visage avec la gadoue noire de l'engrais ! *Nihil sub sole novi!* Avec ce masque, le citoyen vigilant, identifie bien clairement la nature de cette *prépotence*..., et ne se sent plus du tout en sécurité dans le pays de l'application aléatoire de la Déclaration... La Cour Européenne continuera à condamner la France tant que la rigueur républicaine fera défaut à ceux qui fabriquent, sans vergogne, le désordre jurisprudentiel au mépris d'un ordre juste comme si un besoin de revanche contre le progrès des Libertés Fondamentales sortait du fond de l'abîme des âges. Le Tribunal de Nice a relaxé la militante mais la justice !, toute fardée de son indépendance et bourlinguant toujours dans les mêmes eaux, a fait appel ! Démosthène reviens !!!

La Liberté, l'Égalité et la Fraternité ne sont qu'un seul et même combat... J'en appelle à la sagesse alors qu'apparaît le visage de l'exclusion raciale derrière toute la discussion sur la nationalité ou le séjour des étrangers... Je vous conjure d'éloigner de nous (par le vote) l'égaré raciste... écrivait, déjà en 1988, François

Mitterrand dans sa *Lettre aux Français*, (chap. *Refus de l'exclusion, les immigrés*). Le Président Mitterrand ne se trompait pas ! Le visage dont il parle a les traits grossiers de la haine ! Le « délit de solidarité ou d'hospitalité » est un odieux symptôme d'égarement qui scandalise tous ceux qui ne se sentent en sécurité que s'ils demeurent libres, égaux et fraternels. Un égarement qu'a voulu pourtant, à l'été 2018, éloigner de toute jurisprudence, le Conseil Constitutionnel dont les membres, touchés par l'onde de la raison, ont remis la *Fraternité* à la place qu'elle mérite (Déc. Cons. Const. n° 2018 – 717/718 – QPC du 6 juillet 2018) afin que nous puissions (pour combien de temps encore ?) tel que l'écrivait Derrida... *habiter une même culture*. Le Conseil avait été saisi de la situation d'un jeune homme de « bonne volonté » qui s'était comporté *fraternellement et raisonnablement* envers des étrangers à l'instar de la très respectable retraitée de Nice ! Quel que soit leur âge, l'un et l'autre appartiennent, par leur engagement, à une Humanité qui sait parfaitement qu'on arrive jamais au bout du malheur des hommes mais que tout acte sauve. Une Humanité qui fait battre depuis toujours le cœur inaltérable de cette *culture* qui consiste, tel que l'enseignait Démosthène aux Athéniens rassemblés sur la Pnyx, à ne se sentir en sécurité qu'en étant libres !

Pierre Landete.



Triton I
Salima Arbani

Salima Arbani est née au Maroc. Elle est peintre. Elle a suivi des études d'arts plastiques en France. Elle a participé au Festival d'Art Vidéo de Casablanca pour la projection de films expérimentaux.



Triton II
Salima Arbani

Héroïde XV, Lettre de Sappho à Phaon

Ovide (43 av. J.-C. -17)

Les œuvres principales de Publius Ovidius Naso dit Ovide sont *Les Métamorphoses*, *L'art d'aimer*, *Les Fastes*, *Les Tristes*, *Les Pontiques* et enfin *Les Héroïdes* qui forment un ensemble de lettres fictives écrites par des femmes ou des divinités à leur amant ou mari absent. Le sujet de la XV^e Héroïde est le saut de Sappho du haut de la falaise de l'île ionienne de Leucade. Sappho écrit à Phaon... (cf. *Héroïdes*, éd. Les Belles Lettres, Coll. Budé, 2005, pp. 92-99) et Ovide en profite pour citer des vers de celle que Platon nommait la *Dixième Muse*. Il livre aussi des éléments biographiques sur Sappho qui, pour lui, était *poeta vates* (*poeta* / poète - non pas *poetria* ou *poetris* / poétesse - et *vates* / inspirée des dieux, prophète). Cette lettre de Sappho, en parfait accord avec le pythagorisme, est également conforme à l'iconographie du stuc blanc de l'abside de la Basilique souterraine des mystiques pythagoriciens de la Porte Majeure de Rome (Basilique de la Via Prénestine). Ce temple du 1^{er} siècle av. J.-C. fermé sous le règne de Claude fut par la suite totalement inconnu pendant deux mille ans avant sa redécouverte fortuite au XX^e siècle (à lire dans ce numéro de Phaéton l'article de Pierre Landete *La représentation de Sappho de Mytilène dans la Basilique pythagoricienne de la Porte Majeure à Rome*, p. 27). Il est probable qu'Ovide se soit inspiré de la représentation de Sappho dans la Basilique pour écrire sa XV^e Héroïde.

Ovide était-il pythagoricien ? En l'an 8, il fut, sur décision de l'empereur, condamné à quitter Rome sans délai, exilé en Mer Noire. Le motif pour cette relégation était l'immoralité de ses œuvres dont *L'Art d'aimer* (publié pourtant 7 années auparavant). Ovide connut alors une vie très dure et ne revint jamais à Rome, sa terre natale. Pourquoi une telle condamnation ? De nombreux historiens ont évoqué son adhésion aux thèses pythagoriciennes ou sa participation à une cérémonie au cours de laquelle fut prédite la chute ou même la mort de l'empereur. L'histoire retient qu'Ovide fut surpris lors de l'organisation d'une réunion où était présent un personnage de la plus haute importance dont il ne fallait pas connaître l'identité sans affaiblir l'autorité de l'empereur (certains écrivent même qu'Ovide, convié à la séance, se trouva nez à nez avec l'empereur !?). Ovide détenait un secret et reçut alors l'ordre absolu de taire les raisons de sa relégation sous peine de mort. Il obéit sans faillir à cette injonction en écrivant seulement que sa faute tenait au fait d'avoir *assisté à une scène particulière*, d'avoir *vu quelque chose...* Quelque chose ! Ovide mourut dans une solitude absolue et emportant la vérité dans la tombe. Cette *Epistulae* est le décor d'une tragédie dont l'action se déroule dans l'imagination du lecteur.

Est-ce qu'à l'aspect de cette écriture d'une main appliquée la mienne fut aussitôt reconnue par tes yeux ? Ou bien, si tu n'avais lu le nom de

Sappho, son auteur, ne saurais-tu d'où vient ce bref ouvrage ^[cette lettre] ? Peut-être aussi demanderas-tu pourquoi mes vers sont alternés ^[distiques élégiaques], alors que je suis plus apte aux modes lyriques. Il me faut pleurer sur mon amour : l'élégie est le chant des pleurs ; aucune lire ne s'accorde à mes larmes. Je brûle, comme, l'indomptable Éurus ^[Vent d'Est] activant la flamme, se consume un champ fertile sous les moissons embrasées. Séparé de moi, tu ^[Phaon] parcours les pentes de l'Etna qui recouvrent Typhon ^[le géant fut enseveli sous les cendres de l'Etna] ; une ardeur me possède, non moindre que le feu du volcan. Et il ne me vient pas de vers que je puisse chanter en touchant savamment les cordes ; les vers sont l'œuvre d'un esprit libre. Ni les filles de Pyrrha, ni celles de Méthymne ^[deux Cités de Lesbos], ni la foule des autres Lesbiennes ne me plaisent. Sans charmes pour moi est Anactoria, sans charmes la blanche Cydno ; Atthis n'est plus, comme naguère, plaisante à mes yeux, ni cent autres, que je n'ai pas aimées sans dépasser la mesure. Cruel ! ce qui fut à tant de femmes, seul tu le possèdes.

Tu as des traits et un âge qui siéent aux plaisirs. Ô regard plein d'embûches pour mes yeux ! Prends la lyre et le carquois ; dans la lumière tu apparaitras tel Apollon. Que des cornes ^[signe de puissance] s'érigent sur ta tête, tu seras Bacchus ^[nom grec de Dionysos]. Or Phoebus ^[Apollon] aima Daphné et Bacchus la fille de Gnose ^[Ariane, fille de Minos dont la capitale était cette ville], et ni celle-ci, ni celle-là ne connaissait les modes lyriques, tandis qu'à moi les Pégasides dictent les plus harmonieux poèmes ^[les Pégasides désignent les Muses à qui fut consacrée la fontaine Hippocrène que Pégase fit jaillir d'un coup de sabot] ; déjà, sur toute la Terre est célébré mon nom. Alcée, mon compagnon de patrie et de lyre, n'emporte pas plus de louange, malgré son chant plus grandiose. Si la nature jalouse m'a refusé l'éternelle beauté ^[ou jeunesse], mon génie supplée ce défaut. Ma taille est petite : mais le grand nom que je porte peut remplir tout l'univers. Si je ne suis point blanche, Andromède, fille de Céphée ^[roi d'Éthiopie], brune selon la couleur de sa patrie, plut à Persée. D'ailleurs, les colombes blanches s'unissent souvent à d'autres oiseaux au plumage varié et la tourterelle noire est aimée par un oiseau vert ^[le perroquet]. Si nulle femme ne doit t'appartenir à moins d'être digne de toi par son visage, nulle femme ne t'appartiendra.

Cependant, lorsque tu me lisais, moi aussi je te paraissais belle : tu jurais qu'à moi seule il convenait de parler toujours. Je chantais, il m'en souvient ^[les amants se souviennent de tout] : pendant que je chantais, tu me donnais des baisers que tu me volais. Tu les vantais aussi : de tout point je te plaisais, mais principalement alors que se fait l'œuvre d'amour. Puis tu trouvais un charme plus qu'ordinaire à ma lascivité, sans cesse en mouvement, à mes propos bien adaptés à nos jeux, et lorsque nous avions ensemble confondu notre volupté, à cette langueur intense du corps fatigué.

Maintenant viennent à toi les filles de Sicile, proie nouvelle. Qu'ai-je à faire de Lesbos ? Je veux être Sicilienne ou bien vous, femmes et filles de cette île, renvoyez de votre territoire ce fugitif et ne vous laissez pas tromper aux mensonges de sa langue caressante : ce qu'il vous dit, il me l'avait dit avant. Et

toi, déesse de l'Éryx ^[Vénus], qui habite les monts de Sicile, protège ta poétesse, car je t'appartiens.

Est-ce que la Fortune ennemie poursuit la tâche commencée, et, dans sa course, me demeure toujours si cruelle ? J'avais six ans quand les os de mon père se brisèrent prématurément ; la terre qui les accueille boit encore mes larmes. Mon frère, ensuite, brûla, vaincu par l'amour d'une courtisane ; il en retira la ruine, jointe à la honte du déshonneur. Pauvre désormais, il plonge sa rame agile dans les plaines azurées ; ses richesses honteusement perdues, maintenant il cherche à les recouvrer par des moyens honteux ^[la piraterie]. Moi aussi, parce que souvent je lui donnais de bons conseils, il me hait ; voilà ce que me valut ma franchise, ce que me valut la droiture de mon langage. Et comme si les tracas, qui sans cesse m'assiègent, risquaient de finir, ma fille, mon enfant, met le comble à mes soucis. Dernière cause de mes plaintes, tu surviens. Non, ma barque n'est pas poussée par un vent propice.

Voilà que gisent épars sur mon cou mes cheveux sans apprêt ; une gemme brillante ne presse pas mon doigt. Je me couvre d'un grossier vêtement ; point d'or dans mes boucles ; dans ma chevelure, plus de parfums d'Arabie ^[myrrhe]. Pour qui me parer, malheureuse ? À qui m'efforcer de plaire ? L'unique auteur de ma parure est loin. Mon cœur est tendre et pénétrable aux flèches légères ; pour moi, toujours il est une raison d'aimer, soit que les Sœurs ^[les Parques] m'aient dicté cette loi dès ma naissance et qu'elles n'aient pas doté ma vie de fils austères, soit que nos travaux influent sur notre vie et que Thalie ^[la rose, Muse de la comédie, celle qui décore], en m'enseignant son art, ait attendri mon cœur.

Quoi d'étonnant si l'âge du premier duvet, si les années qu'un homme peut aimer m'ont entraînée ? Aurore, je craignais que tu ne l'enlevasses ^[Phaon] au lieu de Céphale, et tu l'aurais fait ; mais ta première conquête ^[Céphale] te retient ^[Phaon / Phaéton est le fils d'Éos, l'aurore et de Céphale, l'esprit]. S'il était vu par celle qui voit tout, par Phocébé ^[les Romains la confondent avec la Lune ou Diane - Phocébé est la mère de Lété qui donna naissance aux jumeaux, Apollon et Artémis], Phaon serait condamné à un sommeil éternel ^[tel Endymion]. Vénus l'eût emporté dans le ciel sur son char d'ivoire ; mais elle voit qu'il peut aussi bien plaire à Mars. Ô point jeune homme encore et déjà plus enfant, âge bienvenu, ô l'ornement et la grande gloire de ton époque, accours vers moi, beauté, et retombe sur mon sein. Je ne te demande pas d'aimer, mais de te laisser aimer. J'écris et mes yeux se mouillent de larmes naissantes. Regarde, en cet endroit, que de taches humides. Si tu étais tellement décidé à partir d'ici, tu devais partir plus déceimment et me dire : « Fille de Lesbos, adieu. » Avec toi, tu n'as pas emporté mes larmes, ni mes derniers baisers ; enfin je n'ai pas connu la crainte de ce que j'allais déplorer. Rien de toi n'est avec moi, rien, sauf l'affront ; et toi, de ton amante, tu n'as pas un gage qui la rappelle. Je ne t'ai pas fait de recommandations, et d'ailleurs, de recommandations je ne t'en aurais fait aucune, sinon que tu veuilles ne pas m'oublier.

Par l'Amour ^[Éros - puisse-t-il ne s'écarter jamais de toi], et par les Neuf déesses, mes souveraines ^[les Muses], je le jure ; lorsque je ne sais qui vint me dire : « Ta joie s'enfuit », je ne pus de longtemps ni pleurer ni parler ; les larmes manquaient à mes yeux et les mots à mon palais ; mon cœur était serré par un froid glacial. Quand ma douleur prit conscience d'elle-même, je n'eus pas honte de meurtrir mon sein, ni d'arracher mes cheveux en poussant des hurlements, point autrement qu'une mère qui porterait au bûcher dressé le corps inanimé du fils ravi à sa tendresse. Mon frère Charaxos ^[qui est devenu pirate] se réjouit et exulte de mon chagrin ; il passe et repasse devant mes yeux, et, pour que la cause de ma douleur parût honteuse : « De quoi se plaint-elle ? dit-il. Sa fille est bien vivante » ^[la fille de Sappho se nommait Kléïs]. La pudeur et l'amour ne vont pas de pair. Sous les yeux de tout le peuple, j'avais la robe déchirée et le sein à nu.

Ô Phaon, toi mon seul trouble, toi que ramènent mes songes, à la nuit plus éclatants qu'un beau jour. Là je te retrouve, quoique absent de nos contrées. Mais le sommeil n'a pas de joies assez longues. Souvent, il me paraît que j'appuie ma tête sur tes bras, souvent que les miens supportent la tienne. Je reconnais les baisers dont ta langue était messagère et que tu avais coutume de recevoir et de donner savamment. Quelquefois je te caresse et je profère des mots tout semblables à la réalité puis ma bouche veille pour exprimer ce que je sens. Ce qui s'ensuit, j'ai honte à le conter ; mais tout s'accomplit et cela m'est doux et je ne puis rester aride.

Mais lorsque Titan ^[Hélios, le Soleil] se montre et toutes choses avec lui, je me plains d'être si vite frustrée du sommeil. Je gagne les cavernes et les bois, comme ces endroits pouvaient me servir : ils furent témoins de mes voluptés. Là, privée de raison, comme possédée par la féroce Ényo ^[déesse des batailles, assimilée à Bellone par les Romains à l'époque de la guerre de Mithridate], j'erre, les cheveux épars sur le cou. Mes yeux voient, hérissées de tuf rocailleux, les grottes, qui furent pour moi pareilles au marbre de Mygdonie ^[région de Macédoine]. Je trouve la forêt qui souvent nous offrit un lit et nous couvrit de l'ombre abondante de sa frondaison. Mais je n'y rencontre plus le seigneur de ces lieux et de moi-même ; la terre offre un sol grossier ; la valeur de cette place, c'était lui. J'ai retrouvé les herbes du gazon que je connaissais : les pousses étaient encore courbées de notre poids. Je m'y suis étendue et j'ai caressé l'endroit où fut ta place ; l'herbe, naguère amicale, a bu mes larmes. Il y a plus : on croirait que les rameaux pleurent, dépouillés de leur feuillage ; aucun oiseau n'y murmure doucement ; seul l'oiseau de Daulis ^[ville de Phocide où régna Térée, auquel sa femme Procné servit, comme mets, son fils Itys, pour le punir d'avoir fait violence à sa belle-sœur Philomèle], mère douloureuse qui tira de son époux une vengeance impie, chante Itys l'Ismarien ^[Itys est appelé ainsi en raison de la Cité d'Ismaros de Thrace et parce que Térée était roi des Thraces en Phocide]. L'oiseau chante Itys ; Sappho chante ses amours désertées, et c'est tout : le reste fait silence, comme au milieu de la nuit ^[l'oiseau de Daulis est le rossignol, en lequel fut métamorphosée Philomèle].

Il est une fontaine sacrée, limpide et plus transparente qu'un ruisseau de cristal ; beaucoup pensent qu'une divinité y demeure. Au-dessus un aquatique lotus étend ses rameaux : à lui seul c'est un bois. Une herbe tendre verdit le sol. Là, comme en pleurs, j'avais reposé mes membres fatigués, une Naïade se dressa devant mes yeux. Elle se surgit et dit :

— « Puisque tu brûles de feux non partagés, il faut te rendre dans la contrée d'Ambracie ^[Cité du Sud de l'Épire]. Phoébus, d'une hauteur, aperçoit la mer aussi loin qu'elle s'étend : les peuples l'appellent mer d'Actium ^[Apollon qui avait un temple similaire sur le promontoire d'Actium qui était en réalité situé près d'Anactorium, ancien nom de Milet] et de Leucade ^[île de la mer Ionienne, proche de la côte d'Acarnanie]. De là s'est précipité Deucalion, enflammé d'amour pour Pyrrha, et son corps plongea dans les eaux sans dommage. Aussitôt l'amour retourné transperce le cœur si insensible de Pyrrha ; Deucalion fut délivré de sa flamme. Telle est la propriété de ce lieu ^[guérir du mal d'aimer par le saut rituel dans la mer salée du haut du promontoire où se situe le temple d'Apollon]. Gagne sur-le-champ les hauteurs de Leucade et n'aie pas peur de sauter en bas du rocher » ^[Ovide relate le saut de Sappho à Leucade qui est une fable pythagoricienne et non pas une vérité historique car Sappho ne s'est jamais rendue en ce lieu].

Sur ce conseil, elle se tut et disparut. Moi je me lève toute froide et mes yeux ne retinrent plus mes larmes. J'irai, ô nymphe, je gagnerai ces roches que tu me montres. Arrière la crainte, vaincue par le fol amour. Quoiqu'il en soit, il en sera mieux qu'à présent. Air, soutiens-moi ; mon corps ne pèse pas bien lourd. Toi aussi, tendre Amour ^[Éros], interpose tes ailes sous ma chute pour que ma mort ne soit pas reprochée aux eaux de Leucade. En retour, je consacrerai, en offrande à Phoébus, la lyre qui nous est commune, et dessous alterneront ces deux vers : « Reconnaisante, ô Phoébus, Sappho la poétesse t'a consacré sa lyre ; elle convient à moi ; elle convient à toi. »

Mais pourquoi m'envoyer, malheureuse, sur les côtes d'Actium, quand il ne tient qu'à toi de me ramener tes pas fugitifs ? Tu peux, toi, m'être plus salutaire que les ondes de Leucade : par ta beauté comme par tes bienfaits, c'est toi qui, pour moi, seras Phoébus ^[Phaon / Phaéton / Apollon]. Ou bien peux-tu, ô plus cruel que les rochers et que n'importe quelle onde, avoir, si je meurs, la responsabilité de mon trépas ? Ah ! combien mieux s'unir à toi ! C'est lui, Phaon, lui que tu louais volontiers, et qui, tant de fois, t'a paru divin. Maintenant je me voudrais éloquente ; la douleur fait obstacle à l'art et tout mon génie est écrasé sous mes malheurs. Les forces d'autrefois ne me répondent plus pour composer des vers ; de douleur, mes cordes ^[plectra / le plectre permettait de pincer les cordes, - cet instrument fut inventé par Sappho] se taisent, ma lyre devient muette ^[lyra ou *fidēs* - lyre ou *fōi*].

Lesbiennes, de qui l'amour a fait mon déshonneur, mes amies, mes compagnes, cessez d'accourir à mes chants. Phaon a tout emporté de ce qui naguère vous charmait. Malheureuse ! J'étais tout près de dire : il est à moi. Faites qu'il revienne ; avec lui reviendra le génie de Sappho. C'est lui qui donne des forces à ma vertu, lui qui les enlève.

À quoi bon supplier ? Est-ce qu'un cœur sauvage s'émeut ? N'est-il pas insensible ? et les vents de Zéphyr n'emportent-ils pas ces mots superflus ? Eux qui emportent ma voix, je voudrais qu'ils ramenassent tes voiles ! Si tu étais sage, ô retardataire, voilà l'œuvre qui te convenait. Délie ton vaisseau ; Vénus, née de l'écume, offre la mer aux amants ; la brise favorisera ta course ; délie seulement ton vaisseau. Assis à la poupe, Cupidon (Éros) lui-même tiendra le gouvernail ; lui-même, de sa tendre main, donnera la voile ou la repliera. Te plaît-il, au contraire, de fuir bien loin Sappho la Pélasgienne - tu ne saurais trouver cependant un motif pour justifier ta fuite, - qu'au moins une lettre cruelle le dise à mon infortune, pour que j'aie cherché mon destin dans les ondes à Leucade.

La représentation de Sappho de Mytilène dans la Basilique Pythagoricienne de la Porte Majeure à Rome

Pierre Landete

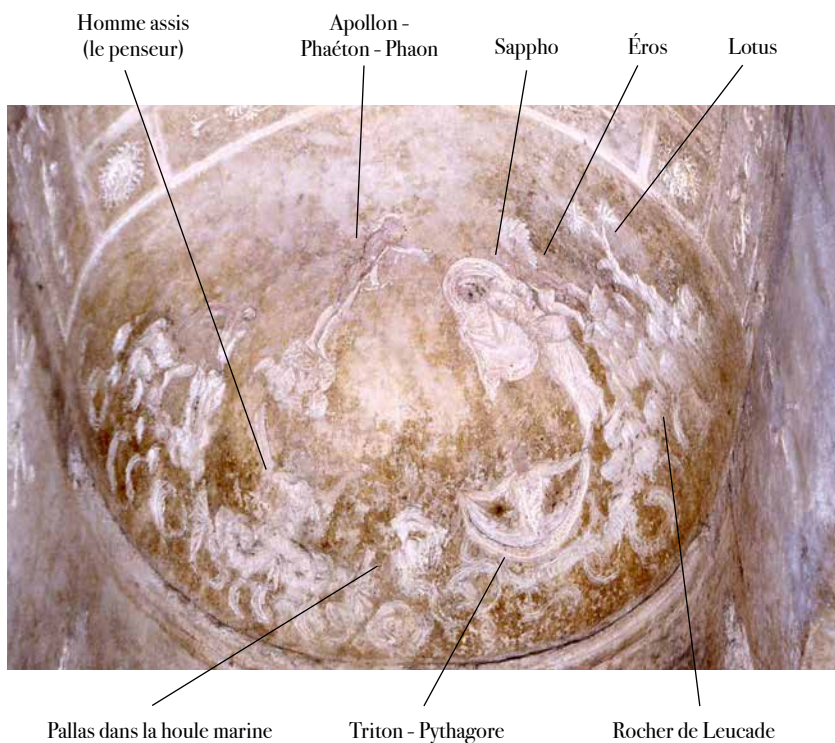


Schéma général du stuc principal de la Basilique Prénestine

Cet article a été traduit en italien par Giusi Cerquetti (cf. Revue *Sigila* n° 25 & *La Voce*, rivista degli italiani in Francia n° 67, avril 2012 : *Saffo di Mitilene - La rappresentazione della poetessa nella basilica pitagorica di Porta Maggiore a Roma*). Le temple pythagoricien de Rome que l'on nomme aussi Basilique Prénestine demeure l'un des monuments les plus mystérieux de l'Antiquité Gréco-romaine et mériterait un classement spécifique à l'Unesco ainsi que l'attribution d'un budget important pour sa rénovation complète et sa conservation. Ce monument ouvert au public est aujourd'hui situé au cœur de Rome... à un endroit qui, au moment de sa conception, était en pleine campagne non loin de l'étrange mausolée nommé *Torrione Prénestina*. Pierre Landete est l'auteur d'un essai intitulé *Sappho de Mytilène* (édition en cours) qui constitue aujourd'hui le seul ouvrage biographique complet au sujet de la plus grande poétesse de l'Antiquité. Dans ce livre, préfacé par Marie-José Cameleyre, sont analysés l'ensemble des poèmes fragmentaires de Sappho... et, de façon plus complète, les mystères de cette « Basilique ».

Biographie de Pierre Landete : cf. p. 326.

L'invention de l'hypogée¹

La découverte à Rome de la Basilique souterraine de la Porte Majeure est l'un des plus importants événements archéologiques de l'histoire. Le 23 avril 1917, le sol cède sous les rails de la ligne Rome-Naples. On délivre alors un vaste sanctuaire, enfoui comme un tombeau, composé d'un atrium, de trois nefs et d'une abside, formant un vaisseau d'environ dix mètres de hauteur. Malgré la ressemblance de son architecture avec celle d'une église, l'hypogée n'a pas pu appartenir aux disciples du Christ car elle fut abandonnée avant la fin du règne de Claude en 54. Elle appartient au rituel pythagoricien. Cette *chapelle* du I^{er} siècle, située Via Prénestine, était dissimulée, à 9 mètres au-dessous du sol antique de la Ville Éternelle. Dans cet *antre* tout est mystérieux. La lumière y pénètre de façon singulière, pour éclairer essentiellement le stuc majeur de l'abside qui résume tout le symbolisme pythagoricien et représente, mêlant ainsi secrets et transparence, le saut de « la poète » Sappho de Mytilène à Leucade. Situé à côté de la Porte Majeure, érigée en 52-53, cette *cathedra dissimulata*, se trouvait alors loin de l'agitation de la ville et des regards, au milieu de champs longés par des aqueducs. Le monument au décor luxueux de stucs blancs fut fermé très vite après sa construction pour être oublié pendant presque 2 000 ans. Son existence n'était mentionnée nulle part, tant on avait voulu garder son existence secrète.

Une loge interdite

La Basilique et ses occupants firent l'objet d'une condamnation sans appel prononcée par Claude qui se montra comme pontife de la religion d'État, im-

1 Hypogée : du grec *hupo*/dessous et *gê*/terre. En archéologie s'emploie pour désigner un édifice souterrain.

placable à l'égard des pythagoriciens. Son accès fut bouché et l'ouvrage définitivement clos à la vue. L'observation de l'ouvrage, du pavement de mosaïques blanches n'ayant subi presque aucune usure, des stucs presque intacts malgré les siècles, permet de croire que les rituels qu'il accueillait se déroulèrent sur une courte période. Victimes du despotisme, les occupants déguerpirent comme des coupables. Le monument, qui ressemble à un triste *cryptoportique* ou à un sinistre *odéon*², qui participe de la *loge* et de l'amphithéâtre, n'a pas de fenêtre et recevait la lumière par un lucernaire la distribuant dans l'austérité des mystères qu'il contient. Les stucs qui décorent la pseudo-obscurité de cet espace, sont un emprunt direct à l'art des tombeaux, procèdent du culte pythagoricien et révèlent les modalités possibles de la préparation nécessaire de toute *téléte*³. Les stucateurs ont abordés trois thèmes : la mort, le salut et l'initiation qui libère de la mort et livre le salut. Aux sources de cette foi païenne, il y a Pythagore et pour ses fidèles, un résumé : Sappho à Leucade. Les pythagoriciens de Rome ont commandé pour leur *loge* des décorations descriptives d'une mythologie dont ils n'étaient pas esclaves mais dont ils se servaient librement au bénéfice de leur idéal. Comme d'une nourriture, les membres de ce *thiase*⁴ s'en servaient pour leur réflexion savante afin d'en dégager une doctrine et une liturgie. Ils composèrent une religion ésotérique faite d'abstraction, mélangeant les vieux mythes à des rites nouveaux pour les besoins de leur théosophie⁵. Le pythagorisme est indissociable du développement de l'Italie antique. Il fut une église qui instaura dieu dans l'intime de la conscience et dans les hauteurs célestes. L'initiation pythagoricienne devait procurer la palingénésie⁶. Les pythagoriciens rassemblaient des hétaires dont les confrères ne se connaissaient que par une hiérarchie liée au degré de perfectionnement et se liaient d'un secret d'appartenance par un serment solennel. Jusqu'à l'ère chrétienne, le pythagorisme attira l'élite intellectuelle autour de la théorie de la métempsycose et de la parenté entre tout élément vivant sur terre. Mais les pythagoriciens devenus puissants inquiétèrent le pouvoir en affaiblissant le dogme officiel. Ils furent contraints à l'exil. L'existence de l'hypogée, démontre l'importance de ces *loges* mais aussi le caractère soudain et violent de leur disparition.

2 *Cryptoportique* : du grec *kryptos*/caché ayant donné en latin *crypta* et *porticus*/galerie voûtée. *Odéon* : du latin *odeum*, édifice couvert destiné aux auditions musicales.

3 *Téléte* : initiation.

4 *Thiase* : du grec *thiasos*, dérivé de *theos*/dieu/confrérie élitiste ou hétaire (du grec *hetaireia*/société d'initiés).

5 *Théosophie* : du grec *theos*/dieu et *sophia*/sagesse, spéculations permettant de se mettre en relation avec dieu.

6 *Palingénésie* : du grec *palin*/de nouveau et *genesis*/génération, retour à la vie après la mort. Thèse défendue par les pythagoriciens et comme la transmigration des âmes d'un corps à un autre ou métempsycose, du grec *metempsychosis* qui définit ce concept.

Une *caverne* orientée Est-Ouest

L'effort considérable de construction en raison de l'enfouissement, donne à l'édifice un aspect déstructuré mais en phase avec la finesse des techniques de l'époque notamment quant au procédé lié à l'afflux de lumière conforme aux lois des thiasotes. La lumière entrait à l'oblique par un lucernaire situé à l'Ouest, au couchant, permettant au regard en s'élevant, de voir que la pénombre diminue en hauteur précisant ainsi les détails à l'Est, du stuc de l'abside où figure Sappho. Construire en sous-sol correspond à une contrainte morale, consubstantielle de l'ordre rituel pythagoricien. Il existe peu d'édifices souterrains, et ceux qui furent découverts sont voués essentiellement à Mithra⁷. La ressemblance entre le culte de Mithra et les rites pythagoriciens est surprenante. La légende veut que Pythagore, à Samos sa patrie mais aussi en Italie, aurait creusé secrètement une *maison de philosophie*, demeure souterraine et intime pour s'isoler du monde. Pour ses fidèles, prier en sous-sol correspondait donc à une imitation du Maître. La Basilique répond à ce critère *canonique*. Dans *La République*, Platon pour qui Sappho était la *Dixième Muse*, décrit un *antre, souterrain, ouvert dans sa profondeur à la lumière du jour et où les hommes retenus ... ne voient que ce qu'ils ont au-devant d'eux puisque la lumière leur parvient d'un foyer allumé ... en haut et derrière eux*. Nous sommes dans la Basilique dont le plan reproduit exactement quant à la provenance de la lumière, la *Caverne*. L'éclairage, chimérique n'était pas égal à chaque instant et, en fonction de la position du soleil, les secrets étaient grands ou la transparence totale. Les adorations avaient pour rythme le chemin de l'astre qui brille au ciel et, à l'arrivée du soir, les fidèles entraient dans la *caverne*... L'office commençait par des lustrations, les *confrères* s'aspergeaient d'eau, puis en servant des libations, sacrifiaient un animal. Les hétaires entraient dans la Basilique par le côté droit comme des mendiants en quête d'Éternité, tel Ulysse dans Ilios pour dérober le *palladium*. Cette *ptócheia*⁸ d'Ulysse imitée par les fidèles pythagoriciens, est le symbole de l'intelligence de l'homme, simple mortel qui doit conquérir un *palladium* en déjouant tous les pièges que les passions tendent à l'âme et emporter par une quête permanente une victoire sur le destin.

7 *Mithra* : à l'origine divinité perse ou mazdéenne représentant l'esprit de la lumière divine et dont le culte en relation avec le sacrifice d'un taureau qui se développa en Occident à partir du II^{ème} siècle, se célébrait dans des grottes.

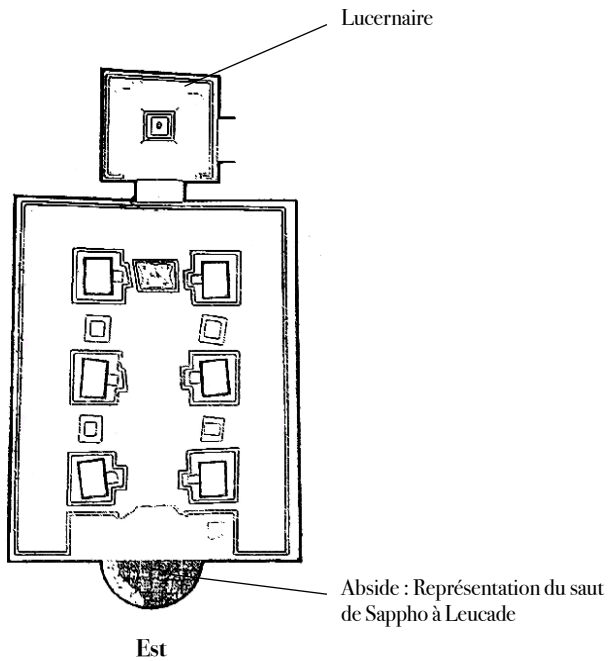
8 *Palladium* : statue sacrée, œuvre d'Athéna façonnée à l'image de la naïade Pallas qu'elle tua par accident. Zeus jeta la statue du haut du ciel et Ilios, fondateur de Troie la trouva enfouie dans la terre. Il fit bâtir un temple pour l'accueillir. Ulysse déguisé en mendiant (*ptócheia*) dérobera la statue qui rendait invincible. Cette mendicité d'Ulysse permit la victoire des grecs.

Le saut de Sappho à Leucade : résumé du credo pythagorique

Le stuc majeur qui occupe toute la conque de l'abside, traite du sujet le plus dogmatique : Sappho. Les lettrés de la Basilique connaissaient son œuvre *in extenso*. Le stuc s'inspire des vers qu'Ovide composa à la lecture de l'œuvre de Sappho dans la *XIV^e Héroïde*. Il y évoque le saut de Sappho dans la mer du haut de la falaise à Leucade. Ce saut n'est pas un suicide, proscrit par le pythagorisme, mais l'évocation de la mort comme un passage avec l'espoir du salut éternel. Mais pourquoi choisir Sappho, parmi tant de mythes possibles ? Elle incarnait la perfection, symbolisait alors l'idéal littéraire, musical et ses vers portaient des mentions que les pythagoriciens comme les chrétiens reprirent secrètement pour bâtir leurs légendes. Elle est mise au centre d'une symbolisation de la rénovation spirituelle. Le saut représenté, c'est la résurrection espérée. La femme donne la vie à l'humanité et selon la légende reprise par Ovide, Sappho torturée par son amour pour Phaon, et sur les conseils d'une naïade, se rendit à Leucade pour sauter du haut de la falaise et se libérer des chaînes du mal, en espérant renaître *en pureté* par l'immersion dans l'eau salée qui, comme un baptême après la naissance, marque le passage de l'âme à l'éternité. Ce stuc condense la morale et la métaphysique du pythagorisme qui cependant mélangeait déjà légende et réalité. Selon Ovide, Sappho a survécu au saut alors qu'en fait « la poète » ne s'est jamais rendue à Leucade. Elle est pour tout le monde une femme-poète qui chante avec sa lyre, une amoureuse aux prises avec ses délires, mais pour l'initié, elle personnifie l'âme humaine jusque dans la légende de sa mort ou de sa *non-mort*, inventée pour elle. C'est l'âme de Sappho qui saute, premier acte de la métempsyose. À l'origine, seuls les condamnés à mort étaient jetés du haut de la falaise. S'ils échappaient à la mort, ils étaient de fait quittes de leur peine, *acquittés*. Puis des volontaires s'en remettant à la volonté d'Apollon pour se purifier, exécutèrent le saut. Mais l'exercice était dangereux et les prêtres remplacèrent alors le rituel par celui symbolique, d'un plongeon pour se purifier dans l'eau de mer. Ce besoin de se précipiter dans le vide que l'on retrouve aujourd'hui chez ceux qui *sautent à l'élastique pour se dépasser* ou même chez les plongeurs olympiques, procède de cette volonté de tromper la mort en la frôlant.



Ouest



Photographie de la nef centrale de la Basilique et plan du monument

Sappho est sur le stuc, le symbole du salut par un choc mental, métaphore métaphysique, seul moyen que l'homme possède pour oublier son sort inéluctable. Rite de purification le saut de Leucade procède de la guérison de l'âme par la soumission du corps à un sort aléatoire. La mer salée, est un équivalent chez les anciens grecs, de l'eau lustrale du baptême, source d'immortalité par la résurrection. Le saut de Sappho est l'*acte majeur de la foi* pythagoricienne, un passage pour renaître après une plongée rituelle afin de rédemption. Le suicide étant pour les pythagoriciens une abomination, ils n'ont perçu chez Sappho aucun vice, de cette nature ou d'une autre. Durant toute l'Antiquité, plus que tout autre auteur, Sappho est synonyme de vertu. Si elle avait eu une réputation trouble comme l'ont voulue ensuite des censeurs ignares, les pythagoriciens auraient reculé. Ils ont construit avec elle, un concept de transcendance et d'immortalité. Femme irréprochable, elle effectue cette *noyade des péchés* très loin du sacrifice des *hommes-remèdes*, jetés du haut de la falaise, pareils aux bouc-émissaires du Lévitique⁹. Le saut de Sappho à Leucade iconographié sur le stuc majeur de la Basilique, résume le credo pythagorique.

Phaon : doublet hypocoristique de Phaéton, version hypostatique¹⁰ d'Apollon

Phaon n'a jamais existé. Une légende rapproche ce personnage d'Aphrodite. Un jour, la déesse sous les traits d'une vieille femme rencontra un vieux marin et lui demanda d'embarquer sur son bateau pour voyager. Le marin accepta la vieille femme à bord. Pour le récompenser de son aide, elle le transforma en un beau jeune homme que l'on appela Phaon. Des auteurs anciens ont écrit que Sappho parlait de Phaon dans ses vers et qu'elle chantait son amour pour lui, mais aucun de ses *textes* retrouvés ne le cite. Phaon veut dire *brillant-lumière*. Il est une évocation de Phaéton qu'Aphrodite captura pour le placer dans le ciel où il brille le soir, sous le nom d'*Hesperos*, et le matin sous celui de *Phosphoros*. Phaéton c'est l'étoile double d'Aphrodite. À l'époque de Sappho on n'ignorait plus qu'il s'agissait d'une même planète. Sur cette apparition d'une même étoile au Levant et au Couchant, s'est bâtie l'idée de la rondeur de l'astre terrestre. Les pythagoriciens ont même daté cette découverte au temps de Sappho, en 611 av. J.-C. lors de la 42^e Olympiade, année 142 de la fondation de Rome ! Sur la blancheur du stuc majeur, Phaon se confond avec Apollon, vénéré à Leucade, l'île des falaises blanches, celle de Leucothéa, patronne des naufragés. Il y possédait deux temples, l'un à l'Ouest sur la falaise qui s'élève à plus de 40 m, l'autre à l'Est.

9 Troisième Livre du Pentateuque. Pour le rachat des âmes, un bouc-émissaire (envoyé) y est jeté du haut d'une falaise.

10 Hypocoristique : du grec *hupokoristikos*/affectueux, évocation affective. Hypostatique : du grec *hupostasis* / union de la nature humaine à la nature divine.

Pour les anciens, Leucade était une *fin des terres*, un espace-frontière entre le monde des vivants et celui des morts, une extrémité de l'Occident baignée d'une mer dangereuse dans laquelle disparaissait le Soleil, autre étoile du matin et du soir. Il est le dieu des expiations efficaces, tant son nom même, comme le soleil évoque sa puissance libératoire. Les trois syllabes qui composent le mot *Apollon* sont à une lettre près celles du mot *libérateur* : - Απισλλων – Απισλυων. Il est le médecin infailible, le sauveur universel. Pour les pythagoriciens, Phaon est le doublet hypocoristique de Phaéton, une version hypostatique de l'Apollon solaire. Ils appelaient leur Maître le *Sauveur*, incarnation d'Apollon-dieu de la lumière, prophète, fils de dieu et dieu lui-même. Ovide confond d'ailleurs Phaon et Apollon représentés tout deux sur le stuc mais en une seule figure celle du *Libérateur*. Le mythe solaire de Phaon, et la légende du saut de Sappho, récupérée par les pythagoriciens sont restés dans la pénombre de l'hypogée de la Porte Majeure pendant 2 000 ans avant d'être découverts par le hasard d'un sol qui cède sous la lourdeur d'un train...

Sappho : icône sacrée de l'eschatologie pythagoricienne

Plin l'Ancien relie Phaon directement à la sexualité en évoquant le saut de Leucade comme un miracle de la foi (en latin le vocable *fides* signifie également *lyre...*) dans une notice relative à *l'herbe aux cent têtes*, la *candida, centum capita* -. En consommant *l'herbe aux cent têtes*, Sappho serait devenue folle d'amour pour Phaon. Il confond, mais c'est encore le latin qui l'y oblige, blancheur et pureté de l'âme. Pour Ovide, Sappho a reçu l'ordre de partir à Leucade d'une Naïade jaillie d'une source ou poussait un unique lotus *blanc...* Ces deux auteurs ont eu recours à la botanique au bénéfice du discours pythagoricien et de son eschatologie. Pour les grecs la consommation de lotus plongeait l'homme qui s'en nourrissait dans l'amnésie et la consommation de *candida* était aphrodisiaque. La *candida* est à rapprocher de la plante que les grecs appelaient *leucas* appartenant au groupe des chardons, des *aculeatae* - *plantes à piquants*. La *leucas* comme les érynges, se subdivise en deux espèces, dont l'une est blanche ... la *leucas*, dont les racines avaient le pouvoir de guérir de tous les maux d'origine marine, protégeait du mal, à l'instar du *molu* (dont la fleur, selon Homère, est blanche comme le lait, cf. Chant X de *L'Odyssée*) offert à Ulysse par Hermès pour le protéger des maléfices de Circé. La blancheur de la plante *leucas* et celle du promontoire homonyme répond à la spiritualité pythagoricienne. Du lotus blanc à la *leucas*, la blancheur est censée rendre invincible l'âme humaine et le saut devient une sublimation, qui fait de Sappho l'incarnation de l'aspiration de l'humain vers dieu. Les *hétaïres* pythagoriciens de Rome posaient tous les jours leurs regards sur Sappho dans l'espérance de la vie éternelle. La mort était pour eux un passage, un saut, permettant le salut, par le courage et la foi. L'âme poussée par l'amour de la lumière, ne craint rien du néant, au seuil de l'eau salée ou de la mort, vers le Tout-Puissant qui attend. Sur le stuc, Pythagore est représenté tenant à bout de

bras, tel le sauveur, un réceptacle de l'âme humaine. Si Sappho est entrée dans cette légende, c'est qu'il fallait que ce *symbole de perfection*, ce génie poétique, devienne l'icône sacrée de l'eschatologie pythagoricienne. Mais les dogmatiques chrétiens y ont vu un suicide par passion amoureuse. Ils ont nié la biographie de « la poète » et ont détourné la véritable nature du saut, espérance de résurrection et non de mort. Ils jetèrent une malédiction *ad vitam* sur Sappho morte 700 ans auparavant et qui était et reste totalement innocente des légendes et des imaginaires projetés sur elle.

Conclusion

Sappho dont la gloire fut célébrée pendant toute l'antiquité était une femme irréprochable. Les moralistes de l'antiquité la citent en exemple. D'abord à cause des qualités de son œuvre unique, ensuite pour sa vie privée vertueuse. Fille d'aristocrate, elle fut mariée, mère et sœur attentive au destin des siens, puis veuve repoussant de nombreuses *avances*. Elle fut victime de troubles politiques qu'elle affrontera avec le courage que rend nécessaire l'exil. Elle dirigea un *thiasé* poétique, une *Maison des Muses*. Mais ce n'est pas tout. Dans de nombreux vers de Sappho on trouve des maximes édifiantes, attestant de sa rigueur morale. Les pythagoriciens firent d'elle une Muse à l'égale des neuf sœurs qui inspiraient leur Maître, pour arrondir leur nombre à la somme de la *Tetraktys*... *la décade source d'Éternité* sur laquelle ils prêtaient leur serment. Une *muse mortelle* rendue immortelle par son génie et par le credo pythagorique. Sappho porte en elle l'empreinte authentique d'un sentiment religieux, d'une foi singulière, et dans la Basilique souterraine elle est pour les siècles, accomplissant un rite de passage, au seuil de la falaise, sur le chemin du salut qu'elle borne, avant de sauter dans le vide, au seuil de la régénération de l'âme et de la vie éternelle.

Pour aller plus loin... Phaéton invite ses lecteurs à lire les ouvrages suivants :

- *Sappho - Alcée, Fragments*, Les Belles Lettres 2003 (Paris), T. Reinach et A. Puech, Collection des Universités de France sous le patronage de l'association G. Budé - (première édition 1937).
- *Sappho, histoire d'un poète* et traduction intégrale de l'oeuvre, Édith Mora, Flammarion, Paris 1966 : se reporter à la bibliographie d'Édith Mora qui contient des références d'éditions de plusieurs pays et une liste d'œuvres d'art.
- *Greek lyric, Sappho-Alcaeus*, David A. Campbell, Loeb Classical Library founded by James Loeb 1911 - Harvard University Press - Cambridge, Massachusetts, London GB 1982 reprinted 1990, edited by Jeffrey Henderson.
- *La Basilique souveraine de la Porte Majeure* in *La Revue Archéologique*, 2, Jérôme Carcopino, 1923
- *La Basilique pythagoricienne de la Porte majeure*, Jérôme Carcopino, Flammarion, 1927.
- *De Pythagore aux apôtres*, Jérôme Carcopino, Flammarion, Paris, 1956.
- *La représentation de Sappho de Mytilène et la Basilique pythagoricienne de la Porte Majeure à Rome* (Première parution in *Sigila* n° 25 - Transparence - éd. Gris-France 2010 & traduction en italien par Mme Giusi Cerquetti in *La Voce, Revista degli italiani in Francia* - n° 67 - avril 2012),
- *Sappho de Lesbos et l'anandrisme* (Revue du Monde Méditerranéen, Synergie n° 4, 2014 - GERFLINT - Groupe d'Études et de Recherches pour le Français Langue Internationale), Pierre Landete,
- *Sappho de Mytilène, une parole au présent* (Lettres de la Société de Psychanalyse Freudienne 2017, Revue n° 38 - *Figures féminines dans la Grèce ancienne*) Pierre Landete.

L'illusion représentative

Généalogie critique d'un mythe

Julien Giudicelli

Membre du Conseil National des Universités, Julien Giudicelli est Maître de conférences en droit public à l'Université de Bordeaux. Constitutionnaliste, spécialiste de la vie politique et institutionnelle italienne (cf. Phaéton 2015, J. Giudicelli - ...), il est également membre du Centre de droit et de politiques comparés « Jean-Claude Escarras » de l'Université de Toulon. *L'illusion représentative* est la version écrite pour Phaéton d'un article à paraître dans un ouvrage universitaire collectif intitulé *Les Mélanges Trigeaud* (l'article est publié ici avec la très aimable autorisation du coordinateur de rédaction, Alexandre Zabalza, Maître de conférences en droit privé à l'Université de Bordeaux). Ces *Mélanges* seront composés de nombreux articles destinés à rendre hommage à la carrière de Jean-Marc Trigeaud, Professeur à l'Université de Bordeaux et spécialiste de la philosophie du droit.

La soif de dominer est celle qui s'éteint la dernière dans le cœur des hommes.

Machiavel, (1469-1527).

La démocratie n'a jamais pu être pleinement saisie en son concept. De fait, elle a pu être réduite à son étymologie (pouvoir du peuple), être l'objet de la nostalgie d'un idéal (Athènes), être ramenée à une formule (l'appréhendant soit dans sa forme idéale, selon la célèbre phrase d'Abraham Lincoln, *Le gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple*, soit dans sa forme la plus désabusée, voire cynique, exprimée par Winston Churchill dans son discours à la Chambre des communes du 11 novembre 1947, *La démocratie est le pire des systèmes de gouvernement, à l'exception de tous les autres qui ont pu être expérimentés dans l'Histoire*), ou bien circonscrite au titulaire du pouvoir, le peuple, par opposition à d'autres régimes politiques et à leur dégénérescence potentielle (monarchie/tyrannie, aristocratie/oligarchie, démocratie/ochlocratie, selon la typologie classique établie par Aristote).

Dès lors, la démocratie apparaît bien plus comme une forme, soit une architecture politique, que comme un contenu.

Si l'on s'accorde à la réduction formelle du terme démocratie, c'est-à-dire à

l'exercice du pouvoir censé être dévolu au peuple, une difficulté se fait aussitôt jour : quelles seront les modalités de son exercice ? Comment permettre concrètement au peuple d'exprimer sa volonté ? L'appréhension de l'exercice du pouvoir par le peuple pose par ailleurs une autre difficulté. Qu'est-ce que le peuple ?

Kelsen l'appréhende dans son acception positiviste, réduisant la multitude du peuple à une entité juridique, l'électorat (*La démocratie, Sa nature, sa valeur*, [1928], trad. fr. Charles Eisenmann, Paris, Economica, 1988).

Ce réductionnisme cantonne donc le peuple, dans sa seule dimension politique, à l'ensemble des personnes jouissant de leurs droits civiques. Mais ces personnes sont appréhendées non pas en tant qu'elles ont elles-mêmes la capacité de décider, soit de faire, mais seulement en tant qu'elles sont capables de choisir qui décide en leur nom. Dit autrement, leur volonté se réduit à la sélection des personnes s'affrontant dans le cadre d'une compétition électorale. L'appréhension positiviste du maître autrichien tend, de fait, à réduire la capacité politique du peuple à sa seule appréhension sélective. Dans l'acception positiviste de la démocratie, il apparaît dès lors que la démocratie ne peut qu'être représentative.

Néanmoins, Kelsen n'est pas dupe de la fiction que la représentation engendre nécessairement. « La théorie de la représentation a pour rôle de légitimer le Parlement du point de vue de la Souveraineté du peuple. Mais cette évidente fiction, destinée à dissimuler la réelle et considérable atteinte que subit l'idée de liberté du fait du parlementarisme, n'a, à la longue, plus pu remplir son office : elle a au contraire fourni aux adversaires de la démocratie l'argument que celle-ci se fonde sur une affirmation d'une fausseté flagrante [...]. Le caractère fictif de l'idée de représentation n'attira naturellement pas l'attention tant que dura la lutte de la démocratie contre l'autocratie [...]. Mais aussitôt que le principe parlementaire eut pleinement triomphé [...] il devenait impossible que la critique n'aperçût pas la grossière fiction dont était entachée la thèse – développée par l'Assemblée nationale française de 1789 – que le Parlement n'est en son essence rien d'autre qu'un corps représentant le peuple, dont seule la volonté s'exprimerait dans ses actes. Et ainsi, il n'y a pas lieu de s'étonner que, parmi les arguments qu'on produit aujourd'hui contre le parlementarisme, figure en première ligne la révélation que la volonté étatique dégagée par le Parlement n'est nullement la volonté du peuple, et que le Parlement ne peut exprimer cette volonté du peuple pour la simple raison que, d'après les Constitutions des États parlementaires, le peuple ne peut pas même exprimer une volonté – en dehors de l'élection du Parlement » (*op. cit.*, pp. 40-41). Par ailleurs, la critique démocratique du régime représentatif, assimilé ici par Kelsen au régime parlementaire, a été développée en France par Carré de Malberg. Critiquant le fonctionnement des institutions de la III^e République, il y vit la persistance du concept antidémocratique des Constituants de 1791 selon lequel l'Assemblée a seule le pouvoir d'exprimer la volonté de la nation sans que le corps électoral puisse intervenir. À ce régime

représentatif, caractérisé par la toute-puissance de l'assemblée élue, il oppose le régime parlementaire. Ce dernier implique, notamment par le jeu de la dissolution, la nécessité d'une union et d'un accord permanent entre les élus et les électeurs. Il admet aussi la combinaison avec les procédures de démocratie directe (*Contribution à la théorie générale de l'État*, Paris, rééd. CNRS, 1962, t. II, pp. 316 et s.). De même, pour Georges Burdeau, « La Souveraineté nationale est exclusivement un principe de légitimité, mais n'implique aucunement que le peuple réel soit le moteur de la vie politique. Bien au contraire, la Souveraineté nationale est un concept doctrinal imaginé pour satisfaire le postulat démocratique de l'origine populaire du pouvoir tout en écartant de son exercice l'action du peuple concret ».

Mais ajouter un qualificatif à un substantif, n'est-il pas déjà le réduire, en en transformant ainsi le sens ? D'autant qu'il faut encore définir un autre terme, la représentation. Descriptive ou substantielle, exclusive ou inclusive (on reviendra sur ces distinctions dans le cœur du développement) ? D'autant ensuite qu'il faut admettre, contre l'enseignement rousseauiste, qu'on puisse vouloir pour autrui. D'autant encore que la représentation n'est pas en soi une modalité démocratique.

Bernard Manin explique en effet que les démocraties représentatives sont issues d'une forme de gouvernement, représentatif, qui n'était pas conçu en tant que tel par ses fondateurs comme démocratique (*Principes du gouvernement représentatif*, Paris, Flammarion, « Champs Essais », 2012). Deux des plus grands protagonistes des Révolutions américaine et française, Madison et Sieyès, considéraient que le système représentatif mettait à distance la décision politique des passions populaires. Benjamin Constant considérait lui que cette professionnalisation de la politique permettait la jouissance paisible d'une indépendance privée, loin du politique : « le but des Anciens était le partage du pouvoir social entre tous les citoyens d'une même patrie. C'est là ce qu'ils nommaient liberté. Le but des Modernes est la sécurité dans les jouissances privées ; et ils nomment libertés les garanties accordées par les institutions à ces jouissances » (*De la liberté des Anciens comparée à celles des Modernes*, in *De la liberté des Modernes*, Paris, Hachette, « Pluriel », 1980, p. 502).

D'autant enfin que son appréhension moderne (Hobbes, puis Locke et Montesquieu) est antécédente à la réflexion sur la démocratie, et que son exercice a pu fort bien s'accommoder de l'exclusion sociale, à travers le suffrage censitaire. On pourrait objecter que le problème n'a plus lieu d'être, la représentation s'étant « fondue » dans la démocratie lors de l'instauration du suffrage universel.

Pourtant, dans la rigueur de l'acception, la représentation n'est pas en soi démocratique, puisqu'à la sélection par le sang, puis par la fortune, s'est substituée la sélection par la compétence (présumée), voire l'expertise politique. L'élue est, dans le monde politique, un « sachant », capable de maîtriser les sujets les plus techniques, faculté dont serait en revanche dépourvu le peuple. Dans un

essai récent, Paulin Isnard nous rappelle pourtant que les Anciens concevaient tout autrement la chose publique. Les questions techniques, l'expertise donc, étaient tout au contraire dévolues aux esclaves (*La démocratie contre les experts. Les esclaves publics en Grèce ancienne*, Paris, Seuil, 2015).

Le débat politique ne nécessitait donc aucune maîtrise technique. Dès lors la compétence, l'appréhension technique du politique, son vocabulaire propre ne rétabliraient-ils pas un cens caché, selon l'expression célèbre de Daniel Gaxie (*Le cens caché. Inégalités culturelles et ségrégation politique*, Paris, Seuil, 1978) ou, dans le même ordre d'idées, un moyen de « domination spécifique » ainsi que l'affirme Pierre Bourdieu (*Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Fayard, 2001). Selon ce dernier, les catégories les plus défavorisées sont « condamnées à la délégation, cette dépossession méconnue et reconnue des moins compétents en faveur des plus compétents » (« La représentation politique ; éléments pour une théorie du champ politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1981, n° 36-37, pp. 3-24).

Hannah Pitkin, auteur d'une impressionnante somme sur la représentation où elle a tenté de recenser les différentes significations du terme, prétend pourtant qu'il en existerait une signification univoque : représenter serait « rendre présent en un certain sens quelque chose qui néanmoins n'est pas présent au sens propre » (*The concept of Representation*, Berkeley, University of California Press, 1967, pp. 8-9). Adapté à la sphère politique, elle définit ce qu'elle appelle la « représentation substantielle » comme la défense par le représentant des intérêts des représentés d'une façon qui soit réactive aux souhaits que ceux-ci expriment : « Un gouvernement représentatif ne doit pas simplement être au pouvoir, il ne doit pas simplement chercher à réaliser l'intérêt public, mais il doit aussi être réactif au peuple. Cette idée est étroitement liée à la vision de la représentation comme activité substantielle. Car dans un gouvernement représentatif, les gouvernés doivent être capables d'agir et de juger, capables de provoquer une action du gouvernement, de telle façon que le gouvernement puisse être conçu comme réagissant aux gouvernés », quoique « ce type de représentation politique requiert seulement une réactivité potentielle » (« La représentation politique », in *Raisons politiques*, n° 50, 2013, p. 47).

Une telle approche ne peut pour autant satisfaire. Elle tend à clore le débat et n'exprime finalement qu'un souhait : l'adaptation du phénomène politique au concept représentatif. Par ailleurs, le vocabulaire anglais, parce que reposant sur l'étymologie latine du terme (tout comme en français), réduit la perspective. En allemand par exemple, le terme représentation peut être traduit dans le champ du vocabulaire politique par aux moins deux termes : la *Repräsentation* et la *Vertretung*. À trop se focaliser sur la procédure technique qu'implique la représentation, soit l'élection et l'obtention d'un mandat politique (*Vertretung*), on omet une idée essentielle : la représentation, dans sa signification substantielle,

permet l'incarnation (idée rendue par le terme *Repräsentation*) de l'unité du peuple par les représentants.

Parce qu'il semble qu'il faille précisément interroger l'incarnation qui résulte de l'opération électorale (dont on verra par ailleurs qu'elle n'est pas la seule modalité technique de la représentation), on formulera tout au contraire ici une hypothèse : la représentation, dans son effectuation contemporaine, est une modalité technique reposant sur un acte de foi, un *credo*, nourrissant l'aspiration démocratique. Parce que *credo*, l'idée même de représentation tend à se fissurer dès lors que la confiance qu'elle nécessite se dilue, dès lors que l'incarnation qui en résulte s'éloigne des espérances qu'elle a pu susciter lors des campagnes électorales. Un constat désabusé pourrait alors émerger : la représentation ne serait qu'un masque dissimulant la conquête du pouvoir.

Pourtant, cette défiance à laquelle nous assistons repose à notre sens sur le malentendu d'une signification univoque de la représentation, d'un choix théorique délibéré qu'une « archéologie » de la représentation permet de révéler. Il s'agit alors tout d'abord de « détruire la trompeuse familiarité que nous avons avec des mots, tel que “représentation”, qui font partie de notre langage quotidien » (Carlo Ginzburg, « Représentation : le mot, l'idée, la chose », *Annales ESC*, n° 6, novembre-décembre 1991, p. 1219).

Ainsi, après avoir exposé succinctement les racines philosophiques (la mimesis, 1. et historiques (l'incarnation, 2.) de la représentation, pourra-t-on s'interroger sur l'hypothèse de la ré-incarnation (3.), et de la dépossession qu'elle est susceptible de produire (4.).

I. Mimesis

Repraesentare signifie en latin rendre présent un objet absent, étymologie sur laquelle s'appuie essentiellement Hannah Pitkin. Mais se contenter d'une telle acception est chose frustrante. Elle n'épuise en effet pas toutes les potentialités du terme. Il ne s'agit pas seulement de dire que représenter c'est rendre présente une chose absente mais de savoir encore comment.

À cet égard, il importe de remonter aux sources grecques de la représentation. À l'origine, le substantif *mimesis* (μίμησις) peut être traduit de deux façons : par représentation et par imitation. Dans un essai remarquable, Myriam Revault d'Allonnes oppose deux traditions philosophiques, platonicienne et aristotélicienne (*Le miroir et la scène. Ce que peut la représentation politique*, Paris, Seuil, 2016). La *mimesis* dérive du terme *mimos* (μῖμος) qui signifie acteur. Or, explique-t-elle, « lorsque Platon réinvestit philosophiquement la notion de *mimesis*, il en infléchit le sens : il la pense non plus à partir de la source théâtrale ou plus généralement expressive mais à partir des arts visuels et de la peinture »

(*op. cit.*, p. 22). Dès lors, la *mimesis* devient l'imitation, nécessairement imparfaite, de l'Idée. De sorte que « l'organisation de la cité idéale est affaire de *mimesis* au sens où les fondements et le fonctionnement doivent se régler sur l'idéal philosophique de l'Être immuable » (*op. cit.*, p. 26). Bien évidemment, la conception platonicienne de l'imitation renvoie non au monde réel, mais à celui de l'Idée, en l'occurrence celle de l'Être immuable. Elle ne correspond donc pas à la conception de la représentation *descriptive*, c'est-à-dire de l'imitation la plus fidèle possible de la multitude qui se constitue en peuple. On peut pourtant bien y rechercher sa source.

Aristote demeure inversement fidèle à la source étymologique de la *mimesis*, soit à son ascendance théâtrale. Ce faisant, le disciple de Platon renverse la perspective. La *mimesis* devient dès lors « le déploiement d'une force, d'une activité, et ne relève pas tant du savoir et de la connaissance spéculative que de l'action, de la *praxis* » (*op. cit.*, p. 32). C'est ce qu'exprime Paul Ricœur quand il affirme qu'« il n'y a de *mimesis* que là où il y a un "faire" » de sorte qu'elle « n'est plus comprise en terme de "copie" mais de redescription » (*La Métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975, pp. 54 et 308). Ainsi, la *mimesis* n'est plus conçue comme un miroir (déformant) mais comme la projection de l'activité humaine sur une scène, où se déploie une représentation créatrice, dans laquelle se reconnaît le spectateur. Le rôle du poète (on pourrait également dire du dramaturge) est de dire « non pas ce qui a eu lieu réellement mais ce qui pourrait avoir lieu dans l'ordre du vraisemblable » (Aristote, *Poétique*, chap. 9, 1451a, Paris, Seuil, 1980, p. 67). En effet, le poète peut « ou bien [représenter les choses] telles qu'elles étaient ou qu'elles sont, ou bien telles qu'on les dit ou qu'elles semblent être, ou bien telles qu'elles doivent être » (*op. cit.*, chap. 25, 1460b, p. 129). La scène dramatique grecque devient alors le symbole de la représentation : le spectateur ressent de l'empathie pour le héros tragique dans lequel il se reconnaît, dans lequel il se figure. La projection dans l'action représentée, donnée non comme réelle mais comme vraisemblable, fait du spectateur un personnage actif de la dramaturgie se déroulant devant lui. Dès lors, le « médiateur » que constitue l'auteur entre le public et la scène devient un passeur permettant de donner forme à l'intuition du destin tragique de l'Homme, profondément, intérieurement ressentie par chacun.

Cette polysémie de la *mimesis* interpelle aussitôt dès lors qu'on l'applique au champ du politique. On pressent cependant que l'appréhension aristotélicienne et la projection théâtrale (devenue métaphore classique) qu'il en fait est encore éloignée de l'acception moderne de la représentation. La scène théâtrale sur laquelle se déploie l'activité humaine est une reconstruction du dramaturge. Le spectateur est actif, en ce sens qu'il éprouve activement l'action, il n'en est cependant pas l'auteur. Or la représentation (et c'est là où réside son illusion), par l'incarnation de la multitude qu'elle constitue en peuple, donne à penser que le spectateur est, simultanément, l'auteur de l'action. Il se reconnaît (ou est censé se reconnaître) dans le vouloir décidé par un autre, qu'il autorise, fait sien,

de sorte qu'il a l'illusion d'avoir voulu ainsi, qu'il croit que sa volition est incarnée par l'Autre, le représentant.

II. Incarnation

Néanmoins, les deux appréhensions philosophiques de la *mimesis* sont inauguratrices : mimer procède-t-il de l'imitation ou de la re-création ? Représenter politiquement signifie-t-il dès lors transcrire fidèlement dans l'action ce que le peuple *veut* ou ce que le peuple *pourrait vouloir* ? L'instance représentative doit-elle être une imitation de la multitude, une image du peuple, en ses différentes composantes (*représentation descriptive*) ou doit-elle être composée avec une certaine autonomie, de sorte qu'elle ne soit pas une reproduction miniaturisée du peuple mais qu'elle puisse réagir à ses attentes (*représentation substantielle*). Cette même instance doit-elle donc être *imitation* ou *incarnation* ? On trouve ici la source de la conception juridique et politique de la représentation, en tant que représentation-mandat et que représentation-incarnation. Ainsi qu'il a été dit précédemment, on a tendance à réduire la représentation à sa modalité technique, l'élection, et au mandat qu'il confère. Or, représenter ne signifie en réalité pas seulement « agir au nom de », mais également « agir comme ». Dit en d'autres termes, la représentation « implique l'incarnation juridico-politique d'une multiplicité dans un corps unique, plutôt qu'un transfert d'autorité juridique » (Yves Sintomer, « Le sens de la représentation politique : usages et mésusages d'une notion », in *Raisons politiques*, numéro 50, 2013, p. 21). Dissocier les deux acceptions du terme ne permet pas de prendre en compte sa dimension politique.

On tend en effet à omettre les sources médiévales de la représentation, et ainsi l'importance que revêt originellement l'incarnation. La *représentation-incarnation* ou *représentation-identité* (rendue en allemand, nous l'avons vu, par le terme *Repräsentation*, l'appréhension politique du mandat étant traduit lui par *Vertretung*) puise son modèle théorique chez les théologiens du Moyen-Âge. La théorie des deux corps du Roi, brillamment analysée par Ernst Kantorowicz (*Les Deux Corps du Roi*, Paris, Gallimard, 1989) trouve son origine en effet dans la notion de *corpus mysticum*, adaptée au domaine politique. Les théologiens médiévaux concevaient l'Église comme le corps mystique du Christ. Dans le champ politique, Kantorowicz retrace l'évolution progressive de la notion à travers trois moments. Celui tout d'abord de la royauté « christocentrique », le Roi étant, à l'image du Christ (*christomimèès*), à la fois humain et divin. Le concordat de Worms (1122), consécutif à la querelle des investitures entre l'Empereur et le Pape, va sonner le glas de cette conception christique de la royauté, puisqu'il contribue à clairement dissocier les fonctions de chef spirituel et de chef temporel. La « royauté juridico-centrique », dont l'Empereur Frédéric II de Hohenstaufen constitue aux yeux de Kantorowicz l'illustration parfaite (*L'Empereur Frédéric II*, Paris, Gallimard,

1987), substitue à la sacralité christique une sacralité séculière, le Souverain incarnant la justice, opérant le passage entre justice divine et justice terrestre. Le troisième moment constitue une synthèse des deux sacralités puisque le corps politique, incarné par le Souverain, est pensé comme un *corpus mysticum*, à l'instar de l'Église. Comme l'énonce Myriam Revault d'Allonnes, « de même que l'Église est le corps mystique du Christ, de même le corps politique de l'État doit devenir *corpus respublicae mysticum*, accédant ainsi au rang d'Universel, appelé en tant que tel à ne jamais mourir » (*op. cit.*, p. 55). Dit autrement, « de même que les hommes sont spirituellement réunis dans le corps spirituel dont la tête est le Christ, de même les hommes sont moralement et politiquement réunis dans la *Respublica* qui est un corps dont la tête est le Prince » (Ernst Kantorowicz, *Mourir pour la patrie*, Paris, PUF, 1984, p. 93). Ce transfert de sacralité dans le corps politique lui permet à la fois, par l'incarnation dans le Souverain qu'elle opère, d'assurer son unité et sa perpétuité. Le corps physique du Roi peut bien mourir, son corps politique ne meurt jamais, ce qu'illustre l'expression célèbre « Le Roi est mort, vive le Roi ».

La théorie des Deux Corps du Roi explique, par le glissement progressif qu'elle opère de la notion de *corpus mysticum*, que le pouvoir politique ne procède pas tant d'une délégation d'autorité concédée par le peuple, versant moderne de la représentation, que d'une incarnation de la communauté. Emer de Vattel ne dit pas autre chose : « telle est l'origine du caractère représentatif que l'on attribue au Souverain. Il représente la Nation dans toutes les affaires qu'il peut avoir comme Souverain. Ce n'est point avilir la dignité du plus grand Monarque que de lui attribuer ce caractère représentatif ; au contraire, rien ne relève plus d'éclat. Par là le Monarque réunit en sa Personne toute la Majesté qui appartient au Corps entier de la Nation » (*Le droit des gens, ou principes de la loi naturelle appliqués à la conduite et aux affaires des nations et des Souverains*, Leiden, 1758, livre I, ch. 4).

Il est *a priori* difficile de comprendre le paradoxe manié par Hobbes, selon lequel « le roi (quoique ceci semble fort étrange) est ce que je nomme le peuple » (*De Cive*, XII, 8). Mais la citation intégrale est éclairante : « C'est le peuple qui règne en quelque sorte d'État que ce soit : car dans les monarchies mêmes, c'est le peuple qui commande et qui veut par la volonté d'un seul homme. Les particuliers et les sujets sont ce qui fait la multitude. Pareillement en l'État populaire et en l'aristocratique, les habitants en foule sont la multitude, et la cour ou le conseil, c'est le peuple. Dans une monarchie, les sujets représentent la multitude et le roi (quoique ceci semble fort étrange) est ce que je nomme le peuple ». On saisit alors que l'auteur anglais prend nettement conscience des deux acceptions de la représentation, qu'il parvient à synthétiser dans sa théorie de la Souveraineté : « Une multitude d'hommes devient une seule personne quand ces hommes sont représentés par un seul homme, ou une seule personne ^{[il faut ici entendre la distinction}

homme/personne comme synonymique de personne physique/morale, la théorie hobbesienne n'optant pas entre Monarchie et République], de telle sorte que ce soit fait avec le consentement de chaque homme de cette multitude en particulier. Car c'est l'unité du représentant, non l'unité du représenté, qui fait une la personne, et c'est le représentant qui tient le rôle de la personne, et il ne tient le rôle que d'une seule personne. L'unité dans la multitude ne peut pas être comprise autrement » (*Leviathan*, I, 16).

Pour le théoricien de l'absolutisme, le peuple n'existe pas au préalable. Il est constitué, il se constitue *par* le contrat social. Chacun se dépouille de tous ses droits au profit d'un seul, personne physiquement incarnée ou assemblée, c'est-à-dire personne morale. À l'état naturel, les hommes ne constituent qu'une multitude. La force de la conceptualisation hobbesienne est d'affirmer que l'unité n'existe pas, qu'elle se constitue *par* le contrat social et *par* sa clause essentielle qu'est le transfert des droits naturels à une partie tierce au contrat, le Souverain. Dès lors, et dans un double mouvement, la multitude entre dans l'état social et, se donnant un Souverain, soit un représentant, ce dernier les fait accéder à l'unité du peuple (« c'est l'unité du représentant, non l'unité du représenté, qui fait une la personne » écrit Hobbes, ainsi qu'il a été relevé précédemment). Ainsi que l'affirme Yves Sintomer, « le corps du Souverain absorbait littéralement en lui l'ensemble des individus et permettait seul l'unité du corps politique » (*art. cit.*, p. 25). Le peuple n'est en fait qu'une fiction rétrospective ne préexistant pas à la fondation contractuelle, Hobbes y voyant « l'institué second et rétroactif de cet institué premier qu'est le Souverain » (Lucien Jaume, « La théorie de la "personne fictive" dans le *Leviathan* de Hobbes », *Revue française de science politique*, 33^e année, n° 6, 1983, p. 1023). L'incarnation est donc fondamentale en ce qu'elle transcende la délégation d'autorité politique et juridique. Elle est littéralement constitutive et dévoile la dualité du pouvoir : « tout se passe comme si, en élaborant une théorie de la représentation destinée à assurer l'unité du commun, Hobbes réinvestissait la dualité intime d'un pouvoir toujours traversé par la division » (Myriam Revault d'Allonnes, *op. cit.*, p. 98).

On pourrait aisément rétorquer qu'il ne s'agit là que d'une fiction, le contrat social hobbesien (tout comme celui promu un siècle plus tard par Rousseau) n'ayant jamais réellement existé. Sauf que Hobbes ne l'ignore aucunement : il sait pertinemment que ce pacte n'a jamais été un événement historique et qu'il constitue donc une fiction fondatrice. Ricœur explique ainsi que c'est ce pacte, c'est-à-dire ce consentement politique inaugural et volontaire, « qui fait l'unité de la communauté humaine, organisée et orientée par l'État, de ne pouvoir être récupéré que dans un acte qui n'a pas eu lieu, dans un contrat qui n'a pas été contracté, dans un pacte implicite et tacite qui n'apparaît que dans la prise de conscience politique, dans la rétrospection, dans la réflexion » (*Histoire et vérité*, Paris, Seuil, 1964, p. 265).

III. Ré-incarnation

L'« archéologie » de la représentation nous permet de prendre conscience de sa signification plurielle. Affirmer que représenter serait « rendre présent *en un certain sens* quelque chose qui néanmoins n'est *pas* présent au sens propre » (Hannah Pitkin, *citée supra*) ne restitue pas la polysémie du terme représentation car elle s'abandonne à une explication univoque et partielle. On peut néanmoins comprendre pourquoi sa dimension incarnatrice a été progressivement délaissée par le monde moderne. Le pouvoir politique est « désincorporé », il n'a littéralement plus de corps car nul ne peut plus dire, selon la phrase apocryphe attribuée à Louis XIV, « L'État, c'est moi ».

C'est cette désincorporation du pouvoir politique qui explique la mise à l'écart de l'autre dimension essentielle de la représentation.

Il faut néanmoins noter que la doctrine allemande insiste toujours sur l'incarnation de la représentation. Ainsi, Ernst-Wolfgang Böckenförde considère que coexiste, aux côtés de la représentation-mandat, une représentation symbolique incarnant la communauté politique (« Démocratie et représentation : pour une critique du débat contemporain », in *Le droit, l'État et la constitution démocratique*, Paris, LGDJ, 2000, pp. 294-316). Yves Sintomer explique ainsi que « c'est dans cette optique que furent fréquemment opposées la *Repräsentation*, à savoir une représentation incarnant l'unité de la communauté politique tout en renvoyant à une réalité existentielle supérieure (en particulier le Peuple ou la Nation en tant qu'ils diffèrent du peuple empirique) et la *Vertretung*, la représentation-mandat des multiples intérêts sociaux, accusée d'être incapable d'assurer la constitution d'une véritable communauté politique » (*art. cit.*, p. 28).

La démocratie ne peut s'incarner en un corps mais prend forme en des institutions. Quand un représentant signe un acte, il ne le signe pas en son nom mais *ès-qualité*. Ce n'est par exemple pas la personne qui endosse le titre de président de la République qui engage, par la signature d'un traité, son pays, ce ne sont pas les parlementaires qui ratifient en nom propre cette convention et en donnent valeur effective, engageant ainsi la responsabilité internationale de la France en cas de manquement, ce sont les institutions qu'ils représentent, respectivement la présidence de la République et la représentation nationale.

Pourtant, alors que le *lieu* de la démocratie est proprement insaisissable, on assiste irrémédiablement à la résurgence d'une incarnation (non dite) du pouvoir. Son « centre » a été progressivement déplacé, du Parlement à l'exécutif, dont le nom ne correspond plus qu'à sa lointaine origine historique. Peu importe à cet égard la forme que prennent les institutions démocratiques. Qu'il s'agisse d'un régime présidentiel, d'un régime parlementaire classique ou du régime parlementaire atypique qu'est la France, ce sont les chefs de l'État et de Gouvernement qui concentrent la réalité du pouvoir. Ce sont eux en effet qui

donnent le « tempo » de la politique suivie. Les pouvoirs du président des États-Unis ont été largement accrus depuis 1787, et ce avec l'assentiment de la Cour suprême, notamment après sa mise au pas par Franklin Delano Roosevelt. Dans les régimes parlementaires, les techniques déployées après-guerre par ce qu'on a appelé le parlementarisme rationalisé donnent à l'exécutif et à leur chef la réalité du pouvoir. Sauf cas limites, le chef réel de l'exécutif (entendons par « chef réel de l'exécutif » le chef de l'État ou de Gouvernement selon le pays considéré) est assuré, pendant la durée de son mandat, de pouvoir mener sa politique. L'exécutif a pris irrémédiablement le pas sur le législatif. La figure réelle du représentant n'est plus le parlementaire mais le chef de l'exécutif. Les institutions françaises de la V^e République en sont finalement l'exemple le plus achevé, voire le plus logique, quoiqu'on puisse (c'est notre cas) le déplorer. La Constitution de 1958 et la révision de 1962 donnent au président de la République, véritable chef de l'exécutif, les pouvoirs réels. L'élection au suffrage universel direct du chef de l'État, avant les élections législatives (qui lui assurent, à une exception près, en 1988, une majorité absolue à l'Assemblée nationale), fait du président de la République le représentant ultime, le seul qui compte et vers lequel se tournent nécessairement les espérances ou vis-à-vis duquel se concentre la défiance.

De sorte que l'incarnation du pouvoir se réintroduit subrepticement, malgré la « désincorporation » qu'avaient pourtant provoquée les deux Révolutions anglaises du XVII^e siècle puis les Révolutions américaine et française du XVIII^e. Pourtant, cette « néo-incarnation » est fragile car désormais dépourvue de toute sacralité. En tant que telle, elle est proprement désubstantialisée. Certains mythes peuvent sporadiquement réapparaître, ils ne peuvent résister à la désacralisation du politique (ainsi, par exemple, de « la rencontre entre un homme et le peuple » lors de l'élection présidentielle française, formule gaullienne, paresseusement reprise, ne correspondant en rien à la réalité politique ; elle a pu certes valoir en raison de la dimension historique revêtue par l'homme du 18 juin, en ce qu'il a réellement incarné l'esprit de résistance, mais aucun de ses successeurs ne peut évidemment endosser une telle légitimité et de surcroît formule recèle une évidente mise à distance des partis politiques et, par ricochet, des parlementaires, relégués de fait au rang de représentants subalternes).

Elle demeure pourtant, tel un spectre inébranlable qui continue à structurer, à représenter (au sens allemand de *Vorstellung*, littéralement « donner à voir ») notre conception de la démocratie représentative. Elle éclaire différemment notre appréhension, par trop réduite car amputée de l'une de ses dimensions essentielles, de la représentation.

Quand Pierre Bourdieu écrit que « l'usurpation est à l'état potentiel dans la délégation » (« La délégation et le fétichisme politique », in *Choses dites*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1987, p. 190), appelant les représentants des « fétiches politiques », il signifie aussi que les mandants s'abandonnent politiquement à

leurs mandataires. Ces « représentants représentatifs », selon l'expression du sociologue, ne sont pas autre chose que « des gens, des choses, des êtres qui semblent ne devoir qu'à eux-mêmes une existence que les agents sociaux leur ont donnée ; les mandats adorent leur propre créature. L'idolâtrie politique réside précisément dans le fait que la valeur qui est dans le personnage politique, ce produit de la tête de l'homme, apparaît comme une mystérieuse propriété objective de la personne, un charme, un charisme » (*op. cit.*, p. 187). Cet abandon, cette servitude aussi volontaire qu'inconsciente, relève selon nous de cette dimension souterraine de l'incarnation. Il s'accompagne par ailleurs d'une mise en scène du pouvoir, élément indispensable de l'incarnation, dans le sillage de la conception aristotélicienne de la *mimesis* analysée plus haut. L'idolâtrie politique dont traite Bourdieu s'inscrit de fait dans le sillage des mécanismes de domination réflexifs décrits par Max Weber : « ce n'est pas la "masse" politiquement passive qui génère d'elle-même un chef, mais le chef politique qui se procure une masse de partisans et conquiert les masses à travers la "démagogie" » (*Œuvres politiques, 1895-1919*, Paris, Albin Michel, 2004, p. 256). C'est précisément cette réflexivité ou cette circularité (le mandat investit le mandataire qui le constitue réflexivement ensuite en partisan) qui manifeste ce que Bourdieu appelle le « fétichisme de la délégation » par lequel les mandataires constituent leur électorat en groupe social : « par la parole ou toute autre forme de *représentation*, ils disposent d'un pouvoir absolu de création, puisqu'ils font, d'une certaine façon, exister le groupe en tant que tel en lui donnant un corps, le leur, un nom, le *sigle*, substitut quasi magique du groupe [...]. Cette circulation circulaire méconnue [...] est au principe du capital et du pouvoir symbolique que le mandataire [...] détient sur le groupe dont il est le substitut, l'incarnation » (*ibidem*).

Ce réinvestissement de la fonction incarnatrice de la représentation questionne réflexivement la notion de représentation-mandat. On sait que le mandat politique n'a de mandat, entendu au sens juridique, que le nom. Quand le second est révocable *ad nutum*, soit à tout moment, en raison notamment de la perte de confiance du mandant qui considère que le mandataire faillit à sa mission, le mandat politique est lui irrévocable (il existe quelques très rares exceptions, telle la procédure américaine du *recall*, cantonnée cependant à certains États fédérés). Dans le mandat juridique, la capacité de faire « à la place de », consiste en une délégation ou un transfert d'une personne à la place d'une autre (physique ou morale), le mandataire est clairement identifié et sa mission précisément circonscrite.

La conception du mandat politique diffère radicalement. La mission du mandataire-représentant n'est pas déterminée *a priori* puisque la nullité du mandat impératif est un dogme absolu du gouvernement représentatif. Le représentant politique ne peut être démis de ses fonctions durant la durée de son mandat (hors, bien évidemment, considération pénale ou annulation de l'élection conformément aux dispositions du code électoral). La seule sanction politique qu'il encourt, c'est une possible défaite lors des élections ultérieures, à supposer

encore qu'il se représente. Le représentant est investi, par l'élection, par tout un groupe, soit l'ensemble de ses électeurs et, par extension due à l'arithmétique majoritaire, par l'ensemble des personnes du territoire où il a été élu. Mais il n'incarne paradoxalement pas ce groupe, il le transcende en ce qu'il devient autre, s'élevant non pas seulement au-dessus de ses électeurs, mais vers un ailleurs fictionnel. L'attache territoriale du représentant est politiquement niée, les parlementaires français étant considérés non pas comme les représentants de la circonscription où ils ont été élus mais comme les représentants de la nation. On conçoit alors que la dimension incarnatrice finit par absorber la représentation-mandat.

Cette conception révolutionnaire de la nation constitue la fiction inauguratrice fondamentale. C'est Emmanuel-Joseph Sieyès qui, le premier, substitue la nation au peuple. On a vu précédemment que pour Hobbes, le peuple apparaît postérieurement à l'association contractuelle et au transfert du pouvoir au Souverain qui, en le représentant au sens d'*incarnation*, institue la multitude en peuple. Mais la nation est pour Sieyès une donnée naturelle et préalable : « La nation existe avant tout, elle est à l'origine de tout. Sa volonté est toujours légale, elle est la loi elle-même. Avant elle et au-dessus d'elle, il n'y a que le droit naturel » (*Qu'est-ce que le Tiers État ?*, Paris, PUF, Quadrige, 1982, p. 67). Pour Sieyès, la nation, contrairement au peuple, est donc une réalité incarnée, réelle, qui se confond avec le Tiers État. Au contraire du peuple, institué par le contrat social et n'ayant donc aucune concrétude naturelle, la nation trouve sa source dans l'état de nature : « Une nation ne sort jamais de l'état de nature [...] une nation est indépendante de toute forme ; et de quelque manière qu'elle veuille, il suffit que sa volonté paraisse pour que tout droit positif cesse devant elle, comme devant la source et le maître suprême de tout droit positif » (*op. cit.*, pp. 69-70). En affirmant le caractère originaire de la Nation, Sieyès substitue à l'ancienne légitimité monarchique une nouvelle source de légitimité qui permet de transférer la Souveraineté du peuple à une entité plus insaisissable encore. Sieyès parvient en effet, par l'affirmation de l'existence naturelle de la nation, à adapter la conception rousseauiste du caractère inaliénable de la Souveraineté du peuple au profit exclusif de la nation, dont la volonté ne peut s'exprimer que par les représentants : « le corps représentant est toujours, pour ce qu'il a à faire, à la place de la nation elle-même », « l'objet ou le but de l'assemblée représentative d'une nation » ne pouvant être « différent de celui que se proposerait la nation elle-même, si elle pouvait se réunir et conférer dans un même lieu » (*op. cit.*, respectivement p. 75 et p. 85). Ce déplacement trouvera rapidement sa consécration juridique dans l'article 3 de la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen du 26 août 1789 : « Le principe de toute Souveraineté réside essentiellement dans la Nation ».

Cette fiction a pour but non pas seulement d'écarter la multitude, toujours suspecte car susceptible de faire dégénérer le régime politique en ochlocratie,

mais aussi d'éloigner le peuple dont on pouvait craindre les débordements révolutionnaires. Elle pouvait être concevable dans le cadre d'un régime représentatif censitaire. Elle lui a pourtant survécu après 1848, c'est-à-dire après l'instauration définitive du suffrage universel (à tout le moins masculin) Comme l'explique Samuel Hayat, « La République modérée [issue de la Révolution de février 1848] se situe dans un rapport au politique bien différent de la République démocratique. Alors que les républicains démocrates attribuent au gouvernement républicain un but radicalement différent de celui de la Monarchie de Juillet, puisqu'il s'agit *in fine* de réaliser l'égalité sociale, les républicains modérés ne rompent avec la logique du gouvernement représentatif que par l'extension du suffrage. Les grands traits de la théorie du gouvernement représentatif – la séparation stricte entre État et société, donc l'absence d'intervention économique de l'État, le gouvernement par les capacités, l'exclusion des citoyens de la participation directe aux affaires publiques – sont reconduits. Selon cette conception de la République, le suffrage universel est la seule différence avec le régime précédent, et la politique républicaine prolonge celle du gouvernement représentatif, mais appuyée désormais sur un suffrage élargi », (1848. *Quand la République était révolutionnaire. Citoyenneté et représentation*, Paris, Seuil, 2014, pp. 209-210).

De sorte que la représentation, entendue en son sens moderne, va de pair avec l'exclusion du peuple. Il en a résulté, au nom précisément de la construction d'une véritable théorie démocratique, une dénonciation résolue du gouvernement représentatif, dont Jean-Jacques Rousseau fut, très tôt, le contempteur le plus déterminé : « La Souveraineté ne peut être représentée, par la même raison qu'elle ne peut être aliénée ; elle consiste essentiellement dans la volonté générale, et la volonté ne se représente point : elle est la même, ou elle est autre ; il n'y a point de milieu... Toute loi que le Peuple en personne n'a pas ratifiée est nulle ; ce n'est point une loi » (*Du Contrat social*, III, 15, Des députés ou représentants, in *Œuvres complètes*, vol. II, Gallimard, coll. La Pléiade, pp. 429-430).

Souvent critiquée pour son caractère irréaliste, la position de Rousseau n'est pas si tranchée qu'elle peut y paraître. On détache trop souvent le *Contrat social* de ses autres œuvres politiques. Il peut certes affirmer que « le peuple anglais pense être libre ; il se trompe fort, il ne l'est que durant l'élection des membres du Parlement ; sitôt qu'ils sont élus, il est esclave, il n'est rien » (*op. cit.*, p. 430). Il adopte néanmoins dans ses *Considérations sur le gouvernement de Pologne* une attitude plus nuancée. Il s'agit ici d'un grand État, tant par sa géographie que par sa démographie. Aussi, affirme-t-il, « la puissance législative ne peut s'y montrer elle-même, et ne peut agir que par députation ». Dit autrement, il n'est pas possible, dans un grand État, de se passer de députés, et donc d'assemblées ne pouvant réunir l'ensemble des citoyens. Mais, dans la rigueur des termes, ils ne sont pas des représentants, ils sont des commis, et c'est pourquoi il faut les assujettir à des mandats impératifs. « C'est ainsi que Rousseau s'efforce d'assouplir ses principes pour les adapter aux nécessités de la vie politique des grands États

modernes, au lieu de s'en tenir comme il le fait dans le Contrat social à l'exemple des républiques antiques » (Robert Derathe, in Jean-Jacques Rousseau, *Du Contrat social*, *op. cit.*, notes et variantes, sous chapitre XV, Des députés ou représentants, note 1, p. 1489).

Il semble pourtant qu'on puisse déceler une faille dans le raisonnement rousseauiste. Si l'on suit le précepte décisif selon lequel « toute loi que le peuple en personne n'a pas ratifiée est nulle », il faut néanmoins le concilier avec la nécessité d'assemblées, assumée par l'auteur genevois dans les *Considérations sur le gouvernement de Pologne*. Dès lors, l'adaptation de la théorie à la technique constitutionnelle implique l'alternative suivante : soit le peuple ratifie tacitement la loi (aucune fraction préalablement déterminée par le texte constitutionnel ne s'étant manifestée pour organiser un scrutin référendaire de ratification), soit un scrutin convoquant l'ensemble des citoyens est organisé. Mais alors, quel que soit le statut du député (lequel, il faut le rappeler, n'est pas dans la théorie rousseauiste un représentant mais un simple commis, en tant que tel titulaire d'un mandat impératif, le rendant potentiellement révocable) le texte soumis à ratification est issu d'une délibération à laquelle le peuple n'a pas pris part. Dit autrement, il n'a pas participé à l'œuvre de *légifération*, qui postule nécessairement cette délibération. Le texte qui lui est présenté pour approbation ou rejet est un texte brut, inamendable. À proprement parler, il ne s'agit pas d'un choix, qui se décomposerait en de multiples possibles, mais d'une alternative « contrainte » entre le « oui » et le « non ». À proprement parler, le peuple ne *fait* pas la loi, il ne fait que l'endosser, tacitement ou explicitement. En tant que tel il n'en est que l'*auteur passif*, voire fictionnel.

La critique radicale de la représentation bascule dès lors dans l'aporie, ou plutôt dans l'impossibilité de son effectuation pratique. Il y a en effet transfert pratique, au moins partiel, de volition dans le fait d'élaborer la loi, littéralement de *légiférer* (au sens de faire la loi), malgré l'impossibilité théorique assénée par Rousseau qui affirme que « le Souverain, qui n'est qu'un être collectif, ne peut être représenté que par lui-même ; le pouvoir peut bien se transmettre, mais non pas la volonté », Jean-Jacques Rousseau, (*op. cit.*, II, 1). Il importe finalement peu que le peuple puisse activement en endosser la paternité puisqu'il n'aura pas concrètement voulu chacune de ses modalités. Il importe finalement peu que le député n'ait pas le titre de représentant puisque, *volens nolens*, c'est lui qui optera entre les différents possibles qu'instaurera la loi, même s'il n'en est théoriquement pas l'auteur. Dans les faits, le modèle rousseauiste n'aurait pas plus échappé au réalisme cynique d'un Mounier qui, à l'aube de la Révolution, s'autorisait à écrire « être le principe de la Souveraineté et exercer la Souveraineté sont deux choses très différentes » (cité par Pierre Rosanvallon, *La démocratie inachevée*, Paris, Gallimard (folio), 2000, p. 21, note 18).

IV. Dépossession

Il n'est pas exagéré d'oser exprimer que le représentant est désormais devenu le maître, dans le sillage de la sociologie de la domination analysée par Max Weber et approfondie par Pierre Bourdieu, puisque la représentation politique est de fait réservée à une classe sociale supérieure, rompue aux codes, usages, techniques et vocabulaire de la politique, dépossédant ainsi le plus grand nombre. Il est temps en effet de changer de paradigme, vieux de bientôt trois siècles. On oublie en effet trop souvent que les linéaments de cette domination ont une origine héritée de la philosophie des Lumières et de la Révolution. Montesquieu assumait ainsi clairement qu'« il y avait un grand vice dans la plupart des anciennes républiques : c'est que le peuple avait le droit d'y prendre des résolutions actives, et qui demandent quelque exécution, chose dont il est entièrement incapable. Il ne doit entrer dans le gouvernement que pour choisir ses représentants, ce qui est très à sa portée » (*De l'Esprit des Loix*, XI, 6). Le Baron de La Brède assumait ainsi clairement que l'élection est un procédé de type aristocratique : « Le suffrage par le sort est de la nature de la démocratie ; le suffrage par choix est de celle de l'aristocratie », *op. cit.*, II, 2. Comme l'indique Jacques Julliard, « à ces yeux, le système représentatif, qui a sa préférence, fonde ainsi une république aristocratique, c'est-à-dire au sens étymologique le pouvoir des meilleurs » (*Les Gauches françaises, 1762-2012*, Paris, Flammarion, Champs Histoire, p. 317). Plus pénétrante encore est sans doute l'analyse que fit Sieyès à la Constituante le 7 septembre 1789. L'abbé révolutionnaire y distinguait nettement démocratie et gouvernement représentatif : les citoyens peuvent selon lui contribuer à la fonction législative de deux façons. Soit « les citoyens peuvent donner leur confiance à quelques-uns d'entre eux. Sans aliéner leurs droits, ils en commettent l'exercice. C'est pour l'utilité commune qu'ils se nomment des représentants bien plus capables qu'eux-mêmes de connaître l'intérêt général, et d'interpréter à cet égard leur propre volonté ». Soit le citoyen « concourt lui-même immédiatement à faire la loi ». Ce « concours immédiat » est celui qui « caractérise la véritable démocratie ». Le « concours médiat », en revanche, « désigne le gouvernement représentatif ». La conclusion est que « la différence entre ces deux systèmes politiques est énorme » (*Archives Parlementaires*, séance du 7 septembre 1789, p. 589). L'historien qu'était aussi Guizot a enraciné cette inégalité politique substantielle au gouvernement représentatif, présupposant l'« inégalité établie par la nature entre les capacités et les puissances individuelles » de sorte qu'il faille projeter cette inégalité naturelle sur les institutions représentatives, puisque « le gouvernement représentatif n'est donc pas le gouvernement de la majorité numérique pure et simple, c'est le gouvernement de la majorité des capables » (*Histoire des origines du gouvernement représentatif en Europe*, Paris, 1851, I, respectivement pp. 108 et 111).

L'instauration du suffrage universel n'invalide aucunement l'assertion. Les « capables » ne sont certes plus les plus fortunés mais ils sont de fait les plus élevés socialement. L'aptitude supposée des classes dominantes, c'est-à-dire

une élite bourgeoise éduquée, à préempter la représentation politique, a pour conséquence l'imprégnation par le corps social d'un système de valeurs propre à ces classes, jusqu'à exclure l'idée même d'une élite démocratique purement fonctionnelle selon Karl Loewenstein, *Political Power and the Governmental Process*, Chicago, 1957. On assiste ainsi à une relégation politique des catégories socio-professionnelles les moins favorisées qui ne sont que très imparfaitement représentées, voire qui ont quasiment disparu de la représentation nationale.

Le gouvernement représentatif opère ainsi une claire séparation des tâches, une division du travail dissociant l'*homo politicus* de l'*homo oeconomicus*, le second se voyant déchargé de fait de sa responsabilité politique au profit d'une classe politique professionnalisée, ôtant toute substance effective à la citoyenneté.

Sans conclure

Sauf à redécouvrir le modèle antique de la démocratie athénienne, ce qui est en pratique exclu, et à défaut d'un « véritable » peuple, introuvable en son pouvoir de faire, faut-il alors se résigner à la forme actuelle du gouvernement représentatif ?

La difficulté objective réside certes dans l'identification d'un *démos* auquel imputer le titulariat et l'exercice direct du *krátos*. C'est cette impossibilité théorique qui justifie *in fine* l'efficacité pratique du système représentatif. Il n'est en revanche nullement exclu d'adapter ce dernier en greffant d'autres formes de représentation, en le modelant à l'aune d'une participation active des citoyens.

On peut, on doit pourtant surmonter l'antagonisme entre la position concevant le système représentatif comme un artifice technique, destiné à dépasser l'impossible volition du peuple, de par son nombre, et la prétention oligarchique (voire « aristocratique » selon Marcel Gauchet, *La révolution des pouvoirs. La Souveraineté, le peuple et la représentation, 1789-1799*, Paris, Galimard, 1995) concevant la représentation comme la forme politique palliant les défaillances supposées du peuple.

On se contentera ici d'évoquer quelques pistes de réflexion relatives aux adaptations selon nous nécessaires de la représentation : la *représentation descriptive* et la *représentation inclusive*.

La *représentation descriptive* peut être ainsi définie : « les groupes désavantagés peuvent souhaiter être représentés par des représentants de type “descriptifs”, à savoir des individus dont la provenance et les caractéristiques reflètent certaines des expériences et des manifestations les plus fréquentes liées à l'appartenance au groupe concerné » (Jane Mansbridge, « Les Noirs doivent-ils être représentés par des Noirs et les femmes par des femmes. Un oui mesuré », in *Raisons politiques*, n° 50, 2013, p. 53).

On peut en effet considérer qu'une place peut être faite, par exemple dans la chambre haute, aux catégories socio-professionnelles défavorisées qui, parce qu'elles ne se sentent plus représentées, nourrissent les rangs de l'abstention. Dans ce que Jane Mansbridge appelle les formes « sélectives » de la représentation descriptive, elle convient que ces dernières « ne s'avèrent éventuellement nécessaires que lorsque le niveau de représentation des groupes concernés est largement en deçà de celui qu'ils obtiendraient en vertu d'une sélection purement aléatoire, à savoir dans les cas où il est systématiquement minoré par une forme de sélection négative. En l'absence d'une telle sélection négative, toutes les caractéristiques de la population concernée devraient être plus ou moins fidèlement reflétées au sein des corps législatifs en proportion de leur présence dans la population » (*art. cit.*, p. 57). On pourra prétendre qu'une telle proposition est différentialiste, on pourra même objecter qu'elle est corporatiste et qu'elle rompt avec l'universalisme de la citoyenneté, mais les quotas ou incitations instituées en France pour la représentation des femmes procèdent pourtant bien de cette conception descriptive de la représentation.

La seconde piste selon nous fructueuse est ce que Samuel Hayat appelle la *représentation inclusive* (*op. cit.* ; Id., « La représentation inclusive », in *Raisons politiques*, numéro 50, 2013, pp. 115-135). Il démontre que la malentendu inaugural, dans nos institutions modernes, relatif à la représentation, remonte à la Révolution de 1848. Les révolutionnaires de février 1848 avaient une conception toute différente de l'idée même de représentation préconisée par les adeptes de la République modérée qui triompheront aux élections constituanes du 23 avril 1848. Les députés nouvellement élus sont censés avoir un mandat circonscrit, c'est-à-dire la rédaction d'une Constitution républicaine. Mais leur légitimité électorale, assise sur le suffrage universel, va vite les affranchir de toute limite. Dès lors, deux conceptions s'affrontent : « La "République démocratique et sociale" se fonde sur une conception de la représentation opposée à celle du gouvernement représentatif républicanisé, en combinant l'attachement aux formes inclusives de la représentation et la construction de l'association ouvrière » (*op. cit.*, p. 313). La conception révolutionnaire (au sens de février 1848), c'est-à-dire démocratique et sociale, de la République, reposait sur une redéfinition de la citoyenneté et de la représentation, les représentants étant conçus comme des commis du peuple, dans la tradition rousseauiste. C'est en raison de cette équivoque fondatrice que naît, selon Samuel Hayat, cette impression de dépossession issue de ce qu'il qualifie la *représentation exclusive*.

À cette forme réductrice il oppose l'idée d'une *représentation inclusive*, nécessitant de « mettre en place une représentation spécifique de ces groupes qui ne remette pas aux seuls représentants la responsabilité de défendre leur intérêt. En d'autres termes, il faut institutionnaliser la représentation des groupes sociaux dominés » (*art. cit.*, p. 128). On pourrait croire qu'il ne s'agit là que d'une reformulation de la *représentation descriptive*. Cette dernière n'est pour l'auteur

que l'une des dimensions possibles du phénomène inclusif, à laquelle il propose d'ajouter « des formes de représentation extérieures aux institutions du gouvernement représentatif », c'est-à-dire « la construction d'un appareil de représentation alternatif, extérieur aux institutions, spécifiquement dédié à la représentation séparée d'un groupe social exclu » (*art. cit.*, p. 129).

Autant de formes, non exhaustives, nous permettant d'espérer un *ailleurs* de la représentation...

Une tragédie économique en trois actes

Éric Berr

Éric Berr est Maître de conférences en économie à l'Université de Bordeaux et chercheur au GREThA (UMR CNRS 5113). Ses travaux s'inscrivent dans le champ de l'économie du développement, en particulier sur les questions liées au financement du développement ainsi que sur la soutenabilité des modèles de développement. Il est l'auteur de *L'intégrisme économique*, paru en 2017 aux éditions *Les Liens qui Libèrent*. Économiste engagé dans le débat citoyen, il analyse dans ce texte « la tragédie économique » qu'a vécue et vit encore la Grèce, abandonnée par ses « partenaires » européens et symbole d'un projet européen dévoyé. Sa chute va la conduire à faire l'amère expérience de politiques néolibérales dont les ravages ont pourtant été maintes fois démontrés, même si elle a un moment tenté de s'affranchir de ce carcan.

Mots-clés : Grèce, Union européenne, crise, BCE, Troïka.

Lorsqu'elle se débarrasse de la dictature et refuse le retour du roi. Afin de renforcer cette République parlementaire qui se met en place, elle entame un rapprochement avec les pays d'Europe de l'ouest qui conduira en 1981 à son entrée dans la Communauté économique européenne (CEE). Une trentaine d'années plus tard, l'enthousiasme suscité par cette adhésion comme par l'entrée dans la monnaie unique en 2001 a laissé place au désarroi, voire même au désespoir.

Durement touchée, à l'instar de nombreux autres pays européens, par la crise financière qui débute en 2008, la Grèce va devenir le symbole, mais surtout la victime, d'un projet européen dévoyé et de ses dérives non coopératives. Abandonnée, et même punie par ses « partenaires », bien souvent au nom d'intérêts privés, la Grèce va être, à partir de 2009, l'acteur principal d'une tragédie économique orchestrée par l'Union européenne elle-même. Sa chute (acte 1) va la conduire à faire l'amère expérience de politiques néolibérales – qui ont pour fondement l'austérité budgétaire, la concurrence, la libéralisation, la privatisation – dont les ravages sur les pays en développement qui les ont appliquées depuis les années 1980 ont pourtant été maintes fois démontrés. Si l'espoir a pu renaître en janvier 2015 avec l'arrivée au pouvoir du gouvernement mené par

Aléxis Tsípras (acte 2), la reddition de celui-ci en juillet 2015 sonne le glas des velléités grecques de s'affranchir du carcan néolibéral dans lequel ses « partenaires » européens la maintiennent enfermée (acte 3).

Acte 1 : la chute

Tandis que la récession économique s'installe suite au déclenchement de la crise financière de 2008, les socialistes du Pasok remportent les élections législatives en 2009. À peine arrivé au pouvoir, le nouveau premier ministre, Giórgos Papandréou, annonce que le déficit budgétaire atteint 12,7 % du produit intérieur brut (PIB), soit trois fois plus que dans les statistiques officielles, et que la dette grecque représente 127 % du PIB, soit des indicateurs qui sont très largement supérieurs aux plafonds autorisés par l'Union européenne – déficit budgétaire inférieur à 3 % du PIB, dette publique inférieure à 60 % du PIB.

Accusée de tricherie, la Grèce est sommée de rentrer dans le rang. Tandis que les agences de notation dégradent la note de la dette grecque, renchérissant ainsi son coût, le gouvernement Papandréou dévoile un programme de réduction des dépenses publiques – gel des salaires et des retraites des fonctionnaires par exemple – et d'augmentation de la fiscalité ciblée sur la hausse de la TVA.

La situation ne cessant de se dégrader, la Grèce accepte le 2 mai 2010 le « plan de sauvetage » de 110 milliards d'euros proposé conjointement par l'Union européenne et le Fonds monétaire international (FMI). En contrepartie, et sous la supervision de la Commission européenne, de la Banque centrale européenne (BCE) et du FMI – la célèbre Troïka –, elle s'engage à intensifier ses politiques d'austérité. Poussé vers la sortie en novembre 2011 par Nicolas Sarkozy et Angela Merkel qui s'opposent à sa proposition, face à une contestation sociale grandissante, de soumettre à référendum l'accord prévoyant l'effacement d'une partie de la dette du pays en l'échange d'un contrôle accru de la Troïka sur la politique budgétaire grecque, Papandréou cède la place à un gouvernement de transition, dirigé par Loukás Papadímos, un ancien vice-président de la BCE...

Ainsi rentrée dans le droit chemin de l'orthodoxie économique, la Grèce peut obtenir, le 21 février 2012, un deuxième « plan de sauvetage » de 130 milliards d'euros qui s'accompagne de l'effacement de la moitié de la dette détenue par des créanciers privés. Revenue au pouvoir en juin 2012, soit à peine trois ans après avoir laissé le pays au bord de la cessation de paiement, le parti de droite Nouvelle démocratie va, par l'intermédiaire du gouvernement dirigé par Antónis Samarás, intensifier les politiques imposées par la Troïka. En effet, l'âge de la retraite passe de 65 à 67 ans tandis que les pensions de retraite et les salaires du secteur public sont réduits. Le marché du travail et des services est dérégulé. Les hausses d'impôts décidées touchent quant à elles principalement la classe moyenne – même si, pour la première fois depuis 1953, les armateurs sont soumis à l'impôt.

L'objectif avoué est de désendetter la Grèce. Pourtant, 90 % des sommes prêtées lors des deux premiers « plans de sauvetage » vont servir à rembourser ses principaux créanciers privés – principalement des banques allemandes et françaises – afin de leur permettre de s'extraire d'une situation délicate dont ils sont pourtant en partie responsables. Car, contrairement au discours de la Troïka, la dette grecque n'est pas le fruit de dépenses publiques trop élevées puisque celles-ci sont en effet inférieures à celles des autres pays membres de la zone euro, à l'exception des dépenses dans le domaine de la défense – la Grèce y consacre 3 % de son PIB contre 1,4 % en moyenne pour les pays de la zone euro¹. Elle est plutôt le résultat des taux d'intérêt élevés qui lui sont appliqués, d'un manque à gagner fiscal dû à la fuite illicite des capitaux ou encore de la recapitalisation par l'État des banques privées touchées par la crise.

Après cinq années d'application de cette cure néolibérale, le bilan est sans appel. Le PIB de la Grèce a baissé de 25 % depuis 2008 tandis que les salaires et les pensions de retraite ont diminué de 40 %, tout comme les dépenses de santé et d'éducation. Le système de santé public a ainsi vu ses effectifs amputés de 60 % tandis que la moitié des établissements scolaires fermaient leurs portes². Le taux de chômage dépasse les 25 % – il est même de 60 % chez les jeunes de 25 à 35 ans. Près de 40 % de la population vit à la limite de la pauvreté ou de l'exclusion sociale³. La dette publique, que les politiques imposées par la Troïka étaient supposées réduire, est passée de 110 % du PIB en 2008 à... 177 % fin 2014.

Acte 2 : l'espoir⁴

Englés dans une crise que deux « plans de sauvetages » n'ont pu endiguer, les Grecs portent au pouvoir la coalition de la gauche radicale Syriza lors des élections législatives du 25 janvier 2015. Le programme du nouveau premier ministre, Alexis Tsípras, entend rompre avec la logique néolibérale puisqu'il s'agit, afin de réduire la dette publique, d'abandonner une politique reposant sur l'austérité et la baisse des dépenses publiques pour lui substituer une politique

1 Voir le Rapport de la Commission pour la vérité sur la dette publique grecque, *La vérité sur la dette grecque*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2015, pp. 41-42. Partisans de la baisse des dépenses publiques, les « partenaires » de la Grèce ont pourtant conditionné le premier « plan de sauvetage » de 2010 à la confirmation de commandes en suspens de matériels militaires...

2 Voir Marie-Laure Coulmin-Koutsaftis (Sous la direction de), *Les Grecs contre l'austérité. Il était une fois la crise de la dette*, Montreuil, Le Temps des Cerises, 2015, pp. 72-76.

3 Voir Yannis Varoufakis, *Conversations entre adultes. Dans les coulisses secrètes de l'Europe*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2017, p. 136.

4 Ce paragraphe est très largement inspiré d'Éric Berr, *L'intégrisme économique*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2017, pp. 126-129.

s'appuyant sur des hausses d'impôts (ciblant les plus riches), des mesures sociales (hausse des salaires et des retraites les plus faibles, restauration des services publics gravement touchés par les politiques d'austérité), la lutte contre la fraude et l'évasion fiscales et la relance de l'investissement public et privé.

Avec ce programme, Alexis Tsípras demande que l'on desserre l'étreinte qui étrangle la population grecque depuis plus de cinq ans et mène à la catastrophe. Il considère qu'un traitement « juste » impose de rompre avec des politiques dont l'inefficacité est patente et de procéder à une restructuration de la dette grecque, faute de quoi l'instabilité continuera de prévaloir et empêchera toute reprise de l'investissement, pourtant indispensable dans un pays qui a connu un effondrement de son appareil productif de 25 % depuis la crise en raison de multiples faillites.

Bien que Tsípras soit d'accord avec l'objectif de réduction de la dette publique et que le FMI se soit rangé à l'idée que la dette grecque devait être restructurée car insoutenable, l'Union européenne ne peut accepter que la Grèce souhaite s'affranchir du carcan de l'austérité et demande le respect du choix de ses électeurs⁵. L'hostilité affichée par les « partenaires » européens à l'égard de ce gouvernement « hérétique » est symptomatique d'une forme d'intégrisme économique qui cherche à étouffer l'ébauche de toute inflexion au sein de l'Union européenne. Les « négociations » qui vont être menées avec la Grèce cachent mal la volonté des inquisiteurs européens de démolir le nouvel exécutif grec ou, à défaut, de le faire rentrer dans le rang afin qu'aucun autre pays en difficulté n'ait à l'avenir l'idée de remettre en question ces politiques néolibérales.

L'alternative laissée à la Grèce est alors la suivante : faire repentance en se soumettant au diktat de ses « partenaires » et accepter d'expié des fautes dont le rapport de la commission pour la vérité sur la dette publique grecque a pourtant pointé qu'elles incombaient en (grande) partie aux créanciers, ou finir sur le bûcher du *Grevit* – la sortie de la Grèce de la zone euro.

Afin de faire abjurer le gouvernement grec, l'inquisition européenne va avoir recours à la stratégie du nœud coulant. Tout en prétendant négocier avec la Grèce, c'est bel et bien l'asphyxie de son économie qui est organisée. La BCE, abandonnant son rôle d'institution indépendante des pouvoirs politiques, va se mettre au service des inquisiteurs en supportant le coup d'État financier qui se met en place. Quinze jours à peine après l'arrivée de Syriza au pouvoir, elle va réduire le refinancement qu'elle accorde aux banques grecques, privant celles-ci des liquidités indispensables à leur bon fonctionnement et les rendant toujours

5 Dans un entretien accordé au *Figaro* le 29 janvier 2015, soit seulement quatre jours après la victoire de Syriza, Jean-Claude Juncker, Président de la Commission européenne, rappela qu'« il ne peut y avoir de choix démocratique contre les traités européens », ce qui en dit long sur l'état d'esprit des « partenaires » de la Grèce.

plus vulnérables. En contradiction totale avec la raison d'être de toute banque centrale – qui est d'assurer la stabilité du système bancaire et monétaire dont elle a la charge –, la BCE va se transformer en bras armé de « partenaires » dont le seul objectif est d'obtenir le départ ou la reddition sans condition de Tsípras. Ce faisant, elle se rend complice de non-assistance à économie en danger.

Après cinq mois de « négociations » qui n'en ont que le nom et dont le seul résultat est d'étrangler toujours plus son pays, Aléxis Tsípras décide de redonner la parole aux Grecs en convoquant un référendum le 5 juillet 2015 afin de leur demander s'ils acceptent le nouveau plan concocté par la Troïka, prévoyant de renforcer les politiques d'austérité menées jusqu'alors. Il est également contraint, face à l'inflexibilité de la BCE, d'annoncer le 28 juin 2015 la fermeture temporaire des banques – qui durera finalement trois semaines – ainsi que l'instauration d'un contrôle des capitaux afin d'éviter l'effondrement du système bancaire grec.

Tsípras espère que « le peuple grec dira un grand non à l'ultimatum mais en même temps un grand oui à l'Europe de la solidarité » et se dit persuadé qu'« *au lendemain de ce fier non, la force de négociation du pays sera renforcée* » avec ses créanciers – Commission européenne, BCE et FMI. Selon lui, « ni les menaces, ni le chantage, ni les tentatives d'instaurer la panique ne changeront la volonté du peuple grec de vivre dans la dignité »⁶. Le résultat de ce référendum est sans appel puisque plus de 61 % des Grecs se prononcent contre la poursuite des politiques néolibérales qui les condamnent à toujours plus d'austérité.

Acte 3 : la reddition

Fort de ce soutien populaire, Tsípras se trouve conforté dans sa volonté de s'affranchir du carcan néolibéral imposé par ses « partenaires ». Il décide pourtant de rendre les armes le 13 juillet 2015 et signe sa reddition en acceptant l'accord que la majorité des Grecs avaient pourtant massivement refusé huit jours plus tôt. Après avoir vainement attendu le soutien d'autres pays européens – celui de la France en particulier –, Tsípras ne peut se résoudre à devoir assumer les conséquences du *Grevit* dont il est clairement menacé, ce qu'il confirme lors d'un entretien télévisé le 14 juillet 2015 : « J'assume la responsabilité d'un texte auquel je ne crois pas, mais je le signe pour éviter tout désastre au pays »⁷.

6 Cité par *Le Monde*, 28 juin 2015. http://www.lemonde.fr/economie/article/2015/06/28/tsipras-appelle-a-voter-non-lors-du-referendum-sur-le-plan-d-aide-a-la-grece_4663341_3234.html#yEgaxuQiO3fblLZq.99.

7 Cité par *Le Monde*, 14 juillet 2015. http://www.lemonde.fr/economie/article/2015/07/14/crise-grecque-alexis-tsipras-dans-la-tourmente-politique_4682595_3234.html.

Pourtant, cette épée de Damoclès n'était qu'une arme virtuelle, comme le reconnaîtra le vice-président de la BCE, Vitor Constâncio, qui affirme sans sourciller que la menace d'expulsion de la Grèce de la zone euro « n'a jamais été lancée pour de vrai parce que ce ne serait pas légal »⁸. La BCE n'a donc pas hésité à mentir à l'un de ses membres afin de le contraindre à se soumettre à un agenda politique qu'il refusait... De son côté, le gouvernement Tsípras paie son engagement européen. En excluant d'entrée de sortir de la zone euro, il s'est privé de la seule arme qui aurait pu ramener ses « partenaires » à plus de raison dans les négociations qu'il a eues avec eux car, en définitive, le *Grexit* aurait fragilisé l'euro, donc l'ensemble des pays membres de la zone.

Bien que réélu le 20 septembre 2015 après avoir remis son mandat en jeu suite à sa reddition, Aléxis Tsípras voit désormais sa marge de manœuvre réduite à presque rien. En effet, toute décision budgétaire et fiscale doit maintenant être soumise à l'accord préalable des Institutions – le nouveau nom donné à la Troïka – avant d'être votée au Parlement. C'est ainsi que les coupes budgétaires dans les domaines de la santé et de l'éducation continuent, que le niveau des salaires et des pensions de retraite ne cesse de diminuer tandis que les taux de TVA, eux, augmentent.

Afin de réduire son endettement, le pays est également soumis à un programme de privatisations d'une ampleur inégalée au sein de l'Union européenne. Or, lorsqu'un État en crise est sommé de céder le plus grand nombre possible d'entreprises publiques, la privatisation prend, dans les faits, la forme d'une grande braderie⁹. À titre d'exemple, la privatisation de la gestion de quatorze aéroports, pourtant bénéficiaires, au profit de l'entreprise allemande Fraport, et à des conditions extrêmement avantageuses pour elle, ne peut qu'interroger quant aux véritables motifs de telles opérations... En définitive, loin de permettre à la Grèce de retrouver le chemin de la prospérité, les mesures qui lui sont imposées la condamnent, telles les Danaïdes, à toujours plus remplir le tonneau percé du remboursement d'une dette insoutenable.

Si l'espoir qu'a suscité la Grèce d'Aléxis Tsípras auprès de nombreux citoyens européens a été violemment éteint par les institutions européennes, cette victoire à la Pyrrhus n'augure rien de bon. Car, au-delà de l'humiliation subie par la Grèce, c'est tout le projet européen, supposé reposer sur la coopération et la solidarité, qui est en danger, ce que les « partenaires » de la Grèce ne voient pas, ou ne veulent pas voir. Preuve de leur cécité, les membres de l'Eurogroupe

8 Voir Romaric Godin, « Grèce : le stupéfiant aveu de la BCE », *La Tribune*, 16 septembre 2015, <https://www.latribune.fr/economie/union-europeenne/grece-le-stupefiant-aveu-de-la-bce-505811.html>.

9 Voir Niels Kadritzke, « Grande braderie en Grèce », *Le Monde diplomatique*, juillet 2016.

– qui rassemble les ministres des finances des dix-neuf pays membres de la zone euro – ont pu annoncer fièrement, lors de leur réunion du 21 juin 2018, que la crise grecque était terminée. Si des délais de paiement ont été accordés à la Grèce – le remboursement de 96 milliards d’euros dus aux créanciers européens se fera à partir de 2033 – et si cette dernière peut à nouveau accéder aux marchés financiers – mais à quelles conditions ? – elle est pourtant toujours sommée de réaliser un excédent de son budget primaire – c’est-à-dire avant paiement des intérêts sur sa dette – d’au moins 3,5% du PIB jusqu’en 2022 et de 2,2% du PIB en moyenne pendant les 37 années suivantes. Si aucun pays n’est capable de maintenir de tels excédents budgétaires à moyen terme selon les économistes du FMI, la Grèce semble bel et bien condamnée à l’austérité perpétuelle. Comble du cynisme, plutôt que de procéder aujourd’hui à l’allègement d’une dette que tout le monde sait insoutenable et qui ôte toute perspective de refondation de l’économie grecque, les responsables européens se contentent d’une promesse de réexamen de la situation celle-ci afin de procéder à d’éventuels effacements, à partir de 2032, c’est-à-dire ... aux calendes grecques¹⁰.

En définitive, le comportement de caïd de la Troïka et le terrorisme intellectuel mené à l’initiative du gouvernement allemand montrent à quel point la logique actuelle est une impasse. Comment peut-on penser qu’une Europe aussi égoïste et brutale, arc-boutée sur le respect de critères qui sont autant de camisoles, puisse obtenir l’adhésion des populations ? La sortie du Royaume-Uni de l’Union – le *Brexit* – montre, s’il en était encore besoin, que le projet européen a perdu de sa légitimité et nécessite d’être refondé.

10 Voir Martine Orange, « L’Europe propose à la Grèce un plan de sortie irréaliste », *Mediapart*, 22 juin 2018, https://www.mediapart.fr/journal/international/220618/l-europe-propose-la-grece-un-plan-de-sortie-irrealiste?page_article=1.

Pour une construction citoyenne du monde

Un an après Seattle - Mondialisation et citoyenneté ¹

† Gérard Boulanger

Pour la biographie de Gérard Boulanger, voir « Hommage à Gérard Boulanger, parrain de Phaéton », p. 10.

« Ni rire, ni pleurer, mais comprendre », préconisait Spinoza, en une formule cardinale du rationalisme occidental. Précieux conseil, s'il s'agit de penser les difficiles relations entre citoyenneté et mondialisation. La citoyenneté consiste dans le sentiment d'appartenance à une cité, dans la volonté d'y inscrire concrètement son action et dans les moyens de le faire que la cité donne à ses membres. La mondialisation désigne le système économique actuel où s'affirme une prédominance sans frontières et sans entraves du capital financier. La première s'inscrit dans une longue histoire, la seconde se décline comme un phénomène très récent. Mais la vraie contradiction réside dans ce constat : si la mondialisation déplace l'espace d'insertion de la citoyenneté, la citoyenneté demeure le seul moyen de contrebalancer la mondialisation.

1. La mondialisation déplace l'espace d'insertion de la citoyenneté

Deux questions se posent : qu'est-ce que la citoyenneté ? Quel changement y apporte la mondialisation ?

1 Contribution de Gérard Boulanger au *Colloque régional « Mondialisation et émancipation humaine »*, Bordeaux, 16 au 21 octobre 2000 (Co-organisé par Attac 33 – Diverscités – Espaces Marx Aquitaine Bordeaux Gironde – Frères des Hommes Bordeaux – La Confédération Paysanne – La Ligue Girondine de l'Enseignement (FOL33) – La Revue « L'Ormée » – Le Cercle Condorcet de Bordeaux – Le Passant Ordinaire – Les Amis du Monde Diplomatique – L'Universitas Litterarum – Palestine 33 avec le soutien de l'Arac33).

1. *Qu'est-ce que la citoyenneté ?*

a) Historiquement, la citoyenneté naît dans de petites unités démographiques, économiques et politiques. Dans la classique référence occidentale à l'Antiquité gréco-latine, le siège de la citoyenneté est la cité, qui n'est jamais qu'une petite bourgade. L'espace privilégié de cette intervention de personnes libres sur leur commun devenir est la place publique où se tient le débat démocratique, agora à Athènes, forum à Rome.

En réalité, à l'aube du siècle d'or de la démocratie athénienne, le lieu d'expression de ce débat populaire fut la Pnyx, colline face au Parthénon que choisit Clisthène, vainqueur des tyrans Pisistratides. Lorsqu'on se trouve sur la tribune taillée dans la roche de la Pnyx (étymologiquement, lieu où l'on est serré, entassé), on comprend que Démosthène ne pouvait y parler qu'à un public très restreint.

C'est là que tout à son angoisse sur les chances bien compromises de pérenniser la citoyenneté comme lien social, alors unique, entre hommes libres qui décident conjointement de leur sort, il prononça sa célèbre exhortation à la vigilance dans la défense de la cité : « On voit les Athéniens se promener en s'interrogeant les uns les autres : « Ti kaïnon (quoi de neuf) ? » Eh, que peut-il y avoir de plus neuf que Philippe de Macédoine qui veut nous envahir pour nous ôter la liberté ? ».

Ce cri d'alarme qui stigmatise l'indolence de ses concitoyens et zèbre rageusement une de ses *Philippiques* est poussé au moment où la citoyenneté de type hellénique est déjà condamnée et va se fondre dans l'empire d'Alexandre. De manière caractéristique, la citoyenneté ne se révèle précieuse que lors d'une prise de conscience du processus de sa perte. Ainsi, cette inscription que je vis en 1988 sur un mur de Buenos-Aires : « La liberté, c'est comme la santé. C'est quand on ne l'a plus qu'on la sait indispensable. »

b) Mais n'oublions pas que ce modèle démocratique avait sa contrepartie, sa face noire. La cité était certes l'affaire des citoyens, mais n'en faisaient partie ni les esclaves, ni les femmes, ni les « métèques », étrangers résidant sur le territoire athénien, étymologiquement ceux qui sont « à côté de la maison commune ».

Il est à noter que ce terme de métèque fut réintroduit et acclimaté dans notre vocabulaire politique avec son actuelle connotation raciste par le monarchiste Charles Maurras en 1894, année du déclenchement de l'affaire Dreyfus, comme pour nous rappeler, par contre-exemple, que ceux qui aujourd'hui osent faire le *distingo* entre attachement à la république et attachement à la démocratie sont des ânes.

Si Maurras distille ce mot dans notre imaginaire collectif, en écho à la démocratie athénienne – référence incontournable dans la tradition occidentale –, c'est pour désigner tous ceux qu'il ne veut pas voir dans la cité, en clef de voûte d'une

grandiose idéologie résumée par une autre célèbre formule maurrassienne, celle de « la France aux Français ».

Il importe donc d'être conscient des deux limites du modèle civique idéalisé auquel, par tradition culturelle, nous nous référons implicitement volontiers.

D'une part, il existe bien cet angle mort des exclus de la citoyenneté, femmes, esclaves et étrangers. Or lorsque nous en parlons aujourd'hui, nous signifions volontiers que la citoyenneté exclut l'exclusion, et qu'après le dépassement de la démocratie censitaire, et de la démocratie machiste, il faudra bien dépasser la démocratie xénophobe : après les prolétaires au XIX^e et les femmes au XX^e, les étrangers auront le droit de vote au XXI^e siècle – processus déjà entamé dans le cadre de la citoyenneté européenne.

D'autre part, il y a de fortes chances pour que ce modèle de citoyenneté inventé à Athènes, et caractérisé par le vote, le tirage au sort et le rôle de l'éloquence publique, ne corresponde plus en termes de développement et d'organisation à ce qu'il était à l'origine et soit obsolète par rapport au substrat économique actuel.

Pour dire les choses plus légèrement, la question qui se pose aujourd'hui est la suivante : face aux séquelles de la mondialisation, la citoyenneté antique n'est-elle pas également en toc ?

2. Quels changements la mondialisation apporte-t-elle à la citoyenneté ?

a) La montée de la citoyenneté est un processus contradictoire. D'un côté, elle s'affirme en Occident par le libéralisme politique, qui se met en place avec le triomphe du libéralisme économique. C'est d'ailleurs une construction prudente, par étapes, issues de conquêtes arrachées au fur et à mesure par des luttes contre le pouvoir politique et économique qui ne font souvent qu'un, ou peu s'en faut.

- ainsi, l'autre modèle citoyen, la Révolution française, se décline avec le triomphe provisoire du suffrage censitaire : il faut avoir du bien, de l'argent, pour pouvoir voter jusqu'en 1848.
- de même, ce suffrage est restreint : les femmes ne votent en France que depuis 1945, non pas « grâce au général de Gaulle qui leur a donné le droit de vote » comme le ressasse la propagande d'inspiration gaulliste, mais grâce aux luttes des femmes ! Le suffrage ne devient donc universel que très progressivement.

D'un autre côté, la montée de la citoyenneté est néanmoins contradictoire avec le libéralisme capitaliste. Le suffrage universel ne se met en place que contre lui parce que ce dernier veut créer de la citoyenneté, mais à condition qu'il puisse la contrôler étroitement et qu'elle ne soit pas donnée à tout le monde. C'est pourquoi le discours lénifiant actuel sur l'équivalence entre démocratie

pacifiée et libéralisme, démocratie et marché est d'un schématisme inacceptable, contraire à la simple vérité historique.

b) Alors, quel est l'apport spécifique de la mondialisation par rapport à ces contradictions de longue durée ? Pour reprendre une formule qui eut son heure de gloire, ne serait-elle pas « le stade suprême du capitalisme » ? Et si elle est la concrétisation de la suprématie du capitalisme financier, s'agit-il d'un phénomène neuf ? Songeons à l'ouvrage de Rudolf Hilferding, auteur du *Capital financier* en 1910 dont Lénine disait qu'il proposait une « analyse théorique éminemment précieuse ».

Ce militant social-démocrate, autrichien, – puis allemand et juif –, réfugié en France après avoir fui le régime nazi et rédigé en 1934 le programme de Prague des socialistes allemands en exil, fut en 1940 livré à la Gestapo (et retrouvé pendu dans sa cellule à Paris) par le premier ministre de l'intérieur de Vichy et maire de Bordeaux, Adrien Marquet – il faut bien qu'il y ait un régional de l'étape dans une conférence... Fermons la parenthèse, mais Hilferding était bien un « mètèque », ce qui nous renvoie à la citoyenneté.

Ce qu'il y a de nouveau dans la mondialisation, par rapport aux analyses d'Hilferding, ce n'est donc pas l'hégémonie du capital financier. À très gros traits, c'est, me semble-t-il, l'apparition de trois phénomènes.

- le fonctionnement du marché financier en temps réel grâce aux nouvelles technologies numériques ;
- la nécessité pour lui de détruire les États qui autrefois lui servaient de support, ou, à tout le moins, d'éradiquer les fonctions extra-régaliennes du cadre étatique ;
- la tendance mortifère nouvelle qui conduit le capital financier à détruire des pans entiers de l'appareil de production, même économiquement viables, pour optimiser le profit des actionnaires.

Mais l'analyse croisée de la citoyenneté et de la mondialisation ne peut être pertinente sans référence à notre situation historique.

2. La citoyenneté est le seul moyen de contrebalancer la mondialisation

Nous assistons à la fois à l'effondrement des schémas traditionnels et à l'émergence de moyens nouveaux de citoyenneté.

1. L'effondrement des schémas traditionnels de citoyenneté ?

a) Les cadres classiques de la citoyenneté, internationales, syndicats ou partis, sont en crise. Au moment où la mondialisation devrait mettre à l'ordre du jour la citoyenneté du monde – sens premier du cosmopolitisme –, les internationales ont disparu ou sont devenues obsolètes. Ainsi, à titre d'exemple, la seule action

notable – quoique discrète ! – à l’actif de l’internationale socialiste ces dernières années date du mois d’août 2000, et consiste dans la décision de renvoyer Pinochet au Chili. On ne peut pas dire que c’est une décision qui prouve son utilité. Encore que de cet accommodement douteux ait pu sortir un bien, l’inculpation de Pinochet au Chili sans remise en cause de la démocratie chilienne, même si ce n’était pas le but recherché !

Dévoré par la tunique de Nessus de la division, là où la base clame son aspiration à l’unité (le fameux « tous ensemble ! » des grèves les plus massives de l’histoire syndicale française en décembre 1995), pétris de sectarisme, envahis par le corporatisme, les syndicats se sont effondrés. Le taux de syndicalisation a baissé. Il y a 25 ans, il y avait 80 % de syndiqués dans la fonction publique et 20 % dans le secteur privé. Actuellement, il en reste 20 % dans la première et beaucoup moins dans le second. Certains syndicats peuvent se faire les relais directs des thèses du patronat tout en évitant le discrédit, faute de vie démocratique à la base et de réels contrôles de leurs mandants.

Quant aux partis, les taux d’adhésion ont également beaucoup baissé et ils se sont tous mués en pures machines électorales de conquête du pouvoir, rongés par le clientélisme local et dépourvus de tout débat d’idées. Il faut dire qu’ils ont tous subi en France les effets ravageurs de l’élection du président de la République au suffrage universel qui les a tous transformés en regroupements d’écuries présidentielles concurrentes, incapables d’élaborer le moindre projet de société (*cf.* le congrès de Rennes du PS en 1991, le vide sidéral du débat dans la droite française ou le congrès de Toulouse des Verts en 2000). Car au-delà des effets de la perte de substance du débat démocratique due à l’évolution consumériste de la société (les consommateurs supplantent les citoyens), à la dictature des médias (le faire-savoir éclipse le savoir-faire) et aux séquelles de la chute du mur de Berlin (le consensus dévalue le combat), le poids des institutions antidémocratiques de la V^e République joue en France un rôle décisif, comme le rappelle utilement *La machine à trahir* d’Arnaud Montebourg.

b) Dans le même ordre d’idées, les limites du suffrage universel comme moyen d’insertion citoyenne sont désormais tout à fait évidentes. La corruption exerce un effet démoralisant sur l’exercice de la démocratie. En fait, la corruption n’est ni un phénomène récent (relisons les *Verrines* de Cicéron dénonçant le pillage de la Sicile par le propréteur Verrès), ni une caractéristique d’un système économique (souvenons-nous des ex-pays de l’Est), ni l’apanage d’un régime politique (les dictatures sont bien plus corrompues que les démocraties). Et la lutte anti-corruption favorisée par la récente autonomisation des juges par rapport à l’exécutif et par la surenchère entre médias est plutôt une bonne nouvelle pour la démocratie. Mais la mondialisation des marchés financiers produit une perceptible internationalisation de la corruption. Et surtout, la tardive, prise de conscience, d’ailleurs plus favorisée par les affaires nationales nées du premier phénomène

que par le second, pourtant autrement important, produit par contrecoup dans l'opinion un effet de doute sur la légitimité du modèle représentatif démocratique, bien qu'il demeure, selon le très remarquable aphorisme churchillien, « le pire des systèmes à l'exception de tous les autres ».

De même la destruction des cadres d'appartenance traditionnelle vide le suffrage universel de son sens. Une des tendances lourdes du système économique mondialisé est le déplacement des populations à la recherche d'un espace de survie. Les migrations massives se font non pas des *pays* pauvres vers les pays riches comme on le croit trop souvent, mais des *continents* ou sous-continents sacrifiés (au premier rang desquels l'Afrique) vers les deux principaux pôles de développement des richesses mondiales, Amérique du Nord et Europe occidentale. Les populations migrantes déstructurés et fragilisés n'ont durablement aucun accès à la citoyenneté, malgré quelques correctifs locaux, notamment en Europe septentrionale où existe le droit de vote des étrangers aux élections locales.

Enfin, la priorité donnée à l'économie combinée à la prédominance de la société du spectacle marchand ayant pour effet, sinon même pour but, de fabriquer des consommateurs et non des citoyens, aboutit à un phénomène d'abstention massive qui témoigne des mécanismes de la démocratie représentative la moitié de la population non seulement aux États-Unis, mais également désormais en France, en Russie, etc.

2. L'émergence de moyens nouveaux de citoyenneté

a) De nouveaux espaces citoyens sont en train de naître. Les moyens de communication actuels créent des formes inédites d'interactivité au devenir incertain. C'est notamment l'interrogation qui peut peser sur le prodigieux développement d'Internet. Il y a certes là un formidable espace d'échanges mondialisés mais il comporte de grandes parts de risques. D'une part, il a d'emblée été largement occupé par des lieux d'expression des plus contestables (sites nazis, pornographiques, etc.). d'autre part, il existe de très grandes possibilités d'intrusion dans l'intimité qui favorisent de nouvelles formes de délinquances (virus informatiques, voyeurisme électronique, mise en péril du droit d'auteur), mais aussi un véritable contrôle à des fins policières. Il est donc possible d'utiliser la toile dans un esprit citoyen, mais à condition d'inventer de nouvelles formes de communication responsables assorties de règles qui ne soient pas une censure, pas plus que l'absence de règles n'est assimilable à la liberté.

Nous assistons également à de nouvelles tentatives de rassemblement qui peuvent préluder à de nouvelles formes d'organisation citoyennes. C'est notamment le cas des mouvements de protestation contre les conséquences de la mondialisation qui mettent à mal le principe de précaution, dont l'obsession

crystallise aujourd'hui les nécessaires craintes sur le devenir de l'humanité. La spectaculaire émergence de la Confédération paysanne et les manifestations anti-mondialisation en sont l'illustration. Il y a là une cristallisation de revendications fortes mais sur un mode problématique, en ce sens que la personnalisation médiatique ne présente en rien une garantie contre d'autres dérives. Quelle potentielle bureaucratie contrôlera cette force qui s'est mise en mouvement ? Pour l'instant, il semble qu'il n'y ait pas de réponse.

b) En définitive, la citoyenneté se construit par la circulation des idées. À cet égard, il est d'abord urgent de développer une réflexion adéquate sur le rôle exact des médias dans la cité. Or, le rôle des médias se situe principalement dans le « spectaculaire marchand », qui ne se préoccupe guère de la circulation des idées. C'était déjà l'analyse des situationnistes dans les années 60. Depuis lors, on n'a guère fait mieux, et sûrement pas Régis Debray qui, dans le dernier Cahier de médiologie, nous propose modestement une « anthologie des Lumières de Platon à... Régis Debray ». Et cette « dictature de la communication », pour reprendre le titre du recueil d'articles d'Ignacio Ramonet, entend interdire toute critique citoyenne au nom revendiqué de la liberté de la presse, avec laquelle elle n'a pourtant pas grand-chose à voir. Il est à craindre que dans une démocratie médiatique, on assiste au règne des médias sans démocratie.

D'autre part, et pour terminer ce propos par trop rapide, il faut sortir des schémas « objectivistes ». Le stalinisme est heureusement mort, personne ne saurait en douter, mais il ne suffit pas de proclamer qu'« il y a une autonomie relative des superstructures ». Il faut aussi concrètement tirer les conséquences de ce constat. Ce qui est premier, c'est la bataille des idées, le débat public pour promouvoir l'autonomie culturelle face aux idées dominantes et à ce que le philosophe Francis Bacon appelait les « idoles du forum », étant entendu que désormais le forum est médiatique.

Il convient donc de se servir de la mondialisation pour faire comprendre à tous que l'impératif actuel, c'est de construire une citoyenneté mondiale. Par une incessante bataille d'idées autour du triptyque républicain liberté-égalité-fraternité, il faut revivifier le cosmopolitisme des Lumières dont le mot d'ordre, inventé par Horace dans les *Épîtres* (I, II, v.40) et approuvé par Montaigne dans les *Essais* (I, XXVI), fut justement brandi par Emmanuel Kant en 1784 : « Sapere aude : aie le courage de te servir de ta propre intelligence. Voilà donc la devise des lumières. ».

Oui, être citoyen du monde, c'est oser savoir, oser comprendre, et oser participer aux batailles de la cité qu'est devenue le village mondial. Être cosmopolite, c'est faire en sorte qu'il n'y ait plus nulle part de métèques.

Ce sera ma conclusion.



Fresque du pêcheur aux coryphènes
(Détail)
Musée de Santorin, Grèce
(Époque minoenne, 2700-1200 av. J.-C.)



Le plongeur de Paestum
(Détail de la fresque de la tombe)
Musée de Paestum, Italie
(480 av. J.-C.)

La réputation comme douceur imaginaire

Pierre-Marie Chauvin

Pierre-Marie Chauvin est Maître de conférences en sociologie à l'Université Paris-Sorbonne (Paris IV), chercheur au GEMASS, et chercheur associé à l'IDHE-Cachan. Ses recherches portent sur la construction, les formes et les effets de réputation et des évaluations sur les marchés. Il a notamment publié *Le marché des réputations. Une sociologie du monde des vins de Bordeaux* (Féret, 2010).

« **S**oyez réputés ! » Cette petite phrase impérative, jetée au visage des individus contemporains, contraste avec un âge ancien au cours duquel la réputation avait mauvaise presse. Du XVI^e au XVIII^e siècle, la question de la réputation personnelle était un sujet littéraire et philosophique abordé le plus souvent de manière critique. Face aux tentations de grandeur, de pouvoir, d'exploits guerriers ou de titres pompeux, écrivains et philosophes ont eu tendance à prendre leur distance avec les gratifications de la vie sociale, à rejeter la réputation comme un vice, et à se retirer dans leur for intérieur. Distance plus ou moins grande selon les auteurs, parfois cultivée alors même que leur grandeur intellectuelle, littéraire, voire politique, pouvait être reconnue, mais qui n'en manquait pas moins de nourrir leur critique de la réputation comme phénomène social. Le titre de cet article est à comprendre ainsi : au regard des moralistes français, la réputation peut être considérée comme une *douceur imaginaire*, prodiguant avantages et protection, mais déportant les individus hors d'eux-mêmes. Si l'argument ainsi formulé emprunte au langage de Michel de Montaigne, l'auteur des *Essais* n'est pas le seul à soumettre la réputation au questionnement critique.

Avant de revenir plus précisément sur quelques fragments philosophiques et littéraires d'époque, commençons donc par cette confrontation anachronique : que penseraient les philosophes et moralistes français de cette injonction sociale (« Soyez réputés ») rappelée par les boutiquiers de la réputation numérique, proposant des services variés de veille, gestion et anticipation de la réputation « en ligne » de leurs clients ? Ils en penseraient du mal assurément, y voyant une forme extrême de soumission à autrui, aux jugements collectifs réels ou supposés, aux hiérarchies subjectives, variables et contingentes.

En 2018, ce regard sceptique n'est peut-être pas inutile : la notion de réputation est à la mode, c'est un enjeu public et médiatique, que beaucoup poursuivent avec des étoiles dans les yeux, celles des multiples mesures et classements où il s'agit de bien figurer, ou celles, plus directement pécuniaires (imaginons-les en formes de dollars), anticipées par les multiples agents de la réputation cherchant à monétiser la gestion de ce bien symbolique. Le mot d'ordre « soyez réputés ! » est relayé par les entreprises de communication et de relations publiques, compagnies d'assurances, « *pure players* » de l'*e-réputation*, autant d'acteurs qui cherchent à se faire une place sur ce marché en développement. Leur fonds de commerce est simple : faire reconnaître les effets dévastateurs d'une gestion non professionnelle de ce bien précieux, en soulignant les risques des « crises » et des « chutes » de réputation. Le doux nom de « nettoyeurs de réputation » (« *reputation cleaners* » en anglais, où le terme a été plus précocement employé) témoigne de ce que peut recouvrir cette activité, et des multiples souillures dont le web 2.0 ou 3.0 est le canal privilégié.

Pour ceux et celles qui ne verraient pas ce dont il s'agit, imaginez le fameux personnage Winston Wolfe (Harvey Keitel) de *Pulp Fiction*, dont le job, secret et silencieux, est de nettoyer les cadavres et les voitures ensanglantées le plus professionnellement possible, pour le compte de gangsters fortunés. À la place du sang et des viscères, prenez les mots venimeux proférés sur le web, par des médias officiels et officieux, mais aussi par le *quidam* tout heureux de pouvoir jeter sa parole libérée de façon plus ou moins anonyme à la face d'un espace public mal régulé. À la place de Wolfe, prenez une multitude de travailleurs sans visages, générant du contenu pour reléguer le mauvais grain dans les limbes des moteurs de recherche, et négociant par avocats interposés le retrait des mots les plus sales.

Pensez donc à Wolfe le nettoyeur, à ce marché des réputations numériques, et faites un voyage de plusieurs siècles pour le confronter aux sagesses de philosophes ou moralistes français. Qu'ont-ils donc à nous dire sur ce commerce des réputations ? Evidemment, inutile de rechercher les propos de Montaigne sur la réputation en ligne, ceux de Pascal sur le web 3.0, ou encore ceux de Montesquieu sur les nettoyeurs de réputation. Mais n'ont-ils pour autant rien écrit qui pourrait aider notre regard à mieux déchiffrer et notre faculté de jugement à mieux apprécier – et éventuellement mettre à distance – l'injonction croissante à gérer et nettoyer sa réputation ?

Cet article s'inscrit dans le cadre d'une recherche sur les théories de la réputation¹, et notamment sur les analyses menées par des auteurs aussi diffé-

1 L'étude de ces auteurs est le point de départ d'un projet d'Habilitation à Diriger des Recherches consacré aux phénomènes de réputation et à leurs théorisations.

rents que Montaigne (1533-1592), Pascal (1623-1662), Montesquieu (1689-1755) et D'Alembert (1717-1783), connus pour avoir écrit des fragments consacrés aux mœurs et à la vie sociale de leur temps. Leur regard acéré sur les vices et fausses vertus de leurs contemporains a donné lieu à de savoureux passages sur la réputation comme passion sociale. Leur point commun : la charge est critique. La réputation est perçue comme l'objet d'une quête vaine, détournant de « soi » et des vraies valeurs. Cette critique pourrait aisément être renouvelée face aux impératifs contemporains d'une bonne gestion de ce « capital » que serait la réputation. Pour condenser ce qui lie leurs pensées, nous pouvons reprendre la formule de Montaigne, légèrement transformée pour lui donner la force compacte d'un titre : la réputation comme « *douceur imaginaire* »². Cette formule résume plusieurs arguments soulevés par Montaigne à propos de la quête de réputation et de gloire³ (le plus souvent assimilées). D'un côté la douceur des avantages procurés par la réputation, de l'autre la nature imaginaire de ses bienfaits. Nous nous concentrerons dans cet article sur l'apport de Montaigne, en raison d'un privilège d'antériorité historique, et parce qu'il sert de pivot et d'inspiration pour les analyses ultérieures.

Les *Essais* de Montaigne se signalent par plusieurs occurrences de la réputation, considérée pêle-mêle comme motif de l'action, repère utile, arme stratégique, mais aussi comme vanité à fuir. Le passage le plus explicitement consacré à la réputation est à chercher dans le chapitre XLI des *Essais* (« De ne communiquer sa gloire »), dans lequel Montaigne déploie sa critique de la quête de réputation comme motivation individuelle.

Montaigne multiplie d'abord les indices montrant que la réputation est un motif obsessionnel de la conduite humaine. Selon lui, c'est un fait, la quête de réputation ne cesse de « *tenter même les âmes en progrès* » (I, XLI, p. 160), c'est un penchant infiniment renouvelé, irrésistible. « *Elle a ses racines si vives en nous* » (p. 160), explique-t-il, sans vraiment identifier de généalogie précise.

2 Nous nous appuyons ici notamment sur la lecture proposée par Marcel Conche (2007) des *Essais* ainsi que d'autres textes de Montaigne dont les *Tusculanes*, *Pro Archia* et *Pro Rabirio*.

3 Georges Tronquart (1960) dans un article consacré à « Montaigne et la gloire », considérait que Montaigne s'était probablement fourvoyé en confondant « *la gloriole et la gloire, au sens où l'entendaient les Anciens. (...) Car les plus grands de Grèce et de Rome, s'ils ont condamné l'ineptie de la gloriole, n'ont rien vu de moins dans la gloire qu'un remède à la mort, leur plus sûr garant de l'immortalité non seulement pour leur nom mais pour leur âme. Cette grande idée, Montaigne ne l'a pas du tout comprise* » (p. 267). Tout en soulignant que le terme de gloire est omniprésent dans la philosophie et le théâtre antiques, romain comme grec, Tronquart s'appuie en particulier sur Cicéron, pour faire comprendre cette haute idée de gloire, en lien avec une conception du temps. En résumé, il s'agit de concevoir la gloire comme un motif légitime d'élévation de l'âme, car permettant de dépasser les bornes de la vie humaine, en cultivant la part immortelle de soi-même comme l'écrivait par exemple Shakespeare dans *Othello*.

Nous y tenons plus que tout, et il est bien difficile de s'en affranchir ! Pour étayer sa démonstration, Montaigne passe en revue d'autres biens, mais aucun ne rivalise avec celui-là : notre richesse, nos vies, nous les prêtons volontiers à nos amis, mais notre réputation, non. La réputation *colle* donc non seulement aux entités réputées, comme une ombre constante dont il serait impossible de se séparer totalement. Elle colle aussi au cœur humain, en tant que passion dévorante.

Vue sous un angle plus positif, cette quête est compréhensible, car la bonne réputation offre une forme de « douceur » réconfortante : « *Il n'y a je ne sais quelle douceur naturelle à se sentir loué* » (II, XVI, B, 625). Lové dans le cocon d'une opinion sociale consistante et favorable, l'individu se voit ainsi offrir de plus grandes latitudes d'action, et une moindre exposition aux jugements blessants. En ressortent ainsi « *plusieurs commodités pour lesquelles elle se peut rendre désirable. Elle nous acquiert de la bienveillance ; elle nous rend moins exposés aux injures et offenses d'autrui et choses semblables.* » (II, XVI, AC, 619)

Cependant cette douceur est en partie « imaginaire », car elle repose sur une vie hors de soi, une vie-en-autrui (Conche, 2015), dont je ne peux me faire une idée que par le travail de mon imagination. « De toutes les rêveries du monde, *la plus reçue et plus universelle est le soin de la réputation et de la gloire, que nous épousons jusqu'à quitter les richesses, le repos, la vie et la santé, qui sont biens effectuels et substantiaux, pour suivre cette vaine image et cette simple voix qui n'a ni corps ni prise.* » (I, XLI, A, 255)

Chez Montaigne, la quête de réputation est donc à la fois un bien utilement poursuivi par les hommes et une passion sociale dangereuse. Passion dangereuse, car elle consiste à rechercher l'approbation de tiers, aléatoire et incontrôlable. La réputation, sans substance, repose sur le libre cours des pensées et des paroles d'autrui. La dimension publique de la réputation la rend insaisissable, au contraire de ce qui passe en nous, dans « *l'arrière-boutique* »⁴, refuge et lieu d'accomplissement de la liberté individuelle. On le voit, chez Montaigne, le cœur de la critique est une critique interne, ou plus précisément une critique qui cible la subordination du monde intérieur à un monde extérieur superficiel. « *La plus grande chose du monde, c'est de savoir être à soi.* » (p. 152).

Montaigne se situe en cela dans le prolongement de philosophes antiques, Stoïciens, Épicuriens et Cyniques, considérant la vie sage comme une vie sans plaisirs accessoires, tristes ou coûteux, une vie qui permet de rester en soi, avec soi (Conche, 2007). « *Qui ne contrechange volontiers la santé, le repos et la vie à la réputation et à la gloire, la plus inutile, vaine et fausse monnaie qui soit en notre usage* » (I, XXXIX, A, 241).

4 « *Il se faut réserver une arrière-boutique toute nôtre, toute franche, en laquelle nous établissons notre vraie liberté et principale retraite et solitude.* », p. 152.

Il ouvre la voix à d'autres pensées sceptiques ou critiques, comme celle de Pierre Charron, valorisant ce que des commentateurs contemporains ont pu nommer la naissance d'un « For intérieur », contre les mondanités, les charges importantes, et les vanités de la vie sociale. C'est ainsi que Claudine Haroche résume la pensée de Charron, en en faisant un prolongement de Montaigne (entre autres), et une inspiration pour les penseurs Libertins : « *Soumise au souci de la réputation, au désir de gloire, la maîtrise de soi devient alors essentielle. Le For intérieur est donc ce lieu paradoxal, parfois ambigu, où se noue un rapport spécifique entre les comportements extérieurs et les conduites intérieures* » (Haroche, 1995, p. 74).

Par avantage chronologique mais aussi par filiation puissante⁵, Montaigne devance et annonce également Pascal, qui fait de l'imagination la source unique de la réputation, argument qui vaut chez lui dénégation de la valeur du phénomène. « *Qui dispense la réputation, qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux lois, aux grands, sinon cette faculté imaginative ?* » (*Pensées*, Fragment Vanité n° 31/38). Quand Montaigne déplorait la nature imaginaire des plaisirs liés à la réputation, Pascal radicalise l'argument en notant que l'imagination, en tant qu'instance allouant la réputation, la rend trompeuse par essence. Des racines intérieures dévorantes et faisant sortir de soi et des *effets* chez Montaigne, on passe aux *origines sociales* artificielles et imprévisibles chez Pascal. L'aspect trompeur de la réputation est à rapprocher de la phrase la plus connue de Pascal sur l'imagination, « *cette partie dominante dans l'homme, cette maîtresse d'erreur et de fausseté, et d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours* ». Au premier regard, la réputation procure une douceur de vivre, mais elle est donc viciée dans ses fondements comme dans ses conséquences.

Conclusion

Si la critique de la réputation peut être considérée comme un « *lieu commun* » de la pensée du XVII^e siècle (Weil 1991, p. 133), la plume de Montaigne exprime mieux que d'autres ce scepticisme à l'égard de la réputation.

Paradoxalement, l'auteur des *Essais* et les gestionnaires contemporains partagent une certaine vision des phénomènes de réputation comme *motif* de l'action. Le postulat selon lequel la réputation est l'objet d'une quête commune aux hommes est au fondement des philosophies morales comme des entreprises de conseil en e-réputation, mais avec des logiques et des visées différentes. Les penseurs sceptiques et moralistes conseillent de ne pas trop s'en soucier, en

5 Pour une étude des réminiscences de Montaigne dans l'œuvre de Pascal, malgré un regard critique de ce dernier sur l'auteur des *Essais*, voir Croquette (1974) et Thirouin (1988).

raison de sa nature incontrôlable, tandis que les gestionnaires conseillent non seulement de s'en soucier mais de recourir à des professionnels pour rendre son contrôle plus performant. Il est probable d'ailleurs que par une ruse de la raison « consultante », les conseillers en tous genres digèrent un jour les réflexions critiques de Montaigne et consorts pour en faire des *punchlines* efficaces de gestion de la réputation consciente de ses vices. Espérons que cet article ne leur en donne ni l'idée ni la matière !

Bibliographie :

Croquette Bernard, 1974, *Répertoire analytique des réminiscences de Montaigne dans l'œuvre de Pascal*, Paris, Droz.

Conche Marcel, 2007, *Montaigne et la philosophie*, Paris, PUF.

Haroche Claudine (Dir.), 1995, *Le for intérieur*, Paris, PUF.

Montaigne Michel, 2009, *Essais*, Paris, Gallimard.

Thirouin Laurent, 1988, « Pascal et « l'art de conférer » », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 40. pp. 199-218.

Tronquart Georges, 1960, « Montaigne et la gloire », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 2, 265-271.

Weil Michèle, 1991, *Robert Challe Romancier*, Genève-Paris, Librairie Droz.

[Poésies]



L'homme à la fleur, 1952
Pablo Picasso (1881-1973)
Portrait de Nikos Beloyannis

Poèmes de Grèce

PROÈME¹

L'enfant grec (in *Les Orientales*)

Victor Hugo

Victor Hugo (1802-1885) a pris toute sa vie une part active aux grands débats politiques. *Les Orientales* (1829) correspondent à l'élan d'enthousiasme du Romantisme pour la Grèce. C'est avec ce recueil que Victor Hugo connaît sa première gloire littéraire. Humaniste admirateur des poètes antiques, avec l'octosyllabe final de *L'enfant grec*, Hugo lance un fervent appel en faveur de l'indépendance hellénique et de la libération des peuples: ni fleur ni fruit... *de la poudre et des balles*.

L'armée turque est passée là ^[Les Turcs ont passé là].

Tout est ruine et deuil.

Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil,

Chio, qu'ombrageaient les charmillles,

Chio, qui dans les flots reflétait ses grands bois,

Ses coteaux, ses palais, et le soir quelquefois

Un chœur dansant de jeunes filles.

Tout est désert. Mais non ; seul près des murs noircis,

Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,

Courbait sa tête humiliée ;

Il avait pour asile, il avait pour appui

Une blanche aubépine, une fleur, comme lui

Dans le grand ravage, oubliée.

Ah ! Pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux !

Hélas ! pour essuyer les pleurs de tes yeux bleus

Comme le ciel et comme l'onde,

Pour que dans leur azur de larmes orageux,

Passe le vif éclair de la joie et des jeux,

Pour relever ta tête blonde,

Que veux-tu ? Bel enfant, que te faut-il donner

Pour rattacher gaïment et gaïment ramener

En boucles sur ta blanche épaule

Ces cheveux, qui du fer n'ont pas subi l'affront,

Et qui pleurent épars autour de ton beau front,

Comme les feuilles sur le saule ?

1 Du grec προοίμιον - *prooimion* (ce qui vient avec le chant) ayant donné en latin *prooemium* - **proème** -, surtout pour la poésie, définit le prélude des joueurs de lyre, l'introduction puis, par extension, la préface, les prolégomènes, l'exorde. Ce terme a été utilisé par le surréaliste Francis Ponge (1899-1988) comme une contraction de *prose* et *poème*.

Qui pourrait dissiper tes chagrins nébuleux ?
Est-ce d'avoir ce lys, bleu comme tes yeux bleus,
Qui d'Iran borde le puits sombre ?
Ou le fruit du tuba, de cet arbre si grand,
Qu'un cheval au galop met, toujours en courant,
Cent ans à sortir de son ombre ?

Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,
Qui chante avec un chant plus doux que le hautbois,
Plus éclatant que les cymbales ?
Que veux-tu ? fleur, beau fruit, ou l'oiseau merveilleux ?
– *Ami*, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles.

- 1 - Homère (IX^e / VIII^e siècle av. J.-C.), *Odyssée, Chant X* (extraits)
- 2 - Alcée (640-570 av. J.-C.), *Hymne à Apollon (L'onde de Tritaia)*
- 3 - Ésope (620-564 av. J.-C.), *Le médecin ignorant*
- 4 - Pindare (518-438 av. J.-C.), *Première Ode Pythique* (extrait)
- 5 - Sophocle (497-405 av. J.-C.), *Les Trachiniennes* (extrait)
- 6 - Aristophane (445-385 av. J.-C.), *L'Assemblée des femmes* (extrait)
- 7 - Théocrite (300-260 av. J.-C.), *Aux Muses et en l'honneur d'Apollon*
- 8 - Ératosthène (env. 276-191 av. J.-C.), *Le triangle*
- 9 - Lucien de Samosate (120-181), *Éloge de la mouche*
- 10 - Longus (II^e siècle), *Daphnis et Chloé* (extrait)
- 11 - Apulée (123-170), *Procession du Navigium Isidis*, (extraits des *Métamorphoses*)
- 12 - Celse (II^e siècle) Julien (331-363), *Contre les chrétiens* (extraits)
- 13 - Synésios de Cyrène (370-414), *Lettre à son frère*
- 14 - Anonyme (XIV^e siècle), *Septième Livre de Digénis Akritas* (extrait)
- 15 - Constantin Cavafis (1863-1933), *En attendant les Barbares*
- 16 - Nikos Kazantzaki (1883-1957), *Le lys et le serpent*
- 17 - Yórgos Séféris (1900-1970), *Sur un soleil d'hiver*
- 18 - Yánnis Ritsos (1909-1990), *Inévitable* (extraits de *Tard, bien tard dans la nuit*)
- 19 - Odysseas Alepoudhelis dit Élytis (1911-1996), *Chance – ΤΥΧΗ*
- 20 - Georges Moustaki (1934-2013), *Des bateaux reposent encore*
- 21 - Eirini Papagiannopoulou, Stávros Xarchákos et Maurice Fanon (1972),
L'œillet rouge
- 22 - Vassilis Vassilikós (né en 1934), « Z » (extrait)
- 23 - Vassilis Alexakis (né en 1943), *Le premier mot* (extrait)
- 24 - Vassilis Amanatidis (né en 1970), *Prospero*

Odyssée, Chant X (extrait)

Homère

On lit couramment que le légendaire Homère serait natif de Chios à la fin du IX^e siècle. av. J.-C... en réalité l'existence même d'un aède portant ce nom (*homeros* signifie aveugle, *otage* de la nuit) n'est pas certaine. Le poème homérique est détaché de son auteur, lui-même non-impliqué individuellement dans son œuvre conçue comme une somme de récits transmis oralement. La construction du texte d'Homère ne débuta probablement pas avant le IV^e siècle av. J.-C. et aujourd'hui, on dispose, pour lire Homère, d'un corpus littéraire tardif conçu seulement au II^e siècle av. J.-C. à Alexandrie. L'épos homérique décrit le monde culturel de l'aristocratie archaïque, celui de la *paideia* grecque structurée autour de la notion d'*areté* mélange de noblesse et de vertu. Homère est considéré comme l'auteur de *L'Iliade*, de *L'Odyssée*, de divers *Hymnes* (dont celui à Déméter relatif aux mystères d'Éleusis) et de deux poèmes dits comiques (*La batrachomyomachia* – la bataille des grenouilles et des rats – et *Le Margitès* – le simple d'esprit).

Dans cet extrait de *L'Odyssée* (d'après Mario Meunier, LGF, 1973, pp. 132-135), la sorcière-magicienne Circé est celle qui connaît tous les sortilèges et tous les philtres. Elle transforme les hommes d'Ulysse en porcs pour sa consommation personnelle. C'est par la grâce d'Hermès que le Roi d'Ithaque apprend alors les effets d'une plante magique nommée *molu* seule capable de le protéger (*molu* est – soit un nom dérivé de celui d'une archaïque déesse-lune nommée Molioné – soit une version grecque du phénicien *melouh* ou *malouh* qui désigne une fleur blanche divine ressemblant au pourpier de mer – soit la désignation de l'*allium moly* – une variété d'ail blanc proche du perce-neige qui, comme l'oignon blanc, servait dans le rituel orphique). Grâce au mystérieux *molu*, Homère dissocie, par la *ruse des plantes*, l'homme de l'animal, l'humain du porcin. Au *Chant X*, le *molu*, qui est un vaccin et un remède, a des pétales d'une blancheur éclatante et une racine noire. Antidote des sortilèges de Circé, la fleur de l'herbe de vie arrachée de la terre par Hermès, une fois absorbée par Ulysse l'empêche de se transformer en porc comme ses compagnons ensorcelés. Hermès est présent pour inverser le rapport de subordination. Le roi d'Ithaque ramène ses marins à l'état d'être humain. Cette fable pose l'interdit de la consommation de chair humaine assimilée à celle du porc. La fleur symbolise ce qui a le pouvoir de ramener à l'Humanité... l'homme qui, si facilement, glisse dans l'animalité, dans la dégradation physique et morale. Le *molu* est donc à la fois ce qui empêche le malheur et ce qui permet de trouver ou de retrouver, par le même chemin de sagesse ou de magie, une humanité perdue.

[...]

Quelques membres de l'équipage d'Ulysse s'arrêtèrent sous le porche du Palais de Circé aux belles boucles et ils l'entendirent chanter alors qu'elle tissait au métier une toile merveilleuse.

[...] Sa voix faisait frémir le sol entier. [...] Circé ouvrit les portes éclatantes de sa demeure de marbre, vint à leur rencontre et les pria d'entrer. À l'exception d'Euryloque qui resta sur le seuil, tous suivirent imprudemment ses pas. Les ayant introduits, Circé les fit asseoir sur des fauteuils moelleux. Euryloque soupçonnait quelque ruse et mauvais sort. Circé versa alors du vin de Pramnós dans un récipient

puis le mélangea à du fromage, de la farine, du miel vert. La magicienne ajouta à ce breuvage épais des sucres étranges destinés à leur faire oublier le nom même de leur père ou celui de leur terre. Ils étaient affamés et avalèrent ce que Circé leur présentait. Elle les frappa avec une baguette et ils se transformèrent en porcs. C'est ainsi qu'ils furent enfermés dans une porcherie. Ainsi, ils étaient devenus des porcs, ils en avaient le corps, la peau, la tête et la voix mais leur intelligence resta aussi solide qu'elle put l'être auparavant. Tous hurlaient comme cochons et pleuraient comme des hommes. Circé leur jetait à manger des fèves, des glands, des baies de cornouiller, tout ce que mangent les porcs vautrés dans leur fange. Euryloque prit la fuite et regagna le navire.

Son âme était frappée par le chagrin, ses yeux étaient remplis de larmes, son cœur ne songeait qu'à gémir. Pressé par mes questions, Euryloque parlait avec difficulté mais parvint toutefois à conter ainsi le noir sortilège que Circé avait réservé à nos compagnons. [...] Je me saisis alors de ma grande épée de bronze ornée de clous d'argent, de mon arc et, sur le champ, j'engageai Euryloque à me conduire auprès de mes hommes. Mais plein d'effroi, il se lamentait puis prenant mes genoux dans ses bras, il me supplia et prononça ces paroles ailées :

– « Ne m'emmène pas là-bas fils de Zeus, car même toi, tu ne pourras ni ramener nos frères ni revenir ! Fuyons au plus vite avec ceux qui sont là, évitons plus grand malheur encore ». Poussé par une impérieuse nécessité, je m'éloignai seul du bord de la mer en laissant Euryloque au creux de mon noir vaisseau.

Alors que je traversais en marchant des vallons sacrés proches du Palais de la Magicienne Circé, Hermès à la baguette d'or vint sur le chemin me saluer. Il m'apparut sous les traits d'un beau jeune homme qui portait une barbe naissante. Il me prit la main et dit :

– Où vas-tu malheureux Ulysse, seul sur ces collines, dans un pays dont tu ignores tout ? Je sais que tes compagnons sont enfermés dans la demeure de Circé, parqués comme des porcs dans une étable obscure et sale. Est-ce pour les délivrer que tu viens en ces lieux ? Crois-moi, homme ! Si tu poursuis ton chemin de la sorte, tu n'en reviendras pas et tu finiras ta vie comme tes frères... sauf si je t'enseigne la manière de t'affranchir du mal. Vois cette herbe, Ulysse ! Grâce à elle, tu pourras entrer dans le palais de Circé, rester en vie et en sortir. Sa vertu bienfaisante détournera de toi le malheur et, si tu la consommes tu garderas l'esprit et seras sauvé.

Je vais te dire le perfide sortilège que Circé te réserve. Elle va préparer, pour te le faire boire, un breuvage épais dans lequel elle aura jeté puis mélangé des sucres maléfiques. Lorsque tu auras bu, elle te frappera avec une baguette pour te transformer en porc comme elle l'a fait avec ton équipage. Mais elle ne pourra pas t'ensorceler car la vertu de l'herbe de vie dont je te parle ne le permettra pas. Lorsqu'elle t'aura frappé avec sa baguette de magie, voilà ce que tu devras faire. Tire dans l'instant ton glaive blanc, bondis sur elle comme si ton ardeur te poussait à l'occire. Une fois effrayée, elle te proposera de partager sa couche. Sans refuser l'accueil empressé de son lit, fais lui jurer par le serment redoutable des Bienheureux de ne concevoir nul autre dessein malveillant, de ne pas profiter de ta nudité pour t'enlever ta virilité, puis de délivrer tes hommes de leur animalité.

Ayant parlé ainsi, Hermès le divin Messager, arracha de la terre l'herbe de vie pour me l'offrir. Il m'instruisit ensuite de la nature de cette plante que les Dieux nomment *molu*. Sa racine était noire et sa fleur, blanche comme le lait. Les mortels ne peuvent sans difficulté la trouver et l'extraire du sol. Les Dieux seuls peuvent tout. Le fils de Maïa, disparut dans la forêt avant de s'élancer vers l'Olympe.

Je repris la route pour gagner le Palais de Circé alors que mille pensées bouillonnaient en mon cœur. J'arrêtais mes pas sous le porche de cette magicienne aux belles boucles. Là, debout sur le seuil, je me mis à crier. Circé, en entendant mes appels, arriva, ouvrit les portes éclatantes de son Palais et insista pour que je rentre. Je suivis ses pas, le cœur plein d'affliction. Elle me fit asseoir sur un riche et beau fauteuil orné de clous en argent ; un tabouret où reposer les pieds se trouvait à sa base. Dans une coupe d'or, elle prépara pour moi une boisson brassée afin de me la faire boire ; puis, méditant mon malheur au fond de son esprit, elle y jeta quelques sucres maléfiques. Dès que j'eus avalé sa potion, elle me frappa avec sa baguette et prononça ces mots :

– Va, maintenant dans la porcherie et couche-toi avec tes compagnons !

Elle ne réussit pourtant pas à m'ensorceler. Tirant alors le glaive fixé à ma cuisse, je bondis sur elle comme me l'avait enseigné Hermès. Pensant que j'allais l'occire, elle s'effondra en criant, se jeta à mes genoux en m'étreignant puis en pleurant m'adressa ses paroles ailées :

– Homme, qui es-tu ? De quel pays viens-tu ? Quelle est ta Cité ? Comment se nomment tes ancêtres ? Pour quelle raison n'es-tu pas ensorcelé par le breuvage qui vient de franchir la frontière de tes dents et que tu as avalé ? Aucune autre personne n'a résisté avant toi à ce philtre maléfique. As-tu un cœur dans la poitrine qui, malgré les sortilèges et les charmes, ne fond pas ? Serais-tu cet Ulysse aux milles astuces qui revient de Troie et retourne chez lui sur son rapide esquif ? Celui dont le brillant Messager m'a depuis toujours prédit la venue ? Si tel est le cas, inaccessible cœur range ton épée dans son fourreau, gagnons ensemble ma chambre et mon lit à l'étage, aimons-nous, unissons-nous en confiance.

Quand elle eût parlé ainsi, je lui répondis :

– Comment peux-tu, Circé, me persuader d'être tendre avec toi alors que tu as changé mes frères en porcs ? Comme moi, tu les retiens en ta demeure et tu m'invites par un calcul perfide à entrer dans ta chambre à partager ta couche afin que tu profites de ma nudité pour m'enlever ma force et ma virilité ! Non, je ne peux consentir à cela à moins que, faisant preuve de courage, tu me jures, Circé, par le redoutable serment des Bienheureux, que tu ne concevras aucun autre dessein pour mon mal et ma perte.

Circé jura aussitôt et scella son serment. Alors, je montai sur le lit somptueux de la magicienne.

[...] Circé m'invita à manger mais mon cœur ne pouvait y prendre aucun plaisir. Je demeurais assis, pensant à autre chose. Mon esprit prévoyait toutes sortes de malheurs. Dès qu'elle s'aperçut que je restais immobile [...] et que j'étais subjugué par une violente affliction, Circé s'approcha de moi et m'adressa ces paroles ailées :

– Pourquoi restes-tu donc muet Ulysse ? Pourquoi te ronges-tu le cœur sans toucher ni au breuvage ni à la nourriture ? Pourquoi craindre un autre sortilège puisque j'ai juré par le plus grand des serments ?

Ainsi parla-t-elle, et je lui répondis :

– Circé, quel homme, ayant quelque raison, aurait le courage de goûter aliment ou boisson, avant d'avoir délivré du mal ses amis, avant de les voir apparaître à ses yeux ? Si c'est de bon cœur que tu m'invites au banquet, alors libère mes compagnons fidèles. Je veux les voir ici de mes propres yeux.

Circé, prit alors sa baguette de magie, traversa la salle à manger et sortit ; elle ouvrit les portes de son étable puis libéra des êtres qui ressemblait à des porcs très gras âgés de neuf années. Debout et face à eux, Circé, allant de l'un à l'autre, les enduisit chacun d'un rare liniment. De leurs membres tombèrent les peaux qu'avait fait pousser le pernicieux breuvage de la vénérable magicienne. Ainsi, ils redevinrent des hommes [...]

Hymne en l'honneur d'Apollon (L'onde de Tritaia)

Alcée



Sappho et Alcée

Pompéi, 1^{er} siècle. Musée archéologique national, Naples.
VI^e Insula Occidentalis, Portraits découverts en 1760.

Le portrait de gauche est habituellement considéré comme une représentation tardive et romaine de Sappho dans laquelle le peintre de Pompéi a insisté sur l'aspect aristocratique et vertueux de la poétesse (boucles d'oreilles, coiffé d'or...). Celui de droite (découvert à côté et dans la même maison de Pompéi) pourrait bien être Alcée, compatriote contemporain de Sappho à Mytilène au VII^e et VI^e siècle av. J.-C. Le peintre a voulu montrer le haut niveau d'éducation des deux poètes et l'importance de l'écriture dans la transmission des savoirs. Ainsi, Sappho porte un stylet à ses lèvres et va peut-être écrire sur un tetrptychon (livre à quatre tablettes). Alcée, couronné de laurier, tient dans ses mains un rouleau de papyrus.

Parmi les vers dits *alcéïques*, l'Hymne à Apollon fut (à l'instar de l'Hymne à Aphrodite de Sappho - vers dits *sapphiques*) considéré comme un modèle de métrique de la poésie lyrique archaïque. Il existe plusieurs adaptations en français (cf. les éditions d'Alcée aux Belles Lettres : *Alcée / Sappho*, T. Reinach et A. Puech, coll. G. Budé, Paris 2003, page 29-31 & *Alcée*, G. Liberman, chez le même éditeur en 2002, pp. 130-132 et notes in fine - les deux versions présentées dans cette même collection sont très différentes) de cet hymne qui est pour l'essentiel une paraphrase d'Himérios (*Discours XIV, 10* - complétée par des citations du Pseudo-Plutarque, de Pausanias et de Strabon) d'après les mètres lesbiens du poème d'Alcée. Le texte présenté est donc toujours et entièrement conjecturel. Avec ce poème s'ouvraient les *Livres* d'Alcée de l'édition alexandrine (en ce sens, il est un *proème* - un prélude). Himérios (310-390) dans sa prose indique que lui-même n'est pas poète et note pour son lectorat qu'Alcée a conté en vers lyriques la fable de la fondation de l'oracle de Delphes en faisant l'éloge d'Apollon (inspirateur des artistes et qui doit toujours être célébré pour et par la nature). Il est

probable qu'Alcée ait écrit dans le cadre du banquet, ce qui correspond parfaitement aux coutumes de son époque à Lesbos pour la célébration de l'Apollon solaire et de sa fête estivale. La présence d'Apollon à Delphes fait frémir les eaux dont *Londe dite de Tritaia* à la fontaine Castalie permet de percevoir la puissance de tous les dieux réunis tel que l'a écrit Strabon. Pour Alcée, *l'onde de Tritaia* était synonyme de l'épiphanie de tous les dieux grâce au pouvoir de cette eau. Tritaia était la fille de Castalie (elle-même fille de la Muse Calliope par le dieu fleuve Achéloos) et de Triton, le dieu du bruit de l'eau. Tritaia, petite fille de Calliope, était donc la nièce d'Orphée, fils de la même Muse... Elle incarnait bien, avec l'Apollon solaire, le souffle de l'esprit sur l'eau, source de vie.

Il semble qu'Alcée (signifie *fort, puissant*) fut l'ainé de Sappho d'une dizaine d'années et qu'il mourut avant elle vers 585 av. J.-C. (ou 580 av. J.-C. à l'âge approximatif de 70 ans). Au début du VI^e siècle av. J.-C., ils étaient célèbres en Méditerranée et ainsi leur *acmé* commun est fixé lors de la 45^{ème} Olympiade (600-596 av. J.-C.). Les deux poètes d'origine aristocratique furent condamnés à l'exil en raison de leur engagement politique contre la tyrannie. Ils furent l'un et l'autre deux mystiques du paganisme et demeurent deux sources fondamentales de la littérature.

Péan en l'honneur d'Apollon, Seigneur fils du Grand Zeus

Lorsque naquit Apollon, Zeus l'orna d'un bandeau d'or et fit de la lyre son instrument ; le Père Tout Puissant lui confia aussi la conduite d'un char traîné par des cygnes ^[oiseaux d'Aphrodite] et l'envoya à Delphes pour boire là où coule la source de Castalie. Là, Apollon souverain, dans ses oracles, dispensa aux Hellènes les lois sacrées et la justice.

Puis, Apollon monta à nouveau sur son char et commanda aux cygnes de voler vers le pays des Hyperboréens ^[pour apporter la lumière].

En apprenant cela, les habitants de Delphes entonnèrent un péan et, en chantant, établirent autour de l'autel des chœurs de jeunes hommes. Tous invoquèrent Apollon pour qu'il revienne du pays des Hyperboréens ^[le Nord] dans lequel, pendant toute une année, il avait aussi dit le droit parmi les peuples. Apollon, jugeant le temps venu de faire retentir les trépieds delphiques, commanda à nouveau aux cygnes de le transporter par les airs jusqu'à Delphes.

Lorsque le divin Apollon arriva à Delphes, c'était le plein cœur de l'été. Lors de son séjour, le charme de sa lyre s'accordait à toute la douceur et à l'éclat de la belle saison. Apollon créa la cithare ^[citharistique] puis inventa l'aulétiq[ue] ^[auloi] avec des chœurs pour la célébration des sacrifices. Les rossignols ^[oiseaux des Muses], accompagnés par les hirondelles et les cigales ^[mythe de Tithonos, symbole de la vie éternelle], chantèrent comme il convient pour lui rendre grâce. Tous les hommes consacrèrent au dieu leurs chants et ainsi, furent oubliés les malheurs endurés parmi les mortels.

Alors, au son de la lyre d'Apollon et avec l'éclat de l'été à Delphes, l'eau de la source Castalie prit la teinte de l'argyre. Le grand Céphise étincelant, souleva ses flots à l'instar de l'Enipé d'Homère. Miraculeusement abondantes pour la saison, les eaux prophétiques de Castalie, furent nommées du nom de la Cité de Phocide, *Onde de Tritaia* car, comme cadeau du fleuve Céphise, elles permettaient en frissonnant de ressentir la présence de tous les dieux ensembles.

Première Ôde Pythique (adaptation des strophes 1 & 2) dédiée à Hiéron, syracusain, vainqueur à la course de char.

Pindare

Alcman, Stésichore, Ibycos, Alcée, Sappho, Simonide de Céos, Anacréon, Pindare et Bacchylide (VII^e, VI^e & V^e siècles av. J.-C.) sont les neuf poètes *lyriques* grecs. Pindare de Thèbes, maître du lyrisme choral, a célébré dans ses œuvres l'idéal aristocratique de l'antique Grèce (*Épinitiques, Odes Pythiques, Olympiques, Isthmiques, Néméennes*). La poétesse Corinne de Tanagra (Béotie), est habituellement décrite comme sa grande rivale pour avoir emporté, contre ce *Prince des poètes*, à plusieurs reprises, la couronne de laurier lors des différents concours de poésie. Les *Pythiques* sont un recueil célébrant les Jeux éponymes qui avaient lieu à Delphes tous les quatre ans. La *Première Ode Pythique* présente un intérêt majeur en raison de l'existence fragmentaire de sa partition musicale (source : Musurgia Universalis I, p. 541, Athanasius Kircher) qui demeure la plus ancienne connue (découverte au XVII^e siècle et datant probablement du II^e siècle avant J.-C.). Plus encore que tous les autres arts, le patrimoine musical de l'antiquité est presque totalement perdu ce qui est exactement une « catastrophe ». En effet, ce mot à double sens signifie « chaos » et « retournement ». L'acception musicale retient que « catastrophe » correspond au retour du silence lorsque la corde d'une lyre retrouve son équilibre axial en cessant de vibrer... Il n'existe plus qu'une vingtaine d'œuvres alors même que la musique et la danse occupaient une place considérable au sein de la Cité. Les instruments étaient nombreux (lyre, aulos, barbitos, magadis...). Ces très rares *fragments musicaux* ont été retranscrits par de grands professionnels particulièrement vigilants qui laissent apparaître, au-delà d'une « couleur très pastorale » deux aspects surprenants de ces œuvres sonorisées. D'abord, une ressemblance étonnante avec certaines musiques liturgiques chrétiennes, ensuite une tonalité très contemporaine des instruments antiques, comme si la musique était inscrite dans la mémoire (cf. *Musique de la Grèce antique*, Atrium Musicae de Madrid, Dir. Gregorio Paniagua, CD Harmonia Mundi, 2000). Ces aspects ressortent moins de l'interprétation que de l'œuvre intrinsèquement et les mélodies pourraient inspirer chorégraphes et metteurs en scène. *Traduire Pindare est impossible et tenter de transposer son lyrisme relève de l'hybris* a écrit Horace dans une ode latine en strophes sapphiques ! Pindare s'est probablement inspiré de Sappho qui écrit : 1- *les colombes sentent leur cœur se glacer et laissent tomber à terre leurs ailes engourdis, leurs yeux s'inondent du sommeil noir de la nuit* (Scholie sur Pindare, *Pythiques* – I, 10) ; 2- *ô toi ! lyre divine parle-moi ! ne reste pas muette ! joue !* (Eustathius, *Commentaires sur l'Iliade* – IX, 41 & Hermogène, *Des figures oratoires* – II, 4). La lyre (*fides* en latin), le symbole de la foi (*fides*), était une création d'Hermès à partir d'une carapace de tortue sur laquelle il fixa des cordes et qu'Apollon lui échangea contre un troupeau. Quant à la lyre d'Orphée, elle accompagnait les âmes vers l'au-delà...

Ô Lyre d'or, trésor commun d'Apollon et des Muses aux cheveux noirs
tressés de violettes

Lyre divine, dont les sons donnent aux musiciens le rythme
et aux danseurs la cadence

Toi, dont les chanteurs attendent le signal avant de suivre
la vibration de tes cordes

Toi qui conduit les chœurs et deviens plus puissante
et brûlante que la foudre

Sur le front courbé de l'Aigle de Zeus tu répands des nuées ténébreuses
Sur un sceptre s'endort l'oiseau-roi, laissant tomber au sol ses ailes engourdies
Un lourd sommeil inonde ses paupières, son dos est pris de tremblement [...]

Par la grâce des Muses et du fils de Lété,
tes accents touchent l'âme de tous les Dieux

[...]

Le médecin ignorant

Ésope

Ce que nous savons d'Ésope se résume à bien peu de chose. D'après Hérodote, il a existé en Grèce, au VI^e siècle av. J.-C., un personnage nommé ainsi, un aède *diseur de fables* disparu à Delphes de mort violente. S'il fut peut-être esclave du Samien Xanthos, on ignore son pays d'origine. La légende, instituée au IV^e siècle de notre ère, le représente laid et difforme, tel qu'en témoigne le célèbre portrait de Diego Velásquez et ... dit-on le génial Ésope était bègue. Ésope n'a pas été « l'inventeur » de la fable : signalée antérieurement par Hésiode, les influences orientales n'en sont pas absentes. Sans doute que les fables dites ésopiques doivent être attribuées au peuple grec tout entier. Elles sont probablement « une mise en mots » de récits très variés portés par l'oralité des mnémones (*porte-paroles* ou conteurs qui assuraient la transmission orale des connaissances ou des histoires... avant que l'écriture ne s'impose, prenaient en charge la mémoire des populations et l'éducation). D'intérêt plus philosophique que moraliste, les fables nous font connaître, selon Émile Chambry « mieux qu'aucun document historique, la manière de penser et de prendre la vie qui fut propre aux esprits moyens du peuple grec ». Phaéon a choisi de publier la fable n° 133 intitulée *Le médecin ignorant* (cf. Ésope, *Fables*, éd. Les Belles Lettres, 1926, traduction par Émile Chambry, 163 p.). La maladie a d'abord eu des causes « divines » avant que ne soit conceptualisée avec Hippocrate (460-370 av. J.-C.) une étiologie naturelle. Alors, selon l'enseignement de la fable grecque, tous guidés par la raison, méfions-nous de la mauvaise science !

Un médecin ignorant traitait un malade.

Tous les autres médecins affirmaient que ce malade n'était pas en danger, mais que son mal serait long à guérir ; seul l'ignorant lui dit de prendre toutes ses dispositions, qu'il ne passerait pas le lendemain. Là-dessus, il se retira.

Au bout d'un certain temps, le malade se leva et sortit, pâle et marchant avec peine.

Notre médecin le rencontra :

« Bonjour, dit-il, comment vont les habitants des enfers ?

— Ils sont tranquilles, répondit-il, parce qu'ils ont bu l'eau du Léthé. Mais dernièrement la Mort (Thanatos) et Hadès faisaient de terribles menaces contre tous les médecins, parce qu'ils ne laissent pas mourir les malades, et ils les inscrivaient tous sur un registre. Ils allaient aussi t'inscrire ; mais je me suis jeté à leurs pieds, en les suppliant, et leur ai juré que tu n'étais pas un vrai médecin, et qu'on t'avait incriminé sans motif ».

Que soient mis au pilori les médecins dont toute la science et le talent consistent en de belles paroles.

Les Trachiniennes

Sophocle

Les trois grands tragiques grecs – Eschyle (525-456 av. J.-C.), Sophocle (497-405 av. J.-C.) et Euripide (484-406 av. J.-C.) – ont placé au centre de leurs œuvres la justice divine et le rachat de leurs erreurs par les hommes. Aux origines probables de la tragédie, on trouve un texte fragmentaire de Sappho (cité par Apollonius Dyscolus, *Des pronoms* – 364 c) dans lequel la poétesse décrit un sacrifice (peut-être en l'honneur de Dionysos ?) :

*je brûlerai pour toi en offrande sur l'autel... la chair d'un bouc blanc...
(ou d'une chèvre blanche) puis en chantant je verserai derrière moi du vin.*

Melpomène (de *melpoin*-chanter), Muse et mère de la tragédie, est *celle qui chante* toujours associée à Dionysos et représentée avec un couteau qui rappelle celui utilisé pour égorger l'animal du sacrifice. Le mot *trag-édie* est un composé de *tragos*-bouc (ou épeautre) et de *oï-die*-chant. L'épeautre, nécessaire en Grèce à la fabrication de la bière, comme le vin, relie aussi la tragédie aux festivités sacrificielles en l'honneur de Dionysos (fils de Zeus et de Sémélé).

Dans sa pièce *Les Trachiniennes* (écrite vers 450 av. J.-C.), Sophocle raconte la tragédie qui provoque la mort d'Héraclès et met en scène, comme souvent dans la tragédie grecque, un chœur qu'il fait chanter (le chœur, composé de jeunes filles de la Cité de Trachis, semble aussi directement inspiré d'un fragment de Sappho citée par Héphestion d'Alexandrie, *Manuel de métrique* – XI, 5) :

*... la lune a fui ainsi que les Pléiades... il est minuit...
passent les heures file le temps... étendue dans mon lit je suis seule*

Chez Sophocle, à la ronde des astres, comme chez Sappho à la fuite *des Pléiades*, à ce mouvement de rotation et de puissance cosmique, s'oppose l'impuissance des hommes qui demeurent immobiles face au chaos et à leur destin. Sappho, comme Déjanire, est allongée et seule face à espace infini et énigmatique soumise à la contrainte du temps qui passe (cf. *Les Trachiniennes*, éd. Les Belles Lettres, Coll. Budé, Paris 2005, pp. 17-19 – il existe également une remarquable traduction de Leconte de Lisle)... Sophocle s'est inspiré du drame qui se jouait chez Sappho ou chez Hésiode qui, dans *Les travaux et les jours*, évoquait les Pléiades comme des vierges fuyant devant Orion qui se lève pour les violer sans jamais les atteindre. Hésiode, Sappho et Sophocle sont les premiers à formuler le récit mythologique des constellations qu'Ératosthène, dans ses *Catastérismes*, mettra en scène en *cadastrant* le ciel par ses fables. Homère (*Iliade* XVIII, 487) écrit : *seule l'Ourse, que l'on nomme aussi Chariot et qui tourne sur place en observant Orion, ne se baigne jamais dans les eaux de l'Océan*. En effet, l'Ourse tourne autour du pôle sans jamais disparaître derrière l'horizon et ne connaît ni lever ni coucher. De cette constatation astronomique, les Grecs ont pu déduire la rondeur de la Terre.

Personnages des *Trachiniennes* :
Héraclès, Déjanire (femme d'Héraclès), Hyllos (fils du Héros),
Le messager, Lichas, La servante, Le Choeur

PROLOGUE

Déjanire est sans nouvelle d'Héraclès, son époux, depuis de nombreux mois...

[...]

LE CHOEUR DES JEUNES FILLES

Strophe I

Toi qui, en naissant de la Nuit, la dépouilles de ses étoiles, tout comme elle endort ta flamme à son tour, Hélios, Hélios, je t'implore.
Viens me dire où demeure le fils d'Alcmène, Ô toi ! Dieu qui illumine tout d'un éclat fulgurant. Navigue-t-il aux détroits marins ^[les colonnes d'Héraclès] ? Séjourne-t-il contre l'un des deux continents ? Dis-nous Hélios car nul œil ne vaut le tien ?

Antistrophe I

J'apprends qu'en son cœur amoureux, Déjanire, sa fiancée si convoitée naguère, n'est plus qu'un oiseau perdu. Elle ne peut guère éteindre la passion inscrite en ses yeux et ne cesse de répandre ses larmes. Étendue sur son lit, elle éprouve seule l'inquiétude obsédante née de l'absence de son époux et comme une veuve désolée se languit n'attendant plus du sort que des disgrâces.

Strophe II

Comme on voit sur la vaste mer, sous l'infatigable poussée des vents contraires du Midi et du Nord ^[Notos et Boréas], les lames par milliers tour à tour s'éloigner puis renaître à la charge, ainsi notre héros Thébain ^[le Cadmogène] est tantôt roulé et tantôt soulevé par les flots d'une vie aux labeurs sans fin, pareille à la houle aux parages de Crète ! Mais un dieu toujours à ses côtés est présent pour lui épargner le naufrage et le détourner des portes d'Hadès.

Antistrophe II

Tu blâmes ses aventures mais, avec respect et franchise, pour te contredire et te plaire, je dois te donner mon avis : laisse toujours vivre en toi l'espérance. Il le faut. En effet, le Chronide, souverain à qui rien n'échappe, n'a jamais octroyé aux mortels de lots sans souffrances. Joies et peines alternent, on croirait voir la ronde des étoiles de l'Ourse.

Épode

Pour l'homme rien ne dure, ni les bonheurs, ni les malheurs, ni la nuit étoilée. Tout, un jour brusquement fuit et c'est déjà aux autres de jouir et puis de perdre tout. Ainsi, ma Reine, faut-il retenir cette vérité, et garder l'espérance car nul n'a jamais vu Zeus abandonner ses enfants ^[Héraclès est le fils de Zeus et d'Alcmène] ?

[...]

L'Assemblée des femmes

Aristophane

Aristophane, plus grand poète et dramaturge comique de son temps est connu pour la liberté et la vivacité de ton de ses écrits. Parangon de la satire politique athénienne du V^e siècle, il raille avec gouaille, truculence et parfois médisance la vie quotidienne de ses concitoyens, sachant que pour être comprises certaines de ses plaisanteries doivent être aujourd'hui explicitées parce que portant sur l'actualité de l'Athènes de son temps. Si un grand nombre de ses pièces sont perdues, demeurent : *Les Acharniens*, *Les Cavaliers*, *Les Nuées*, *Les Guêpes*, *La Paix*, *Les Oiseaux*, *Les Thesmophories*, *Les Grenouilles*, *Lysistrata*, *Ploutos...* et *L'Assemblée des femmes*, pièce dans laquelle le poète, défenseur des traditions démocratiques et de la paix, s'en prend aux nouvelles idées, notamment à l'utopie communautaire alors en cours chez certains philosophes (*Les Ekklesiastiques* ou *L'Assemblée des femmes*, traduction par Eugène Talbot. Théâtre complet d'Aristophane, Alphonse Lemerre, 1897, Volume 2, extrait pp. 349-366). Les Athéniennes, déguisées en hommes, se liguent et s'introduisent dans l'*Ecclésia* pour prendre, à la place des hommes, les mesures qui permettraient à la cité d'être sauvée. À une époque où le lien des femmes à la *Polis* est impensé, la gynécocratie est à la fois prétexte à satire du mauvais gouvernement des hommes et à subversion politique et sexuelle. Pour autant, cette parodie ne peut être qualifiée de féministe car, *in fine*, duperie et fantaisie débridées aidant, l'auteur, en homme vieillissant presque résigné à voir sombrer sa Cité dans la confusion, fait basculer l'utopie en *dystopie*.

Menées par Axagora, les femmes investissent une place publique d'Athènes.

PRAXAGORA. Ô brillant éclat de la lampe d'argile, commodément suspendue dans cet endroit accessible aux regards [...] À toi seule notre confiance [...] Aussi connaîtras-tu les desseins actuels, que j'ai formés à la fête des Skira¹, avec mes amies. Seulement, nulle ne se présente de celles qui devaient venir. Cependant voici l'aube : l'assemblée va se tenir dans un instant, et il nous faut prendre place, en dépit de Phylromakhos², qui, s'il vous en souvient, disait de nous : « Les femmes doivent avoir des sièges séparés et à l'écart. » Que peut-il être arrivé ? N'ont-elles pas dérobé les barbes postiches, qu'on avait promis d'avoir, ou leur a-t-il été difficile de voler en secret les manteaux de leurs maris ? Ah ! Je vois une lumière qui s'avance : retirons-nous un peu, dans la crainte que ce ne soit quelque homme qui approche par ici.

1 Les Skirophories ou Skira étaient les fêtes de Juin (solstice d'été) fêtes de femmes mariées en l'honneur de Déméter/ Déesse Mère/ Déesse chthonienne, ou en l'honneur d'Athéna/ au cours desquelles on jetait dans une fosse des offrandes diverses, notamment des porcelets avec les objets du culte.

2 Phylromakhos sculpteur à qui aurait été attribuée de la frise de l'Erechthéon.

PREMIÈRE FEMME. Il est temps, avançons ; tout à l'heure, quand nous nous sommes mises en marche, le héraut de la nuit disait pour la seconde fois : « Cocorico ! » [...]

PRAXAGORA. J'aperçois Klinarète, Sostrata et Philaénète, venant avec elles. Hâtez-vous donc ! Glykè a fait serment que la dernière venue nous paierait trois kongia³ de vin et un khœnix⁴ de pois.

DEUXIÈME FEMME. Eh ! Ne voyez-vous pas Geusistratè, la femme du cabaretier, ayant une lampe à la main ? Et la femme de Philodorètos, et celle de Khérétadès ?

PRAXAGORA. Je vois accourir une foule d'autres femmes, qui sont l'élite de la ville.

TROISIÈME FEMME. Pour moi, ma très chère, j'ai eu grand 'peine à m'enfuir en me glissant. Mon mari a toussé toute la nuit, pour s'être bourré, le soir, de sardines.

PRAXAGORA. Asseyez-vous donc, afin que je vous demande, puisque je vous vois réunies, si vous avez fait ce dont on était d'accord aux Skira.

QUATRIÈME FEMME. Moi, d'abord, j'ai rendu mes aisselles plus hérissées qu'un taillis, comme c'était convenu. Quand mon mari me quittait pour aller à l'Agora, je me frottai d'huile tout le corps, en plein air, et je m'exposai debout au soleil.

CINQUIÈME FEMME. Moi, de même : j'ai commencé par jeter le rasoir hors de la maison, afin de devenir toute velue et de ne plus ressembler en rien à une femme.

PRAXAGORA. Avez-vous les barbes que je vous ai recommandé, à toutes, d'avoir pour notre assemblée ?

QUATRIÈME FEMME. Par Hékatè ! Moi, j'en ai une belle.

CINQUIÈME FEMME. Et moi, peu s'en faut, plus belle que celle d'Épikratès.

PRAXAGORA. Et vous, que dites-vous ?

QUATRIÈME FEMME. Elles disent oui, puisqu'elles font un signe d'assentiment.

PRAXAGORA. Je vois aussi que vous avez le reste prêt : chaussures laconiennes⁵, bâtons, manteaux d'homme, comme nous l'avions dit. [...] Si [...] nous prenons place les premières, nous resterons inconnues, enveloppées de nos manteaux. Avec cette longue barbe attachée à notre visage, qui, en nous voyant, ne nous prendra pas pour

3 Conge (ou chou) : mesure des liquides, environ 3,24 litres, en Grèce antique.

4 Chœnix : mesure des solides, environ 1,08 litre, en Grèce antique.

5 Allusion à une procédure matrimoniale, marginale par rapport au reste de la Grèce, en cours à Sparte (Laconie) : on se mariait en enlevant la jeune fille à qui l'on coupait les cheveux ras, que l'on affublait d'un habit et de chaussures d'homme.

des hommes ? Ainsi Agyrrhios ⁶ n'a pas été reconnu, grâce à la barbe de Pronomos ⁷. C'était alors une femme ; et maintenant, tu vois, il remue les plus grandes affaires de l'État : allons donc, et mettons-nous à l'œuvre, tandis que les astres brillent au ciel ; car l'assemblée à laquelle nous nous proposons de nous rendre doit commencer à l'aurore.

PREMIÈRE FEMME. De par Zeus ! Il faut que je prenne séance, sous la pierre, en face des Prytanes⁸.

PRAXAGORA. Oui, par le jour qui va naître ! Osons l'acte d'audace qui nous permettra de prendre en main les affaires de la Ville et de rendre service à l'État. Car à présent nous ne naviguons ni à la voile, ni à la rame.

SEPTIÈME FEMME. Et comment une assemblée de sexe féminin aura-t-elle des orateurs ?

PRAXAGORA. Ce sera on ne peut plus facile. On dit, en effet, que les jeunes gens les plus dissolus sont les meilleurs parleurs. Nous avons cette bonne chance là.

SIXIÈME FEMME. Je ne sais ; mais le mal est l'inexpérience.

PRAXAGORA. Aussi nous sommes-nous réunies ici dans l'intention de préparer ce qu'il faudra dire. Hâte-toi donc d'attacher cette barbe à ton menton, ainsi que toutes celles qui ont quelque habitude de la parole.

HUITIÈME FEMME. Et qui de nous, ma chère, ne sait point parler ?

PRAXAGORA. Voyons donc, toi, attache ta barbe, et, tout de suite, deviens homme. Moi, je vais mettre des couronnes et m'attacher une barbe comme vous, pour le cas où je voudrais parler. [...] Qui veut prendre la parole ?

HUITIÈME FEMME. Moi.

PRAXAGORA. Ceins donc cette couronne, et bonne chance !

HUITIÈME FEMME. Voici.

PRAXAGORA. Parle.

HUITIÈME FEMME. Eh bien ! Parlerai-je avant de boire ?

6 Homme politique athénien du IV^e siècle av. J.-C., à en croire Aristophane : corrompu tant sur le plan sexuel que financier.

7 Agyrrhios, femme d'abord par ses mœurs, s'est élevé au premier rang de la cité, grâce en se laissant pousser une barbe aussi large que celle de Pronomos, flûtiste thébain renommé (cf. représentation sur le cratère dit de Pronomos, vers 400 av. J.-C.) qui inventa des *aulos* munis de nombreux trous que l'on pouvait obturer ou découvrir avec des colliers tournants afin de produire plusieurs échelles modales différentes.

8 Magistrats qui président l'Assemblée.

PRAXAGORA. Comment, avant de boire ?

HUITIÈME FEMME. Pourquoi, en effet, ma chère, me suis-je couronnée ?

PRAXAGORA. Va-t'en vite ; tu nous en aurais peut-être fait autant à l'assemblée.

HUITIÈME FEMME. Quoi donc ? Les hommes ne boivent donc pas à l'assemblée ?

PRAXAGORA. Allons ! Tu crois qu'ils boivent !

HUITIÈME FEMME. Oui, par Artémis ! Et du plus pur. Aussi les décrets qu'ils formulent, pour qui les considère avec attention, sont comme de gens frappés d'ivresse. Et, de par Zeus ! Ils font aussi des libations. En vue de quoi toutes ces prières, si le vin n'était pas là ? Puis ils s'injurient en hommes qui ont trop bu, et, au milieu de leurs excès, ils sont emportés par les archers.

PRAXAGORA. Toi, va t'asseoir ; tu n'es bonne à rien.

HUITIÈME FEMME. De par Zeus ! J'aurais mieux fait de ne pas mettre de barbe ; il me semble que je vais mourir de soif.

PRAXAGORA. Y en a-t-il une autre qui veuille prendre la parole ?

NEUVIÈME FEMME. Moi.

PRAXAGORA. Viens ; ceins la couronne : l'affaire est en train. Tâche maintenant de parler virilement, de faire un beau discours : appuie-toi dignement sur ton bâton.

NEUVIÈME FEMME. « J'aurais désiré qu'un autre de vos orateurs habituels vous fit entendre d'excellentes paroles, afin de rester auditeur paisible. Pour le moment, je ne souffrirai pas, en ce qui est de moi, qu'on creuse une seule citerne qui garde l'eau dans les cabarets. J'en prends à témoin les deux Déeses... »

PRAXAGORA. Les deux Déeses ! Malheureuse, où as-tu l'esprit ?

NEUVIÈME FEMME. Qu'y a-t-il ? Je ne t'ai pas encore demandé à boire.

PRAXAGORA. Non, de par Zeus ! Mais tu es homme, et tu as juré par les deux Déeses : pour le reste, ce que tu as dit était très bien.

NEUVIÈME FEMME. Oui, par Apollôn !

PRAXAGORA. Cesse pourtant ; je ne veux pas mettre un pied devant l'autre pour me rendre à l'assemblée, que tout ne soit parfaitement réglé.

HUITIÈME FEMME. Donne-moi la couronne, je veux parler de nouveau ; je crois avoir maintenant médité mon affaire à merveille. « Selon moi, femmes rassemblées ici... »

PRAXAGORA. Malheureuse, tu dis : « Femmes, » et tu t'adresses à des hommes !

HUITIÈME FEMME. La faute en est à cet Épigonos⁹ : je regardais de son côté ; j'ai cru parler à des femmes.

PRAXAGORA. Retire-toi aussi, et va t'asseoir. J'ai résolu de parler moi-même pour vous toutes, et de prendre cette couronne. Je prie les dieux de m'accorder la réussite de nos projets.

« Je souhaite, à l'égal de vous-mêmes, l'intérêt de ce pays, mais je souffre et je m'indigne de tout ce qui se passe dans notre cité. Je la vois toujours dirigée par des pervers ; et si l'un d'eux est honnête homme une seule journée, il est pervers durant dix jours. Se tourne-t-on vers un autre, il fera encore plus de mal. C'est qu'il n'est pas commode de mettre dans le bon sens des gens difficiles à contenter. Vous avez peur de ceux qui veulent vous aimer, et vous implorez, l'un après l'autre, ceux qui ne le veulent pas. Il fut un temps où nous ne tenions pas du tout d'assemblée, et Agyrrhios était à nos yeux un méchant. Aujourd'hui des assemblées ont lieu. Celui qui y reçoit de l'argent ne tarit pas d'éloges ; mais celui qui n'en reçoit pas juge dignes de mort ceux qui cherchent dans l'assemblée un moyen de trafiquer. »

PREMIÈRE FEMME. Par Aphrodite ! Tu dis bien cela.

PRAXAGORA. Malheureuse ! Tu as nommé Aphrodite. Tu ferais une jolie chose, si tu disais cela à l'assemblée.

PREMIÈRE FEMME. Mais je ne le dirais pas.

PRAXAGORA. N'en prends pas, dès maintenant, l'habitude.

« Lorsque nous délibérions sur la question de l'alliance¹⁰, on disait que, si elle n'avait pas lieu, c'en était fait de la ville. Quand elle fut faite, on se fâcha, et celui qui l'avait conseillée s'enfuit en toute hâte. Il faut équiper une flotte : le pauvre en est d'avis ; les riches et les laboureurs sont d'un avis contraire. Vous fâchez-vous contre les Corinthiens, ils se fâchent contre toi : en ce moment, ils sont bien disposés à ton égard ; sois bien disposé à leur égard, en ce moment. [...] Un espoir de salut se ranime, mais il est restreint. Thrasybulos¹¹ lui-même n'a pas été appelé. »

PREMIÈRE FEMME. L'habile homme !

PRAXAGORA. Voilà un éloge convenable !

9 Probablement une statue due à Épigonos de Pergame, sculpteur grec du III^e siècle av. J.-C.

10 Il s'agit sans doute ici de l'alliance d'Athènes contre les Lacédémoniens, avec Corinthe, Argos et les villes de Béotie, en 393.

11 Thrasybulos fut le tyran de Milet durant le VII^e siècle av. J.-C. Questionné sur la façon la plus sûre de gouverner sa cité il répond qu'un chef avisé devrait écarter tout opposant susceptible de devenir assez fort pour contester son autorité.

« C'est vous, ô peuple, qui êtes la cause de ces maux. Trafiquant des affaires publiques, chacun considère le gain particulier qu'il en tirera : et la chose commune roule comme *Æsimos*¹². Pourtant, si vous m'en croyez, vous pouvez encore être sauvés. Je dis qu'il nous faut remettre le gouvernement aux mains des femmes. C'est à elles, en effet, que nous confions, dans nos maisons, la gestion et la dépense. »

PREMIÈRE FEMME. Bien, bien, de par Zeus ! bien !

DEUXIÈME FEMME. Parle, parle, mon bon.

PRAXAGORA. « Combien elles nous surpassent en qualités, je vais le faire voir. Et d'abord toutes, sans exception, lavent les laines dans l'eau chaude, à la façon antique, et tu n'en verras pas une faire de nouveaux essais. La ville d'Athènes, en agissant sagement, ne serait-elle pas sauvée, si elle ne s'ingéniait d'aucune innovation ? Elles s'assoient pour faire griller les morceaux, comme autrefois ; elles portent les fardeaux sur leur tête, comme autrefois ; elles célèbrent les Thesmophoria¹³, comme autrefois ; elles pétrissent les gâteaux, comme autrefois ; elles maltraitent leurs maris, comme autrefois ; elles ont chez elles des amants, comme autrefois ; elles s'achètent des friandises, comme autrefois ; elles aiment le vin pur, comme autrefois ; elles se plaisent aux ébats amoureux, comme autrefois. Cela étant, citoyens, en leur confiant la cité, pas de bavardages inutiles, pas d'enquêtes sur ce qu'elles devront faire. Laissons-les gouverner tout simplement, ne considérant que ceci, c'est que, étant mères, leur premier souci sera de sauver nos soldats. Ensuite, qui assurera mieux les vivres qu'une mère de famille ? Pour fournir l'argent, rien de plus entendu qu'une femme. Jamais, dans sa gestion, elle ne sera trompée, vu qu'elles sont elles-mêmes habituées à tromper. J'omets le reste : suivez mes avis, et vous passerez la vie dans le bonheur. »

PREMIÈRE FEMME. Très bien, ma très douce Praxagora ; à merveille ! Mais, malheureuse, où t'es-tu donc si bien instruite ?

PRAXAGORA. Au temps des fuites, j'habitai avec mon mari sur la Pnyx¹⁴, j'entendis les orateurs et je m'instruisis.

PREMIÈRE FEMME. Je ne m'étonne pas, ma chère, que tu sois éloquente et habile. Nous autres femmes, nous te choisissons, dès à présent, pour chef : à toi d'accomplir ce que tu médites.

[...]

12 *Æsimos* auquel Aristophane compare la république était un Athénien boiteux.

13 Festivités ne se déroulant qu'entre femmes mariées athéniennes de condition légitime, en l'honneur de Déméter et de sa fille Koré, qui se déroulaient pendant trois jours en octobre.

14 Place d'Athènes où le peuple se rassemblait quelquefois pour délibérer.

Aux Muses et en l'honneur d'Apollon

Théocrite

Il ne reste de Théocrite (300-260 av. J.-C.) que de rares poèmes écrits sur un mode pastoral. Trois lieux sont liés à sa vie de poète : Syracuse où il est né, Alexandrie à la Cour de Ptolémée Philadelphe et Cos, l'île où il mourut. Le Trinacrien évoque dans ses vers les paysans, les vigneronns, les bergers ou bouviers (*boukoloi* en grec), ces gardiens de boucs et chèvres qui ont donné leur nom au genre *bucolique*. On notera l'influence significative de sa poésie sur Longus (auteur du roman *Les amours pastorales de Daphnis et Chloé*) et sur Virgile (*Bucoliques* -Églogues). En grec, *bouc* se dit *tragos* et chant *oidé*, ce qui a donné un mot composé : *trag-édie* : *tragos*-bouc. On notera que *agos* désigne *la souillure rituelle* ainsi que *la crainte ou le dégoût qu'elle inspire*. *Agos*, c'est *la macule de sang* qui jaillit tragiquement sous la lame de l'égorgeur du bouc sacrifié et, plus généralement, *le corps* inerte du bouc lui-même, devenu un *miasme* sans âme sur l'autel. Il était dit que les fleuves des enfers étaient *humides de rosée* pour signifier que la mort était toujours proche. Sur l'Hélicon, la montagne des Muses, Théocrite fut nettement inspiré par les auteurs de la Pliéade poétique alexandrine (dont Sappho) et sans doute par les hymnes et péans delphiques dédiés à dieu Pythien, Apollon le Musagète, conducteur du char des Muses (cf. *Œuvres complètes de Théocrite*, M. Rat, éd. du Bibliophile, Lausanne, 1946). Le laurier était l'arbre de la nymphe Daphné (fille d'Hélios). Éros avait décoché deux flèches, une en or pour Apollon, l'autre en plomb pour Daphné. Celle en or rendait fou-amoureux, celle en plomb dégoûtait de l'amour. Daphné fuyait. Apollon était très insistant... Daphné put vaincre Apollon en se transformant en laurier : la victoire de l'âme, c'est sa métamorphose. Apollon tressa alors, avec le feuillage de l'arbre, une couronne qu'il portait toujours. Depuis les vainqueurs reçoivent tous une couronne de laurier (d'où le lauréat). Cette couronne, à Delphes, était composée non pas de feuillage mais de baies de laurier (*bacca*, en latin), d'où le baccalauréat, littéralement *baies de laurier dont se couronne un vainqueur, un lauréat*. Théocrite semble reprendre Sappho qui écrit *... je brûlerai pour toi en offrande sur l'autel la chair d'un bouc blanc...* (cf. Apollonius Dyscolus, *Des pronoms*, - 364 c). Le *térébinthos* (pistache) était considéré comme une plante salvatrice de tous les problèmes de souffle. Le message de cet épigramme est qu'à l'instar des hommes, le bouc consomme la vie avec innocence sans jamais voir que sa mort tragique est proche...

Ces roses humides et ce serpolet fertile, perlés par la rosée du jour,
sont consacrés aux Muses de l'Hélicon.

Ces lauriers aux feuilles sombres te sont offerts Ô divin Pythien
car c'est pour ta gloire que leurs rameaux ont poussé sur la Roche de Delphes.

Bientôt, le sang de ce bouc blanc aux cornes parées qui broute encore
la pointe tendre des branches du térébinthe, recouvrira ton autel.

Le triangle (in *Catastérismes*)

Ératosthène

Ératosthène (env. 276-191 av. J.-C.), né à Cyrène, est mort à Alexandrie, ville à laquelle il donna un rayonnement intellectuel considérable. Agé d'une vingtaine d'années, il quitte Cyrène pour étudier à Athènes. Là, il écrit ses premières œuvres et fréquente les esprits les plus brillants de la Cité avant de se rendre en Égypte où règne alors Ptolémée III l'Évergète. Après dix autres années d'études à Alexandrie, il est nommé, par Ptolémée III, Précepteur des Princes puis Conservateur de la Bibliothèque et Premier Pensionnaire du Musée. C'est grâce à Ératosthène, que la Bibliothèque d'Alexandrie, a pu obtenir une renommée sans égale. Son nom (Érato/Sthèno - la passion et la force) reste gravé dans l'histoire car il fut le premier homme à mesurer, au III^e siècle av. J.-C., la circonférence de la sphère terrestre. Nul pythagoricien, depuis le VI^e siècle av. J.-C., n'ignorait que la Terre était ronde et le calcul d'Ératosthène fut alors admis comme une donnée scientifique notable sans qu'aucun « clergé » ne s'en trouve irrité ! Surnommé *Le géographe* ou *Le géomètre*, Ératosthène doit être considéré comme l'un des esprits les plus brillants de l'Humanité. On retient habituellement qu'il se serait laissé mourir de faim dans son lit car, devenu aveugle, il ne pouvait plus observer les étoiles... Avec Ératosthène, une ère nouvelle s'est ouverte : les sciences sont devenues une *geste* comme en atteste son répertoire d'étoiles et de constellations intitulé *Catastérismes*. Le savant y propose une identification mythologique et astronomique des corps célestes sous forme de poèmes dont celui du *Triangle* Δ (initiale du nom de Zeus / Διός), composé de quatre étoiles ! (cf. la Tétraktys pythagoricienne, symbole de perfection – dont la somme ouvre la Décade – $1+2+3+4 = 10$). Pour Ératosthène, les constellations étaient un don d'Hermès, auquel il rendit hommage par un poème mystique dont le contenu est perdu. Le *Triangle* est aussi une forme de représentation cosmique de l'Égypte. Les trois étoiles d'angle évoquent la forme du Delta du Nil (au Nord, l'Europe – à l'Est, l'Afrique – à l'Ouest, l'Asie) et celle, plus discrète, située en deçà de la base du triangle est l'extrémité Sud du pays, là où, au solstice d'été, au zénith du soleil, les éléments n'ont point d'ombre. Le Triangle était aussi la représentation hiéroglyphique de l'Île Éléphantine situé à Assouan : un triangle, conçu comme une balance avec un fil à plomb. Tirée par une force invisible, cette quatrième étoile, si elle n'était tenue par le fil de la balance, chuterait sans fin dans le vide... comme tous les corps soumis à cette même force. Avec ce poème astral, Eratosthène évoque la sphéricité de la Terre, son calcul de sa circonférence, la force d'attraction, les terres habitées...

Œuvres principales d'Ératosthène :

Hermès (poème astronomique), *Mémoires sur la Géographie (ou Géographie)*, *Traité des mesures* (Calcul de la circonférence de la Terre), *Carte des régions habitées* (ou *Mémoire sur la représentation de la terre habitée* - Description de l'œcoumène), *Catastérismes* (*Catalogue d'étoiles*).

Ouvrages de référence sur le savant :

- *La géographie d'Ératosthène*, Amédée Thalamas, éd. Rivière, 1921 – Reprint from the collection of the University of Michigan Library (scan made) 2013 – M-Library / digitized by Google Books – prepared for publishing by *HP*. Malgré son intérêt,

ce livre n'a fait l'objet d'aucune réédition en France. L'Université américaine, grâce à ses archives (Hathi Trust), permet la préservation de ce travail fondamental sur la vie et l'œuvre d'Ératosthène.

- Étude bibliographique de la géographie d'Ératosthène, Amédée Thalamas, 1921 (Thèse complémentaire pour le doctorat ès Lettres de l'Université de Paris – Reprint from the same collection).
- *Dictionnaire des philosophes antiques*, (publié sous la direction de Richard Goulet), Tome III, CNRS éditions, 2000 – notice 52 sur Ératosthène par Pedro Pablo Fuentes González.
- *Catastérismes – Ératosthène de Cyrène*, édition critique : Jordi Pamias i Massama / traduction : Arnaud Zucker, éd. Les Belles Lettres, CUF – Association Guillaume Budé, Paris 2013 – Le triangle pp. 63-65, notes pp. 222-224.

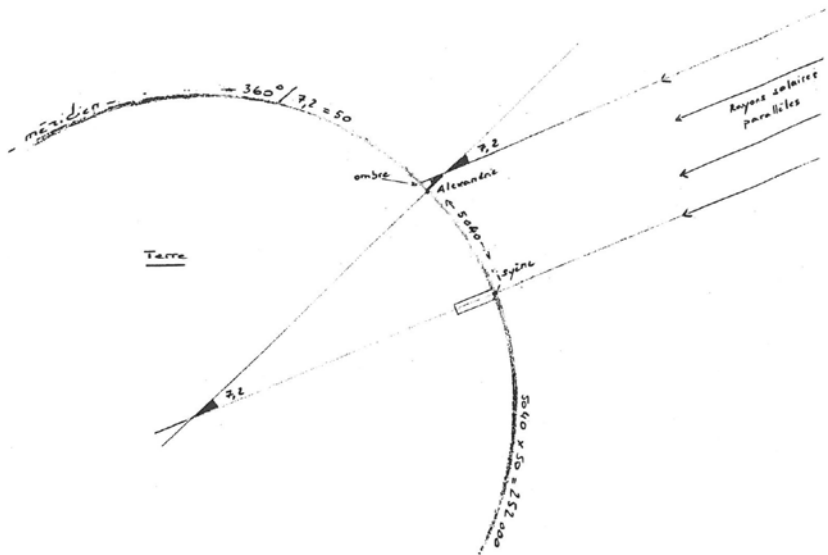


Schéma du calcul de la circonférence de la Terre par Ératosthène
III^e siècle av. J.-C.

Pour calculer la circonférence de la terre, Ératosthène a retenu définitivement l'hypothèse héliocentrique, et celle de la sphéricité de la Terre. Pour lui, Alexandrie et Syène située au tropique, étaient sur la courbe d'un même méridien reliant les pôles (360°). Les rayons du soleil, considérés comme étant tous parallèles, il observa qu'à Syène, au midi du solstice d'été, au moment où le soleil est au zénith, rien ne projette d'ombre. Pour vérifier ce phénomène il plaça un bâton (gnomon) au fond d'un grand puits circulaire situé au centre de la Cité, sur l'Île Éléphantine. Au même instant, à Alexandrie, l'ombre d'un bâton projette une ombre. La ligne droite d'un rayon du soleil qui relie l'extrémité de l'ombre et celle du sommet du bâton planté à Alexandrie forme avec celui-ci un angle de $7,2^\circ$ – identique à celui formé par l'intersection, au centre de la Terre, de deux droites qui seraient fictivement le prolongement des bâtons plantés à Syène et Alexandrie (application de la théorie des angles alternes-internes). Cet angle, au centre, est celui qui intercepte, l'arc du méridien reliant Syène à Alexandrie. Il convient de mesurer cet arc... et en divisant 360° par la mesure de cet angle ($360 / 7,2 = 50$) puis en multipliant ce résultat par la distance (en stades) entre Syène et Alexandrie, Ératosthène pu obtenir, la mesure de la circonférence du globe. Il mesura donc la distance entre les deux Cités : 5 040 stades (787,5 km, pour une valeur approximative de 158 m par stade égyptien). 5 040 stades équivalent à la portion ($1/50^{\text{ème}}$ du cercle) du méridien, lui-même moitié de la circonférence de la Terre qui vaut l'équateur. Pour ce calcul, il fit appel à un bématisse, fonctionnaire du cadastre de l'Égypte en charge de mesurer les distances à l'aide d'un chameau dont il comptait les pas (*béma* – entre 0,7 et 0,8 m pour un pas de chameau). 5 040 stades correspondant à une partie de l'arc d'un cercle de 360° , il convient alors de multiplier par 50 cette mesure pour connaître la circonférence de la Terre : $360^\circ / 7,2 = 50$ et $5\ 040 \times 50 = 252\ 000$ stades soit (soit 39 816 kms). Ératosthène commet donc au III^e siècle av. J.-C. une erreur de quelques kilomètres pour son calcul de la circonférence. Cette erreur est inférieure à 1 % puisque la circonférence réelle de la Terre est de 40 075 km.

Constellation du Triangle décrite par Ératosthène

Il s'agit de la constellation qui se trouve au-dessus de la tête du Bélier ; pour pallier le faible éclat de ce dernier, Hermès, qui organisa l'ensemble de la disposition des étoiles et des constellations sur la voute céleste, a placé au-dessus de cette tête, une Lettre facile à reconnaître, car elle est le signe de Zeus dont elle constitue l'initiale du nom Δ. Il est dit que l'Égypte (le Delta du Nil), tire sa forme en triangle de cette Lettre qui dessine la constellation, et que le Nil, par cette forme triangulaire qu'il a donné au pays, non seulement garantit sa sécurité, mais aussi le rend plus facile à ensemençer tout en lui procurant une situation climatique favorable pour la récolte des fruits de la terre. Le Triangle a quatre étoiles : trois brillantes pour chaque angle et une autre plus discrète située entre celles de la base.



Mosaïque de Torre Annunziata

(Pompéi - Villa de Siminius Stephanus)

I^{er} siècle - découverte en 1897 - Musée National d'archéologie de Naples.

Cette mosaïque est la seule représentation d'Ératosthène. Il est probable que ce travail soit en réalité une copie de l'œuvre qui était placée à l'entrée du Musée à Alexandrie (ou sur sa tombe près du Phare) pour rendre hommage au savant. Ératosthène est représenté (troisième en partant de la gauche) parmi les philosophes grecs fondateurs d'une École. Thalès de Milet, philosophe de la nature, est sous l'arbre. Pythagore, dans la posture du penseur, est adossé à une colonne au sommet de laquelle est représenté un cadran solaire, symbole d'Apollon. Sous le Portique, est représenté Zénon dont la main, posée sur l'épaule d'Épicure assis au jardin (sous la branche voutée et sans feuille), le relie au groupe des autres philosophes. Épicure et Ératosthène, se tiennent de manière identique. À droite, Platon pose son pied sur la Terre et Aristote, debout et en blanc, semble vouloir partir et marcher. Au-dessus du péripatéticien, est dessinée Alexandrie, rêve d'Alexandre-le-Grand, lieu de la fondation du Musée dont Ératosthène fut le plus grand directeur. Le *Géomètre* tient

dans ses mains la carte du monde et un *bâton à ombre* avec lequel il désigne la Terre représentée par une sphère. Cette posture rappelle son calcul de la circonférence. Le coffre est sans doute à rattacher au culte d'Hermès. En Grèce, en l'honneur d'Hermès et Hersé, lors de la fête printanière des Herséphories, on recueillait la rosée pour la placer dans un coffret liturgique lorsque Phaéton (l'étoile d'Aphrodite), à l'aurore, disparaissait. Hersé est celle qui mis au monde Céphale (l'esprit), fils d'Hermès et père de Phaéton par Eos (l'aurore). Ce coffre représente ainsi l'alliance de la lumière des dieux avec l'intelligence humaine, le lieu de la conservation des savoirs pour leur transmission (le coffre est ouvert). Le symbolisme de cette œuvre est à rapprocher d'un travail pythagoricien...

L'éloge de la mouche

Lucien de Samosate

Lucien de Samosate, « génie littéraire de la Commagène », était aussi avocat. Influencé par le pythagorisme, au fil de ses œuvres, il affiche un goût immodéré pour la raison et... pour le rêve. Ami de Celse dont il partageait les idées, Lucien de Samosate est l'auteur d'une œuvre considérable trop peu connue dont *Le Coq* (animal symbole d'Hélios et avatar de Pythagore), *Lucius ou l'âne* (une ancienne fable grecque, aujourd'hui perdue, nommée *Lucius de Patras*, qui inspira aussi Apulée ... et, bien plus tard, Voltaire pour son *Candide*), *Dialogue des courtisanes*, *Les amours* (comme Strabon, il y écrit que *Sappho, Gloire de Mytilène est un véritable prodige*), *L'éloge de Démosthène*... Son *Histoire véritable* des Sélénites (les habitants de la Lune) est sans doute le premier récit d'anticipation, de science-fiction. Discours ludique et ironique sur les femmes, *L'éloge de la mouche* (cf. *Œuvres complètes*, coll. Bouquins, R. Laffont – trad. É. Chambry, A. Billault et E. Marquis) révèle un savoir-faire à mi-chemin entre philosophie et rhétorique dans la tradition des textes épidiectiques...

1. La mouche n'est pas le plus petit des êtres ailés, si on la compare aux moucheron, aux cousins, et à de plus légers insectes ; mais elle les surpasse en capacité autant qu'elle le cède elle-même à l'abeille. Elle n'a pas, comme les autres habitants de l'air, le corps couvert de plumes, dont les plus longues servent à voler ; mais ses ailes, semblables aux ailes des sauterelles, des cigales et des abeilles, sont formées d'une membrane dont la délicatesse surpasse celle des oiseaux comme une étoffe de l'Inde est plus légère et plus moelleuse qu'un tissu de Grèce. Elle est fleurie de nuances comme les plumes du paon sont diaprées, quand on les regarde avec attention, au moment où, se déployant au soleil, elles vont prendre leur essor.

2. Le vol de la mouche n'est pas, comme celui de la chauve-souris, un battement d'ailes continu, comme celui de la sauterelle qui fait des bonds ; elle ne fait point entendre un son strident comme la guêpe, mais elle plane avec grâce dans la région de l'air à laquelle elle peut s'élever. Elle a encore cet avantage : elle ne progresse pas en silence, mais chante en volant, sans produire toutefois le bruit insupportable des moucheron, et des moustiques, ni le bourdonnement de l'abeille, ni le frémissement terrible et menaçant de la guêpe : elle les surpasse en douceur autant que la flûte a des accents plus mélodieux que la trompette et les cymbales.

3. En ce qui concerne sa structure corporelle, sa tête est jointe à son cou par une attache extrêmement tenue ce qui lui permet de tourner facilement dans tous les sens ; exactement l'inverse de la sauterelle dont la tête demeure fixe. Les yeux de la mouche sont saillants, solides, et ressemblent beaucoup à de la corne ; sa poitrine est bien emboîtée, et ses pattes n'y sont pas collées comme les griffes de la guêpe. Son ventre est fortement plastonné, et ressemble à une cuirasse avec de larges bandes et des écailles. Elle se défend contre son ennemi, non point par le croupion, comme la guêpe et l'abeille, mais avec la franchise de sa bouche et de sa trompe, une arme qu'elle partage avec les éléphants, pour prendre la nourriture, saisir

fermement les objets et s'y attacher, au moyen d'un cotylédon placé à l'extrémité. De cette tentacule sort une dent avec laquelle elle pique et boit le sang sa boisson préférée. Mais la mouche boit aussi du lait ! Sa piqûre n'est pas très douloureuse. Elle a six pattes, mais elle ne marche que sur quatre car ces deux pattes lui servent de mains. On la voit donc marcher sur quatre pieds, tenant dans ses mains quelque nourriture qu'elle élève en l'air d'une façon tout féminine.

4. Elle ne naît pas telle que nous la voyons : c'est d'abord un ver éclos d'un cadavre animal ; bien vite il lui vient des pieds, lui pousse des ailes, de reptile elle devient volatile ; puis, féconde à son tour, elle produit un ver destiné à être plus tard une mouche. Nourrie avec les hommes, elle partage leur mode de vie, se tient relativement bien en société, goûte correctement à tous les aliments excepté l'huile : en boire, pour elle, c'est la mort ! Comme sa destinée est courte et sa volonté limitée, elle se plaît à la lumière et vaque à ses affaires en plein jour. La nuit, elle est en paix, ne vole, ne fait point de bruit, toute blottie dans un coin de la maison, immobile.

5. Pour prouver que son intelligence est loin d'être bornée, il me suffit de dire qu'elle sait éviter les pièges que lui tend l'araignée, sa plus cruelle ennemie. Lorsque celle-ci se place en embuscade, la mouche alors l'observe et détourne son vol pour ne pas être prise dans les filets du monstre ou tomber entre sa gueule cruelle. Quant à sa force ou son courage, quoi de plus vraies que les paroles d'Homère, le plus sublime des aèdes ! Le Poète, voulant faire l'éloge du grand Ménélas (*Iliade*, *XVII*, 570-572), au lieu de le comparer à un lion, à une panthère, ou même à un sanglier, met son intrépidité et la constance de ses efforts en parallèle avec l'audace de la mouche, à l'intrépidité et à la ténacité de son attaque ! La mouche n'a pourtant nulle témérité ! bien au contraire et si elle revient toujours à sa proie pour la mordre, c'est par constance ! Homère aime tant la mouche qu'il se plaît fort à la louer et n'en parle pas seulement une fois ni en quelques mots, mais qu'il en rehausse souvent la beauté de ses vers. Tantôt il en représente un essaim qui vole autour d'un vase plein de lait (*Iliade*, *II* 469-471 & *XVI* 641-643) ; ailleurs, lorsqu'il nous peint Athéna détournant la flèche qui allait frapper Ménélas à un endroit mortel, comme une mère qui veille sur son enfant endormi, il a soin de comparer la déesse à une mouche (*IV* 130-131). Enfin, il qualifie les mouches de l'épithète la plus honorable lorsqu'il dit qu'elles vont en « rang serrées » comme des bataillons au profit « *des nations* » (*Iliade*, *II* 469).

6. La mouche est si forte, que tout ce qu'elle mord, elle le blesse. Sa morsure ne pénètre pas seulement la peau de l'homme, mais aussi le cuir du cheval ou du bœuf. Elle tourmente tout autant l'éléphant, en s'insinuant dans ses rides le torture avec toute la longueur de sa trompe ! Comme le permet Aphrodite, les mouches jouissent en amour d'une grande liberté ! Son époux, ne descend pas comme le coq aussitôt qu'il est monté ! Non, il demeure longtemps à cheval sur la mouche qui le porte sur son dos et vole avec elle, sans que rien ne trouble leur union aérienne. Et puis... quand on lui coupe la tête, le reste du corps de la mouche ne se résigne pas à mourir comme les autres animaux : la mouche meurt en vrombissant ?!

7. Mais le don le plus précieux que lui ait fait la nature, c'est celui dont je vais parler : c'est, je crois, le seul point que Platon ait négligé dans Phédon, son Traité sur l'immortalité de l'âme. Lorsque la mouche est morte, si on jette sur elle un peu de cendre, elle peut renaître dans l'instant et recommencer une nouvelle vie. On doit donc être rigoureusement convaincu que l'âme des mouches, comme la nôtre, est immortelle, et que, si son âme s'éloigne de son corps, elle le reconnaît, y revient bientôt, le ranime et lui fait prendre sa volée. Enfin, elle rend vraisemblable la fable du légendaire Hermotimus de Clazomène (cf. Pline, *Histoire naturelle*, VII, 174 & Plutarque, *Sur le démon de Socrate*, 22), qui disait que souvent son âme le quittait, voyageait seule, puis revenait, rentrait dans son corps pour sa renaissance.

8. La mouche, bien que libre, est cependant paresseuse ; elle jouit du travail des autres, et trouve partout une table pleine. C'est pour elle qu'on trait les chèvres et c'est elle, aussi bien que l'homme, qui obtient la meilleure part de l'abeille ouvrière ; lorsque les cuisiniers assaisonnent leurs mets, elle les goûte avant les Rois et, se promenant sur leurs tables, partage avec fruit leurs banquets et toutes leurs jouissances.

9. Elle ne place point son nid et sa ponte dans un lieu unique ; mais comme elle vole à la manière nomade des Scythes, partout où la nuit la surprend, elle y dissimule ses lits et ses foyers. Dans les ténèbres, comme je l'ai déjà dit, elle ne fait rien : la mouche répugne dans l'obscurité à commettre quelque action malveillante dont elle pourrait rougir le jour venu.

10. Une fable nous apprend qu'il y eut jadis une femme surnommée *Muia*, *La Mouche*. Elle était d'une beauté ravissante, mais un peu bavarde, bonne musicienne et chanteuse agréable. *Muia* s'éprit d'Endymion en même temps que la Lune. Comme elle voulait, en chantant sans arrêt à tue-tête, réveiller le jeune homme endormi, celui-ci se fâcha. Alors, la Lune en colère la métamorphosa en mouche. C'est pour cela, au souvenir d'Endymion, que depuis toujours les mouches refusent le sommeil à ceux qui dorment en journée, surtout les enfants qui ont la peau si fine et douce ! Sa morsure et le goût que la mouche a pour le sang, ne sont donc pas une marque de cruauté, mais un signe d'amour ou d'amitié : la mouche jouit comme elle peut et cueille partout de la beauté les fleurs.

11. Il y eut autrefois trois femmes qui portaient le surnom de *Mouche* : la première était belle et savante ; c'était Corinne, la poétesse. La seconde était une courtisane d'Athènes. Un poète comique a dit à son sujet : *La Mouche m'a mordu jusqu'au cœur*. Ainsi, la Comédie n'a pas dédaigné ni exclu de la scène le nom de la mouche, diminutif que les parents depuis aiment donner à leurs filles. La Tragédie a fait aussi l'éloge de la mouche et l'on doit retenir ces vers : *il est étrange que la mouche se jette vigoureusement avec bravoure sur le corps des hommes pour se rassasier de sang, et que des hoplites aient peur des lances des ennemis*. La troisième femme, connue de tous, était la pythagoricienne Mya, l'épouse de Milon de Crotone.

12. Enfin, il y a une espèce particulière de grandes mouches, qu'on appelle communément mouches militaires ou mouches-chiennes: elles font entendre un bourdonnement très prononcé et vulgaire ; leur vol est très rapide ; elles jouissent d'une très longue vie et passent l'hiver sans prendre de nourriture, cachées surtout dans les lambris. Ce qu'il y a de plus extraordinaire chez elles, c'est qu'elles remplissent, selon l'envie, les fonctions de mâles et de femelles, s'accouplent ou se laissent prendre, et réunissent, comme l'enfant d'Aphrodite et d'Hermès, un double sexe d'une surprenante beauté. Je pourrais ajouter encore bien des traits à cet éloge des mouches; mais je borne ici mon propos démonstratif, de peur de paraître vouloir, comme dit le proverbe, faire d'une mouche un éléphant !

Daphnis et Chloé

Longus

... *en poésie, personne ne vieillit* écrit Odysseas Alépoudhélis dit Élytis (Prix Nobel de littérature en 1979) qui passa une partie de son enfance à Mytilène. Les plus anciens poètes de cette terre dédiée aux arts par Orphée et les Muses sont, au VIII^e & VII^e siècle av. J.-C., Télésis de Méthymne (ou Télésarchos ?), Leschès, Terpandre, Cépion et Arion de Méthymne. La longue tradition d'une poésie qui faisait la part belle à l'oralité comme mode de transmission inspira ces aèdes puis leurs compatriotes Asclépiade de Méthymne, Alcée, Sappho et son École. Ils furent les inventeurs de génie d'une métrique savante pour le meilleur profit des arts... Lesbos est aussi l'île du musicien Phrynys, de l'historien Hellanicos (V^e siècle av. J.-C.) et de son fils Scamon de Mytilène, des philosophes Théophraste (successeur d'Aristote au Lycée) et Phaenias d'Eresos ou encore des littérateurs Chares, Théolyte (IV^e siècle av. J.-C.) puis, au fil du temps, Myrsilos de Méthymne, Théophrane, Crinagoras de Mytilène, Diophane de Myrina, la poétesse Salpé... et au II^e siècle, Longus, auteur du premier « roman » : *Daphnis et Chloé* ou *Les amours pastorales* (éd. Flammarion, traduction A. Tallet-Bonvalot, Paris, 1995), qui transpose l'univers bucolique de Théocrite. Ce roman conçu comme une fable, une fiction, s'oppose à l'Histoire comme genre littéraire. Tout est vraisemblable, mais pourtant tout est faux ! *Ce sont les Muses qui ont le pouvoir* d'inventer une forme littéraire nouvelle qui crée un lien intime et solitaire entre le lecteur et l'ouvrage écrit. Dans le *Daphnis et Chloé* on trouve un schéma de narration singulier qui fait succéder le salut aux épreuves de l'âme. L'histoire se déroule à Mytilène entre deux *enfants-bergers* qui, au fil des saisons, deviennent amoureux. La nature est peinte, (d')écrite comme le cadre d'une l'éducation sentimentale. Au XX^e siècle, le romancier de Lesbos Stratis Myrivilis (1890 1969) confirme cette parole exacte d'Élytis... *en poésie, personne ne vieillit...*

Un jour où je chassais à Lesbos, je vis, dans un bosquet consacré aux Nymphes, le plus beau spectacle que j'aie jamais vu : un tableau peint qui représentait une histoire d'amour. Le bosquet, déjà, était beau, avec ses arbres nombreux, ses fleurs, ses eaux vives, – car une source, à elle seule, donnait vie à tout, aux fleurs et aux arbres ; mais la peinture était plus charmante encore, d'une exécution remarquable, et avec, pour sujet, une aventure amoureuse. La renommée du lieu attirait de nombreux visiteurs, y compris des étrangers, qui venaient prier les Nymphes et admirer la fresque. On y voyait des femmes en couches et d'autres qui emmaillottaient les nouveau-nés dans des langes, des nourrissons abandonnés, une brebis ou une chèvre en train de leur donner le pis, des bergers qui les recueillaient, de jeunes gens échangeant des promesses, une incursion de pirates, une attaque de guerriers. Je vis bien d'autres choses encore, et toujours des scènes d'amour : je les trouvai si admirables que le désir me vint de rapporter à mon tour par écrit le récit illustré par cette peinture. Je me fis donc commenter le tableau par un guide, puis me mis au travail et composai quatre livres. Dédiés à Éros, aux Nymphes et à Pan, ils seront aussi pour tout homme un bien précieux et charmant : le malade y trouvera la guérison, le malheureux une consolation ; celui qui fut un jour épris d'amour se souviendra, celui qui ne l'a pas encore été s'instruira. Car personne, non, personne

n'a échappé à l'amour, ou ne lui échappera, tant qu'existera la beauté et que les yeux verront. Quant à nous, que ce dieu nous garde à l'abri des passions tandis que nous conterons celles d'autrui.

LIVRE I

1. Il est à Lesbos une grande et belle Cité, Mytilène ; coupée de la terre par des canaux dans lesquels s'engage la mer, ornée de ponts de marbre blanc et poli, elle ressemble davantage à une île qu'à une ville. À deux cents stades environ de cette ville de Mytilène se trouvait le domaine de campagne d'un homme riche. C'était une propriété magnifique, avec des collines riches en gibier, des plaines à blé, des coteaux plantés de vignobles, des pâturages pour le bétail ; elle était bordée par la mer qui déferlait sur une longue plage de sable fin.

2. C'est dans ce domaine qu'un chevrier nommé Lamon, qui faisait paître son troupeau, trouva un jour un petit enfant, nourri par une de ses chèvres. C'était dans un bois de chênes, un fourré de ronces envahi par le lierre : l'enfant y était couché sur un lit d'herbe tendre. La chèvre ne cessait de courir vers lui ; souvent elle disparaissait, délaissant son chevreau, pour demeurer auprès du nourrisson. Lamon, ému par le sort du chevreau abandonné, observa son manège, puis, vers midi, à l'heure de la grosse chaleur, il partit sur ses traces ; et là, que vit-il ? Sa chèvre qui s'était placée délicatement au-dessus de l'enfant, prenant bien soin de ne pas le toucher avec ses sabots pour ne pas lui faire mal, et l'enfant qui s'abreuvait de lait, goulûment, tétant comme au sein d'une mère. Surpris, comme on peut le penser, Lamon s'avança plus près ; il constata que l'enfant était un petit garçon, robuste et joli, et bien richement vêtu pour un enfant ainsi exposé : il avait sur lui une petite cape de couleur pourpre tenue par une agrafe d'or, et un petit poignard à manche d'ivoire.

3. La première idée qui lui vint à l'esprit fut de prendre seulement les objets qui permettaient d'identifier le nourrisson, sans s'occuper de lui. Mais bientôt il eut honte de se montrer moins humain qu'une chèvre ; il attendit la nuit et rapporta tout à sa femme Myrtalé, l'enfant, ses objets et la chèvre avec. Son épouse s'étonna : les chèvres faisaient-elles des enfants ? Alors il lui raconta tout, comment il l'avait trouvé abandonné, comment il l'avait vu boire, et comment il avait eu honte de le laisser mourir. Myrtalé l'approuva ; alors, ils placèrent les objets exposés avec l'enfant dans une cachette, considérèrent ce petit comme leur fils et le firent nourrir par la chèvre. Et, pour qu'il ait un vrai nom de berger, ils décidèrent de l'appeler Daphnis.

4. Deux ans passèrent. Un berger nommé Dryas, qui faisait paître son troupeau dans un domaine voisin, eut, à son tour, la même aventure : même découverte, même spectacle. C'était dans une grotte consacrée aux Nymphes, dans un grand rocher, creux à l'intérieur et refermé sur l'extérieur. Les Nymphes y étaient représentées, sculptées dans la pierre, pieds nus, les bras découverts jusqu'aux épaules,

les cheveux flottant sur la nuque, la taille prise dans une ceinture, le regard joyeux : la composition dans son ensemble figurait un chœur de danseuses. L'entrée de la grotte se trouvait juste au milieu du grand rocher. Il y avait là une source dont l'eau vive ruisselait, de sorte que devant la grotte s'étendait une prairie tout à fait délicate, où l'humidité entretenait une herbe abondante et fraîche. D'anciens bergers avaient accroché aux parois quelques objets votifs : écuelles, flûtes traversières, syrinx et pipeaux.

5. Une brebis qui venait de mettre bas se rendait si souvent dans cette grotte des Nymphes que plusieurs fois Dryas l'avait crue perdue. Voulant la corriger pour qu'elle reste de nouveau tranquille au pâturage, il fabriqua une sorte de lacet avec une tige de bois vert qu'il noua sur elle-même, et s'avança jusqu'au rocher pour y attraper la brebis. Jamais il n'aurait pensé trouver là ce qu'il découvrit : sa brebis qui, telle une mère, présentait son pis à un enfant pour qu'il puisse téter tout son saoul, et l'enfant qui, sans avoir à pleurer, happait goulûment l'une puis l'autre mamelle ; et sa bouche restait propre et luisante, car la brebis, de sa langue, lui léchait le visage quand, repu, il cessait de boire. C'était une petite fille, emmaillotée dans des langes, qui portait elle aussi des objets personnels : une ceinture brodée d'or, des chaussons dorés et, aux chevilles, des anneaux d'or.

6. Dryas vit dans cette découverte un signe des dieux ; encouragé par l'exemple de la brebis, il céda à la pitié et à la tendresse : il ramassa le nourrisson et l'installa au creux de son bras, plaça ses objets dans sa sacoche et pria les Nymphes de l'aider à prendre bien soin de l'enfant. Puis, l'heure étant venue de ramener son troupeau, il rentra au bercail ; là, il raconta à sa femme ce qu'il avait vu, lui montra ce qu'il avait trouvé et l'invita à considérer la fillette comme son propre enfant et à l'élever sans rien dire à personne. Napé, c'était le nom de son épouse, se sentit aussitôt un cœur de mère : elle se mit à cajoler l'enfant comme si elle craignait de se montrer moins bonne que la brebis ; et pour bien faire croire que c'était sa fille, elle lui donna, elle aussi, un nom de bergère : Chloé.

7. Les enfants grandirent vite ; ils étaient nettement plus beaux qu'on ne l'est habituellement à la campagne. L'un venait d'avoir quinze ans et l'autre deux de moins quand, la même nuit, Lamon et Dryas firent le rêve que voici : ils virent les Nymphes, celles de la grotte où était la source et où Dryas avait trouvé l'enfant, livrer Daphnis et Chloé à Eros qui avait pris la forme d'un garçon vif et gracieux, tenant un arc, portant des flèches et munis d'ailes sur les épaules. Dans le rêve, Eros lança une flèche sur Daphnis et Chloé. Une fois touchés par cette même aiguille, l'archer leur demanda de mener ensemble les bêtes aux pâturages.

[...]

Procession du Navigium Isidis

(extraits des *Métamorphoses*)

Apulée

Apulée, rhéteur, avocat et poète, né sur le sol de l'actuelle Algérie, fut d'abord instruit à Carthage puis à Athènes avant de se rendre dans la Capitale Impériale. Ses *Métamorphoses*, que la tradition nomme aussi *Lucius ou L'âne d'or*, constituent une véritable création littéraire. Bien qu'influencé par les Maîtres grecs, il donne à lire un livre sur l'errance, de l'homme, l'âme... Dans son chef d'œuvre, Apulée conte les aventures d'un jeune homme prénommé Lucius, victime de sa grande naïveté et de sa curiosité. Dans *L'âne*, le héros se rend au pays des mages. Il y croise une



magicienne qui se transforme en hibou et s'envole. Lucius veut en faire autant. La servante de la magicienne lui fait alors absorber (par erreur !) une substance qui le transforme en âne. La domestique lui dit alors que pour retrouver forme humaine, il doit mâcher et manger des roses. La fable se poursuit avec des brigands qui capturent l'âne-Lucius qui erre sans fin, comme le *Candide* de Voltaire, croisant toutes les horreurs du monde et de l'Humanité à laquelle, par enchantement, il n'appartient plus (il est devenu un âne !), ce qui, d'une certaine manière, en raison de son détachement, le sauve. Cette transformation d'un homme en âne fait bien évidemment référence à la métempsychose de Pythagore. Sur une plage, alors qu'il se repose de tant d'aventures et de tant de drames, la Déesse Isis apparaît à l'âne et lui annonce son salut. Lors d'une procession isiaque, l'âne (Lucius) broute une couronne de roses (fleur consacrée à Isis et aux Muses) et Lucius (l'âne) retrouve forme humaine. Toutes les épreuves subies, imposées, sont en réalité une ascèse purificatrice de l'âme de Lucius, héros victime d'un double état mais qui devient vainqueur de son propre sort et de son propre corps, tombeau de son esprit. Cette œuvre mystique prodigieusement complexe est le reflet d'une poésie libre et hors-norme. Marquée par le pythagorisme, elle est, le premier grand roman écrit en prose et en latin, un chant isiaque. *Les Métamorphoses* constituent une source fondamentale pour l'étude du culte d'Isis. Dans les extraits choisis, Apulée décrit *Le Navigium Isidis*, comme la principale fête isiaque (in *Les cultes isiaques dans le monde gréco-romain*, Laurent Bricault, éd. Les Belles Lettres – Citations des *Métamorphoses* d'Apulée, réf. p. 561 – la traduction des *Métamorphoses* par P. Vallette chez le même éditeur, coll. G. Budé en 2002 est très différente). *Le Navigium Isidis* était célébré au printemps, selon le Calendrier romain de l'époque impériale dit Calendrier de 354 (cf. réf. même ouvrage, éd. Les Belles Lettres), dès le matin du 5 mars, jour de la réouverture de la navigation d'Alexandrie... aux rives de la Seine. La Barque d'Isis voguait sur les eaux parcourant un trajet précis de l'Île de la Cité jusqu'au Temple d'Isis situé à Saint Germain des Prés... Le Pilier des Nautes de Paris (1^{er} siècle, visible aux Thermes de Cluny), qui est une dédicace mystérieuse à la déesse par les marins de Lutèce, ainsi que l'ancien blason de la ville de Paris où Isis, assise sur son trône, figure à la proue de son navire sacré - sont deux hommages rendus à cette célébration majeure de l'Antiquité : *Le Navigium Isidis... Fluctuat nec mergitur !*

[...] XI, 9-11, 15-17

9. La cérémonie luxueuse en l'honneur de la Déesse du Salut (Isis) se mettait en mouvement. Les femmes, resplendissantes dans leurs vêtements blancs, admirablement parées pour la fête d'attributs variés et couronnées de fleurs vernaies, en marchant, tiraient des pétales de leurs corsages et en jonchaient le sol sur le parcours de la procession sacrée. Elles ressemblaient à des reines et se coiffaient délicatement avec des peignes d'ivoire. En tenant dans leurs bras des flacons, elles versaient du bout des doigts des parfums et, goutte à goutte, un baume divin dont elles arrosaient les rues. Pour rendre hommage à Isis, quelques-unes portaient aussi sur leurs dos des miroirs dans lesquels on pouvait contempler la statue de la déesse qui s'y reflétait et brillait. En outre, une foule mixte et nombreuse portait des lampes, des torches et des cierges, pour appeler les bénédictions d'Isis dont les astres du ciel tirent leur origine. Puis, venaient des musiciens qui faisaient entendre de douces mélodies et d'harmonieuses symphonies. Un chœur charmant suivait, formé d'une élite de jeunes hommes éblouissants dans la blancheur de neige de leurs toges de fête. Ils reprenaient ensemble un beau chant, qu'un poète talentueux avait, par la grâce des Muses, composé avec la musique et dont le texte constituait le prélude aux vœux solennels attendus. Les flutistes du Grand Sérapis tenaient leur instrument à l'oblique vers leur oreille droite et exécutaient l'hymne du Dieu, celui que l'on joue traditionnellement dans ses Temples. On ne pouvait compter tous ceux qui criaient et que l'on laissait librement se joindre au pieux cortège.

10. À flots pressé, selon leur dignité et leur âge, arrivaient alors les thiasés d'initiés aux divins mystères d'Isis. Toutes et tous étaient majestueusement couverts d'un lin blanc immaculé. Les femmes avaient la chevelure humide de parfums et couverte d'un léger voile transparent. Les hommes s'étaient rasés barbes et cheveux ; ainsi leurs visages et leurs crânes pouvaient luire. Ils étaient les astres humains de l'intangible adoration. Ils tiraient de leurs sœurs d'or des sons clairs et aigus. Les Ministres du culte, ces hauts personnages, étaient vêtus, de la tête aux pieds, d'un lin blanc, étroitement serré et moulant leur taille. Ils portaient les attributs distinctifs des Dieux omnipotents. Le Premier Prêtre tenait une lampe d'or qui répandait une vive clarté grâce à sa forme qui n'était pas celle d'un luminon éclairant un banquet nocturne mais d'une nacelle au centre de laquelle jaillissait un large faisceau. Le Second, vêtu à l'identique, soutenait des deux mains l'Autel du Secours qui doit son nom propre à Providence secourable de la Déesse Souveraine, Isis du Bon Secours. En marchant, le Troisième, élevait vers les cieux le caducée d'Hermès et une palme couverte de feuilles d'or et délicatement ciselée. Le Quatrième montrait à la foule l'emblème de la justice : une main gauche, paume ouverte. La main gauche en effet, souvent dans la nature plus calme et plus lente que la droite, convient mieux à la justice. Le Cinquième gardait une amphore pleine de lait et, avec un petit vase d'or en forme de mamelle, offrait des libations. Le Sixième Prêtre d'Isis tenait un van chargé de rameaux d'or.

11. Alors les Dieux, qui avaient pour marcher pris forme humaine, apparurent. D'abord le Dieu à l'aspect terrifiant qui sert de messager entre les cieux et les enfers,

le Dieu au visage noir et doré dressant fièrement son encolure, le Dieu à tête de chien : Anubis, tenant dans la main gauche un caducée et dans la droite, un rameau vert. Derrière lui, se dressait, sur les épaules d'un bienheureux à l'allure pleine de dignité, la Déesse vache, symbole de maternité et de fécondité. Juste à ses côtés, se tenait un ministre portant la corbeille qui contient les mystères de la sublime religion que l'on dérobe aux yeux des profanes. Un officiant serrait sur sa poitrine l'icône bénie et vénérable de la souveraine divinité [...] symbole ineffable d'un culte secret qui doit être entouré d'un profond silence...

[...]

15 & 16. Ainsi prophétisa le vertueux Pontife (à Lucius) : « Que tous les impies voient et reconnaissent leur erreur [...]... joins-toi, avec joie, au cortège de la Déesse du Bon Secours. La Providence et la Bonne Fortune de la Grande Isis te délivrera de tes anciennes tribulations. Pour être plus assuré et mieux garanti, engage-toi dans sa Sainte Milice devant laquelle tu prêteras serment, consacre-toi alors aux observances de la vraie religion et soumetts-toi volontairement au joug de son Ministère sacré car tu ne pourras ressentir vraiment le bienfait de la liberté qu'à l'instant où tu seras entré au service de la Déesse [...] ».

Parmi le joyeux tumulte de la fête, le cortège approchait du bord de la mer [...] là où étaient disposées les images sacrées d'Isis suivant le rite grec. Son navire était là, fait de main d'ouvrier et peint tout à l'entour de merveilleuses peintures égyptiennes. Le Grand-Prêtre aux paroles chastes, prononça les prières les plus solennelles. Il bénit le navire et, pour le purifier lança sur sa coque une torche ardente, un œuf blanc et du soufre. Ainsi il le sanctifia, le mit sous l'invocation de la Déesse (Isis) et le lui consacra. La voile brillante de cette nef fortunée portait de grandes lettres brodées au fil d'or qui exprimaient des vœux pour l'heureuse reprise de la navigation [...] Débordant de cadeau et d'objets votifs, heureux présages, le navire, libéré des ancrs et des cordes, à la faveur d'une brise, fut confié à la mer. Quand, dépassant l'horizon, il ne se laissa plus voir [...] la belle ordonnance du cortège plein d'allégresse se remit en marche vers le Temple.

17. Au seuil du Temple (la Maison d'Isis), le Grand-Prêtre et ceux qui portaient les images sacrées, entrèrent avec les initiés dans le vénérable sanctuaire de la chambre de la Déesse donnant vie à toutes ses effigies. Le Scribe, debout au sommet d'un pilier pour que la foule puisse le voir et l'entendre, devant la porte de la Maison, convoqua en Assemblée le Saint Collège d'Isis (*les Pastophores*). Puis, sur son estrade, il prononça des vœux de prospérité, pour la ville et le monde [...] proclama, en grec et suivant le rite sacré, l'ouverture de la navigation (*ploiaphésia*). Une acclamation générale salua cette parole comme un message de bon augure pour le commerce. Le cœur rempli de joie, les gens déposèrent des rameaux et des couronnes de lauriers autour de la statue d'Isis qui trônait en haut des marches de son Temple et dont ils embrassaient les pieds. [...]

Contre les chrétiens (extraits)

Celse et Julien

Contre les chrétiens est le thème de trois œuvres considérables écrites par Celse (*Discours véritable contre les Chrétiens*), Porphyre de Tyr (232-301) et l'empereur Julien (*Contre les Galiléens*). Ces auteurs de l'Antiquité tardive y décrivent la machination des prosélytes chrétiens cherchant à piller la *paideia* grecque à leur profit. *L'œuvre de Celse* (éd. Phébus, 1997, traduction de Louis Rougier – extrait : pp. 59 à 62) n'est connue qu'à travers la réfutation qu'en fit Origène (185-252), celle de Julien qu'en raison des commentaires de Cyrille, évêque d'Alexandrie (376-444). Comme Porphyre, Celse et Julien interpellent les chrétiens avec la volonté de les ramener à la Raison. Lorsque le *Discours* fut rédigé par Celse (vers 178), peu d'auteurs avaient pensé critiquer le christianisme. À cette époque, la foi nouvelle ne s'était pas encore vraiment répandue en Méditerranée où le polythéisme dominait toujours. Les chrétiens étaient considérés comme des sectaires, des *naufragés de l'esprit*... Cent ans plus tard lorsque Porphyre écrit, les chrétiens ont « gagné du terrain » : son œuvre sera détruite sur ordre de l'empereur Constantin, converti en 313, soit environ cent cinquante ans après l'ouvrage de Celse. Julien reprend cette thématique « Contre les chrétiens » (éd. Mille et une nuits, 2010, traduction par Jean-Baptiste de Boyer, Marquis d'Argens en 1764 – extraits : pp. 22, 23, 47) alors que lui-même est devenu Empereur et tente sans succès de rétablir l'ancienne foi polythéiste et le respect des cultes. Le règne de Julien (qui dura deux ans seulement de 361 à 363) est le *chant du cygne* du paganisme grec...

Celse

[...] 28. Au sujet du Christ, quelle raison, finalement, vous persuade (*les chrétiens*) de croire en lui ? Est-ce parce qu'il a prédit qu'après sa mort qu'il ressusciterait ? Alors soit. Admettons qu'il ait affirmé cela. Nombreux sont ceux qui racontent des fables merveilleuses pour abuser et exploiter la crédulité des peuples. L'esclave de Pythagore (Zamolxis de Scythie) et Pythagore lui-même en firent autant en Italie... et Orphée... et Héraclès et Thésée.

Il conviendrait préalablement d'examiner si jamais un homme, réellement mort, est ressuscité avec le même corps. Pourquoi traiter les aventures des autres de contes sans vraisemblance, comme si l'issue de votre tragédie avait bien meilleur air et était plus croyable [...] ? Vivant, Jésus n'avait rien pu faire pour lui-même ; mais mort, dites-vous, il ressuscita, montra les stigmates de son supplice et les trous dans ses poignets. Mais qui a vu cela ! Qui ? Seulement une femme en transport, à ce que vous avouez vous-même, puis quelques ensorcelés [...]

Certains disent qu'à son tombeau se présenta un ange, d'autres deux, pour annoncer, à des femmes, sa résurrection ; car le fils de Dieu, à ce que l'on raconte, n'avait nulle force pour ouvrir tout seul sa sépulture. Pour ce travail, il avait besoin que quelqu'un vint déplacer la pierre [...]

Mais, si Jésus voulait faire éclater réellement sa qualité divine, alors, tel un dieu, il fallait qu'il se montrât à tout le monde et plus précisément à ses ennemis, à tous ceux

qui pouvaient douter, au juge qui l'avait condamné à mort par exemple. Car, puisqu'il était passé par la mort et au surplus qu'il était Dieu comme vous le prétendez, il n'avait rien à craindre de personne ; que redoutait-il puisqu'il avait été envoyé ! [...] Quel messager vit-on jamais se dissimuler au lieu d'exposer l'objet de sa mission ? Était-ce parce qu'on doutait qu'il fut venu ici-bas en chair et en os, alors qu'on était persuadé de sa résurrection, que, de son vivant, il se prodigue, tandis que, une fois mort, il ne se laisse voir d'abord qu'à une femme avant de se monter à seulement quelques comparses ? Son supplice a eu d'innombrables témoins ; l'instant de sa résurrection n'en a eu qu'un seul ! C'est bien le contraire qui aurait dû avoir lieu. S'il voulait rester ignoré, pourquoi une voix divine a-t-elle proclamé hautement qu'il était le Fils de Dieu ? S'il voulait être reconnu comme tel, pourquoi se serait-il laissé entraîner au supplice pour mourir ? S'il voulait, par son exemple, apprendre à tous les hommes le mépris de la mort, pourquoi aurait-il dérobé sa présence au plus grand nombre, après sa résurrection ? Pourquoi n'a-t-il pas appelé la multitude autour de lui pour exposer publiquement, tel que de son vivant, le but de sa venue sur terre ?

[...] 37... Où donc est-il maintenant, afin que nous le voyions et le reconnaissons ? ... ce ne fut qu'un homme, l'expérience nous l'a fait voir tel et la raison nous en convainc. [...]

Julien

[...] Selon les chrétiens, Dieu aurait envoyé Jésus au peuple juif. Cependant, à nous les Grecs et à tous les autres peuples, ni prophète, ni onction, ni maître, ni héraut pour annoncer son amour des hommes. À cette fin pourtant, un jour et bien en retard, Jésus, serait donc venu sur terre et pour nous tous ! Ainsi, pendant des myriades d'années, des millénaires, Dieu aurait laissé tous les hommes, dans la plus grande ignorance, adorer ce qu'ils (*les chrétiens*) nomment les « idoles » de l'Orient à l'Occident et du Nord au Sud puis se serait révélé à un seul petit peuple habitant depuis moins de deux mille ans une partie de la Palestine. Mais, s'il est le Dieu de tous les hommes et le créateur de toutes choses, pourquoi nous a-t-il négligés de la sorte ? On doit donc en conclure que ce dieu des chrétiens n'est pas le créateur de tout l'univers et le maître de toutes choses, mais au contraire que son pouvoir est limité et qu'il n'est qu'un dieu parmi les autres dieux.

[...] Comment est-il arrivé que le peuple juif, têtu et au cœur de pierre (Ezéchiel, III, 7), ait obéi à Moïse et qu'il ait méprisé Jésus. Pourtant Jésus, selon le discours des chrétiens, commandait aux esprits (Marc, I, 27), marchait sur les eaux, chassait les démons et, telle est leur croyance, régnait au ciel et sur la terre ? [...]

Lettre à Euoptios

Synésios de Cyrène

Avant de devenir évêque de Ptolémaïs (actuelle Lybie), Synésios de Cyrène (370-414) a été, à Alexandrie, l'élève de la philosophe Hypatie (née en 355) qui y dirigeait l'école néoplatonicienne. Hypatie, fille de Théon, dernier directeur de la bibliothèque d'Alexandrie avait peut-être une vie dédiée aux mystères d'Isis. Synésios, qui la nomme *Maitre*, a entretenu avec elle une correspondance assidue qui constitue une source essentielle quant à la biographie de la savante dont il ne reste aucun écrit. Euoptios, le frère de Synésios, suivait également l'enseignement d'Hypatie qui fut assassinée « sur ordre de Cyrille », évêque d'Alexandrie en mars 415. Cette date marque la fin définitive de la paideia grecque. Synésios, auteur majeur de l'Antiquité tardive, vers l'an 399, fut envoyé en ambassade auprès de l'empereur Arcadius à Constantinople avant de revenir à Cyrène pour occuper le siège épiscopal de sa Cité natale. Parmi ses œuvres, il convient de citer : *Dion* (ou *Discours* sur les liens entre la religion et la philosophie), *Hymnes*, *Opuscules* (dont *Éloge de la calvitie*, réponse à *L'éloge de la chevelure* de Dion Chrysostome, *Traité des songes*, *Récits égyptiens*, *Discours à Paionos*, *Homélie*, *Catastases*, *Discours sur la royauté*), *De la providence* et surtout un *Recueil de 156 Lettres*. Le thème de la Lettre publiée ici (n° 57 aux éd. Les Belles Lettres, Correspondances de Synésios, coll. Budé, Paris, 2003, T. I - p. 74 et notes pp. 165-166) est proche d'une *Ode* (I, 3) et de l'Épode X du poète Horace (65 av. J.-C. - 8). Mais Synésios, ignorant le latin, a eu d'autres sources grecques d'inspiration : l'*Hymne aux Dioscures* d'Alcée par exemple ou encore des poèmes d'adieu dits *propemptikon* de Callimaque ou Théocrite. Sur les vents et le dépassement de soi : cf. Homère, *L'Odyssée* notamment l'épisode de l'ourtre des vents dans laquelle le Zéphir n'était pas enfermé. Sur les dangers en mer beaucoup d'auteurs ont écrit dont Sappho (Papyrus d'Oxyrhynchus 1231 – fr. 12 & Choeroboscus, *scholie s/ les mètres de Théodose* – I, 282), Hésiode (*Travaux*, 867) et Saint Paul (Corinthiens II, 11 – 23-33). On trouve dans cette Lettre une autre référence à Sappho qui écrivait : ... à toi ma prière portée par tous les vents, à moi le souffle de Zéphir... (Papyrus Oxyrhynchus 2293 – fr. I-a -, coll. III, 22-23), vers repris par Ovide à la fin de sa *XV Héroïde* : à quoi bon supplier... Zéphir emporte les mots superflus... les vents favoriseront ta course.

Les vents ont précipité le départ du frère qui a hissé la voile pour Alexandrie. Synésios n'arrive pas à temps, pour l'accolade. Il ne reste, à l'un et à l'autre, que le regard ou la prière pour l'expression d'un amour fraternel immense.

*Premier semestre de l'an 399,
de Phykous, port de Cyrène,
à Euoptios, mon frère ayant pris la mer pour Alexandrie,*

Tu venais de détacher l'amarre quand j'ai arrêté mes chevaux sur le rivage occidental. Le temps que je descende de mon char, ta voile déjà hissée, tu partais avec le vent en poupe. Je t'ai accompagné du regard aussi longtemps que je le pouvais. Par amour, j'ai tenu bien des propos à l'adresse des vents pour le salut de ton âme. En priant, je leur ai recommandé ton vaisseau parce que lui était, à mes yeux, confiée la charge la plus précieuse. Et tous les vents, qui ne manquent pas d'aimer le Bien, m'ont promis de veiller sur toi pour ton aller et ton retour. Ce sont de bons génies, et ils ne sauraient en aucun cas mentir : comme tu leur as adressé une prière quand tu es parti d'ici pour là-bas, adresse-leur une autre supplique pour t'en revenir car il se pourrait qu'alors ils te fussent plus favorables encore.



Détail d'un vase grec « à figure rouge »

École de Douris (480 av. J.-C.)
Berlin Staatliche Museum.

Depuis Sappho, la poésie était le fondement de la *paideia* et formait avec la philosophie « le cœur des savoirs » et de leur transmission tel qu'en attestent, pendant des siècles, *exempli gratiae*, l'épos homérique, tous les concours de poésie de l'antique Grèce et, bien sûr, la liste presque interminable des aèdes et autres littérateurs. Lorsqu'avec l'avènement des monothéismes conquérants en Méditerranée « *le ciel changea de propriétaire* » tous les modes littéraires déclinerent et les auteurs traversèrent des siècles d'ombre. Depuis le XIX^e siècle, les poètes grecs ont retrouvé le souffle...

Septième livre de Digénis Akritas

Anonyme

Phaéon a choisi de ne publier qu'un texte poétique émergeant de la longue période de déclin de la poésie grecque. Des trois premiers siècles de notre ère jusqu'au XIX^e siècle, elle contraste avec toute la période antérieure où elle avait occupé une place majeure notamment à l'époque hellénistique (-320 à -30 av. J.-C.). Cette éclipse n'est pas imputable aux seuls hasards de la transmission des textes, car elle intervient dans un contexte historique précis : celui de l'interdiction de tout enseignement philosophique consécutif à la disparition sous les flammes de la Bibliothèque d'Alexandrie puis à la fermeture de l'École d'Athènes en 529. Athènes ne sera plus qu'un village ! Dans la Cité de Constantinople, l'anémie intellectuelle favorise l'épanouissement de l'hagiographie qui devient la littérature officielle jusqu'à son déclin au X^e siècle. Apparaît alors, un nouveau « héros », la figure du *Saint* qui connaît son apogée avec la crise iconoclaste. Au XI^e siècle, avec la menace d'invasion turque, la guerre est partout aux confins de l'Empire byzantin. La prise de Constantinople par les Turcs en 1204 (dont la Bibliothèque brûle aussi) et l'installation des Croisés sur certains territoires favorisent l'hybridation entre les civilisations hellénique et latine, une sorte de répit. Toutefois, aux marges de l'Empire, l'insécurité perdure...

L'épopée de Digénis Akritas, récit en 9 livres qui émerge sous forme littéraire après le XII^e siècle relate la naissance, la vie et la mort, les exploits et les amours d'un personnage historique vivant au X^e. Ni saint ni soldat, « une des figures les plus énigmatiques de la littérature byzantine et néo-hellénique », il semble avoir répondu « au besoin précis d'un héros au statut précaire ou même marginal, issu d'un milieu social incertain, [...] se trouvant aux marges de la vie et de la géographie sociales » (cf. Homère-Alexandre Théologitis, « Digénis Akritas et la littérature byzantine : problèmes d'approche ». In : *Les Personnages du roman grec. Actes du colloque de Tours*, 18-20 novembre 1999. Lyon : Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 2001. pp. 393-405. - Collection de la Maison de l'Orient méditerranéen ancien. Série littéraire et philosophique, 29 ; http://www.persee.fr/doc/mom_0151-7015_2001_act_29_1_1405).

En Grèce, la popularité de celui qui est devenu le Métis des frontières, chrétien mais tolérant vis-à-vis des musulmans, menant des combats contre des adversaires qui l'empêchent d'exister paisiblement, s'explique aussi par la proximité de sa légende avec le cycle des douze travaux d'Héraclès (son nom résume la civilisation des marches helléniques qu'il personnifie : *Akritas* signifie gardien des *akra* - frontières - et *Digénis* nomme celui qui appartient aux deux races - Grec par sa mère, qui était une Doucas, et musulman par son père, l'émir Mousou, prince d'Édesse. On notera également que les adversaires de Digénis ne sont plus des musulmans mais des chrétiens - Apélates - ou des êtres surnaturels comme le lion, le dragon ou l'Amazone).

L'histoire est un récit « pluriel » de six versions manuscrites (du XIV^e au XVII^e) dont une en prose. Est publiée ici la version dite de Trébizonde, datée du XVI^e siècle et contenant 3 180 vers de 15 syllabes (traduite en prose puis éditée en 1875 par Constantin Sathas et Émile Legrand : *Les Exploits de Digénis Akritas*, épopée byzantine du X^e siècle ; <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/anonyme/digenis.htm>).

[...]

Qui voudrait chanter le roi des mois ? De tous les mois mai est le roi ; il est le plus bel ornement de toute la terre ; l'œil de toutes les plantes, l'éclat des fleurs, la fleur étincelante des prés charmants ; et le merveilleux amour qui s'en exhale excite

aux plaisirs d'Aphrodite. Par ses fleurs brillantes, ses violettes et ses roses, il fait de la terre la rivale du ciel. Alors l'amour se manifeste à ses servants, et tout ami de la volupté s'abandonne à la joie.

Dans ce merveilleux et très doux mois, je voulus changer de campement, seul avec la ravissante fille du général Ducas, à cause du charme de cet admirable mois de mai, de l'éclosion des fleurs, de la joie universelle, et à cause aussi de l'isolement de ma charmante bien-aimée.

Comment Akritas se rendit avec la jeune fille, c'est-à-dire sa bien-aimée, dans son jardin merveilleux, et y dressa sa tente.

Nous étant donc rendus dans une prairie magnifique, j'y dressai ma tente et mon lit. Autour de ma tente, je semai toutes sortes de plantes, émaillant ainsi le sol de fleurs éclatantes. Le spectacle qui s'offrait à la vue était des plus réjouissants : c'étaient des bosquets très touffus, d'immenses quantités d'arbres dont les rameaux entrelaçaient leurs frondaisons luxuriantes. Le parfum des fruits rivalisait avec celui des fleurs, les vignes s'enroulaient autour de la plupart des arbres, des roseaux s'élevaient à une grande hauteur. Le sol était diapré de fleurs charmantes ; le beau narcisse y poussait avec les violettes et les roses. Une onde fraîche jaillissait au milieu de la prairie et sillonnait ce lieu dans tous les sens. Il y avait près de la source de profonds réservoirs d'eau, où se miraient les fleurs et les arbres ; dans l'un l'eau était naturelle, et dans l'autre blanchâtre. Le bois était peuplé de plusieurs espèces d'oiseaux, tels que paons apprivoisés, perroquets et cygnes ; les perroquets vivaient suspendus aux branches, et les cygnes sur les eaux. Les paons faisaient avec leurs plumes la roue parmi les fleurs, avec lesquelles ils rivalisaient d'éclat. Les autres oiseaux, en possession de leur liberté, se jouaient, perchés sur les branches d'arbre, et faisaient entendre des chants plus harmonieux que ceux des sirènes, d'autres enfin étalaient fièrement les magnificences de leur plumage.

Mais la rayonnante beauté de la noble jeune fille brillait d'un plus vif éclat que celle des paons et de toutes les fleurs. Son visage resplendissait comme le soleil, et ses joues vermeilles et fleuries étaient pareilles à des roses parfumées. De même que la rose attire l'odorat, ainsi la jeune fille attirait et captivait les yeux au point que l'on ne pouvait se détacher de sa vue. Ses lèvres ressemblaient à des fleurs aux nuances rosées, lorsque commence à s'entrouvrir leur calice. Ses boucles flottantes descendaient jusqu'à terre et lui faisaient une délicieuse parure de rayons dorés ; partout régnait une ineffable allégresse.

De gâteaux aussi nombreux que variés se dégageait un fumet odorant, et la brise était douce et pleine des senteurs embaumées du musc, de la casse, du camphre, de l'ambre et de l'aloès.

Tels étaient les agréments que présentait ce jardin.

Comment Akritas s'endormit sur les genoux de la jeune fille.

À l'heure de midi, je me laissai aller au sommeil, tandis que la jeune fille m'aspergeait d'eau de roses et que les rossignols mêlaient leurs chants à ceux des autres oiseaux.

La jeune fille, étant altérée, se rendit à la source et, tandis qu'elle prenait plaisir à s'y baigner les pieds, un dragon, qui avait emprunté les traits d'un bel adolescent, se présenta à elle, voulant la séduire. Mais la jeune fille, sachant qui il était, lui dit ces paroles : « Renonce à ton dessein, monstre ; je ne me laisse pas séduire. Celui qui m'aime a veillé et il vient de s'endormir, mais, s'il se réveille et te trouve, mieux vaudrait pour toi n'être pas né ! ». Cependant le dragon, ayant cyniquement bondi sur la jeune fille, essayait de lui faire violence, mais elle poussa aussitôt un cri et m'appela : « Réveille-toi, mon maître, tu perds ta belle ! ». Sa voix ayant retenti dans mon cœur, je m'élançai promptement et j'aperçus le téméraire, car la source se trouvait vis-à-vis de moi dans un endroit découvert. Je saisis mon épée et je me trouvai à la source. Il me semblait qu'en ce moment mes pieds avaient des ailes. Le dragon m'offrit alors le spectacle terrifiant de trois têtes énormes, au lieu d'une, et vomissant de deux côtés des flammes et des éclairs. Le bruit de tonnerre qu'il faisait en remuant de place était tel que la terre et les arbres semblaient ébranlés ; réunissant ses têtes sur un corps énorme, la croupe terminée par une queue pointue, il étalait sa masse effroyable et se disposait à fondre sur moi avec toute son impétuosité. Mais, considérant comme rien ce que je voyais, je levai, Dieu aidant, mon épée en l'air, je m'élançai sur le monstre et j'abattis la tête de ce terrible et épouvantable dragon. Il tomba étendu à terre vraiment mort et agita sa queue de haut en bas dans une dernière convulsion. J'essayai mon épée et je la remis au fourreau. J'appelai mes gens qui étaient éloignés, et aussitôt arrivés, je leur ordonnai d'enlever le monstre et de le jeter loin de ma tente ; ce qui fut ponctuellement exécuté sans retard. Mes hommes retournèrent dans leurs tentes et, moi, je me couchai sur mon lit pour dormir. Le lieu où je prenais mon sommeil m'était très agréable.

Délivrée des obsessions du dragon, et au souvenir de l'apparition et de la prompte mort de ce monstre, la jeune fille riait d'un rire inextinguible.

[...]



Tête d'athlète

Tête d'athlète – III^e siècle av. J.-C.

Musée Archéologique de Pythagorion, île de Samos. (Photographie : P. Landete).

La tête, coiffée d'une couronne de victoire, a été volontairement mutilée de haut en bas afin de faire disparaître le visage du lauréat sous l'épaisseur graphique d'une croix.

Ce mode de destruction fut bien vite une pratique de la chrétienté qui voulait ainsi « purifier » les marbres de Grèce, selon le terme utilisé, pour cette œuvre, dans la notice de référence du musée.

En attendant les Barbares

Constantin Cavàfis

Constantin Cavàfis, né en 1863 à Alexandrie, meurt dans sa ville natale le jour de ses 70 ans. Ses poèmes (ayant renié nombre d'entre eux, il en a reconnu officiellement 154) exaltent l'histoire hellénique. Il y dénonce aussi la violence des humiliations subies par les homosexuels. Presque inconnu de son vivant, il est de nos jours un auteur culte de la littérature grecque du XX^e siècle. Phaéton a choisi de publier *En attendant les Barbares* (1904), célèbre pour avoir été traduit par Marguerite Yourcenar et Constantin Dimaras et dans lequel la vie de l'Empire romain, proche de sa chute, est suspendue à l'arrivée des Barbares... Pour lire l'ensemble de son œuvre, publiée par M. Volkovitch : *Constantin Cavàfis, tous les poèmes*, éd. Le miel des anges, Paris, 2017.

Qu'attendons-nous, rassemblés sur l'agora ?
On dit que les Barbares seront là aujourd'hui.

Pourquoi cette léthargie, au Sénat ?
Pourquoi les sénateurs restent-ils sans légiférer ?

Parce que les Barbares seront là aujourd'hui.
À quoi bon faire des lois à présent ?
Ce sont les Barbares qui bientôt les feront.

Pourquoi notre empereur s'est-il levé si tôt ?
Pourquoi se tient-il devant la plus grande porte de la ville,
solennel, assis sur son trône, coiffé de sa couronne ?

Parce que les Barbares seront là aujourd'hui
et que notre empereur attend d'accueillir
leur chef. Il a même préparé un parchemin
à lui remettre, où sont conférés
nombreux titres et nombreuses dignités.

Pourquoi nos deux consuls et nos préteurs sont-ils
sortis aujourd'hui, vêtus de leurs toges rouges et brodées ?
Pourquoi ces bracelets sertis d'améthystes,
ces bagues où étincellent des émeraudes polies ?
Pourquoi aujourd'hui ces cannes précieuses
finement ciselées d'or et d'argent ?

Parce que les Barbares seront là aujourd'hui
et que pareilles choses éblouissent les Barbares.

Pourquoi nos habiles rhéteurs ne viennent-ils pas à l'ordinaire prononcer leurs
discours et dire leurs mots ?

Parce que les Barbares seront là aujourd'hui
et que l'éloquence et les harangues les ennuient.

Pourquoi ce trouble, cette subite inquiétude ? – Comme les visages sont graves !
Pourquoi places et rues si vite désertées ?
Pourquoi chacun repart-il chez lui le visage soucieux ?

Parce que la nuit est tombée et que les Barbares ne sont pas venus
et certains qui arrivent des frontières
disent qu'il n'y a plus de Barbares.

Mais alors, qu'allons-nous devenir sans les Barbares ?
Ces gens étaient en somme une solution.

Le Lys et le Serpent

Nikos Kazantzaki

Nikos Kazantzaki est né en 1883 en Crète (Héraklion) alors que la Grèce demeure sous la domination de l'Empire Ottoman. En 1907, il s'installe à Paris pour y poursuivre des études supérieures en philosophie (1907-1909) sous la direction d'Henri Bergson. De ce philosophe qui deviendra un de ses maîtres, il retient la théorie de l'élan vital. Kazantzaki, est un « habitant » du monde. Il vivra en France, en Union-soviétique, en Italie, en Suisse, en Afrique, en Chine, au Japon... Mort en Allemagne (1957), il est enterré dans son île natale. Son œuvre est riche de tous les domaines de l'écriture. Traduit dans de nombreuses langues, il est sans doute l'écrivain de la Grèce moderne le plus connu à l'étranger grâce à son chef-d'œuvre *Alexis Zorba* adapté au cinéma par Michel Cacoyannis avec la célèbre musique de Mikis Théodorakis. Il est aussi connu pour *La dernière tentation du Christ*, œuvre hérétique et controversée par les fondamentalistes religieux orthodoxes et catholiques, adaptée au cinéma par Martin Scorsese. L'œuvre poétique de Kazantzaki est moins connue du grand public. Il rédige sa propre *Odyssée*, grand poème épique comportant 33.333 vers qu'il écrit entre 1924 et 1932. Phaéton a choisi des extraits de sa première œuvre écrite à 20 ans, à Héraklion, en 1906, sous le pseudonyme littéraire Kárma Nirvamí. : *Le Lys et le Serpent* (en grec : Όφις και Κρίνο, *Ofis kai Krino* - traduction par Jacqueline Moatti-Fine. Éd. Cambourakis, Paris, 2017, pp. 89-92).

[...]

7 janvier.

J'ai peur de devenir fou. D'étranges cassures se font entendre en moi, des cordes mystérieuses se rompent dans mon cœur et de grosses larmes tombent goutte à goutte et trouent mon cerveau. Je perçois des choses que les autres ne perçoivent pas. Quand je sors dans mon jardin, le soir, je sais ce que disent les roses et ce que répondent les jasmins et ce que pensent craintivement les violettes et à quoi elles rêvent. Je sais ce que disent les couleurs plombées des nuages, quelles secrètes souffrances ont vues les yeux des corbeaux qui passent en criant au-dessus de moi.

Et quand je marche, je frissonne tout entier parce que je sens des univers se détruire à chacun de mes pas, des fourmis qui agonisent et des insectes qui meurent. Les étoiles, là-haut, écrivent les lettres d'une langue d'un autre monde, que je lis en blêmissant. Et quand elle vient, je la sens du plus loin qu'elle se trouve et je tremble comme l'aiguille à l'approche d'un aimant. J'ai peur de devenir fou. Des pensées naissent en moi qui brûlent sans lumière et laissent des traces sans passer. Des chansons bondissent de moi, sauvages et folles, qui brûlent mes lèvres. Les désirs de mon âme s'emballent et m'entraînent vers le gouffre, je le sens. N'importe. Les paysages se renouvellent. Je croise mes bras et je me laisse emporter, emporter, continuellement.

Parfois je longe de grandes mers immobiles, parfois des arbres très hauts que la foudre abat, parfois des étendues d'herbe très verte avec de grosses et étranges gouttes de sang, comme des pavots. Parfois des lits de fleurs mystérieusement

tressés, qui attendent en souriant dans de sombres tonnelles. Tout, je sens tout. Depuis le murmure léger des baisers qu'on entend dans les nids, la nuit, depuis les soupirs des lys sous la lune jusqu'à l'harmonie infinie qui gouverne les astres. Je vois les mystères que voient les élus. Et je suis devenu pâle et mon âme est tombée malade et se fane, assoiffée de la sainte soif de la mort.

10 janvier.

Oh ! Si je pouvais hisser mon esprit jusqu'à mes désirs et appeler un jour toute l'humanité devant moi pour lui apprendre ce que je sens.

10 janvier, minuit.

Parfois, je sens davantage, je ne sais pourquoi, que nous sommes les bouffons de forces invisibles. Des comédiens qui jouons la comédie de la vie et les divertissons. Et je sens qu'il est temps que nous brisions nos chaînes, et que nous baissions le rideau et que nous proclamions la souffrance et la malédiction et le grand *anathème. Joie, amour, fidélité, rêves nocturnes qui s'éteignent au premier sourire sanglant de l'aurore.* Et il ne nous reste plus que la fatigue et la malédiction et l'épuisement de la pensée et la douleur de la Vérité. L'aigle de Prométhée n'est pas mort parce qu'il est immortel, mais le sourire qui fleurit sur tous les marbres et dans toute la vie de nos naïfs ancêtres a dégénéré aujourd'hui dans l'effrayante énigme des mâchoires sur les crânes d'Hamlet. Nous vivons, nous nous battons, nous enlaçons, nous haïssons – misérables créatures – et soudain, la terre s'ouvre sous nos pieds et nous tombons l'un sur l'autre, muets, jaunes et désespérés. Aucun espoir. La tombe est la nuit éternelle – le pourrissement éternel des os et des espoirs et des pensées. Oh ! L'indignation qui monte comme une malédiction, et comme un sanglot et comme une inondation ! Oh ! Les nobles fronts qui meurent et les grands beaux yeux qui se ferment !...

[...]

Sur un soleil d'hiver

Yörgos Seféris

Yörgos Seféris naît à Smyrne en 1900, qu'il doit quitter à quatorze ans après l'invasion turque. Ce premier exil préfigure, la nostalgie au cœur, une vie de voyages : « Où que me porte mon voyage, la Grèce me blesse », écrit-il. Comme Saint-John Perse ou Claudel, il mène de front une carrière de diplomate et de poète. Meilleur interprète de l'âme grecque, il est le premier Grec à recevoir le prix Nobel, en 1963. Retiré à Athènes, il meurt en 1971. Ses funérailles sont l'occasion de la plus grande manifestation contre la dictature « des Colonels », la foule chantant son poème « Reniement » mis en musique par Mikis Théodorakis dont l'œuvre était interdite par la junte au pouvoir. Ayant renouvelé la poésie grecque, alliant mythologie et symbolisme, la poésie de Seféris a souvent été, peut-être plus que toute autre, jugée difficile à traduire. Souhaitant favoriser la multiplicité des regards, Phaéton a choisi de publier « Sur un soleil d'hiver » traduit par Michel Volkovitch (http://www.volkovitch.com/F02_21.htm).

I

Feuilles de fer-blanc rouillé
pour la faible cervelle qui a vu la fin :
les rares lueurs.
Feuilles qui tourbillonnent avec les mouettes
furieuses de l'hiver.
Comme un sein se délivre
les danseurs sont devenus des arbres
une grande forêt d'arbres nus.

II

Les algues blanches brûlent.
Vieilles qui émergent sans paupières
formes qui dansaient jadis
flammes pétrifiées.
La neige a couvert le monde.

III

Mes compagnons m'avaient rendu fou
avec leurs sextants boussoles théodolites
les télescopes agrandissant les choses –
elles devraient rester loin.
Où nous mèneront de tels chemins ?
Mais le jour commencé alors
n'est pas encore éteint peut-être
auprès d'un feu dans les ravins telle une rose
et d'une mer aérienne aux pieds de Dieu.

à l'heure où l'on te plonge
dans le sein endormi de la mer
tu rôdes aux recoins
où la noirceur usée s'efface
tu cherches à tâtons la lance
destinée à percer ton cœur
et l'ouvrir à la lumière.

V

Quel fleuve boueux nous a pris ?
Nous sommes restés au fond.
Le courant roule par-dessus nos têtes
courbant d'inintelligibles roseaux ;
les voix sous le châtaignier
sont changées en pierres
que les enfants jettent.

VI

Un léger souffle et un autre, bourrasque
alors que tu poses le livre
et déchires de vieux papiers inutiles
ou te penches pour observer dans le pré
le galop arrogant des centaures,
ou des amazones impubères suant
dans tous les sillons de leur corps
qui s'affrontent au saut, à la lutte.
Bourrasques de résurrection à l'aube
où tu crus voir se lever le soleil.

VII

C'est la flamme qui guérit la flamme
non les instants goutte à goutte
mais un éclat, soudain ;
comme le désir à l'autre désir se mêle
et ils restent arrimés
ou comme
la musique et son rythme
qui demeure au centre, statue
immuable.
Ce souffle n'est guère passage
mais barre que tient la foudre.

Ινέvitable

Yánnis Rítsos

Yánnis Rítsos (1909-1990) est le fils d'une famille détruite par la folie du père, la mort prématurée de la mère et celle d'un frère emportés par la tuberculose. Le destin de Rítsos, homme et poète, est intimement lié aux tourments de l'histoire grecque : de son combat contre la dictature de Metaxas au cours des années 1930, à son engagement au sein du Front de Libération Nationale pendant la Seconde Guerre mondiale et jusqu'à sa résistance au régime des Colonels au cours de la décennie soixante. Il est à plusieurs reprises emprisonné et déporté. Salué par Aragon comme « le plus grand poète vivant », Rítsos a publié plus de cent recueils de poèmes, des pièces de théâtre, des essais ainsi que des traductions. Cette œuvre foisonnante comporte de nombreux poèmes de lutte et d'exil qui sont des hymnes à l'amour, à la nature et à la vie en dépit du réalisme avec lequel l'auteur nous dépeint l'enfer des camps et de la torture. Ce poème de Yánnis Rítsos est extrait du recueil *Tard, bien tard dans la nuit* (éd. Le temps des cerises, Paris, 2014, traduction du texte grec par Gérard Pierrat et Marie-Laure Coulmin-Koutsafitis, pp. 58-59).

ΑΝΑΠΟΤΡΕΠΤΟ

Έφυγαν ένας ένας. Περιμέναμε. Δεν ξαναγύρισαν.
Πώς γίνεται να συνηθίσεις σε τόσο χωρισμό ;
Ούτε βουνά, ούτε δέντρα, ούτε σπίτια,
ούτε άνθρωποι καθόλου, και τα ονόματα λησμονημένα,
και το σταχτί απλωμένο ως μέσα και στις άγραφες
σελίδες.

Μονάχα στο ξερό χωράφι με τα κίτρινα αγκάθια
έχει φυτρώσει ένα τριαντάφυλλο σαν κατά λάθος.

Τις νύχτες
να το θυμάσαι αυτό, σαν θα κοιτάς μακριά στη
θάλασσα

τα τρία μικρά πλανόδια φάτα. Να το θυμάσαι.
Ω, λυπημένο, ανιάτο σεληνόφως, κράτησέ με.

Καρλόβασι, 10. VII. 87.

INÉVITABLE

Ils sont partis, l'un après l'autre. Nous avons attendu.
Ils ne sont pas revenus.
Comment peut-on s'habituer à tant d'éloignement ?
Ni montagnes, ni arbres, ni maisons,
ni gens du tout, et les noms oubliés,
et la cendre répandue jusque dans les pages vierges.
Seulement dans le champ sec aux ronces jaunes,
a poussé une rose comme par erreur. La nuit,
souviens-t'en quand tu regarderas au loin, vers le large,
les trois petits feux errants. Souviens-t'en.
Ô, triste, inconsolable clair de lune, garde moi.

Karlovassi, 10 juillet 1987.

Chance – Τύχη (túkhê)

Odysseas Alepoudhélis *diz* Elytis

Odysseas Elytis est né à Héraklion en 1911. Ses parents sont originaires de Mytilène. Très tôt passionné de littérature, il s'engage pendant la guerre dans la résistance grecque contre l'occupant nazi. La poésie devient pour lui un refuge de l'espérance. Il est l'auteur, en 1959, d'un poème intitulé *Axion esti*, un hymne à la création et la lutte héroïque permanente des Grecs pour la liberté. Pendant « les années noires de sa patrie », il se réfugie en France, se rapproche d'abord des surréalistes puis de Renée Char, d'Albert Camus et de nombreux peintres dont Matisse ou Picasso. Avec eux, il partage ce que l'on nommera « la pensée de midi », une vision solaire du monde. En 1971, sous la dictature des colonels, il refuse le Grand Prix de Littérature qui lui est attribué. Comme avant lui (en 1963) son compatriote Georges Séféris, il reçoit le Prix Nobel de littérature, en 1979. C'est alors, en quelque sorte, « l'Été Grec » qui reçoit le Prix Nobel ! Beaucoup de ses poésies ont été célébrées musicalement par les compositeurs Mikis Theodorakis et Manos Hadjidakis. Il est l'auteur d'une notable traduction, en grec moderne, des poésies fragmentaires de Sappho mises en musique par Angélique Ionatos et Nena Venetsanou. Selon le vœu d'Hölderlin, Elytis a « habité poétiquement le monde » avant de mourir à Athènes en 1996. *La poésie* existe pour que la mort n'ait *pas le dernier mot* écrit Elytis. De son œuvre immense (*Soleil premier*, *Marie des brumes*, *Le monogramme*, *Belle et étrange patrie*, *Axion Esti...*), Phaéton a extrait ce poème issu d'un recueil de 1972 et intitulé *L'R de l'Eros* (traduction française par Michel Volkovitch).

Un rouget brille argenté
sur le marbre de l'été
En plein midi la lumière
Sappho brille sur tes vers

Brille brille mon bonheur
dans ma chambre et sa blancheur

Rameurs de la mort, serait-ce
qu'on trouve en bas d'autres Grèces ?
Emmenez-moi mes amis
comme un îlot endormi

Qui ne s'emplit de rumeurs
lorsque le temps se meurt

Τύχη
Λάμπει τ' ασημί του σπάρου
μες στο μάρμαρο της Πάρου
Στου μεσημεριού το φως
το τραγούδι της Σαπφώς

Λάμπει λάμπει κι η χαρά μου
μες στην άσπρη κάμαρα μου

Κωπηλάτες του θανάτου
να 'χει Ελλάδας κι εκεί κάτω;
Να με πάτε να με πάτε
σαν νησάκι που κοιμάται

Και βουές γεμίζει μόνον
στους αιώνες των αιώνων

Voyage

Georges Moustaki

Moustaki (Mustacchi) est né en 1934 à Alexandrie. Ses parents, d'origine juive, étaient des Grecs de Corfou, qui parlaient italien. Le nom choisi pour le baptême de leur fils fut *Giuseppe* mais, à l'état civil de sa ville natale, on inscrira *Youssef*. Au Lycée français d'Alexandrie, on notera *Joseph* et on le surnommait *Jo* ou *Georges*. Dès 1951, Moustaki vient travailler à Paris comme libraire. Sa découverte de la poésie de Brassens est alors déterminante pour la suite de la carrière d'auteur-compositeur-interprète. Son parcours poétique est fait de « mille et une » rencontres dont Piaf, Montand, Barbara, Reggiani... *Le métèque*, son plus grand succès, semble être conforme à la vie d'engagements de *cet enfant de la Méditerranée* qui a fait voyager tant de fois son public grâce à des textes et des musiques aux multiples inspirations. La chanson intitulée *Voyage* qui date aussi de 1969 illustre cette richesse et, sur les rivages de Grèce, invite sans cesse à *l'éphémère éternité* du rêve selon l'expression du poète Moustaki décédé en 2013. *Ce génie de la chanson* fut aussi peintre, acteur, romancier, conteur...

la fille auprès de qui je dors
m'enroule dans ses cheveux d'or
comme une araignée dans sa toile
moi j'en appelle à mon étoile
qui me fera trouver le Nord

les bateaux reposent encore
dans les eaux profondes du port
épuisés par de longs voyages
moi j'en appelle au vent du large
qui me fera quitter le bord

la nuit que déchire l'aurore
n'est plus que l'envers du décor
de tous les rêves périssables
j'en appelle au désert de sables
qui me fera trouver de l'or

je m'en irai l'âme et le corps
guidés par un commun accord
de tous les sens insatiables
j'en appelle à Dieu et à Diable
qui me feront trouver la mort

la fille auprès de qui je dors
m'enroule dans ses cheveux d'or
comme une araignée dans sa toile

...

L'œillet rouge

Eirini Papagiannopoulou, Stávros Xarchákos et Maurice Fanon

L'idée de la liberté, nous la devons à la Grèce. Homère l'a écrit : *le jour de la servitude enlève au mortel la moitié de sa valeur...* Les hommes libres sont toujours ceux du courage. Avril 1941, écrasée par le nazisme, la Grèce capitule. Les Allemands obligent le jeune gardien de l'Acropole, Konstantinos Koukidis (1924-1941), à planter la bannière-nazie au sommet du vieux rocher d'Athéna. Dans la lumière d'un printemps cru, ce n'est plus l'heure des pourpres et des verts-noirs au soir sur la mer. Pour rester libre, Koukidis s'enroule dans le drapeau grec et saute du haut de l'Acropole... Mai 1941, Manolis Glezos (né en 1922) et Apostolas Santas (1922-2011), deux étudiants de 19 ans, escaladent l'antique colline, dérobent la bannière du III^e Reich et replantent le drapeau blanc et bleu. Condamnés à mort, Manolis et Apostolas s'enfuient... Leur acte, dans la nuit du monde offerte par l'occupant monstrueux, définit au mieux la liberté, celle que nous devons à la Grèce... À l'instar de *l'enfant grec* de Victor Hugo, ces *enfants grecs*, Konstantinos, Manolis et Apostolas, sont « un » exemple pour toutes les jeunesses du monde. On peut avoir raison et être vaincu. La Grèce abritera le mouvement de résistance le plus actif de l'Europe occupée par le III^e Reich. La liberté, dans sa dimension résolument politique, peut-elle s'éprouver seulement à l'aune d'un acte de résistance ? Faut-il que l'Histoire convoque le drame pour mesurer l'exigence de la liberté ? Faut-il la tragédie, éprouvée dans les chairs, celle dont Cassandre nous alerte... Pour Nikos Beloyannis (1915-1952) aussi, la liberté n'était pas négociable. Ce *poème grec* en français, écrit par Eirini Papagiannopoulou, Stávros Xarchákos et Maurice Fanon, fut chanté, en 1972, par Mélina Mercouri (1920-1994). Beloyannis était un des héros de la résistance grecque pendant la Seconde Guerre mondiale... dans les années 50, il voulut réorganiser le parti communiste grec déclaré illégal... il fut alors condamnée à mort par un tribunal d'exception présidé par le futur chef de la dictature militaire (G. Papadopoulos) de 1967 à 1974. Beloyannis, exécuté le dimanche 30 mars 1952 à 4h00 du matin, est *L'homme à la fleur* peint par Picasso (qui illustre ce Cahier de poésie). Son épouse apprendra la mort du héros grec, deux semaines plus tard, lors de l'accouchement de leur enfant... La légende de Beloyannis retient qu'il portait un œillet rouge à la boutonnière pendant son procès...

Lui qui disait... je vous récolterai les fruits
Lui qui disait... et je vous aimerai aussi
Lui qui portait pour faire le procès de ses juges
À sa boutonnière... un œillet rouge

Dis-moi pourquoi mon camarade
C'est un dimanche en se cachant
Dans la nuit blanche de leurs phares
Qu'ils l'ont tué mon camarade ?

Le vois-tu comme je le vois
Dans son costume de destin
Un œillet rouge dans ses doigts
Et tout son sang sur le chemin ?
Lui qui disait... les lendemains seront fleuris

Lui qui savait... quelle fleur cache le mot ami
Lui qui disait... pour vous je donnerai ma vie
C'est cet Homme-là qu'on nous a pris

Le vois-tu comme je le vois
Dans son costume de destin
Un œillet rouge dans ses doigts
Et tout son sang sur le chemin ?

Souvenez-vous de l'œillet rouge
Et souvenez-vous-en toujours
Pour tant de beauté tant d'amour
Je ferais battre les tambours....

Vassilikós est né en 1934 dans l'île de Thasos. Il passe sa jeunesse à Kavala puis à Thessalonique où il poursuit des études de droit avant de travailler en tant que journaliste à Athènes. Dans les années 50', il publie en Grèce ses premiers livres puis signe, en 1966, son chef d'œuvre : « Z » un roman qui évoque l'assassinat politique à Thessalonique du député pacifiste, le docteur Grigóris Lambrakis (1912-1963) par des membres de l'extrême droite. Lambrakis est alors, comme la Grèce, frappé à la tête ! Les murs des villes du pays se couvrent alors d'innombrables tags en forme de Z pour dire « ZEI, il vit ! » et, le jour de son enterrement, 500 000 personnes en deuil suivent en silence son cercueil dans les rues d'Athènes. Lambrakis, qui était également un grand sportif, est depuis un symbole de liberté contre l'oppression. Vassilikós, en analysant toutes les « minutes » du procès des protagonistes du crime, a traqué le mécanisme qui fait de toute une caste la complice d'un assassin... En 1967, pour fuir la « dictature des colonels », Vassilikós se réfugie en France où paraît la traduction de « Z », la tragédie de tout un peuple déchiré (éd. Gallimard, *nrf*, 1969, extraits p. 153, pp. 157-158, traduit du grec par Pierre Comberousse / éd. Themelion, Athènes, 1966). En 1969, Costa Gavras et Jorge Semprun scénarisent et réalisent le film « Z » avec Irène Papas, Yves Montand, Jean-Louis Trintignant (Oscar du Meilleur film étranger en 1970).



Libor Sir (1933-2017)
Dessins (éd. IMB Bayeux 2017)

[...]

Mai est un mois cruel. La terre réabsorbe ses fruits. La première floraison et la deuxième sont déjà finies. Maintenant, lourdement, comme des épis, tout retourne à son commencement. Tout est fini. Même la mémoire va se perdre. Elle revivra peut-être chez d'autres, nourrie d'un autre sang. La sienne, celle de son âme et de son corps va diminuer, va s'éteindre. Et pourtant, non, non [...] Il n'est pas possible que tout s'achève. Là où tombe un héros, un peuple se lève. C'est impossible, impossible que je meure. Quand ? Comment ? Je l'ignore. Toi aussi tu te souviendras de moi, corps tendre et aimé. Tu t'en souviendras toujours, car je t'ai beaucoup aimé. Tu te souviendras de moi. Toi que la mer comblait de joie, que le soleil exténuait, toi qui voulais faire l'amour même en te passant de moi, toi, mon corps, tu te souviendras de moi. Maintenant que tu vas t'étendre au sein de la terre, souviens-toi que je t'ai aimé et que pour cette raison tu ne mourras jamais. Mon amour, si je pouvais te prendre par la main en cet instant. Tu me parlerais, tu me regarderais. Je suis lasse.

Comment? Pourquoi tout a-t-il pris fin de cette façon ? Sans avoir joui de toi de ton déclin aussi, sans avoir appris à te perdre petit à petit. Tu m'as quittée si subitement que je suis restée avec un vide carré entre mes bras, tout en angles acérés par où siffle le vent. Sans toi, je suis une citerne vide.

[...]

En tête venaient les jeunes avec les couronnes de fleurs. Chaque couronne était portée par deux garçons et deux filles. Suivaient les membres du Comité pour la paix [...] qui tenaient des gerbes d'œillets et de roses. À peu de distance, suivait la fanfare municipale du Pirée. Une gigantesque bannière avec l'emblème du désarmement était portée par les jeunes de la section du Pirée [...] Les camarades d'athlétisme de « Z » précédaient le fourgon mortuaire en portant les coupes que le champion balkanique avait gagnées sur les stades. Tout au long du parcours, les gens entassés aux balcons des immeubles jetaient des fleurs au passage du cortège. Les citoyens de toutes classes et de tous âges s'étaient massés le long des rues Mitropoulos, Philéllinon, Syngrou et Anapafséos. Les cris de : « *Vive Z ! Plus d'autre sang ! Paix et Démocratie ! Il vit !* » se propageaient comme si cette foule interminable était un câble électrique qui longeait la succession des longs kilomètres jusqu'au cimetière. »

Parvenue là, l'âme s'arrêta, angoissée, comme le cerf-volant à son zénith quand on le voit soudain se fixer, telle une tache immobile dans le soleil [...] - parvenue là, l'âme s'arrêta en attendant qu'on descende le corps pour qu'elle puisse monter, que la terre le reçoive pour qu'elle puisse prendre de l'altitude, en haut et en bas, le corps et l'âme, ne faisant qu'un [...] à un moment, pour mieux voir, une vieille femme vêtue de noir s'élança du sein de la foule en s'arrachant les cheveux comme une folle et hurla au moment où on l'inhumait dans la fosse :

Réveille-toi, « Z », réveille-toi !

Son cri bouleversa la foule, car cette vieille, avec ces mots simples, avait exprimé ce qu'un peuple entier ressentait à cet instant précis. Et l'âme soupira, sachant que le vœu de la vieille femme, tel qu'elle l'avait formulé dans sa naïveté, ne pouvait se réaliser, car le corps n'était pas endormi, il s'était fissuré, déformé, avait perdu ses fondations [...]

Le premier mot

Vassilis Alexakis

Quel fut *Le premier mot* prononcé par l'homme, interroge Alexakis dans son roman (éd. Stock, Paris, 2010 - extrait pp. 262-265) ? Miltiadis, professeur de littérature comparée à Paris, aimerait le savoir avant de mourir car, dit-il, « il partirait plus tranquille » ! Il meurt après mille et une recherches sans avoir découvert ce mystère. Mais sa sœur poursuit cette quête sans fin car elle sait que Miltiadis attend la réponse. Comme lui, Vassilis Alexakis est né à Athènes, en 1943, mais lorsqu'on lui demande son lieu de naissance, il répond « Santorin » car cette île « domine sa mémoire », confie-t-il dans son roman *Je t'oublierai tous les jours !* Après le coup d'état militaire de 1967, Alexakis se réfugie en France, devient journaliste puis écrivain... Il a obtenu le Prix Albert Camus (1993) pour *Avant*, le Prix Médicis (1995) pour *La langue maternelle* et le Grand Prix du roman de l'Académie Française (2007) pour *Ap. J.-C.* Ses deux derniers livres sont *L'enfant Grec* et *La clarinette*. Dans cet extrait du *Premier mot*, il évoque de nombreux personnages dont Théophilos Kaïris (1784-1853), prêtre et philosophe, qui participa activement à la guerre d'indépendance (1821-1830)... à l'instar de tant d'autres dont l'héroïne grecque Manto Mavrogenous (1796-1848) qui, depuis Mykonos, dirigeait à ses frais et sans compter, une résistance acharnée contre les Turcs. Il parle aussi de Manolis Glezos (*axion esti !*) dont « la main a une histoire » ! Quel est le premier mot grec ? Il fut, tel que l'écrit Alexakis, *l'épilogue d'un très long silence*. Liberté ?

[...]

Les îles ont fourni à la Grèce quelques-unes de ses personnalités les plus éminentes, comme Pythagore, qui était né à Samos, Hippocrate, qui était de Cos, Sappho, de Lesbos. Nous ne savons pas grand-chose des origines d'Homère, sauf qu'il était le fils d'une femme d'Ios.

Il ne reste à peu près rien, hélas, des cités antiques. Elles ont été pillées par leurs envahisseurs successifs et par divers nobles visiteurs. C'est ainsi que la *Vénus de Milo* et la *Victoire de Samothrace* se trouvent aujourd'hui au Louvre. Mais que sont devenus les temples et les prytanées ? Ces édifices, nous les avons dévastés nous-mêmes avec les encouragements de la nouvelle religion qui nous a été imposée par l'Empire byzantin. Les marbres de Délos ont servi à la construction du port de Mykonos et de l'escalier monumental de l'église de l'Annonciation à Tinos. Des églises sans nombre sont revêtues de plaques antiques et s'appuient sur les colonnes d'une autre civilisation. Les autres traces du passé qui subsistent sont des châteaux forts et des remparts bâtis par les Vénitiens à partir du XIII^e siècle où la plupart des îles tombèrent sous leur domination.

Miltiadis ne perd pas une occasion de fustiger le fanatisme idéologique et la cupidité sans bornes des popes et des moines. Il souligne que l'un des principaux artisans de la guerre d'Indépendance de 1821, Théophilos Kaïris, natif d'Andros, fut persécuté par l'Église pour ses idées libérales et mourut dans un cachot de la prison de Syros. Il observe que les rares terres fertiles des îles appartiennent en règle

générale à un monastère. De son voyage à Milo, il a surtout retenu le souvenir du poète Diagoras qui s'était rendu si célèbre par ses moqueries aux dépens des dieux que l'ensemble des Méliens passaient pour athées. Il parle aussi de quelques personnalités du présent, notamment de Manolis Glezos, qu'il a rencontré à Naxos, dans un restaurant.

Il déjeunait avec des amis du parti de la Coalition de gauche. C'est aujourd'hui un vieil homme aux cheveux blancs. Quel âge avait-il sous l'Occupation, quand il a escaladé le rocher de l'Acropole et a décroché de sa hampe le drapeau allemand ? À peine vingt ans. J'ai essayé d'imaginer la surprise et l'émotion que les Athéniens ont dû éprouver ce matin-là en constatant que l'emblème nazi ne flottait plus sur le rocher sacré. Je lui ai serré la main. Il a une main forte, lourde. « Cette main a une histoire », ai-je pensé.

Subitement, il mentionne Odysseas Elytis, le poète qui a été récompensé par le prix Nobel de littérature en 1979. Il est en train de relire *Axion Esti (il est digne)* à bord du caïque qui le conduit de Patmos à Rhodes.

La poésie d'Elytis consacre l'union du surréalisme et de la liturgie orthodoxe. Elle peut être limpide, mais le plus souvent elle demeure brumeuse comme la langue de l'Église.

J'ai été flattée de retrouver sous la plume de Miltiadis l'observation que j'avais faite pendant la messe à Saint-Étienne.

Elytis chante les passions et les miracles qui ont marqué l'histoire des Grecs avec l'emphase d'un patriarche. Peut-être brigue-t-il le statut de poète national ? Il est fier d'être grec et d'écrire dans la langue de Sappho. Je lui ai dit un jour : « La langue que vous utilisez n'a que quelques mots en commun avec le dialecte de Sappho. » Cela l'avait mis dans une colère noire. Après sa mort, je me suis trouvée un jour devant sa statue, place de la Citerne.

Il y a une statue d'Elytis à la Citerne ? me suis-je étonnée.

Elle est de bronze et elle est placée au milieu des arbres, ce qui fait qu'on ne la voit pas bien. Les lèvres du poète sont plissées, les muscles de son visage tendus, son regard est intense. J'ai eu l'impression qu'il était toujours fâché contre moi.

Les châteaux forts de Rhodes n'ont pas été bâtis par les Vénitiens mais par les chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. L'île compte également un nombre appréciable de mosquées qui attestent que les Francs l'ont cédée aux Turcs en 1522. Les Rhodiens se souviennent encore du Colosse, qui s'effondra à la suite d'un séisme : ils l'évoquent dans leurs chansons. Ils se souviennent aussi de la belle Hélène qui, paraît-il, acheva sa carrière chez eux : pour la punir des drames qu'elle avait provoqués, ils la pendirent à un arbre. Les premières fouilles ont été conduites par des Danois qui se sont empressés d'envoyer l'essentiel de leurs trouvailles à Copenhague.

J'ai visité la vallée aux papillons. Je savais que je devais frapper fort dans mes mains pour les effrayer et les obliger à s'envoler. Je les ai vus former dans l'air des nuages aussi colorés que le champ fleuri que j'avais sous les yeux. Il m'a semblé que le mot grec *petalouda* rendait assez bien compte de leur grâce. Je l'ai cependant trouvé moins léger, moins heureux que l'italien *farfalla*, qui désigne également les pâtes alimentaires en forme de papillon. L'anglais *butterfly* m'a au contraire paru plutôt malheureux (en espagnol : *mariposa*).

– Je ferai une liste des noms que porte le papillon dans d'autres langues et je te la lirai lorsque le moment sera venu de te révéler quel a été le premier mot, lui ai-je annoncé.

[...]

Prospero

Vassilis Amanatidis

Parmi tant d'auteurs qui font aujourd'hui vivre la littérature grecque, Phaéton a choisi de publier à la fin de ce Cahier de poésies consacré aux auteurs de Grèce, un texte de Vassilis Amanatidis.

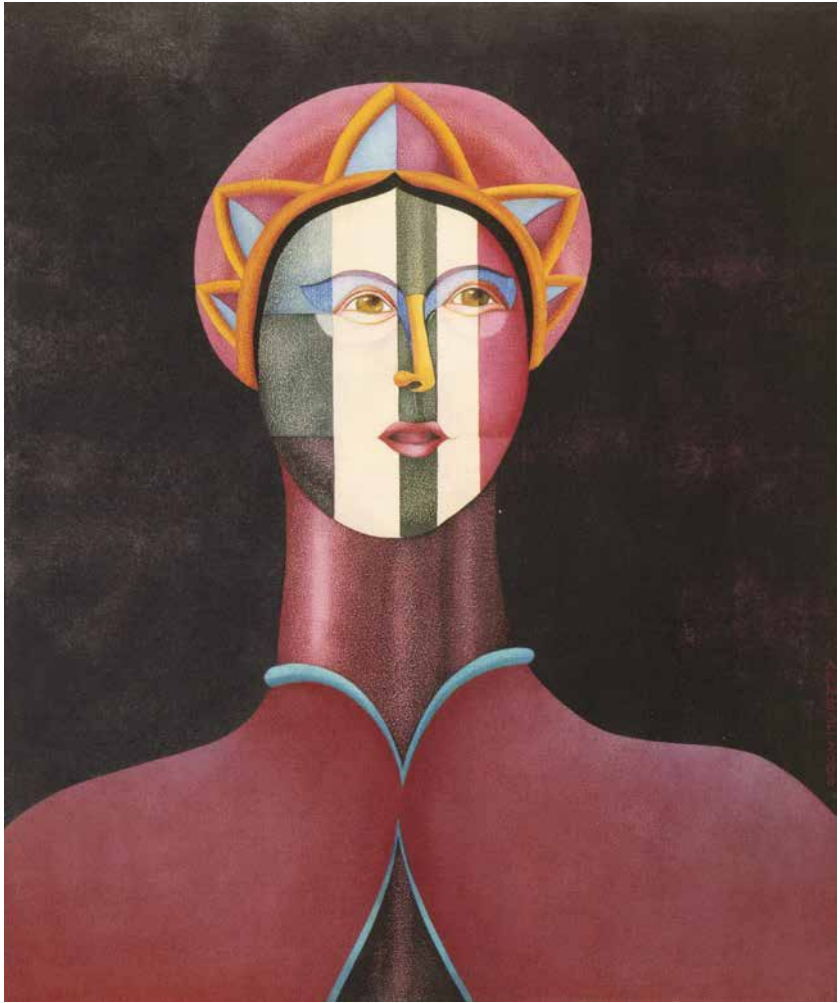
Né en 1970, Amanatidis a étudié l'histoire de l'art et l'archéologie. Traduit dans plusieurs langues, ses recueils de poèmes permettent de découvrir le renouveau d'une écriture très vive à laquelle, comme performeur, il offre physiquement sur scène un mouvement.

Phaéton a considéré qu'Amanatidis était emblématique d'une poésie qui a retrouvé tout son souffle tel que le démontre, l'ensemble de la collection *Poètes grecs du XXI^e siècle* publiée aux éditions *Le miel des Anges* (cf. Amanatidis, *Prospero*, Tome IV, p. 150) et dirigée par Michel Volkovitch (décoré, en avril 2018, par le Président Grec, de la Grand-Croix de l'Ordre de l'Honneur, pour sa promotion de la littérature grecque).

« Seul un esprit futile juge futile la poésie ». Alors, pour prolonger cette promenade aux rivages de Grèce, Phaéton, dans le Cahier *Merles Blancs* 2018 publie trois poétesses grecques qui font honneur, elles-aussi, à la science de Sappho : Katerina Anghelàki-Rooke, Andriana Ierodiaconou, Xénia Mylonaki... il y en a tant d'autres.

S'il manque en ce moment des couleurs peu importe
Il est couché sur moi face-à-face mort je crois
Ses lèvres en état de guerre civile sans rivale
Refusent de se poser l'une sur l'autre
Craignent-elles en se rencontrant de faire exploser le moi
Qu'elles transportent autour d'elles ?
Mais ces deux lèvres la sont posées sur moi
Autour de nous il n'y a pas de vent
Pas même pour soulever une plume

Là-haut le ciel est sans mouvement
La mer dehors nous la voyons souvent
Par des passages fortuits
Elle existe avec ses places fortes ses vagues
Mais nous sommes un assemblage
Béants dominant la fourmilière
Des millions de regards inlassables
Marchent sur nous et nous enveloppent
La fourmilière est habitée impitoyablement
Elle est à nous comme tout sur l'île
Elle est des nôtre si nous le voulons
Donc nous sommes aveugles comme la mer
Pour l'univers par nous fixé
Nous sommes la vision



Mia Nonna
Giuseppe Annese.
Huile sur bois, 2002.

Merles blancs

PROÈME

L'histoire d'un merle blanc (extrait du Chapitre I)

Alfred de Musset

L'histoire d'un Merle blanc (1853) est un conte d'Alfred de Musset (1810-1857) dans lequel l'oiseau albinos peut représenter tous ceux qui sont inspirés et libres. Le leucistisme du merle est aussi rare que le génie ! *Et sa blancheur l'expose plus que les autres aux prédateurs* ! Plus encore que le loup, le merle blanc désigne une chose exceptionnelle. L'humour de Musset, qui se situe entre satire, caricature ou parodie, tient à la transposition de la vie des hommes dans un univers de basse-cour tenue par des merles dans le quartier aristocratique du Marais à Paris. À l'origine *Le merle blanc* est un conte populaire. Musset pose la question de l'identité des poètes. Dans son *Histoire*, seule une « femme de plume » (incarnation probable de George Sand !?) parvient à tirer l'oiseau hors de la misanthropie dans laquelle le monde l'a plongé... Les *Contes d'Espagne et d'Italie*, *Les caprices de Marianne*, *On ne badine pas avec l'amour*, *Lorenzaccio*, *Fantasio*, *La confession d'un enfant du siècle...* *L'histoire d'un merle blanc* et tant d'autres œuvres de Musset font de lui l'un des plus grands romantiques, un merle blanc de la littérature ! (Euvres comp. éd. Charpentier, 1888)

[...]

Mon père et ma mère étaient deux bonnes gens qui vivaient, depuis nombre d'années, au fond d'un vieux jardin retiré du Marais. C'était un ménage exemplaire. Pendant que ma mère, assise dans un buisson fourré, pondait régulièrement trois fois par an, et couvait. Tout en sommeillant, avec une religion patriarcale, mon père, encore fort propre et fort pétulant, malgré son grand âge, picorait autour d'elle toute la journée, lui apportant de beaux insectes qu'il saisissait délicatement par le bout de la queue pour ne pas dégoûter sa femme, et, la nuit venue, il ne manquait jamais, quand il faisait beau, de la régaler d'une chanson qui réjouissait tout le voisinage. Jamais une querelle, jamais le moindre nuage n'avait troublé cette douce union.

À peine fus-je venu au monde, que, pour la première fois de sa vie, mon père commença à montrer de la mauvaise humeur. Bien que je ne fusse encore que d'un gris douteux, il ne reconnaissait en moi ni la couleur, ni la tournure de sa nombreuse postérité.

– Voilà un sale enfant, disait-il quelquefois en me regardant de travers ; il faut que ce gamin-là aille apparemment se fourrer dans tous les plâtras et tous les tas de boue qu'il rencontre, pour être toujours si laid et si crotté.

– Eh, mon Dieu ! mon ami, répondait ma mère, toujours roulée en boule dans une vieille écuelle dont elle avait fait son nid, ne voyez-vous pas que c'est de son âge ? Et vous-même, dans votre jeune temps, n'avez-vous pas été un charmant vaurien ? Laissez grandir notre « merlichon », et vous verrez comme il sera beau ; il est des mieux que j'aie pondus.

Tout en prenant ainsi ma défense, ma mère ne s'y trompait pas ; elle voyait pousser mon fatal plumage, qui lui semblait une monstruosité ; mais elle faisait comme toutes

les mères qui s'attachent souvent à leurs enfants par cela même qu'ils sont maltraités de la nature, comme si la faute en était à elles, ou comme si elles repoussaient d'avance l'injustice du sort qui doit les frapper.

Quand vint le temps de ma première mue, mon père devint tout à fait pensif et me considéra attentivement. Tant que mes plumes tombèrent, il me traita encore avec assez de bonté et me donna même la pâtée, me voyant grelotter presque nu dans un coin ; mais dès que mes pauvres ailerons transis commencèrent à se recouvrir de duvet, à chaque plume blanche qu'il vit paraître, il entra dans une telle colère, que je craignais qu'il ne me plumât pour le reste de mes jours. Hélas ! je n'avais pas de miroir ; j'ignorais le sujet de cette fureur, et je me demandais pourquoi le meilleur des pères se montrait pour moi si barbare.

Un jour qu'un rayon de soleil et ma fourrure naissante m'avaient mis, malgré moi, le cœur en joie, comme je voltigeais dans une allée, je me mis, pour mon malheur, à chanter. À la première note qu'il entendit, mon père sauta en l'air comme une fusée.

– Qu'est-ce que j'entends là ? s'écria-t-il ; est-ce ainsi qu'un merle siffle ? est-ce ainsi que je siffle ? [...] Que signifie la manière absurde dont tu viens de permettre de siffler ? qui t'a appris à siffler ainsi contre tous les usages et toutes les règles ?

– Hélas ! répondis-je humblement, j'ai sifflé comme je pouvais, me sentant gai parce qu'il fait beau, et ayant peut-être trop mangé de mouches.

– On ne siffle pas ainsi dans ma famille, reprit mon père hors de lui. Il y a des siècles que nous sifflons de père en fils, et, lorsque je fais entendre ma voix la nuit, apprends qu'il y a ici, au premier étage, un vieux monsieur, et au grenier une jeune grisette, qui ouvrent leurs fenêtres pour m'entendre. N'est-ce pas assez que j'aie devant les yeux l'affreuse couleur de tes sottés plumes qui donnent l'air enfariné comme un paillasse de la foire ? Si je n'étais le plus pacifique des merles, je t'aurais déjà cent fois mis à nu, ni plus ni moins qu'un poulet de basse-cour prêt à être embroché.

– Eh bien ! m'écriai-je, révolté de l'injustice de mon père, s'il en est ainsi, monsieur, qu'à cela ne tienne je me déroberai à votre présence, je délivrerai vos regards de cette malheureuse queue blanche par laquelle vous me tirez toute la journée. Je partirai, monsieur, je fuirai ; assez d'autres enfants consoleront votre vicillesse, puisque ma mère pond trois fois l'an ; j'irai, loin de vous, cacher ma misère, et peut-être, ajoutai-je en sanglotant, peut-être trouverai-je, dans le potager du voisin ou sur les gouttières, quelques vers de terre ou quelques araignées pour soutenir mon existence triste.

– Comme tu voudras, répliqua mon père, loin de s'attendrir à ce discours ; que je ne te voie plus ! Tu n'es pas mon fils ; tu n'es pas un merle.

– Et que suis-je donc, monsieur, s'il vous plaît ? et que puis-je faire ?

– Je n'en sais rien, mais tu n'es pas un merle. »

Après ces paroles foudroyantes, mon père s'éloigna à pas lents. Ma mère se releva tristement, et alla, en boitant, achever de pleurer dans son écuelle. Pour moi, confus et désolé, je pris mon vol du mieux que je pus, et j'allai, comme je l'avais annoncé, me percher sur la gouttière d'une maison voisine.

- 1 - Agnes Akérib, *En attente d'immanence*
- 2 - Katerina Anghelàki-Rooke, *L'autre Pénélope*
- 3 - Annie Coll, *Chora – Patmos – L'orage d'été*
- 4 - Louise Cotnoir, *Cariatide en marche*
- 5 - Frédéric Ducom, *Mazár e charif*
- 6 - Denis Emorine, *De toute éternité (extrait)*
- 7 - Dominique Fernandez, *Fragments d'exil*
- 8 - Laurent Fourcaut, *Pan*
- 9 - Catherine Guillery, ... *dans ce lieu sans rien*
- 10 - Andriana Ierodiaconou, *La Ville Lumière*
- 11 - Dimitris Kosmòpoulos, *Coquillage*
- 12 - Thierry Lancien, *Deux poèmes inédits*
- 13 - Pierre Landete, *Les pélicans d'or (Corinthe, août 2015)*
- 14 - Eve de Laudec, *Deux poèmes sans titre (inédits)*
- 15 - Rose-Marie Naime, *Insomnie*
- 16 - Xénia Mylonaki, *Taureau*
- 17 - Jule Nain, *Quart de Lune*
- 18 - Marie-Claude Peyvieux, *Automne*
- 19 - Anthony Phelps, *Sieste*
- 20 - Marc Rombaut, *Corps fou*
- 21 - Jean-Michel Tartayre, *Poème du printemps (extrait)*
- 22 - André Ughetto, *Porteuse de visions (extrait)*
- 23 - Mita Vostok, *Trois poèmes imparfaits*
- 24 - Charles Watson, *Inédits*

En attente d'immanence

Agnès Akérib

Agnès Akérib a travaillé pour Hachette éditions puis comme graphiste (RTL, TFi) et directrice de collections aux éditions La Méridienne, Desclée de Brouwer. Elle est aujourd'hui conseillère littéraire aux éditions Triartis où elle a signé : *Mademoiselle Rachel, l'étoile filante, Fracasse et d'Artagnan chez les Tsars*. Elle élabore aussi des adaptations de correspondance d'écrivains indomptables comme Michel de Ghelderode. Agnès Akérib écrit de rares poèmes, tel celui-ci, inédit et dédié à son frère...

Je voudrais, s'il vous plaît,
dénicher les dieux du Non-Sens !
Les connaissez-vous ?

Répondez-moi, par voies actuelles
en ondes, en brillances, en cris,
ou tout autres signes inhabituels
qui se dérobe à la raison.

Si les humains sont des dieux
Où enfouissent-ils leurs pouvoirs ?
Ma réflexion à leur égard...
se perd dans l'envers du décor.

Je demande répit pour mon âme.

Je gronde à plus soif, j'invective.
Œil myope dans un monde de sourds
tandis que s'efface peut-être
l'essence de nos origines.

Plume fichée au seuil de l'incertain,
voix en marge, lâche de chagrin,
je souhaite l'instant au futur
pour ne pas mourir de toi.

Frère, mon frère, mon amour
d'enfance et de vie, à sang
pour cent de ma solitude.
Ne t'avoir dit... ne t'avoir dit...

L'autre Pénélope

Katerina Anghelàki-Rooke

Katerina Anghelàki-Rooke est née en 1939 en Grèce. Dès l'âge de 17 ans, cédant aux encouragements de Nikos Kazantzaki, son parrain, elle publie son premier poème : « Monaxia » (Solitude). Elle étudie les langues et la littérature dans les universités d'Athènes, de Nice et de Genève. Nourrie de littératures étrangères, elle gagne sa vie en traduisant : du russe, Pouchkine, Lermontov, Maïakovski ; de l'anglais, Beckett, Sylvia Plath, Saul Bellow ; du français, Elsa Triolet. Appartenant à la génération de l'après-guerre, moins engagée politiquement, elle est à la recherche de formes inventives. Son écriture, sensuelle et souvent érotique, explore les territoires de la vie, de l'amour, de la haine et de la souffrance. Elle réexamine aussi avec ironie les mythes grecs, notamment ceux de Pénélope et d'Hélène, du point de vue des corps féminins. La qualité de sa poésie lui vaut de remporter de nombreux prix. Phaéton a choisi de publier « L'autre Pénélope » (In : *Ce que signifient les Ithaques, 20 poètes grecs contemporains*, anthologie bilingue, Biennale Internationale des Poètes en Val-de-Marne, Diffusion Le Temps des Cerises, 2013, traduction Marie-Laure Coulmin-Koutsaftis).

À travers les oliviers vient Pénélope
avec ses cheveux attachés à la va-vite
et une robe achetée au marché
bleu marine avec des petites fleurs blanches.
Elle nous explique que ce n'était pas par dévouement
à l'idée « Ulysse »
qu'elle laissait les prétendants pendant des années
attendre sur le parvis
des habitudes secrètes de son corps.
Là-bas dans le palais de l'île
avec les horizons factices
d'un amour douxereux
et l'oiseau qui par la fenêtre
ne conçoit que ça, l'infini
elle avait dessiné elle-même avec les couleurs de la nature
le portrait de l'amour.
Assis, une jambe croisée sur l'autre
tenant sa tasse de café
matinal, un peu boudeur, un peu souriant
sortant tout chaud des plumes du sommeil.
Son ombre sur le mur
marque d'un meuble qu'on vient juste d'enlever
sang d'un meurtre ancien
unique représentation de théâtre d'ombre
sur la toile, derrière lui toujours le chagrin
comme le petit seau et le gamin sur le sable

le ah ! et un cristal qui nous a glissé des mains
la mouche verte et l'animal tué
la terre et la bêche
le corps nu et le drap de juillet.

Et Pénélope qui écoute maintenant
l'impressionnante musique de la peur
les percussions de la démission
le doux chant d'une journée tranquille
sans changements brutaux de temps et de ton
les accords compliqués
d'une immense reconnaissance
pour ce qui n'a pas été, n'a pas été dit, ne se dit pas
secoue la tête non, non, non, pas d'autre amour
plus de paroles et de chuchotements
de frôlements et de morsures
de petits cris dans l'obscurité
d'odeur de chair qui brûle à la lumière.
Le chagrin était le prétendant le plus exquis
et elle lui a fermé sa porte.

Chora – Patmos – L’orage d’été

Annie Coll

Annie Coll est professeur de philosophie. Elle a signé, aux éditions L’Harmattan (2016), *Pour en finir avec le loup libéral*, une analyse critique et engagée du capitalisme. Annie Coll écrit aussi des poèmes... Phaéton en a choisi trois, extraits du recueil intitulé *N’avez-vous pas vécu ?* (Préface de Jean-Marie Berthier, éd. *Le Nouvel Athanor*, Paris, 2018).

Chora

Qui dira le grain doré de la lumière,
le pur éclat de l’aube ?

Qui inventera la caresse ?
Ta main
un soir d’été
sur mes épaules nues

Patmos

Donneras-tu plus que
ce que tu as ?

Pas encore

L’enfant saura t-il
pourquoi il joue ?

Pas encore

Les cailloux blancs de la route
brilleront-ils au soleil du soir ?

Pas encore

Nos amours mauves fermeront-ils
la porte de la peur ?

Pas avant le retour des bateaux

L’orage d’été

L’orage d’été
tel un chat
glisse sur les ardoises

Je ne connais
plus grande volupté

L’orage par effraction
entre dans ma chambre
pour m’aimer

Cariatide en marche

Louise Cotnoir

Ce poème de la québécoise Louise Cotnoir est extrait d'un recueil Hors-Série intitulé *Ouvrir le XXI^e siècle, 80 poètes québécois et français* (édité, en 2013, par la revue canadienne *Mœbius* et par une des plus grandes revues françaises de poésies *Les Cahiers du Sens*, 2013, anthologie composée par Robert Giroux, Jean-Luc Maxence et Danny-Marc). Au Québec, la poésie francophone est particulièrement riche en talents. Elle est, selon l'expression de Claude Beausoleil (auteur de la préface du Hors-Série) *une corde de plus à la lyre*. Le poème que Phaéton a choisi de publier parmi tant *d'autres possibles* est celui d'une femme qui accroche des ailes aux mots... ainsi marche sa *Cariatide*, à l'instar d'Hermès, armé de cothurnes de plumes.

Depuis la solitude
De la naissance
Le poème : battement du cœur
À la clarté nucale
Chaque mot en gestation
Pour les futurs récits
D'évasion
Car de la mémoire
Nouée
Dans les plissures
Du cordon ombilical
Où s'étrangle la langue
Sans filiation

La parole seule
Désentrave la colère
Emprisonnée
Sous la pétrification
Du domestique
Du convenable

La fabulation se faufile
En une écriture cryptée
Une vision lumineuse
Sur l'ombrageux de l'Histoire
Sujette à déflexion

Fervemment intime
Le poème : un germe
Pour s'autoriser
Un certificat d'existence
Contre l'effacement
Ô l'esprit narquois
Du regard incisif
Sur la page
Ô vertigineux maquillage
D'une Pénélope visionnaire
Occupée à démailler
Et retisser
La voûte stellaire
Au-dessus d'un siècle
À vocation de Tombeau

L'incontournable vérité
Du poème : sous l'ossuaire
Telle une résistance
Au saccage de l'âme

Mazâr e charif... (extrait)

Frédéric Ducom

Le poète Frédéric Ducom se définit comme un « ouvrier de l'écriture ». Pendant une vingtaine d'années, à Toulouse, il a travaillé comme organisateur d'ateliers d'écriture, journaliste et animateur radio puis, en 1997, a fondé les Éditions du Corbeau. En 2015, à Portets en Gironde, il a créé l'*Association 39/17* dont l'activité principale est l'édition de poésie contemporaine. Il est l'auteur d'un recueil intitulé *Un sourire qui ne ménage rien* (éd. La Centaurée, 2018, Encre de Valérie Chévert,) dont est extrait ce poème.

Mazâr e charif,
un pêcheur de congres a retrouvé une amphore
remplie de vents intacts
dès l'ouverture photographique
l'évaporation de la pellicule a reproduit l'instant
en plein vol dans l'eau
à la désapprobation de certaines sirènes
qui regardent les noyés de haut

Sur une amarre de lilas iodée
elle vagabonde insoumise
entre l'image et l'étal
l'irréel des lèvres
posé sur l'acajou

De toute éternité (extrait)

Denis Emorine

Poète, essayiste, nouvelliste, dramaturge..., Denis Emorine collabore à la revue littéraire *Les cahiers du sens* et dirige deux collections de poésie aux éditions du Cygne. Il est rédacteur en chef de la revue roumaine *Cronica* (Iasi). Parmi ces premiers ouvrages, on retiendra ceux publiés par *La Bartavelle éditeur* : *Sillage du miroir* (1994), *Ciseler l'absence* (1996), *Par intermittence* (1997). Ce poème est extrait d'un recueil (*De toute éternité*, éd. Le Nouvel Athanor, 2012) préfacé par Flavia Cosma, poétesse canadienne, Directrice de l'*International Writers and Artists Residency* (Val David, Québec).

Je reviendrai de l'autre côté du monde
Pour te contempler encore une fois
Il me suffira d'étendre le bras
Vers toi
Pour prendre mon envol dans la nuée
Des mots
Du moins j'aimerais le croire
Encore une fois
Mais j'enlacerai seulement une poignée
De terre
Un fragment de rêve
Ou une parcelle d'illusion

Les mots ne me répondront plus
Ils ne regarderont plus dans ma direction
Comme à l'accoutumée
J'aurai beau claquer des doigts pour attirer
Leur attention
Les implorer d'une voix douce
Le monde cessera de répondre à mon attente
Il coulera entre mes doigts morts
Jusqu'à la fin des temps

Fragments d'exil

Dominique Fernandez

Les souvenirs d'exilés Espagnols contenus dans l'ouvrage du psychanalyste Dominique Fernandez (*Fragments d'exil*, éd. N&B, Toulouse, 2015) ont été d'abord recueillis, par l'auteur, aux cours de nombreuses interviews puis mis en scène pour le théâtre (La Cave Poésie de Toulouse, 2009). Dominique Fernandez nous parle finalement de tous les exilés de tous les temps de tous les jours... ceux de Méditerranée, chacun face à la mer posant son *mocador de farcell*... plein de souvenirs, plein d'une vie perdue, plein du désir d'une nouvelle vie, plein des combats passés et à venir. Phaéton a choisi de publier « le début et la fin » de l'ouvrage de Dominique Fernandez.



J'ai acheté *cette* valise, en juillet 1936, à Barcelone... aujourd'hui, j'ai l'impression de l'avoir toujours pendue à mon bras. C'est avec elle, en juillet 39, que j'ai quitté ma maison, avec elle que j'ai quitté mon village, avec elle que j'ai quitté mon pays et tous mes souvenirs, avec elle que j'ai laissé derrière-moi mon enfance, avec elle que j'ai passé la frontière, *la raya*.

Maintenant, elle est posée là, sur la terre de l'exil mais son poids tire toujours sur mon bras... elle est comme... un *mocador de farcell*, ce grand mouchoir que l'on noue aux quatre coins pour porter ce que l'on peut de la vie...

Cette valise est lourde du poids de ma peine, elle est lourde du fardeau de ma peur... déborde de l'angoisse qui me saisit toujours...

[...]

Un homme répond un à son enfant de dix ans, ils parlent en français ou en espagnol.

– C'est quoi l'exil papa ?

– C'est balayer le sable du désert...

– À quoi ça sert papa ?

– Ça occupe... et c'est tout.

– ¿ Eso es todo ?

– Eso es todo. El cuerpo está ocupado... la cabeza está preocupada... pero fíjate hijo, fíjate bien... borrando el polvo del pasado vas descubriendo a menudo las huellas de tus pasos que inventan el camino.

– Mais, papa, je ne les vois pas !

– No mires nunca con los ojos, no escuches nunca solo con las orejas. Abre tu entendimiento profundo, tu corazón, tu pensamiento, tu inteligencia... y tus sueños...

– ... y tus sueños.

Pan

Laurent Fourcaut

Professeur de lettres, Laurent Fourcaut est rédacteur en chef de *Place de La Sorbonne*, revue internationale de poésie de l'Université Paris-Sorbonne, université dont il est membre émérite. Spécialiste de l'œuvre de Jean Giono, il collabore aussi à la Revue des Lettres Modernes. Son dernier ouvrage de poésie, *Joyeuses Parques*, dont est extrait ce « sonnet », est publié aux éditions Tarabuste (coll. Douce B.A.T., 2017).

Un type s'est suicidé à Hébérevon
c'était dans le journal pourtant le ciel est classe
bleu tendre avec des nuages crémeux sauvons
un reliquat d'espoir de la sociale casse

– l'air acide et léger passerait un savon
à la mélancolie atroce dans sa nasse
on est pris et on va dans l'épouvante où vont
les pauvres qui n'ont pu s'arracher à leur crasse.

tu n'imagines pas un dimanche à Saint-Lô
en novembre le seul bistro ouvert est nase
familles-je-vous-hais y consomment de l'eau
additionnée de sirop souhaitons qu'écrase

ces affreux le vieux Pan sous ses méchants sabots
le nettoyage ultime confié aux corbeaux.

... dans ce lieu sans rien

Catherine Guillery

Vice-Présidente de la Société des Amis de la Poésie de Bergerac, Catherine Guillery est aussi membre de l'Académie des Lettres et des Arts du Périgord. Avec son conjoint, l'écrivain Serge Montigny, elle consacre sa vie à l'écriture de poèmes, de nouvelles ou de pièces de théâtre. ... *dans ce lieu sans rien* est extrait de *L'éternité en marche* (éd. Les Amis de la Poésie de Bergerac, 2009). Catherine Guillery est aussi l'auteur de : *À piano muet* (éd. Fédérop, 2011 – Grand Prix de Littérature du Périgord), *Le retour d'Ulysse* (Théâtre, éd. Orage-Lagune-Express, 1992), *De la montagne Sainte Geneviève* (éd. Le Serpolet, 2008 – Prix ARDUA), *Les épines du bien, poèmes* (bilingue Français / Grec, éd. T. Anagnostou, Athènes, 1991). *Domicile fixe* est son dernier recueil de poésies (éd. du Jais, 2018).

... dans ce lieu sans rien,
sans lieu même où y être
est une présence secrète
une présence qui s'engendre
et dont l'invisible naissance
dans le clair de la nuit
s'entrouvre comme un fruit.

Ainsi, il y a bien un monde
au-delà du bruit, du souci,

il y a bien un lieu, un monde,
un être
encore endormi.

Andriana Ierodiaconou est née à Chypre. Après des études de biochimie à Oxford, elle a travaillé comme journaliste puis s'est consacrée à l'écriture. Elle publie ses poèmes principalement dans des revues chypriotes ou anglaises. En France, pays dans lequel elle vit, seulement quelques textes ont été traduits, en 2013, par Michel Volkovitch à l'occasion du festival « Voix de la Méditerranée » à Lodève. Le poème, choisi par Phaéton (écrit en grec et en anglais par l'auteur), a été traduit en français par Gabriel Landete. Il est extrait du recueil intitulé *The tawler, poems 1977-2015* (Moufflon Publications Ltd, Nicosie Chypre, 2016).

«Θα έχουμε πάντα το Παρίσι»

Ασημένια πόλη
η βροχή της σε χαϊδεύει – πίστεψέ με
ομίχλη τρυφερή
ενώ οι έρωτες ορμούν και σβήνουν
στες δύο όχθες του διπλού Σηκουάνα.

Κάτι σαν φως – σαν ήλιος – σαν διαμάντια
σαν γιρλάντα γιορτινή –
και όμως το άλλο
κοφτερό, μεταλλικό, στην άκρη
του μαγεμένου κύκλου, στο σκοτάδι –

Μα να ο Απρίλης – ροζ φιλί – και πάλι
όλο παιδάκια στο Γκινιόλ του Λουξεμβούργου
και μας ξανακερδίζει (με ευκολία!)
η όμορφη καρτ-ποστάλ.
Παρίσι!

« *We'll always have Paris* »

Argent city...
its rain caresses you - believe me -
when I say a tender mist
while passions surge and flicker out
on the two bank of the binomial Seine...

Something like light - like diamonds -
like the sun - like a festival garland -
yet the other...
sharp metallic, on the edge
of the enchanted circle, in the dark -

Then it's April - a pink kiss - once more
all little, at the Luxembourg Guignol
and we're won again
(it isn't hard!)
by the lovely picture-postcard. Paris!

« *Nous et Paris toujours* »

Cité couleur argent...
sa pluie vous caresse - croyez- moi -
si j'évoque une douce brume
quand les passions vont et viennent
sur les rives en duo de la Seine peut-être...

Quelque chose comme la lumière - comme diamants - comme Soleil
- une guirlande de fête -
et... de l'autre côté
une pointe métallique, sur le seuil
de la voûte ensorcelée de la nuit -

Quand Avril vient - un baiser rose - encore
avec les enfants, au Guignol du Luxembourg,
nous sommes tous vaincus à nouveau
(et sans peine !)
par cette belle carte postale : l'image de Paris !

Coquillage - Ὀστρακο

Dimitris Kosmòpoulos

Dimitris Kosmòpoulos est né dans le Péloponnèse en 1964. Il écrit une poésie profondément proche de la tradition lyrique. Mais Kosmòpoulos est aussi passionné par la modernité : sa plume est riche de ses études de droit, de philosophie, de théologie... mais aussi de ses expériences d'essayiste, journaliste ou traducteur (de poésie anglaise et française). Il est notamment édité par Michel Volkovitch qui fait « entendre » en France tant de poètes de Grèce. *Coquillage* est extrait du Volume IV de la collection *Poètes Grecs du XX^e siècle* (Éditions *Le miel des anges*, M. Volkovitch, 2016).

J'erre sans but dans la cité de pierre. Je suis las d'attendre. Des plantes carnivores pendant aux fenêtres comme des larmes, inondent les rues. Le soleil neige sans pitié, changeant tout en marbre. Il n'y a plus personne. Seul Argos, le chien de mon père, édenté, boiteux, m'accompagne en pleurant et reniflant. Il faut que je construise un radeau ou une barque. Dois-je monter au sommet de la montagne, et comme j'en rêvais enfant prendre un roseau pour toucher le ciel ? Si mon père est mort, je trouverai un outil pour l'exhumer.

Petit, quand tombait la pluie, je sortais et, trempé, je disais que les éclairs et le tonnerre étaient des signes envoyés par mon père. Il n'y a plus personne. Je m'en irai, m'élargirai. L'attente est ma maison et mon arbre.

Ulysse – grossesse nerveuse ou graine de loup – : je laisse pour toi ces mots gravé sur un galet du rivage. Si jamais tu reviens...

Fils adoptif, j'ai pris le deuil du ciel et me voilà tranquille.

Τριγυρνῶ ἄσκοπα στὴν πέτρινη πολιτεία. Κουράστηκα νὰ περιμένω. Σαρκοβόρα φυτὰ κρέμονται ἀπ' τὰ παράθυρα σὰν δάκρυα, πλημμυρίζουν τοὺς δρόμους. Χιονίζει ὁ ἥλιος ἀνελέητα κι ὅλα τὰ μαρμαρώνει. Δὲν ἔμεινε κανεὶς. Μονάχα ὁ Ἄργος, τοῦ πατέρα τὸ σκυλί, ξεδοντιασμένος καὶ κουτσός, μὲ συνοδεύει μὴζοκλαίγοντας. Νὰ φτιάξω μία σχεδία, ἕνα σκαρί. Ἦ μήπως ν' ἀνέβω στὴν κορυφὴ τοῦ βουνοῦ, κι ὅπως μικρὸς ὄνειρευόμουνα, νὰ πάρω ἕνα καλάμι ν' ἀκουμπήσω τὸν οὐρανό; Ἄν πέθανε ὁ πατέρας μου, θὰ βρῶ ἕνα σίδερο νὰ τὸν ξεθάσω.

Μικρός, ὅταν ἔβρεχε ὁ καιρός, ἔβγαίνα καὶ γινόμενον μούσκεμα κι ἔλεγα οἱ ἀστραπὲς καὶ τὰ μπουμπουνητὰ εἶναι σήματα σταλμένα ἀπ' τὸν πατέρα. Δὲν ἔμεινε κανεὶς. Θὰ φύγω, νὰ πλατύνω. Ἡ προσδοκία εἶναι τὸ σπίτι καὶ τὸ δέντρο μου.

Ὀδυσσεά, ἀνεμογκάστρι καὶ λυκόπιασμα, σοῦ ἀφήνω τοῦτα τὰ λόγια, σὲ βότσαλο τοῦ Γαλοῦ χαραγμένα. Μπὰς καὶ γυρίσεις.

Μπήκα ψυχοπαίδι στ' οὐρανοῦ τὸ πένθος κι ἡσύχασα.

Deux poèmes inédits

Thierry Lancien

Après des études de Lettres modernes et de linguistique, Thierry Lancien a d'abord été enseignant en Bretagne avant d'assurer des missions de diffusion et de formation en la langue française notamment en Grèce, Espagne et Grande-Bretagne. En France, il a été formateur de professeurs de français étrangers et a travaillé dans un centre de diffusion du français à l'ENS de Saint-Cloud. Auteur de livres et d'articles sur la didactique des langues, la transmission des savoirs, il s'est ensuite consacré à l'étude de la communication par l'image. Il est membre du laboratoire MICA (Médiations, Informations, Communications, Arts), spécialiste de la sémiologie de l'image et de sémiotique des médias. De 2002 à 2012, il a enseigné à l'Université de Bordeaux dans le département communication, à l'Institut de Journalisme Bordeaux Aquitaine et à l'IEP. Il se consacre aujourd'hui à sa passion : la poésie. Il a publié, en 2017, *L'absolu des paysages* (éd. Le pas tranquille) et des textes dans les revues *À l'index* et *Souffles*.

Le marcheur sur l'eau
parti à la recherche
de quelque note absolue
du bleu parfait
et de l'odeur des vagues
témoignera un jour

du défi du soleil
dans la marée du soir
comme un éclat qui ravive

de la mémoire du sel
du sable et des algues
qui roule et murmure

*

C'est étrange avait dit le berger,
à ce matin si blanc :
ce soleil coupé en deux
dans la glace... et
ce bâton d'olivier brisé...

L'avenir peut-il encore nous faire signe
à travers ce grand vide ?

Les pélicans d'or - Οί χρυσοί πελεκάνοι

Pierre Landete

Les pélicans d'or, (Corinthe - Κόρινθος, Αυτ – Αύγουστος, 2015) est extrait d'une série de poèmes traduits en grec par Michèle Valley (en cours d'édition). Biographie p. 328.

Le vent dessine au large
avec des pélicans
des collines d'eau claire.

Στα ανοιχτά, ο άνεμος
σχεδιάζει με πελεκάνους
λόφους από λαμπερό νερό.

Tes rides, pêcheur,
comme du canal les falaises,
se creusent à l'oblique du soir.

Βαθαίνουν οι ρυτίδες σου, ψαρά,
όπως της διώρυγας τα πρανή
στο πλάγιο βραδινό φως.

Ton sang bât sous la tempe
et cogne la mer la roche
ta peau à fleur de sel.

Η θάλασσα χτυπάει στα βράχια
και το αίμα στον κρόταφο,
το δέρμα σου άνθος αλατιού.

Au marbre de la nuit, monte
de l'Égée, en éther, l'indigo,
le port avale ton bateau.

Στο μάρμαρο της νύχτας, ανεβαίνει
από το Αιγαίο με το κύμα, το λουλακί,
το λιμάνι καταπίνει το σκάφος σου.

La griffe des étoiles perce
la voie d'écume et moutonne
à l'amarre le rêve ou son ressac.

Η νυχιά από τα αστέρια
διαπερνά την αφρώδη πορεία,
προσδεμένο είναι το όνειρο.

De ses rayons la Lune martèle
en sillon la profondeur des eaux,
miroir où volent des pélicans d'or.

Με τις ακτίδες του, το φεγγάρι
αντανακλά το αυλάκι του σε γωνίες
όπου πετούν χρυσοί πελεκάνοι.



η γάτα

Le chat.

Photographie Pierre Landete.

Cyclades, août 2009.

Deux poèmes sans titre (*inédits*)

Ève de Laudec

Ève de Laudec est née à Paris, a vécu en Afrique... puis s'est installée à Bordeaux pour écrire. Finaliste du prix Hervé Bazin 2011 (Nouvelle -Revue Harfang), elle est l'auteur de trois recueils de poésies *Crilence*, *Les petites pièces rapportées*, *Ainsi font 2017* et publie dans diverses revues dont *Ce qui reste*, *Cairns*, *Rivages*, *Rouges* (Maison de la poésie de la Drôme). Ève de Laudec anime un site internet et une émission de radio consacrés à la poésie (cf. référence in Phaéton 2017, in Merles Blancs).

Culminant
Le soleil donne sa part de joie
À la terre
Médusée

Un rai jaune
Tranche le sentier

De deux mondes inégaux
Choisir l'ombre
Ou le reflet ?

Il fait si froid
En multitude

*

J'ai planté dans la cour
L'arbre à paroles
Pour qu'un matin

Quand le coq chantera par
Trois fois
Quand le temps dévidera sa pelote
En d'interminables pistes
Qui se recroiseront
Quand les pas perdus
Auront pris racine dans la glaise du fleuve
Quand les yeux de l'hiver
Sauront rendre le gel

Pour qu'un matin
Tu dises ton retour
En accrochant tes mots
Aux branches orphelines

Insomnie (extrait)

Rose-Marie Naïme

Rose-Marie Naïme, « née en 1939, a grandi à Paris dans les ruelles populaires aujourd'hui disparues du XVIII^e arrondissement... avant de découvrir sa seconde patrie : une île grecque... » nous dit la préface de son recueil de poèmes *À fleur d'ailes* (éd. Le nouvel Athanor, Paris, 2014 - le texte présenté ici est un extrait du poème intitulé *Insomnie de Pentecôte*).

[...]

Notre maison sent le bon pain
Le fenouil le jasmin
En hiver le feu de bois
À l'automne le ferment
Du vin de nos raisins

Il est plus que minuit
La maison me dit
De ne pas dormir
Je me lève

Mes pieds nus
Attentifs à toute fraîcheur
Poussant la porte bleue
Je sors

Dans la petite cour
Le chèvrefeuille et l'oranger
S'aiment à haute voix
Et sans plus se cacher
Le crient par-dessus le toit

Des oiseaux
Dans la nuit s'égosillent
...

Le chat
... gris
Que je devine dans le noir
Me dit qu'il sait tout ça
...

Puis je rentre dormir
Un brin de chèvrefeuille sur l'oreiller
[...]

Xénia Mylonaki est née à Athènes en 1965 et vit à Paris. Dans les années 80', elle suit en France des études en biochimie avant de se consacrer à la littérature. En 2000, elle participe à une anthologie de poésies en français *Tisser les mots contre la nuit* (éd. L'Harmattan, Paris). En 2004, elle collabore à la *Revue Bacchantales* 34 et, en 2007, à la *Revue Pas* dans laquelle quelques poésies sont présentées en grec et en français (*Taureau* - extrait de *La Troisième nuit*, éd. Gavrilidis, Athènes, 2006 & *Revue Pas*, éd. L. Mauguin, 2007). *Le pêcheur d'oursins* (éd. Laurence Mauguin, 2011) est son dernier recueil.

Le taureau entra dans l'arène
étendit des ailes
comme des couteaux
emporta des corps de femmes.
Quand soudain il s'arrêta
des cris au sol tombèrent.
Saisi encore de fougue
il souleva les yeux.
En virtuose
il lacéra de sa lyre
les soifs anciennes.
Gouverneur d'une mort sans fin
il dansa
en attrapant dans les traces de ses pas
les respirations
des gradins anéantis
une mer de délivrés
au sort d'un pourpre combat.
La sueur se mêla
à l'odeur de la bête puissante
traversa sa peau dure et épaisse
cloua ses entrailles.
Fier sur ses pieds trapus
il secoua la tête en arrière
rugit
déchira la terre
le ciel s'abattit.
Le drapeau blanc
sonna la fin.

Ο ταύρος μπήκε στην αρένα
έβγαλε φτερά
μαχαίρια
πήρε κορμιά
γυναίκες.
Κι όταν αιφνιδιαστικά σταμάτησε
κραυγές πέσαν στο χώμα.
Η ορμή τον πήρε ξανά
ξεσήκωσε τα μάτια.
Δεξιότηχνης οργανοπαίκτης
ξέσκισε με τη λύρα του
δίψες αρχαίες.
Κυβερνήτης ενός θανάτου δίχως τέλος
χόρευε
παγιδεύοντας στα χνάρια του
αναπνοές
εξουθενωμένων κερκίδων.
Μια θάλασσα παραδομένων
στη μοίρα της πορφυρής σύγκρουσης.
Ο ιδρώτας τους ανακατεύτηκε
με την οσμή του παντοδύναμου ζώου
διαπέρασε το σκληρόπαχο δέρμα του
κάρφωσε τα σωθικά του.
Περήφανος στα κοντόχοντρα πόδια του
τίναξε το κεφάλι προς τα πίσω
βρυχήθηκε
έσκισε τη γη
ο ουρανός σφωριάστηκε.
Το λευκό πανί
σήμανε το τέλος.
Νικητής
ή
πληγωμένος από την ίδια τη δύναμή του
έφυγε πατώντας δίχως έλεος
στο κορμί του πλήθους
που κοίτονταν ξέπνεο
στη μέση της αρένας.

Quart de Lune

Jule Nain

Jule Nain est passionnée de littérature française, anglophone et russe. Elle écrit depuis l'enfance des nouvelles et des poèmes. Après avoir obtenu son baccalauréat, elle a connu des années difficiles et affirme : « je m'en suis sortie parce que les mots retenaient ma tête sur mes épaules ». Elle écrit actuellement un roman.

Carré de lune
couleur de cendre
à tes quatre angles
morceaux d'échine

je me tapis

profane

au corps déshydraté d'amour

Toile nocturne
tissée d'argent
entre tes mailles
perles d'asphalte

je me répands
et me distille

poussièreuse

au paillason du firmament

Automne

Marie-Claude Peyvieux

Marie-Claude Peyvieux est professeur de Lettres, comédienne, animatrice d'atelier d'écriture... Elle a publié six recueils de poésie aux éditions Le Tilleul. Ce poème inédit est extrait d'un ouvrage en préparation intitulé *Saisons*.

Une branche rouge
Arbre flamboyant dans le gris des jours plus courts
Et la pluie

Les couleurs vives surprennent
Comme un coup de phare ou un coup de glaive
Qui déchire

Instant éblouissant

On s'en souviendra dans l'hiver dépouillé
Comme la braise au cœur des cendres

Les couleurs de l'automne clignotent
Signalent en moi ce qui bat
Parmi les larmes

Sieste

Anthony Phelps

Le poète et romancier Anthony Phelps est né en Haïti en 1928. Exilé au Canada en 1964 après un séjour dans les prisons haïtiennes, il s'établit à Montréal où il fait du théâtre et du journalisme. Auteur d'une œuvre considérable traduite en plusieurs langues, il a obtenu deux fois le Prix de poésie « Casa de las Américas » à Cuba et le Grand Prix de Poésie de l'Académie Française en 2017. *Sieste* est un poème d'une anthologie intitulée *Ouvrir le XXI^e siècle, 80 poètes* (du Québec et de France) co-édité par les éd. Moebius et Les Cahiers du Sens (2013).

Qui de nous deux savait
jusqu'où retentiraient nos rires
Dans la trêve de l'eau
ton corps se fait une peau proche de la mienne
En mains mêlées
nous vivons dans la persistance du jour
attentifs à l'appel de nos gestes courbés
et dans la géométrie du rêve
muscles et nerfs noyés
le temps coule en présages circulaires
Ô vie lovée Ô vie larguée

Qui de nous deux savait
jusqu'où s'élèveraient nos jeux
Une porte qui grince
le chant de draps froissés
la parole en noyau
dans la nuit douce des métaux
et sur les rides éblouies du mur
la floraison vorace du midi

Corps fou

Marc Rombaut

Marc Rombaut est né en 1939 à Gand (Belgique). Romancier et poète, il est également journaliste et critique d'opéra. Un long séjour en Guinée lui a ouvert les portes de la poésie et de la conscience politique, selon ses propres dires. Il vit aujourd'hui entre Bruxelles et Antibes. Ce poème fait partie du recueil *Corps cassé...* extrait du livre qui rassemble ses œuvres poétiques complètes éditées par le Nouvel Athanor en 2017.

Corps fou

et toi dans la foule.

Sur des villes étrangères

le souffle de ton passage

et toi dans la foule.

Corps mon corps froissé

et glacé par l'attente

étalé sur toutes les villes où tes pas résonnèrent

et toi dans la foule.

Les feuilles déçues se plantent dans la terre

à l'approche des vents rudes

Je cherche abri et lumière sur la cime des grands arbres

J'offre mon corps à tous les regards

et toi dans la foule.

Ne viens pas par derrière

Je tomberai

À cause de l'éclair

À cause du mirage

À cause de l'attente

et toi dans la foule.

Foudre !

Orage et ta voix

Délire et ta voix

Vents Vents et toujours ta voix

Foudre !

Crachée sur toutes les villes étrangères

et toi dans la foule.

Corps fou mon corps déformé

Sans nulle ressource que ton corps crispé

Ma main seule cherchant ton ombre hautaine

et toi dans la foule

Corps froissés

Corps glacés

Corps déformés

Corps crispés

Mon corps nos corps

Corps fous.

Poème du printemps *(extrait)*

Jean-Michel Tartayre

Jean-Michel Tartayre est professeur de lettres à Toulouse. Passionné de théâtre et de poésies, il publie dans de nombreuses revues littéraires dont *L'arbre à paroles*, *Isis...* et fait partie du comité de rédaction d'*Encres vives* dirigée par l'écrivain Michel Cosem. En 2016, il a reçu un Grand Prix de Poésie lors du XI^e salon du livre de Toulouse pour son recueil *Vers l'été* (éd. N&B suivi de *Fractions du jour*).

... à mon oncle Bernard

Aux soirs bleus, les parfums
De jasmin et de chèvrefeuille

Ont retenu le passage du soleil

Et s'exprimant dans l'air,
Empruntant les chemins de la mémoire

Jusqu'à ces jardins de Rabat
Où l'on se revoit enfant
Parmi des mélodies aux contours vagues,

Les rires d'innocence.

Porteuse de visions (extrait)

André Ughetto

André Ughetto est rédacteur en chef de *Phoenix* (Cahiers littéraires internationaux - Marseille, Revue trimestrielle). Il collabore également à la Revue des Archers (Marseille) et à la Revue Osiris (Old Deerfield, Massachusetts, USA). Il a traduit divers ouvrages dont *Maisons perdues* d'Eugenio de Signoribus (éd. La Feugraie, Paris, 2013 - italien / français), *Ce que l'eau sait*, de Sam Hamill (éd. Temps des cerises, Paris, 2016 - anglais américain / français), *Ce désir obstiné, je le dois aux étoiles*, anthologie du *Canzoniere* de Pétrarque (éd. Le Bois d'Orion, 2002 - italien / français). Le poème présenté ici est un inédit. Édifices des nuages (éd. Ubik, Marseille, 2015) est le dernier recueil de poème d'André Ughetto.

Midi bleu cru sous mille crêtes blanches,
après-midi d'aluminium illuminé,
soir qui se grise de rouge ou de rosé
ou qui se tache de noirs nuages bas

Porteuse de visions
la houle nous ressasse
entre ses blocs de millénaires
les brefs étés de nos enfances

Frôlé d'une méduse
l'enfant avait pâli
de souffrance ajoutée
aux délices du bain

C'était si brusque et merveilleux
Le partage avec la jeune fille offerte
à la patine du soleil

ses yeux clos éludaient
la question que posait le regard
du garçon intimidé

Sur une plage grecque
où des soldats dansaient...
marquant le pas des nudités
défilant sur la rive

Face grêlée des rocs
où des lézards se cachent,
la marche est solitaire
l'herbe rase piquante

Qui croira que la mer
n'est mue que par les vents
et ce jeu compliqué de toupies
de la Terre à la Lune

[...]

Trois poèmes imparfaits

Mita Vostok

Mita Vostok a d'abord suivi un enseignement au Conservatoire d'Alger, sa ville natale. En 1962, elle arrive à Paris. Elle est diplômée en Lettres modernes (Paris-Sorbonne), de l'École des Beaux-Arts de Versailles (photographe-plasticienne) et de l'Institut Français de Presse. Elle a publié, en 2013, deux recueils de poésies *Les festins de Zuina* (éd. *Le Frisson Esthétique*) et *Petite suite maghrébine* (éd. Colonna). *Les revues Mélusine* (revue d'études surréalistes), *La Traductière* (poésie et d'art visuel), *Musa d'un Populu* (revue poésie corse contemporaine), *Proza 21* (revue roumaine) et *Phaéton* accueillent son travail. Ces *Trois poèmes imparfaits* sont extraits d'une série inédite de dix.

le ciel plane j'avance
une histoire commencée
longtemps naguère
du bleu parfois en l'instant rien
j'agite les mots

le flou revendique
la nuance s'affirme
l'opaque remisé le mystère estompé
âme implosée
les doigts se posent définitifs
 définitifs

nomade de ton sol
héritière du rien
les volutes de tuf
te propulsent
avenir protéiforme

semelles noires
vous portez les impétrants
fidèles compagnes
tel le peintre et sa palette
aux nuances amères des cœurs épris

être toujours d'ici
être toujours de là
et comme l'olivier du Sahel me le dit
sois d'ici sois de là

calligraphie au noir de feu
la poussière du temps
enrichira l'incrustation
du voyageur de Barbarie envoyé
un jour de *bel aubépin florissant*

Inédits (in *Seins noirs*, extraits)

Jean Watson Charles

Né en Haïti, Jean Watson Charles, poète et écrivain, a fait des études de Lettres Modernes et de sociologie. Il est l'un des coordonnateurs de la revue *Legs et Littérature*. Il a publié trois recueils de poèmes dont *Le chant des marées* (éd. Unicité, 2018).

Je ne suis d'aucun pays d'aucune ville
Je suis celui qui connaît le chant de la maison
Et les regards posés sur les chemins en nuages blancs
Telles des paupières funèbres
Les empreintes du soleil ont laissé dans les cœurs
Des hommes un grand souffle pour irriguer les fenêtres
Seule la soif dira la genèse des champs du blé
Et l'eau des ruisseaux sortira de tes seins
Telle une fleur dans sa tombe
Je suis ce ciel las qui bâte dans tes poumons au levé du matin
Et semblable à ce fleuve témoin de ta jeunesse

J'aimerais qu'un jour le soleil soit aussi mat
Que le temps qui nous sépare
J'aimerais que tu sois le vent qui irrigue les terres
Et les vêtements portés par ces chiens nocturnes
Tu m'as toujours dit : la nuit est une ville en triangle
Et le ciel est un mur de pierres évidées
Mais aussi une ombre qui se défait
Dans les terres propices
Il n'y pas d'autre vie qui soit belle que celle du vent
Celle portée par tes seins

Que signifie cette tempête aussi vaste
Que tes doigts raidis sur ce tableau ?
Aurait-elle un nom ou une voix
Qu'on ne pourrait pas entendre ?
Le chien mange le néant et laissant
La nuit nue comme un cadavre
Le ciel parle de toi comme l'ouragan qui mordait la glèbe



La ptochéia.
Salima Arbani.
Encre sur papier.

Les Républicains espagnols de « La Nueve »

Alain Chasseraud

à Marie-Christine, qui m'a offert mon premier livre sur la guerre d'Espagne

Alain Chasseraud, qui fit toute sa carrière dans l'Aviation Civile, est un homme passionné par la littérature et l'histoire contemporaine. Avec cet article, il nous invite à mieux connaître une période tragique de l'Espagne symbolisée par la *Saga* des hommes et des femmes qui ont eu un engagement unique pour la liberté, l'émancipation et à la lutte contre tous les fascismes et les totalitarismes. « La Nueve », est le surnom de La IX^e Compagnie du Régiment de Marche du Tchad faisant partie de la II^e Division Blindée ou Division Leclerc dont un des faits d'arme les plus connus est la participation à la Libération de Paris dès le 24 août 1944...

Aucun de ces hommes n'eût la prétention d'écrire l'Histoire. Chacun d'eux y participa en tant que combattant et témoin d'exception. Les historiens et les politiciens se sont très peu intéressés à eux¹.

Le samedi 26 août 1944, pour célébrer la libération de Paris, une descente triomphale des Champs-Élysées est organisée, au premier rang de laquelle se trouvait le Général de Gaulle entouré de membres du Conseil National de la Résistance et du



Aux Espagnols morts pour la France
Pablo Picasso. (1947)
Museo Nacional de la Reina Sofia - Madrid

1 Evelyn Mesquida, *La Nueve, 24 août 1944*, Paris, Le Cherche Midi, 2011, p. 179.

Gouvernement Provisoire de la République Française. L'ouverture et la protection de ce défilé sont confiées à la 9^e compagnie, dite « La Nueve », compagnie du 3^e bataillon du Régiment de Marche du Tchad, une composante de la 2^e Division Blindée, aux ordres du général Leclerc, dont les half-tracks², conduits par des Républicains espagnols, portent les noms de Guernica, Teruel, Guadalajara et Résistance. Cette présence de Républicains espagnols, pour assurer la protection du général de Gaulle et des personnalités qui l'entourent, semble surprenante et nous interpelle comment et pourquoi se trouvaient-ils, là, dans un régiment de l'Armée française de la Libération ?

Le 16 novembre 1938 marque la fin de l'une des plus grandes batailles de la Guerre d'Espagne, la bataille de l'Èbre. La défaite des Républicains, malgré le soutien des volontaires des Brigades Internationales³ et l'aide de Staline, face aux Nationalistes, soutenus en hommes et en matériel par Hitler, Mussolini et Salazar, précipite la fin de la guerre⁴. L'offensive sur la Catalogne pouvait commencer. Barcelone tombe le 26 janvier 1939 et l'ensemble de la *Generalitat de Catalunya* le 9 février. Madrid, Valence et Alicante tombent fin mars. L'immense exil : « *La Retirada*⁵ », pour les populations civiles et les troupes républicaines commence. La Grande-Bretagne et la France reconnaissent l'État franquiste, la fin de la République est consommée. Début mars, le maréchal Pétain est nommé ambassadeur de France en Espagne.

Dans un communiqué du 1^{er} avril émanant du journal officiel de son quartier général, célébrant sa troisième année triomphale, le généralissime déclare la fin de la guerre. « Ce jour, l'armée des rouges est captive et désarmée et les troupes nationales ont atteint leurs derniers objectifs militaires. La guerre est terminée ! Burgos, 1^{er} avril, année de la victoire. Signé : le Général Franco⁶ ».

Si les opérations militaires sont terminées, la répression, les exécutions et les persécutions contre les Républicains dureront encore jusque dans les années cinquante. Parmi les messages de félicitations adressés à Franco, celui du Pape Pie XII :

[...] Élevant notre cœur vers le Seigneur, nous adressons nos sincères remerciements

2 Autochenille blindée, transport de troupes, fabriquée aux États-Unis d'Amérique.

3 C'est le 18 septembre 1936, que l'Internationale communiste (*Komintern*), réunie à Moscou, décide de recruter des volontaires de tous les pays, pour combattre le fascisme au côté des Républicains.

4 Cette guerre débute, lors du coup d'état de militaires espagnols, le 17 juillet 1936, sinistre prélude à la Seconde Guerre mondiale.

5 Signifie « retraite » en français, dans le sens militaire du mot.

6 Véronique Olivares, Michel Reynaud et Pierre Salou, *1930/1975 - L'Espagne et ses républicains pour témoins dans le XX^e siècle*, Paris, Tirésias, 2009, p. 45.

à Votre Excellence pour la victoire de l'Espagne catholique [...]7, [...] Qui faisait suite aux déclarations papales selon lesquelles le fascisme est la meilleure arme pour vaincre la révolution prolétarienne et défendre la civilisation chrétienne [...]8.

La Retirada et L'exil

Après la prise de Barcelone le 26 janvier 1939, la campagne des nationalistes en Catalogne se termine le 9 février, *la Retirada* et l'exil vers la France des civils et des militaires débutent. L'espoir de trouver, en France, une terre d'accueil et de liberté les faisait avancer, malgré le froid, la neige et les bombardements des nationalistes, mais la traversée des Pyrénées est longue, périlleuse, dure et difficile. Ce sont près de 500 000 réfugiés, civils et militaires, qui traversent la frontière entre janvier et mars 1939. Ils ne trouvent rien de ce qu'ils avaient espéré. Les autorités françaises sont rapidement débordées, n'ayant pas anticipé cette arrivée massive de réfugiés. Après avoir été minutieusement fouillés, les militaires sont désarmés et internés dans des camps de concentration⁹. Les hommes non combattants sont séparés des femmes et des enfants ainsi que des personnes âgées et sont tous envoyés vers des centres d'accueil et d'hébergement dans toute la France. Ce sont 250 000 hommes qui sont ainsi internés dans des camps. Début février 1939, le ministre de l'Intérieur Albert Sarraut, au cours d'une conférence de presse, déclare : « *Le camp d'Argelès-sur-Mer ne sera pas un lieu pénitentiaire, mais un camp de concentration. Ce n'est pas la même chose* »¹⁰.

Dans l'urgence tous ces réfugiés sont parqués à même le sable, sur les plages des Pyrénées Orientales entourées de barbelés, d'Argelès, de Saint-Cyprien et du Barcarès. Dans un premier temps sans abri, dans des conditions sanitaires et d'hygiène quasiment inexistantes, ils y reçoivent un ravitaillement minimal. Plus tard, ils construiront eux-mêmes des baraquements avec des matériaux fournis par l'administration. D'autres camps seront aménagés notamment à Bram (Aude), Gurs (Pyrénées-Atlantiques), Septfonds (Tarn-et-Garonne) et Le Vernet (Ariège). Ce dernier est un camp disciplinaire, où seront internés les combattants anarchistes de la division Durruti. La surveillance, rigoureuse, de ces camps sera confiée aux tirailleurs marocains ou sénégalais et aux gardes mobiles.

7 Antony Brevor, *La Guerre d'Espagne*, Paris, Calman-Lévy, 2006, p. 540.

8 Paul Preston, *Une guerre d'extermination Espagne 1936-1945*, Paris, Belin, 2016, p. 565.

9 Terme utilisé par l'administration française en 1939.

10 Geneviève Dreyfus-Armand, Émile Temime, *Les camps sur la plage, un exil espagnol*, Paris, Autrement, 1995, p. 20.

Dès le 26 janvier 1939, les nationalistes étaient entrés dans Barcelone. La Catalogne tombée, une partie de l'Espagne comprenant la région de Madrid et du Levant, reste encore sous le contrôle des Républicains. L'offensive lancée par les nationalistes le 26 mars sur plusieurs fronts ne rencontre pas de résistance : Madrid tombe le 28 ; Jaén, Cuenca et Albacete le 29 ; Valence et Alicante le 30 ; Almeria et Murcie le 31. La guerre est alors définitivement terminée. *La Retirada* se poursuit. La fuite ne pouvant plus se faire vers la France métropolitaine, la frontière étant fermée, ce sont vers les territoires français d'AFN : l'Algérie, la Tunisie et le Maroc que l'exil s'opère. Pas plus qu'en métropole, le gouvernement n'avait anticipé l'arrivée des réfugiés. Ils sont internés dès leur débarquement dans les camps de Gafsa et El Guettar en Tunisie ; Camp Morand et les prisons de Caffarelli, Relizane et Djelfa en Algérie. Leurs conditions de vie y furent déplorables. C'est dans le terrible camp de Hadjerat M'Guil, dans le sud algérien, que les républicains auront affaire non pas à des gardiens mais à de véritables tortionnaires, à tel point qu'après le débarquement allié de l'automne 1942, en Afrique du Nord, un certain nombre de ces geôliers seront jugés, condamnés à mort et fusillés, et d'autres condamnés aux travaux forcés à perpétuité ou à des peines de prison.

C'est donc par le mépris, l'humiliation, la brutalité et le désespoir, rajouté au froid, à la faim et la soif que ces réfugiés sont traités en arrivant en France. Plus de 10 000 d'entre eux meurent dans les premières semaines de leur arrivée, après avoir franchi les Pyrénées, parmi eux le grand poète Antonio Machado (1875-1939), mort le 22 février 1939 et enterré à Collioure (Pyrénées-Orientales).

Malgré tout, au fil des semaines la vie s'organise et s'améliore un peu. Rapidement le gouvernement français incite les internés à retourner en Espagne, souvent en avançant des arguments fallacieux, quand à l'accueil qui leur serait fait de l'autre côté des Pyrénées. Néanmoins près de 100 000, surtout des femmes, des enfants et des personnes âgées acceptent. Certains ré/émigrent vers l'Amérique du Sud et Centrale, notamment le Mexique, pays qui ne reconnaîtra jamais l'Espagne de Franco.

L'engagement au service de la France

Dans ces camps, les militaires détenus émanent de trois origines. D'une part, les militaires restés fidèles à la République, en juillet 1936. D'autre part, les membres des milices qui se sont formées à l'appel des anarchistes, des syndicats et des partis politiques au début de la guerre. Ils furent intégrés à l'armée régulière, non sans mal à partir d'octobre 1936. Enfin, les volontaires des Brigades Internationales qui n'avaient pas quitté l'Espagne à l'automne 1938. Beaucoup de ces combattants étaient politisés : on compte parmi eux les anarchistes antimilitaristes et opposés à toutes formes de commandement.

Dans la Légion étrangère

La guerre avec l'Allemagne, semblant inéluctable, le gouvernement français souhaite alors tirer un double avantage de l'engagement des Espagnols, dans le souci de vider les camps et d'utiliser leur expérience militaire. Il fut donc proposé à ces hommes de s'engager, pour la durée de la guerre, dans la Légion étrangère. Ceux qui acceptent, sont intégrés dans les Régiments de Marche de Volontaires Étrangers. Neuf régiments sont ainsi créés : les 21^e, 22^e et 23^e régiments en métropole, stationnés au camp du Barcarès, et six autres en Afrique du Nord. La fusion d'un de ces régiments avec une brigade de troupes de montagne (composée également de nombreux Espagnols) formera la 13^e Demi-brigade de la Légion étrangère (13^e DBLE) et sera engagée lors de la bataille de Narvik, en Norvège, en mai 1940. Selon certaines estimations ce sont entre 12 000 et 15 000 Espagnols qui se seraient engagés dans la Légion à la fin de la guerre : en 1945, 65% avaient donné leur vie ¹¹.

Dans les Compagnies de travailleurs étrangers

Le gouvernement Daladier, par un décret du 12 avril 1939, crée les Compagnies de travailleurs étrangers (CTE)¹². Celles-ci seront dorénavant placées sous l'autorité du Ministère de la Guerre. Ce décret de la Présidence du Conseil prévoit dans son article 3 :

[...] que les étrangers de sexe masculin, âgés de 20 ans à 48 ans, sont tenus de fournir dès le temps de paix aux autorités militaires françaises, pour une durée égale à la durée du service imposé aux Français, des prestations dont le caractère et le mode d'exécution sont déterminés par décret.[...]

C'est par ce décret que le gouvernement français trouve une solution pour contrôler les exilés qui ont refusé de s'engager dans les rangs de la Légion étrangère, afin de se procurer un réservoir de main-d'œuvre : pas de salaire fixe, parfois pour certains une rémunération au bon vouloir des autorités militaires. Cependant, une allocation journalière « argent de poche » est allouée aux membres de ces compagnies. Pour l'administration c'est un moyen de vider les camps d'internement et pour les réfugiés d'échapper à l'univers concentrationnaire.

Ces Compagnies de travailleurs étrangers (CTE), composées de 250 hommes et commandées par des militaires, sont utilisées pour des travaux de fortification près des frontières, des travaux publics, agricoles et forestiers.

11 Evelyn Mesquida, *op. cit.*, p. 67.

12 Décret relatif à l'extension aux étrangers bénéficiaires du droit d'asile des obligations imposées aux Français par les lois de recrutement et la loi sur l'organisation de la Nation en temps de guerre.

À partir de la déclaration de guerre en septembre 1939 le nombre des CTE augmente, les conditions de vie et de travail y sont rudes et difficiles. Mais les pires sont en Afrique du Nord, notamment dans le sud algérien, où il n'est pas exagéré de dire qu'elles sont comparables à celles des travaux forcés. Mais, petit à petit, l'intégration des exilés se fait dans l'économie française par un grand nombre d'embauches, essentiellement dans l'agriculture et l'industrie : mines, sidérurgie, armement et permet aux réfugiés de retrouver leur liberté et de pouvoir retrouver leur famille. À partir de septembre 1940, le gouvernement de Vichy transforme les CTE en Groupement de travailleurs étrangers (GTE). Nombreux sont les réfugiés qui désertent les GTE pour rejoindre la Résistance.

La Guerre

Lorsque la guerre est déclarée le 3 septembre 1939, les Républicains trouvent dans celle-ci, l'opportunité de prendre leur revanche sur le fascisme, ils nourrissent aussi le secret espoir que l'alliance avec les alliés les aiderait à se débarrasser de Franco. Au déclenchement de l'offensive allemande en mai 1940, les trois Régiments de Marche de Volontaires Étrangers, stationnés au Barcarès, sont envoyés sur le front en première ligne. Ces soldats combattent avec courage et détermination malgré leurs mauvais équipements. Surnommés « régiments ficelle », ils arrivaient malgré ces conditions à faire des miracles lors des combats « avec des bouts de ficelle ». La majorité d'entre eux meurent au combat, et, les survivants faits prisonniers par la Wehrmacht. Le statut de prisonniers de guerre leur est refusé, car, considérés comme des « rouges », c'est donc vers le camp de Mauthausen¹³ qu'ils sont déportés. Le même sort incombe aux Républicains qui étaient intégrés dans les CTE. Durant la débâcle de juin 1940, fuyant l'avance de l'armée allemande, certains Espagnols se retrouvent à Dunkerque et réussissent à rejoindre l'Angleterre ; d'autres fuient vers le sud, retournent dans les camps ou s'engagent dans la Légion et partent en Afrique du Nord.

La naissance des Forces Françaises Libres

Le général de Gaulle est à Londres depuis le 17 juin 1940 lorsqu'il reçoit, le 25 juillet, la visite du capitaine Philippe de Hauteclocque, alias Leclerc¹⁴. [...] //

¹³ Situé en Autriche, près de Linz.

¹⁴ Philippe Marie de Hauteclocque naît dans une famille de vieille noblesse picarde. Jeune, il décide de consacrer sa vie à la carrière des armes. Il intègre Saint-Cyr, puis l'École d'application de la cavalerie à Saumur. Capitaine lorsque la guerre éclate il est fait prisonnier deux fois ; mais à chaque fois il réussit à s'échapper. Puis *via* l'Espagne et le Portugal il rejoint Londres, sous le pseudonyme de Leclerc, qu'il se donne afin de protéger sa famille.

*arrivait de France, par l'Espagne, la tête bandée sur une blessure qu'il avait reçue en Champagne, et passablement fatigué. Voyant à qui j'avais à faire, [je] réglai sa destination sur le champ » écrira de Gaulle. [...]*¹⁵ Pour le général de Gaulle la libération de la France, avec l'aide du gouvernement Britannique, ne pouvait se faire qu'en ralliant à sa cause les gouverneurs des colonies françaises de l'AOF et de l'AEF¹⁶. En effet une des dispositions de l'armistice, signé avec Hitler le 22 juin 1940, indique que l'empire colonial français reste sous l'autorité du Gouvernement français.

Cependant, dans les colonies, les ralliements des militaires, à de Gaulle sont peu nombreux. Dès le 6 août, accompagné de René Pleven et d'une vingtaine de militaires, le capitaine Philippe de Hautecloque, officier de la France libre, chargé de mission par de Gaulle qui venait de le nommer commandant sous sa nouvelle identité : François Leclerc, s'envole pour l'Afrique de l'Ouest. La mission que lui confie le général de Gaulle est de le représenter et de rallier à sa cause les territoires de l'AOF et de l'AEF. En Afrique Occidentale, Leclerc essuie un échec. Avec l'aide des Britanniques, il rejoint Douala le 27 août, mais avant de débarquer il se nomme lui-même colonel pour ne pas être en situation d'infériorité hiérarchique face au lieutenant-colonel qui commande les troupes à Douala. Après l'affaire du Gabon, de Gaulle le confirmera dans son grade de colonel. Le Cameroun se rallie immédiatement à la France libre. Félix Éboué, gouverneur général du Tchad, rejoint dès le mois d'août la France libre, entraînant le ralliement, mise à part du Gabon, de toute l'AEF. Suite à l'échec de Dakar, en septembre 1940, le général de Gaulle, arrive à Douala le 8 octobre accompagné des forces de la France libre (2 700 hommes), parmi lesquelles il y a de nombreux Espagnols, notamment dans ce qui reste de la 13^e DBLE, engagée au mois de mai en Norvège. Ces forces débarquent au Gabon, sous les ordres du commandant Koenig, le 8 novembre. Le ralliement du Gabon à la France libre, à l'issue de combats franco-français, est effectif le 12. Ce même jour, de Gaulle nomme Félix Éboué gouverneur général de l'AEF.

Une fois le ralliement du Gabon obtenu, les soldats sous les ordres de Koenig, parmi lesquels se trouvent de nombreux espagnols, partent pour Port-Soudan. Incorporés au dispositif allié, ils prennent part à différentes batailles dont Bir Hakeim en Libye et El Alamein en Egypte. De Gaulle avait pour dessein le contrôle du sud de la Lybie afin d'éviter une attaque italienne en direction du Tchad, mais également de démontrer que les Forces Françaises Libres combattaient au côté de leurs alliés. Deux objectifs furent choisis par de Gaulle et Leclerc : l'oasis de Koufra, dans le sud-est de la Lybie ; le Fezzan, dans le sud-ouest. Leclerc prit le

15 Evelyn Mesquida, *op. cit.*, p. 84.

16 Afrique Occidentale Française, Afrique Équatoriale Française.

commandement des troupes du Tchad, embryon de ce qui deviendra, plus tard, la 2^e Division Blindée.

Installé à Fort-Lamy, au Tchad, Leclerc prépare son opération, qui le mène en vainqueur, jusqu'à Koufra et sa forteresse d'El-Taj, qualifiée par Mussolini de « *symbole de la puissance italienne en Afrique* »¹⁷. Le 1^{er} mars 1941, la colonne commandée par Leclerc est en ordre de marche, forte d'une centaine d'européens, parmi lesquels des espagnols, et de 295 méharistes et tirailleurs « *sénégalais* », essentiellement des Camerounais et des Tchadiens. S'orientant à la boussole et avec les étoiles, après avoir parcouru près de 2 000 km à travers sable et montagne, la colonne obtient la capitulation du commandant italien, suite à quinze jours de siège face à la garnison du fort d'El-Taj. Cette action, jugée impossible par certains, démentie par la victoire qui s'ensuivit fut pour beaucoup dans l'écriture la légende de Leclerc et de ses soldats. C'est à Koufra que Leclerc jure avec ses soldats qu'ils ne cesseraient le combat que lorsque le drapeau français flottera sur la cathédrale de Strasbourg, promesse que l'histoire a retenue comme « Le serment de Koufra ».

De retour à Fort-Lamy, Leclerc, nommé général de brigade par de Gaulle en août 1941, prépare avec les britanniques l'expédition en direction du Fezzan. Le 16 décembre, les troupes, fortes de 550 européens et de 2 700 africains, regroupées au nord du Tchad, se lancent à la conquête du Fezzan. Le Fezzan conquis, la colonne Leclerc après avoir parcouru près de 3 000 kilomètres entre le 25 janvier 1943 dans Tripoli et fait la jonction avec la VIII^e armée britannique aux ordres du général Montgomery.

Profitant de la préparation de l'attaque, en Tunisie, de l'Afrikakorps par les alliés, Leclerc demande que la force de la France libre qu'il commande soit intégrée à la VIII^e armée. Elle s'appellera dorénavant *Force L* (L pour Leclerc). Le 10 mars 1943, la *Force L* affronte une division de l'Afrikakorps à Ksar Rhilane et en repousse l'attaque, jusqu'au repli des allemands. La campagne de Tunisie se poursuit, la *Force L* entre dans Gabès fin mars, prend part aux autres combats et, le 20 mai 1943, participe au défilé de la victoire aux côtés de la VIII^e armée britannique, dans les rues de Tunis.

Six mois plus tôt, le 8 novembre 1942, les alliés avaient débarqué au Maroc et en Algérie, avec l'aide de la Résistance, après de durs combats contre les militaires français de l'Armée d'Afrique restés fidèles à Pétain. Darlan, sous la contrainte des alliés, avait signé un cessez-le-feu le 10 novembre. Le général Giraud, arrivé clandestinement de France, le 9 novembre 1942, suite à son évvasion d'une forteresse allemande avec l'aide des Britanniques du SOE (*Special Operations Executive*), il est nommé, le 13 novembre par Darlan, chef d'état-

17 Evelyn Mesquida, *op. cit.*, p. 99.

major des forces aériennes et terrestres d'Afrique. Avec l'accord des alliés, il crée les Corps Francs d'Afrique, qui aux côtés de l'armée existante encore vichyste, combattront en Tunisie, à partir de janvier 1943, les forces de l'Axe.

Au cours de la campagne de Tunisie qui allait commencer, les généraux de Gaulle et Giraud envoient leurs troupes respectives, les FFL (Forces Françaises Libres) pour de Gaulle auprès des Britanniques, et les Corps Francs d'Afrique pour Giraud auprès des Américains. Il est aujourd'hui commun de dire, que la lutte d'influence entre de Gaulle et Giraud, était importante, tous deux étant soutenus par les alliés !

Afin de préparer la campagne de Tunisie, des bureaux de recrutement pour les Corps Francs d'Afrique sont ouverts, fin novembre 1942, d'abord à Alger, par la suite à Oran, Casablanca, Fez et Oujda. Les volontaires affluent. Sur les trois bataillons, le troisième est constitué d'une majorité de Républicains espagnols venant des camps de concentration d'Algérie et de la Légion étrangère. Une des compagnies est sous les ordres de l'amiral Buiza¹⁸, une autre est commandée par le capitaine Joseph Putz¹⁹. Les Corps Francs furent mal acceptés par les cadres militaires de l'armée française de Vichy. En retour, les « rouges républicains » ne manquaient pas une occasion de leur montrer leur mépris. En janvier 1943, les Corps Francs d'Afrique sont envoyés à Tabarka (Tunisie) pour participer, avec les alliés, à la campagne de Tunisie qui débute fin novembre 1942. Après de durs combats les Corps Francs d'Afrique et leurs nombreux Espagnols sont les premiers à entrer dans Bizerte le 23 avril 1943.

[...] *Au cours du défilé de la victoire, célébré le 20 mai à Tunis, la 9^e compagnie « española », sous le commandement de l'amiral Buiza, représenta les Corps Francs d'Afrique et fut la plus acclamée par une foule enthousiaste. Cette 9^e compagnie préfigurait la naissance de la future Nueve*²⁰. [...]

La campagne de Tunisie terminée, les tensions entre les Corps Francs d'Afrique et l'armée ne prennent pas fin pour autant, pas plus que celles entre de Gaulle et Giraud. Après de longues, difficiles et âpres négociations, un compromis est trouvé. Le 3 juin 1943, le Comité français de Libération nationale (CFLN) est

18 L'amiral Miguel Buiza Fernandez Palacios a été le chef de la marine de guerre républicaine espagnole pendant la guerre civile. Le 5 mars 1939, il rejoint Bizerte, convaincu que la guerre est perdue, avec une partie de la flotte républicaine. Il s'engage dans la Légion étrangère, où il fut admis avec le grade de capitaine.

19 Joseph Putz est un officier français, ancien combattant de la guerre de 14-18. En 1936, Joseph Putz s'engage dans les Brigades Internationales au côté des Républicains espagnols, où il participe à de nombreuses batailles. Il rentre en France six mois avant la fin de la guerre. Il est mobilisé en 1939, en Algérie où il réside, avec le grade de capitaine.

20 Evelyn Mesquida, *op. cit.*, p. 110.

créé, pour rétablir la République et ses lois et unir les forces françaises en guerre. L'armée d'Afrique et les Forces Françaises Libres fusionnent le 1^{er} août 1943 pour devenir l'Armée française de la Libération.

Dès la fin de la campagne de Tunisie, quand les Corps Francs d'Afrique sont dissous pour être incorporés à la nouvelle armée de Giraud, nombreuses sont les désertions en faveur des Forces Françaises Libres de Leclerc. Venant d'être nommé général de division par de Gaulle, il est sur le point de former une division blindée pour combattre en Europe. La plupart des Espagnols des Corps Francs et de nombreux soldats de l'armée française rejoignent Jijel en Kabylie, où se trouve Leclerc.

*[...] C'est à Jijel qu'Amado Granell²¹ un de ses soldats, remit à chaque compatriote un petit drapeau républicain espagnol. Beaucoup de ces drapeaux allaient rester en chemin, sur les tombes des nombreux soldats espagnols tués dans la bataille [...]*²².

Les désertions devenant trop importantes, Giraud expulse la 2^e Division de la France libre ex- *Force L* vers la tripolitaine sous contrôle britannique, à Sabratha. C'est à Sabratha, que Leclerc et ses hommes apprennent que les « tirailleurs sénégalais » du Tchad ne feront pas partie de la future division, ceci malgré les plus vives protestations de Leclerc. Rien n'y fait. Des arguments pour le moins surprenants sont avancés : le froid européen, l'utilisation du nouvel armement américain, d'aucuns les jugent peu performants pour constituer des équipages de chars. De ce fait, certains sont incorporés à la 1^{ère} Division de la France libre, qui deviendra la 1^{ère} Division motorisée d'infanterie. Ces hommes participent à la campagne d'Italie, débarquent en Provence et combattent en Alsace pendant l'hiver 1944-45. Certains rentreront dans leur pays, mais avant leur départ l'Intendance leur retire leurs uniformes récents dont ils sont si fiers et les habilles de vieux uniformes. Voilà comment naissent les rancœurs.

Sur ordre de de Gaulle, début août 1943, la 2^e Division de la France libre aux ordres de Leclerc, quitte la Lybie pour s'installer en Algérie. Le 24 août 1943²³, elle devient la 2^e Division Blindée, plus connu sous le nom de « 2^e DB » avant de rejoindre à l'automne le Maroc, à Bordj Skirat, entre Casablanca et Rabat. Cette division est rattachée à la III^e armée des États-Unis d'Amérique, aux ordres du Général Patton. Elle est organisée sur le modèle de l'armée des États-Unis, et équipée du même matériel. La 2^e DB, ce sont 15 000 hommes et femmes, et près de 4 000 véhicules allant de la jeep au char d'assaut. Parmi les unités de la division, il y a un régiment d'infanterie mécanisée : le Régiment de Marche du

21 Futur officier de *La Nueve*.

22 Evelyn Mesquida, *op. cit.*, p. III.

23 Un an jour pour jour, le 24 août 1944, elle rentrera dans Paris.

Tchad, formé de 3 bataillons, dont le III^e, dit le « bataillon espagnol » est formé de plusieurs compagnies, parmi lesquelles la 9^e, dite : *La Nueve*.

Les Hommes du III^e bataillon et de la 9^e compagnie

Les hommes qui forment le III^e bataillon sont d'origines diverses : anciens du Tchad et de la coloniale, évadés de France, engagés d'Afrique du Nord, Républicains Espagnols, déserteurs de la Légion étrangère et de l'armée de Vichy, anciens des Corps Francs d'Afrique. Tous ces hommes, sont volontaires et un lien les unit : ils savent pourquoi ils combattent, non pas pour un drapeau, mais par idéal de liberté. Guerriers accomplis, ils ont les qualités pour être des combattants d'élite et le prouvent par la suite.

Le bataillon est commandé par le commandant Joseph Putz, « El commandante », l'une des figures marquantes de la division. Joseph Putz (1895-1945), mobilisé en 1914 en tant que simple soldat termine la guerre comme lieutenant, décoré de la Légion d'Honneur et de la Croix de Guerre. Il est gazé au cours d'un combat. Démobilisé en tant qu'officier de réserve, il retrouve la vie civile, occupe le poste de chef de service à la mairie de Montrouge puis au Kremlin-Bicêtre, et en 1930 il est secrétaire de mairie à Stains. Il a également des fonctions syndicales au sein de la CGTU²⁴, est aussi membre du Secours Rouge International et du Comité « Paix et Liberté ». Poussé par des idéaux politiques, Joseph Putz s'engage auprès des Républicains espagnols, combat avec les Brigades Internationales en tant qu'officier, notamment aux batailles de Jarama et Guadalajara ; il est plusieurs fois blessé parce que toujours à la tête de ses hommes. Il quitte l'Espagne en 1938. La déclaration de guerre le trouve en Algérie où il est mobilisé comme capitaine. Après le débarquement allié, il participe à la création du III^e bataillon des Corps Francs d'Afrique. Nombreux sont les Espagnols qui combattent avec lui et le suivent ensuite dans la *Force L*. Putz prend part à la campagne de France et d'Alsace ; il est tué le 28 janvier 1945 à Grussenheim (Haut Rhin). Il est fait Compagnon de la Libération, Officier de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre 14-18 avec cinq citations et Croix de Guerre 39-45 avec cinq citations. À son sujet Raymond Dronne écrira :

[...] À la tête de ce bataillon, fortement marqué de caractère hispanique, se trouve un chef qui sort de l'ordinaire : le commandant Putz. [...], [...] Putz était assez peu militaire d'allure, bien qu'il fit effort pour le paraître. C'était un guerrier. Il était ouvert, souriant, sympathique. Incontestablement, il était l'homme qu'il fallait à la tête d'une telle unité²⁵. [...].

²⁴ Confédération Générale du Travail Unitaire.

²⁵ Raymond Dronne, *op. cit.*, p. 249.

La Nueve

Avant de quitter la Libye, le général Leclerc confie, au capitaine Dronne le commandement d'une compagnie en ces termes : « Ces volontaires espagnols font peur à tout le monde. Ce sont de beaux soldats, vous vous en arrangerez. ²⁶ ». C'est la 9^e compagnie, qui s'appellera *La Nueve*, parce que sur les 160 hommes qui la composent, 146 sont Espagnols. Ce sont des soldats expérimentés et aguerris qui ont combattu dans l'armée de la République ou dans les milices, pendant la guerre d'Espagne, mais difficiles et faciles à commander écrit Dronne [...] *Difficiles, parce qu'il fallait qu'ils acceptent d'eux-mêmes l'autorité de leurs officiers. Faciles, car, quand ils avaient donné leur confiance, cette confiance était totale et sans réticence.* ²⁷ [...] Au sein de *La Nueve*, la majorité est anarchiste ; il y a aussi des socialistes et des républicains modérés, ce qui ne manque pas, parfois, de provoquer des discussions « animées ». Mais quand il s'agit de combattre, ils retrouvent leur unité et sont tous antifascistes et antinazis. La majorité des cadres étant espagnole, les ordres sont donc donnés en castillan, qui est la langue dominante à *La Nueve*.

Le capitaine Raymond Dronne (1908-1991), « *El capitán* », est né dans la Sarthe. Fils d'agriculteur, docteur en droit, diplômé de l'École des Sciences politiques, il sort major de l'École coloniale. À la fin de son service militaire, en 1932 il est nommé sous-lieutenant de réserve. Administrateur des colonies, il est au Cameroun, à Douala au déclenchement de la guerre. Mobilisé en tant que lieutenant, il commande une compagnie de force de police à Douala. Refusant l'armistice, il profite de l'arrivée de Leclerc au Cameroun en août 1940 et rejoint les FFL. Dronne fait partie de l'opération au Gabon, puis rejoint Fort-Lamy où Leclerc le nomme capitaine et lui confie le commandement d'une compagnie. Il participe à la conquête du Fezzan sur les italiens. Au cours de l'engagement de la *Force L* en Tunisie, il est gravement blessé à Ksar Rhilane en mars 1943, mitraillé par erreur par un avion de la RAF. Évacué en Égypte pour être soigné, bien que non complètement rétabli, il retrouve Leclerc à Tripoli en août 1943. Il prend part à la campagne de France, d'Alsace et d'Allemagne. Promu colonel en 1947, il quitte l'armée et se consacre à la politique et à l'écriture. Il est Compagnon de la Libération, Grand Officier de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre 39-45, Croix de Guerre TOE, Médaille de la Résistance, Médaille des blessés, Médaille coloniale, Commandeur de l'Étoile Noire (Bénin).

Deux lieutenants espagnols se sont succédé comme officiers en second du capitaine Dronne. Le lieutenant Antonio Van Baumerghen, alias « *Bamba* », et le lieutenant Amado Granell. Van Baumerghen est un pur Castillan de Madrid

²⁶ Raymond Dronne, *op. cit.*, p. 242.

²⁷ Raymond Dronne, *op. cit.*, p. 250.

malgré l'origine flamande de son nom. Homme instruit, intelligent et cultivé, il a fait ses études à l'Institut libre d'enseignements *de Giner de Los Rios*²⁸ de Madrid (école privée et laïque, dégagée de la tutelle de l'État et de l'Église). Devant les relations difficiles, voire hostiles qu'il a avec les Espagnols, Dronne le remplace par le lieutenant Amado Granell. Van Baumerghen est ensuite nommé à la compagnie hors cadre du III^e bataillon où il fait toute la guerre. Démobilisé, il s'installe alors en France et fait carrière dans l'architecture.

Le lieutenant Amado Granell (1898-1972), né à Burriana dans la province de Castellon (communauté de Valence), s'engage dans le *Tercio* (Légion espagnole) et participe à la guerre du Rif, puis quitte son régiment avec le grade de sergent. C'est un militant syndical de gauche. Ce républicain modéré est mobilisé en 1936 et participe à toute la guerre d'Espagne en tant qu'officier. Il réussit à embarquer sur un navire anglais, le *Stanbrook*, le dernier à quitter à Alicante le 28 mars 1939, à destination d'Oran. Interné dans un camp de concentration en Algérie, il rejoint les Corps Francs d'Afrique en décembre 1942. Durant la campagne de Tunisie, il gagne ses galons de lieutenant, fait connaissance de nombreux Espagnols futurs soldats de *La Nueve* ainsi que du commandant Putz en compagnie duquel il rejoint la future 2^e DB. Il est un des meilleurs officiers de *La Nueve* et de la 2^e DB. Il est décoré de la Croix de Guerre avec palmes et cinq citations et de la Légion d'honneur, reçue des mains de Leclerc, qui lui dit en le décorant « S'il est vrai que Napoléon a créé la Légion d'honneur pour récompenser les braves, personne ne le mérite mieux que vous ²⁹ ». Le 28 novembre 1944, en Alsace, malade il quitte la compagnie. Dronne écrit dans son journal [...] *Avec Granell s'en va une partie de l'âme de La Nueve*.³⁰ [...] Après la guerre, Granell, s'installe en France et devient gérant d'une agence d'information. Proche de Francisco Largo Caballero³¹, entre 1945 et 1949, il prend contact avec les proches de Don Juan d'Espagne dans le but de transmettre la proposition socialiste d'instauration d'une monarchie constitutionnelle et démocratique. En 1952, il retourne et vit clandestinement en Espagne, à Santander. En 1969 il s'installe à Valence où il ouvre un magasin d'électroménager. Il meurt dans un accident de voiture en 1972. La République française offre la pierre tombale sous laquelle il repose au cimetière de Sueca.

28 Francisco Giner de los Rios (1839-1915) philosophe, essayiste, pédagogue, fondateur de l'Institut libre d'enseignement (1876). Giner œuvre pour l'intégration en Espagne des idéaux libéraux des Lumières.

29 Evelyn Mesquida, *op. cit.*, p. 284.

30 Evelyn Mesquida, *op. cit.*, p. 288.

31 Homme politique et syndicaliste espagnol, secrétaire général du PSOE.

[...] Bien que l'histoire officielle l'ait passé sous silence, le lieutenant Amado Granell fut réellement le premier soldat arrivé à l'Hôtel de Ville de Paris. Le premier qui, symboliquement, libéra Paris³². [...]

La 1^{ère} section est commandée par le sous-lieutenant Vicente Montoya, sous-officier d'active avant la guerre de l'armée régulière espagnole. Il reste fidèle à la République et est affecté en tant qu'officier dans les carabiniers. Malgré certains différents avec ses hommes et des officiers à propos de la guerre d'Espagne, il sait malgré tout gagner leur confiance et leur respect grâce à son comportement au combat. Montoya est l'un des rares Espagnols à suivre Leclerc en Indochine. Il termine sa carrière commandant à la Légion étrangère et est décoré de la Croix de Guerre avec médaille d'argent.

L'adjoint de Montoya, le sergent-chef Frederico Moreno, est un homme calme, au jugement mesuré. Originaire de Madrid, travailleur dans l'imprimerie, dès le début de la guerre il rejoint la milice. Après avoir suivi un cours, rapide, de formation à l'École supérieure de guerre, il devient chef d'état-major de la 67^e brigade à Madrid. Il quitte l'Espagne parmi les tout derniers, par Alicante, à bord du *Stanbrook*, navire anglais surchargé de réfugiés. Débarqué à Oran, il est interné au camp Morand. Il est décoré de la Croix de Guerre avec étoile de bronze.

À la 1^{ère} section, il y a aussi Gualda, originaire de Grenade : chauffeur mécanicien de profession, il fait toute la guerre d'Espagne dans l'arme du train. Très antifranquiste et très à gauche, il est un chef de groupe écouté et expérimenté. La section compte aussi deux autres andalous, l'un José Zubieta originaire d'Almeria, tonnelier de métier et ancien champion d'Espagne de boxe, frappe encore vite et dur malgré son âge ; l'autre Lucas Camons, a fait toute la guerre d'Espagne, il est chef du canon antichar de la 1^{ère} section. En font également partie, le Galicien Angel Rodriguez-Leira, *alias* Cariño-Lopez, marin-pêcheur et adhérent au syndicat anarchiste CNT³³. Ce dernier lors de son engagement, est marié et père d'une petite fille ; son épouse attend un deuxième enfant, qui naît après son départ pour la guerre. Enrôlé de force dans l'armée franquiste, il déserte et rejoint les Républicains. À la fin de la guerre, il embarque à Alicante sur une chaloupe avec une douzaine de soldats Républicains. Des courants contraires les obligent à ramer pour rejoindre l'Algérie afin d'éviter le Maroc espagnol. Interné dans un camp, il réussit à s'évader, repris on lui fait deux propositions : soit la Légion étrangère, soit le retour en Espagne. Ce sera donc la Légion : il déserte, quelques mois plus tard, pour rejoindre les Corps Francs d'Afrique et ensuite la 2^e DB. Il est tireur-pointeur du canon antichar de

32 Evelyn Mesquida, *op. cit.*, p. 124.

33 Confederación nacional del trabajo.

sa section. Au plus fort des combats de la bataille d'Écouché (Orne), il reste rivé à son canon pendant vingt-quatre et en cinq coups fait sauter les cinq véhicules allemands qui passent à sa portée. Après la guerre, il fonde une nouvelle famille, en France, sans oublier la première. Il ne reverra jamais l'Espagne.

Le commandement de la deuxième section est confié au sous-lieutenant Michel Elias, français né en 1917, ancien élève de l'École nationale de la France d'Outre-Mer qu'il quitte pour rejoindre les FFL en passant par l'Espagne où il est interné par les franquistes dans le tristement célèbre camp de Miranda de Ebro, dont il s'enfuit pour finir par rejoindre l'Algérie. Affecté à *La Nueve* grâce à ses compétences linguistiques en espagnol, il est grièvement blessé lors de l'attaque du central téléphonique des Archives à Paris, le 25 août 1944 au matin. Pour lui, la guerre est terminée.

Son adjoint, le sergent-chef et futur adjudant Bernal Martin, *alias* Garces, Aragonais de Saragosse, est un colosse à la force tranquille. Il a commencé une carrière de toréador sous le nom de *Larita segundo* (*Larita II*). Prisonnier des franquistes à la fin de la guerre, il réussit à s'évader ; marchant la nuit et s'orientant grâce aux étoiles, il atteint les Pyrénées et les traverse en septembre 1939, après avoir parcouru une grande partie de l'Espagne à pied. Arrêté par les gendarmes français, qui lui proposent soit la Légion, soit le retour en Espagne, il opte pour la Légion étrangère. Avec le lieutenant Elias, ils forment une excellente équipe. Par son courage, sa gentillesse et son humour, il s'impose rapidement auprès de ses camarades. Après la guerre, il devient cordonnier et avec son frère, rescapé de Mauthausen, il ouvre une boutique en région parisienne. Il est décoré de la Croix de Guerre avec étoile d'argent.

L'adjudant-chef Miguel Campos, né aux Canaries, commande la 3^e section. Cet anarchiste, « un phénomène », est le prototype du guérillero, écrit Dronne :

[...] Il avait de l'ascendant sur ses hommes, pas sur tous, mais beaucoup sur ceux de sa section. Il connaissait d'instinct l'art de la guerre ; il possédait les qualités innées qui font le combattant et le chef ; un sang-froid que rien ne pouvait émouvoir³⁴. [...]

Discret sur ses origines et ses antécédents, il passe la guerre d'Espagne interné comme anarchiste, s'évade à la fin de cette guerre et fuit vers l'Algérie. Il y vit clandestinement, mais finit par s'engager, en 1942, dans les Corps Francs d'Afrique. Il participe à la campagne de Tunisie durant laquelle il constitue son propre groupe de mortiers avec lequel il réussit à s'infiltrer dans les lignes allemandes. Avec le capitaine Putz, ils se spécialisent dans l'aide à la désertion auprès des légionnaires espagnols, pour les inciter à s'engager dans l'armée de Leclerc. Enfin, il prend part à la campagne de France ; blessé en Alsace, il

34 Raymond Dronne, *op. cit.*, p. 254.

s'échappe de l'hôpital pour rejoindre la compagnie, mais disparaît de façon mystérieuse à la mi-décembre 1944. Il est décoré de la Médaille Militaire et de la Croix de Guerre avec palmes.

Le sergent-chef Fàbregas, de son vrai nom Ramon Estartit David, fils d'un industriel catalan, avait fait une grande partie de ses études en Angleterre. Son bilinguisme sera nécessaire aux hommes de la compagnie pendant leur séjour anglais. Pendant la guerre d'Espagne, il combat avec les anarchistes, notamment à la bataille de l'Èbre pendant laquelle il réussit à s'emparer d'une batterie ennemie, en pleine montagne. Engagé dans la Légion, il passe beaucoup de temps en prison pour refus d'obéissance.

*[...] Cet intellectuel s'imposait aux éléments les plus simples. Il était à la fois original, très brave et le plus chic type du monde. La veille de son trépas, par une nuit étoilée, il fit à son groupe un magistral cours d'astronomie et d'astrologie.*³⁵ [...]

Tué d'une rafale de mitrailleuse, alors qu'il se porte au secours d'un de ses camarades blessé, le 14 octobre 1944 à Ménarmont (Vosges), il sera décoré de la Croix de guerre et étoile de bronze et Croix de guerre avec palmes, à titre posthume. Fàbregas était le meilleur ami de Campos, celui-ci l'admirait et lui faisait une totale confiance. Après le décès de Fabregas, Campos, « ne fut plus le même », écrit Dronne.

Dans la 3^e section, il y a également, Reiter Johann, Allemand d'origine devenu Reiter Juan, puis Reiter Jean. Son père, officier antihitlérien dans l'armée impériale, est fusillé en 1934. Jean est élève officier à l'école des cadets de Munich à la fin de la République de Weimar. Pris dans des bagarres à l'intérieur de l'école, entre pro et antihitlériens, il cherche refuge auprès de la commission militaire française et s'engage dans la Légion étrangère. Après de nombreuses aventures, il est démobilisé régulièrement de la Légion en 1935 et part s'installer en Espagne. En 1936, il se met à la disposition de la République, est versé dans la milice comme capitaine d'une Compagnie de mitrailleuses ; puis nommé commandant dans l'armée régulière espagnole, il est à la tête d'un bataillon puis d'une brigade. Réfugié à Oran en 1939, il est interné au camp Morand. Libéré après le débarquement américain, il s'engage dans les Corps Francs d'Afrique où il se noue d'amitié avec Putz. Dronne écrit à son sujet *[...] Reiter était le type du soldat né, de l'entraîneur d'hommes. Il était un as dans la connaissance et le maniement de toutes les armes. Nul ne savait utiliser le terrain comme lui.*³⁶ [...] Adjoint de Campos, il fait toute la campagne de France et d'Allemagne. Il est décoré de la Croix de guerre avec étoile d'argent.

35 Raymond Dronne, *op. cit.*, p. 255.

36 Raymond Dronne, *op. cit.*, p. 256.

Afin de protéger leur famille encore en Espagne, car, craignant des représailles, nombreux sont les Espagnols qui, pour différentes raisons, ont changé d'identité à cette époque, que ce soit lors de leur engagement dans la Légion ou lorsqu'ils rejoignent les Corps Francs d'Afrique. Ce qui ne facilite pas la prise en compte de leur état civil. D'autres refusent, même, de se faire photographier pour les besoins de la compagnie, avant le départ d'Angleterre pour la France. Plus tard, au cours de la campagne de France, beaucoup confieront au capitaine Dronne leur véritable identité, « en cas de malheur ».

[...] Ils n'avaient pas l'esprit militaire. Quelques-uns étaient même antimilitaristes. Mais ils étaient de magnifiques soldats, des guerriers courageux et expérimentés [...] [...] Ils avaient été lancés, certains très jeunes, dans l'horreur et dans les misères de la guerre d'Espagne. Ils avaient beaucoup souffert, en Espagne, puis en France et en Afrique du Nord [...] [...] Ils étaient vraiment des combattants de la liberté³⁷[...].

La Nueve était une unité blindée d'infanterie portée. Elle était équipée de véhicules semi-chenillés de 9 tonnes, les half-tracks, lourdement armés de mitrailleuses lourdes et légères, pouvant atteindre les 75 kilomètres à l'heure et rouler sur tout type de terrain en transportant de six à neuf hommes. Chacune des trois sections avait cinq half-tracks, dont un tractait un canon antichars. Avant de quitter le Maroc pour l'Angleterre, le 11 avril 1944, le commandant Putz autorise les half-tracks de *La Nueve* à arborer le drapeau français et celui de la République espagnole, mais aussi les noms des batailles de la guerre d'Espagne ainsi que ceux de certains personnages espagnols : *Madrid, Guadalajara, Santander, Guernica, l'Èbre, Brunete, Teruel, Don Quichotte, Amiral Buiza, Goya, España, Cañi* (titre d'un paso doble, très populaire). Il y a aussi *Les Pingouins*³⁸, *Nous Voilà, Libération, Résistance, Cap-Serrat, Tunisie 43, Rescouisse* (half-track de dépannage) et *Les Cosaques*, (surnom parfois utilisé par Dronne pour désigner ses hommes). Pour sa jeep, Dronne choisit : *Mort aux Cons*, ce qu'il lui vaut des remarques de Leclerc qui lui demande à plusieurs reprises de changer le nom de son véhicule, ce qu'il refuse de faire. Leclerc finit par lui dire : « Pourquoi voulez-vous tous les tuer ? ». Le général de Gaulle, apprenant le surnom donné à la jeep, fait cette remarque restée légendaire : « Lourde tâche ! ».

37 Raymond Dronne, *op. cit.*, p. 263.

38 Déformation de l'appellation raciste « espingouins » pour désigner les Espagnols. Comme quoi ces hommes ne manquaient pas d'humour.

La campagne de France

Après des mois d'entraînement intensif, pour se familiariser avec ce nouveau matériel, les hommes et les femmes³⁹ de la 2^e DB quittent le Maroc le 11 avril 1944 pour la Grande-Bretagne. Une fois installé en Angleterre, leur entraînement reprend en attendant de débarquer en France. Enfin le 30 juillet, c'est l'embarquement pour la France, mais à cause d'une mer trop agitée, le débarquement ne se fait que le 4 août pour *La Nueve*, à *Utah Beach* (Saint Martin de Vareville, Manche). C'est avec beaucoup d'émotion et le cœur serré que ces hommes foulent le sol de la France, tous pensent à sa libération et à la victoire sur les nazis, mais les Républicains ont l'espoir au cœur, qu'une fois la victoire acquise sur Hitler, les alliés les aideront à chasser Franco d'Espagne et à rétablir la République. Le 6 août, la 2^e DB se met en route vers Coutances et Avranches. Le 7 août, les Allemands lancent une attaque en direction d'Avranches. La division est stoppée, mise en alerte, prête à participer au combat. La contre-attaque allemande est repoussée par les Américains. Le 9 août, la progression se poursuit vers le Mans et Alençon. Après Alençon, la division se dirige vers Écouché, pour participer aux combats de la poche de Falaise. Elle atteint le village le 13 août, point stratégique de l'offensive alliée qui ferme le couloir par lequel les divisions du VIII^e corps d'armée allemand effectuent leur retraite vers l'est. Les combats durent cinq jours sans discontinuer, la 3^e section de Campos s'illustrant particulièrement. Ces combats se soldent par la victoire des hommes de la 2^e DB et des alliés, particulièrement ceux de *La Nueve* qui connaît lors de ces combats ses premiers morts et blessés : sept hommes tués et dix blessés évacués. La bataille de Normandie est terminée.

Après la bataille d'Écouché, Leclerc est impatient de poursuivre vers Paris. Mais pour les Américains, Paris n'est pas un objectif prioritaire. Ils préfèrent entourer la ville et l'isoler, ne désirant pas à dessein s'engager dans des combats à l'intérieur de la capitale, ceux-ci prévoyant de libérer Paris à la mi-septembre. Sans attendre, l'autorisation des Américains, Leclerc décide, le 21 août, de lancer un détachement léger vers la capitale. Finalement, le lendemain après-midi Leclerc reçoit le feu vert d'Eisenhower qui l'autorise de foncer sur Paris afin d'éviter l'écrasement de la Résistance par les Allemands. En effet, depuis le 19 août Paris s'est soulevé et le Conseil National de la Résistance est installé à l'Hôtel de Ville. Le 23 août à 6 heures du matin avec toute la vitesse possible de ses véhicules, la 2^e DB se met en route pour Paris ; le soir même ils sont à Limours, ayant parcouru 220 kilomètres, ce qui est un exploit, pour une division forte de 4 000 véhicules. Le lendemain *La Nueve* traverse Arpajon, Montlhéry,

39 Les femmes engagées dans la 2^e DB font partie du service médical.

Longjumeau, Antony, Fresnes, malgré de nombreux et durs accrochages avec les Allemands qui opposent une forte résistance. La progression vers Paris, se poursuit, mais elle est freinée par une foule enthousiaste qui ralentit les véhicules. Vers 19h30, à Antony, Dronne reçoit oralement cet ordre de Leclerc « *Dronne filez droit sur Paris, entrez dans Paris.* ».

Le capitaine Dronne constitue un détachement composé des 2^e et 3^e sections de *La Nueve*, le half-track de commandement et celui de dépannage. Il leur adjoint une section du génie sur half-track et une section de char Sherman du 501^e Régiment de chars de combat. À 20 heures ils se mettent en route, avec pour guide un habitant d'Antony, Georges Chevallier, qui connaît bien la banlieue sud. En effet, Dronne ne possède qu'une carte Michelin au 1/200.000 pour s'orienter. À 20h45, ils atteignent la porte d'Italie. Une foule importante est sur la place. Croyant à l'arrivée d'une colonne Allemande, la foule se disperse, mais dès qu'elle comprend que ce sont des hommes de Leclerc, elle redouble d'enthousiasme et entoure les véhicules et les ralentit. À ce moment-là, une femme habillée en costume d'alsacienne, surgit de la foule et saute sur le capot de la jeep de Dronne, exactement sur le pare-brise qui est replié et engagé. Le pare-brise gémit et se brise. Elle accompagnera Dronne jusqu'à l'Hôtel de Ville. C'est Place d'Italie que la colonne se scinde en deux pour rejoindre l'Hôtel de Ville. Une partie avec le lieutenant Granell, l'autre avec le capitaine Dronne. Mais par où passer, choisir un itinéraire d'où les Allemands sont absents, éviter les barricades érigées par les parisiens, qui se sont soulevés depuis le 19 août ? Finalement un arménien, Lorenian Dikran, se propose de guider en motocyclette la colonne Dronne, assurant qu'il connaît un itinéraire libre de toute embûche. Ils démarrent en direction de la Seine qu'ils franchissent au pont d'Austerlitz, puis par les quais de la rive droite où ils rejoignent Granell qui est déjà sur la place de l'Hôtel de Ville depuis 20h45. Le lieutenant Amado Granell est le premier officier de la France Libre à être reçu par le CNR à l'Hôtel de Ville. C'est lui, qui est le lendemain en photo à la une du journal Libération aux côtés du Préfet de police. Il est 21h22 à l'horloge de l'Hôtel de Ville quand le capitaine Dronne arrive et remet à Granell le commandement du détachement avant de pénétrer dans le bâtiment où l'attendent Georges Bidault et les chefs de la Résistance, heureux de rencontrer enfin un soldat français... La place est encore vide, les véhicules de *La Nueve* sont disposés en hérisson, afin de parer à une attaque. La radio a diffusé l'annonce de l'arrivée des soldats de Leclerc. Rapidement une foule immense et en liesse envahit la place, la Marseillaise est entonnée, pendant que les cloches sonnent accompagnant le bourdon de Notre-Dame, pour annoncer la Libération de Paris. Vers 2 heures du matin, le capitaine Dronne se glisse dans son sac de couchage dans un coin de la place. Avant de s'endormir, il entend des chants Républicains de la guerre d'Espagne, qu'il avait souvent entendus chanter par ses hommes. Plus tard il écrit à ce propos : « Quelle satisfaction ! Et aussi

quelle joie pour ces Espagnols, combattants de la Liberté ! Pour eux Paris est un prestigieux symbole. ⁴⁰ »

Très tôt, le matin du vendredi 25, le reste de la 2^e DB entre dans Paris. Place de l'Hôtel de Ville, Dronne est prévenu que les Allemands sont entrain de miner le central téléphonique des Archives. Il reçoit l'ordre de déloger les Allemands du central et c'est avec la section du lieutenant Elias et des chars qu'il part rue des Archives. Le combat est court mais violent, le lieutenant Elias et le sergent-chef Cortés sont grièvement blessés ainsi que le chef du char de tête, l'adjudant-chef Caron qui succombera de la suite de ses blessures. L'opération terminée, ils se replient sur la place de l'Hôtel de Ville et retrouvent les autres sections de *La Nueve*. La protection de l'Hôtel de Ville leur est confiée.

De nombreux et durs combats se déroulent dans Paris auxquels participent au côté de la division de nombreux résistants Espagnols : 4 000 ⁴¹ participent à l'insurrection parisienne. Dans l'après-midi le général von Choltitz commandant allemand du « Gross Paris » est fait prisonnier à l'hôtel Meurice. Conduit boulevard du Palais-, dans les salons du Préfet de police, il signe, en présence du général Leclerc et du colonel Rol Tanguy, la capitulation des troupes sous son commandement. À 15h30, l'ordre de cessez-le-feu est donné.

Samedi 26 août, Paris est pris dans un tourbillon de joie et d'enthousiasme. À midi, *La Nueve* reçoit l'ordre du commandant Putz de rejoindre l'Arc de Triomphe de l'Étoile où elle retrouve une partie de la II^e DB. Le Régiment de Marche du Tchad, dont fait partie *La Nueve*, reçoit les honneurs, est salué militairement par de Gaulle, qui par ce geste marque sa gratitude envers ces hommes qui les premiers sont entrés dans Paris. Certains ont relaté que ce témoignage d'estime a déplu à de nombreux militaires français. On n'apprécie guère non plus qu'un Espagnol, le Lieutenant Granell, ouvre le défilé et que quatre half-tracks de *La Nueve*, portant les noms de *Guernica*, *Teruel*, *Guadalajara* et *Résistance*, de plus conduits par des Républicains espagnols, arborent sur leurs véhicules, à côté du drapeau de la France Libre, le drapeau Républicain espagnol. Ces hommes assurent également l'escorte et la protection de de Gaulle. Malgré ces réticences, l'important dans ce moment-là est que la compagnie espagnole entrée la première dans Paris soit à l'honneur.

La descente des Champs Élysées est triomphale, une foule immense acclame le général de Gaulle et les Libérateurs. En haut de l'avenue, un immense drapeau Républicain espagnol de 20 mètres de long est déployé par des Espagnols très

⁴⁰ Evelyn Mesquida, *op. cit.*, p. 161.

⁴¹ Evelyn Mesquida, *op. cit.*, p. 160.

enthousiastes. Rapidement, on leur demande de le retirer. Mais, néanmoins c'est pour eux l'espoir de leur victoire, prochaine, sur Franco.

En attendant de poursuivre sa route vers l'est, la 2^e DB est stationnée dans le bois de Boulogne. Le 9 septembre, le départ est donné. Les troupes de Leclerc sont intégrées à la XV^e armée américaine, et se mettent en marche, *La Nueve* en avant-garde. Une longue route commence pour eux d'Andelot à Berchtesgaden en passant par Baccarat, Strasbourg et Grussenheim. Nombreux seront les Espagnols de *La Nueve* qui tomberont lors de ces combats.

Le 12, à Andelot, avec la 1^{ère} section de Montoya, Campos et Bernal Garcés en avant, *La Nueve* participe à une action foudroyante qui coûte à l'ennemi plus de 200 morts, des centaines de blessés et 800 prisonniers. Le 13 à Dompierre (Vosges), *La Nueve* participe à l'une des plus violentes batailles de blindés de la campagne de France. La compagnie déplore plusieurs morts et blessés. Les combats se poursuivent à Châtel-sur-Moselle et Vaxoncourt (Vosges). Trois Espagnols de *La Nueve* et leur capitaine seront décorés par de Gaulle à Nancy : l'adjutant-chef Campos, le sergent Pujol et le caporal Cariño Lopez.

Le 14 octobre, Fàbregas et Vasquez sont tués dans une embuscade. Plusieurs autres Espagnols sont blessés. Le 1^{er} novembre, *La Nueve* prend part à la bataille de Vacqueville (Meurthe-et-Moselle), puis le 17 à celle de Badonviller. Une brèche est ouverte dans la ligne de défense de l'ennemi : la route de Strasbourg est ouverte. Le 23 novembre, le *serment de Koufra* est honoré, le drapeau français flotte sur la cathédrale de Strasbourg. Lors de tous ces combats *La Nueve* a donc payé un lourd tribut en termes de morts et de blessés.

Les querelles entre généraux venus du pétainisme et généraux ralliés à la France Libre de de Gaulle provoquent alors des décisions fâcheuses. Le général de Gaulle offre le commandement de la campagne d'Alsace au général de Lattre de Tassigny, le général Leclerc parti alors s'installer à Paris. Aux ordres du nouveau commandement, les combats auxquels participe la 2^e DB sont terriblement meurtriers. Au cours des affrontements, pendant le mois de janvier 1945, 28 officiers, dont le lieutenant-colonel Putz, et plus de 250 sous-officiers et soldats meurent au combat.

La mort du lieutenant-colonel Putz, ainsi que la séparation avec le général Leclerc, a profondément marqué les hommes de la division. Fin février, *La Nueve*, décimée et épuisée, est retirée du front et envoyée en repos près de Châteauroux. Sur les 160 combattants de *La Nueve*, qui ont débarqué au mois d'août en France, il n'en reste plus que 16 dans la compagnie.

Vers fin mars, plusieurs unités de la 2^e DB dont *La Nueve*, sont désignées pour participer aux combats de la poche de Royan. La division est choisie comme fer de lance et paie encore un lourd tribut. De retour à Châteauroux, tous pensaient ne plus participer à la fin de la guerre. Le 22 avril de nouveaux ordres

arrivent, Leclerc a obtenu que ceux qui restent de la 2^e DB soient incorporés à la VII^e armée américaine. *La Nueve* et les premiers éléments de combat rejoignent l'armée américaine. Le 27 ils franchissent le Rhin, le 29 le Danube. La division traverse l'Allemagne au pas de charge. Tous ont deviné l'objectif : Berchtesgaden, le refuge d'Hitler. Les troupes américaines ont le même objectif et n'ont aucune intention de laisser un pouce de terrain aux Français. Finalement, après plusieurs combats les hommes de Leclerc arrivent au village de Berchtesgaden. Les Américains s'y trouvent, mais ils comprennent rapidement qu'ils n'ont pas pris *le nid d'aigle*, sans perdre de temps et, dans un dernier effort, ils arrivent les premiers, investissent la demeure, et trouvent dans un tiroir un drapeau français qu'ils déploient au grand dam des Américains qui n'apprécient pas cette action. Les Républicains espagnols de *La Nueve*, parmi lesquels se trouvent Moreno, Bernal, Arrue, Lozano, Pujol et Hernandez, partagent ces moments d'émotion, avec l'espoir que pour eux la guerre ne s'arrêterait pas là et que, grâce à l'aide des alliés, ils poursuivraient leur combat en Espagne, pour se débarrasser du franquisme et rétablir la République, comme certains le leur avaient promis.

Les Adieux, le Ressentiment, l'Oubli

Ce 22 juin 1945, à Fontainebleau, fut un jour amer pour les Espagnols de la 2^e DB. En effet, c'est ce jour-là que le général Leclerc, « *el Patron* » comme les Espagnols l'appelaient, fit ses adieux à la division, ayant reçu son affectation en Indochine. Ces adieux furent empreints d'émotion. En effet, Leclerc et les Républicains avaient appris à se connaître, à s'apprécier et à se respecter, même si leurs origines sociales et politiques étaient absolument opposées : vieille noblesse Picarde catholique et lecteur de l'Action française pour l'un, et militants anarchistes, communistes et athées, pour les autres. Néanmoins Leclerc avait su voir en eux et eux en lui un même idéal : croire en l'Homme et en la Liberté. Certains le suivirent en Indochine, et d'autres retournèrent à la vie civile. L'Indochine n'était pas leur combat. Ils comprirent qu'avec le départ de Leclerc, leur espoir de reprendre la lutte contre Franco était vaine.

Malgré l'accueil déplorable et scandaleux que la France leur avait réservé en 1939, les Républicains Espagnols exilés, n'avaient pas hésité à lutter pour défendre leur idéal de Liberté en s'engageant, auprès des combattants de la France Libre, afin de poursuivre leur lutte contre le fascisme et le totalitarisme international, aussi bien dans les troupes de la France Libre que dans la Résistance. Les combats des Républicains de *La Nueve*, rejoignirent ainsi ceux d'autres Espagnols : les « *guérilleros* » du Sud-Ouest, les maquisards du Vercors, des Glières et du Mont Mouchet, les résistants de la Main d'œuvre immigrée (FTP-MOI), les Corps Francs d'Afrique, les légionnaires de Narvik et de Bir-Hakeim et des Régiments de Volontaires Étrangers de 1940, sans oublier *a fortiori* tous les Espagnols Républicains déportés et morts à Mauthausen. S'ils reçurent des médailles,

aucun des combattants de *La Nueve*, mis à part le capitaine Dronne, ne fut fait Compagnon de la Libération. Il a fallu attendre longtemps pour que d'anciens de la compagnie soient invités aux cérémonies anniversaires de la Libération de Paris. L'Histoire et les hommes responsables ont ignoré trop longtemps l'engagement et le rôle qu'ont joués ces « étrangers » dans la Libération de la France aussi bien dans les FFL que dans les FFI et les FTP. Depuis quelques années ce n'est plus le cas, même s'il reste beaucoup de recherches à faire. Leur histoire reste à écrire.

C'est en Espagne que ma génération a appris que l'on peut avoir raison et être vaincu que la force peut détruire l'âme et que, parfois, le courage n'obtient pas de récompense. C'est, sans aucun doute, ce qui explique pourquoi tant d'hommes à travers le monde considèrent le drame espagnol comme étant une tragédie personnelle, la dernière grande cause.

Albert Camus.

Propositions bibliographiques :

La guerre d'Espagne :

- Beevor Antony, *La guerre d'Espagne*, Paris, Paris, Calmann-Lévy, 2006.
- Preston Paul, *Une guerre d'extermination Espagne 1936-1945*, Paris, Belin, 2016.

La Retirada :

- Dreyfus-Armand et Émile Temime, *Les camps sur la plage, un exil espagnol*, Paris, Éditions Autrement, 1995.

La 2^e DB et La Nueve :

- Dronne Raymond, *Carnets de route d'un croisé de la France Libre*, Paris, Éditions France-Empire, 1984.
- Garcia Cyril, *Amado Granell*, Paris, L'Harmattan, 2016.
- Mesquida Evelyn, *La Nueve 24 août 1944*, Paris, Cherche Midi, 2011.
- Roca Paco, *La Nueve*, Paris, Delcourt, 2014.



Les cartes postales d’hier et d’aujourd’hui

Michel Wiedemann

Né à Strasbourg le 26-09-1947, agrégé de lettres classiques, il occupe un poste de Maître de conférences de 1972 à 2012 en linguistique française à l’Université de Bordeaux-Montaigne. Parallèlement à sa carrière d’enseignant, il a organisé maintes expositions de graveurs contemporains en qualité de président de L’Estampe d’Aquitaine, association qu’il a fondée en 1985 avec Philippe Labèque, Paulette Expert et Daniel Beugnot, dit Dul. Membre du Cercle numismatique Bertrand Andrieu et de la Société Archéologique de Bordeaux, il a écrit sur l’iconographie des monnaies. Il a également publié des articles sur le vocabulaire régional du français, sur le lexique de la photographie, sur des graveurs du Sud-Ouest, sur des animaux fantastiques tels la licorne et le lièvre cornu. Il a été un des fondateurs de l’ARPA, galerie associative de photographie à Bordeaux, aujourd’hui disparue. Il continue de pratiquer en amateur la photographie et le dessin.

L’été qui s’achève est la saison des vacances, c’est aussi celle de la plus grande consommation de cartes postales. Voilà bientôt 150 ans que la carte postale est apparue en Autriche, en 1869. Elle est officialisée par l’Union postale universelle en 1874. La première carte postale officielle française est de 1873. Elle porte au-dessus de l’adresse du destinataire, à côté du timbre à 15 centimes, sa définition administrative : *Carte postale destinée à circuler à découvert en France et en Algérie, de bureau à bureau (Loi du 20 Décembre 1872)*. Il suffisait de deux timbres à 5 centimes, pour avoir une *Carte postale destinée à circuler à découvert en France et en Algérie dans l’intérieur d’une même ville ou dans la circonscription du même bureau. (Loi du 20 décembre 1872)*.

En 1884, le « trafic » atteint trente millions de cartes par an pour un chiffre d’affaire de 800 millions de francs en 1914.

Techniques d’illustration

Les cartes postales les plus anciennes comportent une face entièrement consacrée à l’adresse du destinataire. Sur l’autre face, on trouve des images, autorisées par un décret de 1883 et un espace voué à la correspondance réduite à cinq mots. En 1904 une nouvelle convention postale internationale en répartit autrement les éléments : sur une face le texte, formé de l’adresse et de la corres-

pondance et sur l'autre face, l'image. L'image des débuts est une composition dessinée par un artiste, reproduite par l'imprimerie en typographie ou en chromolithographie, puis viennent les cartes qui reproduisent des photographies, invention du marseillais Dominique Piazza.

La phototypie inventée par Poitevin en 1855, recourt aux propriétés de la gélatine bichromatée étendue sur une pierre lithographique ou un pavé de verre. Elle produisait dès 1886 des cartes d'un gris variable, souvent bleuâtre, qui avaient un grain assez grossier, mais de trame, tirées dans son atelier par le peintre-photographe du coin.

D'autres cartes sont produites par héliogravure, procédé de gravure en creux sur un cylindre de cuivre, et souvent encrées en sépia. Le procédé est plus complexe et nécessite des retouches manuelles d'un personnel spécialisé.

Elles ne pouvaient rivaliser avec les photos véritables signées des éditions d'art Yvon de Paris ou Combiér de Mâcon, qui couvraient la France entière de clichés sur cartoline brillante, en noir, « véritable photo au bromure ».

Puis sont apparues les photos en noir et blanc coloriées par endroits avec des pochoirs de teintes unies. Les couleurs étaient absolument fausses, des verts, des roses crus, des ciels sans nuances, qui débordaient les contours des objets.

Enfin sont arrivées les cartes tirées en « couleurs naturelles » par des procédés mystérieux, Émaillographie, Elcécolor, Hitit Color, Icariagraf, Lumicap, Mexichrome, Ektachrome, Plastichrome etc...

Indications d'origine

Les noms des photographes apparaissent moins souvent que les adresses des éditeurs. On lisait jadis des phrases pompeuses « C'est un cliché du célèbre Chasseur d'images G. Rossat Mignod de la Touring International Photo », ailleurs le nom du photographe était souvent omis, mais on n'oubliait jamais d'imprimer : « Reproduction interdite », ou « Riproduzione vietata », ou « Propriété exclusive des Missionnaires de N. D. de la Salette ». Et surtout on se flattait d'être de fabrication française.

Affranchissement

Un cadre vide en pointillé indiquait sur nombre de cartes l'emplacement du timbre. Les Anglais ajoutaient : *Stamp here*. Mais d'autres remplissent le cadre avec la marque du fabricant, le numéro du cliché, ou le dessin du timbre requis. Les Suisses vous avisent à cet endroit que vous avez droit à un tarif réduit jusqu'à 5 mots de salutations, avec un nombre illimité de signatures. Levy et Neurdein

réunis indiquent en petits caractères : *Affranchir à 0 fr. 10 pour la France, 0 fr. 30 pour l'Étranger. N'écrire que sur le côté réservé à la correspondance.* L'avis était utile : on trouve encore au début du XX^e siècle du texte manuscrit et des timbres collés sur l'image.

Motifs des illustrations dans les vues touristiques

Des images du monde entier arrivaient dans nos boîtes aux lettres : les cartes du mont Sainte Odile, de Lourdes ou de la Salette, de Rome ou d'Assise, de Nazareth ou de Jérusalem, traces de pèlerinages attestés non par le sacristain du sanctuaire, mais par la carte postale du voisin cyclo-campeur ; il en venait des pays chauds, beaucoup plus d'Italie, de Grèce et d'Espagne que de Suède, ou d'Irlande. Il fallait aussi que ces pays d'origine soient ouverts au tourisme : bien peu venaient d'Afrique noire, ou des pays à régime communiste. Les images montraient les points de passage obligés de la culture profane : l'amphithéâtre de Syracuse, le temple rond de Delphes, le Colisée à Rome, le musée du Caire, la basilique d'Ephèse, l'Alhambra de Grenade, le palais de Schönbrunn. Il y avait aussi des vues de villes : Bordeaux avec des bateaux à quai devant la tour St Michel, Cannes et le fortin de la Croisette, Madère et ses cactus au coucher du soleil, Alassio sur la Riviera avec un premier plan de géraniums, comme Montréal au Québec, Florence avec le Ponte Vecchio, Budapest, son château au-dessus du Danube et son pont suspendu illuminés, la baie de San Francisco... Toujours des panoramas pris d'un point de vue élevé, voire des vues aériennes à basse altitude. Des villes sans faubourgs, sans HLM, sans terrains vagues, sans usines, toujours fleuries, plantées d'arbres et balayées.

Un grand nombre de cartes postales ne sont pas même envoyées : celles qui montrent des œuvres conservées dans les musées. Comme il était interdit d'y prendre des photos, le visiteur achetait en sortant les cartes des œuvres les plus mémorables à ses yeux. Le musée y gagnait quelques revenus. Un photographe amateur qui n'avait pas le matériel d'un professionnel rapportait de voyage des images de meilleure qualité que les siennes. Un éditeur parisien proposait une collection « Chefs d'œuvre de la peinture » formée de tableaux du Louvre. La maison Braun s'était fait une spécialité des reproductions de tableaux.

La culture, c'est le passé du monde et les musées en sont les conservatoires, les cartes postales thésaurisées, souvenir d'un musée, trouvaient refuge dans un album rarement ouvert ou dans une boîte à chaussures.

Les cartes postales transportent donc les images du passé : le retour au port d'un voilier, plutôt que d'un paquebot de croisière de huit étages, le clocher de Saint Sernin plutôt que les usines d'Airbus, les moulins à vent de Hollande plutôt que les barrages hydroélectriques, les costumes folkloriques de Dubrovnik plutôt que les jeans actuels, le berger des Abruzzes, le marin-pêcheur de Bretagne et le

dinandier tunisien plutôt que le grutier, l'ingénieur ou le conducteur de bus. On préfère montrer de Dax une gravure du XIX^e siècle où des gabarres embarquaient des barriques et des grumes sur l'Adour. Schönbrunn était plus pittoresque quand il était peint par Canaletto et la porte Cailhau de Bordeaux telle qu'elle était au XV^e siècle. Cagnes sur mer est écrit sur une enseigne en lettres gothiques, les armoiries des villes sont accrochées à des cartels de parchemin. Les maisons natales de tel ou tel, la statue du grand homme, le monument commémorant les hauts faits de l'histoire nationale, tout cela prolonge le passé dans l'espace visible. La carte postale fait partie de cette culture historique du XIX^e siècle.

Les couchers de soleil romantiques sur l'Adriatique ont toujours les faveurs de la clientèle, mais les retouches ne peuvent éviter les mers bordées de buildings de dix étages, les Américains appellent même horizon le « profil » d'une ville reconnaissable à ses immeubles de grande hauteur. Une carte de Luxembourg divisée en deux montre un aéroport moderne et devant sa tour de contrôle, un avion de la compagnie nationale au sol, et l'autre partie le montre survolant la vieille ville de Luxembourg, unissant les deux époques. Une autre carte de Luxembourg réunit autour d'un palais deux ponts modernes, deux églises et deux buildings : tous les siècles sont représentés, tout le monde est content.

La carte composée résume une ville ou un site en juxtaposant plusieurs images. L'éditeur peut détourner les éléments pour en faire une composition illusionniste, unifiant au mieux les deux perspectives. Il peut diviser la surface en parts égales, ou garder l'organisation des anciens retables : une scène principale et des caissons alentour. Ou les jeter négligemment, comme au hasard sur un fond uni ou sur une carte routière localisant les sites. Les compositions peuvent être homogènes, comme les vues purement archéologiques de Delphes, de Cnossos du monastère roumain de Cozia, ou plus hétéroclites : Barèges combine des vues de la station et de la piscine thermale, Andorre associe une cascade, un village ancien, une rue que remonte un âne chargé de paille et des tulipes rouges sur fond de glaciers, Taormina propose un écartelé de ruines antiques et de fleurs rouges sur fond de paysages. Avila montre sa mairie, ses remparts illuminés, sa sainte vêtue de brocarts violets et couronnée d'or. Mais la palme revient à la carte postale turque qui montre au milieu de huit vues de sites naturels et de ruines antiques deux blondes aux seins nus. Les Suisses et les Autrichiens font pour leurs stations de sports d'hiver des cartes associant panorama, chapelles avec clochers à bulbe, télésièges et skieurs en piste. On ajoute par ci, par là un joueur de harpe en costume folklorique, la roue à aubes d'un vieux moulin, une promenade en calèche dans la neige ou une milice bourgeoise en culotte de peau.

Un esprit naïf pourrait penser que chaque pays a ses mœurs cartepostalesques, mais il n'y a pas de cartes postales à l'usage des Turcs, des Indiens, des Marocains, des Sénégalais. Il n'y en a que pour les Européens et les Américains et pour leurs curiosités, qui sont toujours les mêmes : les quartiers anciens, les

châteaux, les églises, les hôtels de ville, les ponts et ouvrages d'art, les statues et les fontaines. Leur culture détermine même leurs représentations de la nature. Celle des cartes postales est curieusement restreinte aux montagnes, et même aux montagnes ensoleillées. Les plaines de la Beauce, la Champagne, le Poitou ne suscitent pas d'images de paysage : l'horizon serait une droite et la moitié de la carte serait occupée par le bleu du ciel. Il faut davantage. Un fleuve qui coule paisiblement n'intéresse guère, mais les rapides de Laksfors, le saut du Doubs, les chutes du Niagara méritent une carte postale. Les sommets aigus des Alpes ou des Pyrénées dans le fond, les villages étendus à leur pied au second plan, les sapins sombres du premier plan, voilà la composition typique. S'y ajoutent des ingrédients facultatifs : le reflet des cimes dans un lac, le coucher de soleil sur les pics, les burons de bois sur les prés d'altitude, le calvaire ou le chemin de croix, le banc tourné vers le paysage qui semble attendre le destinataire, le groupe de randonneurs en marche parmi les vaches. Mais la gentiane jaune, la gentiane bleue, le rhododendron rouge, l'anémone des neiges, la marguerite et l'edelweiss font le premier plan, voire le sujet principal de maintes cartes de montagne. En surimpression apparaissent les noms des sommets remarquables, le nom de la station et des mentions laudatives comme « Ferienparadies », « Lustig ist's im Zillergrund ¹ », « Merveille de la nature : un coin de Haute-Savoie où coule une rivière qui perpétuellement chante le bonheur et la joie de vivre. ».

Cartes passe-partout

Outre les cartes de vacances, la carte postale servait de lien social en des circonstances rituelles : Bonne fête, Bonne Année, bon anniversaire, Bonnes Pâques, saint Valentin, fête des mères, fête des pères, Saint Nicolas, Noël... Le message n'était plus lié à un lieu donné que l'expéditeur avait visité, mais il instaurait une relation entre l'expéditeur et le destinataire par l'intermédiaire des personnages de l'image, qui en étaient les représentants, les vicaires au sens étymologique du mot.

Il y avait des cartes où un couple d'amoureux enlacés en tendres préludes servait de substitut à l'expéditeur et au destinataire : « Fait Réponse Tout de suite à Ma letre Mons Cheri. 1000 Baisers de Ta femme Lucie ». Autre substitution, la carte de Bonne année où une fillette, substitut de l'expéditeur, regardant en direction du destinataire, traîne un gros colis d'étrennes. Une autre apportait un bouquet de roses ou de tulipes pour un Heureux Anniversaire. Pour le 1^{er} avril, un garçonnet souriant tenait dans ses bras un poisson d'avril avec un point d'interrogation dans la gueule et la carte anonyme n'avait pas d'autre texte que le message préimprimé « Qui vous l'envoie ? » Avant 1914, une demoiselle envoyait

1 « Paradis des vacances », « On s'amuse au Zillergrund ».

au soldat sous les drapeaux une carte où une jolie femme rêveuse appuyée à un fauteuil d'osier jetait les yeux au loin en soupirant : « Lieben und geliebt »². En temps de guerre on a expédié des cartes où une jeune fille en prière, drapée dans de longs voiles à l'antique, lève les yeux au ciel, personnifiant la Foi, ou une Allemande en costume régional au pied d'un calvaire sur fond de montagnes alpestres prononce des paroles propitiatoires en vers :

« Der Herr Behüte dich !
Der Herr sei dir in Kriegsgefahr
Ein Hüter , wie er stets es war. »³

Personnalisation du produit

Les postes ont un service qui incite la clientèle à découvrir la philatélie, on les comprend, elles défendent leurs emplois. Mais elles vous proposent aussi des timbres qui ont récupéré le contenu des messages : vacances, bonne fête, meilleurs vœux, bon anniversaire. Un degré plus haut, il y a aujourd'hui le timbre personnalisé, fabriqué avec une effigie de votre choix, la photo de votre maison, de votre bébé ou de votre meilleur profil. La personnalisation reflue ainsi de la carte sur le timbre. Mais jadis on allait chez le photographe se faire portraiturer en déguisement de carnaval, en Arabe, en ménestrel ou en marin pour une soirée costumée, ou dans un avion biplace figuré sur une toile peinte ou en couple ou en groupe avec ses collègues et le photographe tirait ces images photographiques sur des cartolines 10 x 15 cm qui avaient un revers de carte postale divisé en deux zones, correspondance, adresse. Avec ces cartes-photos, les images privées passaient dans le domaine public au même titre que les productions standardisées des éditeurs professionnels. La phototypie, procédé à la portée de tout photographe de quartier, permettait une production décentralisée à l'échelle de quelques centaines de cartes, pour la publicité des commerçants locaux.

La série

La carte postale ne peut tout dire en une seule image, les éditeurs ont vite aperçu le bénéfice d'une série de cartes indépendantes physiquement, mais réunies sous un titre de collection par une numérotation continue. Des institutions comme le musée historique lorrain de Nancy ont édité des séries sous

2 « Aimer et être aimé ».

3 Que le Seigneur te garde !
Que le Seigneur dans le péril guerrier
Soit ton gardien, comme il le fut toujours.

une couverture s'ouvrant comme une enveloppe, la congrégation des Oblats de Marie Immaculée, des séries de cartes pliées en accordéon. D'autres ont relié les cartes postales de la série sous une couverture cartonnée, comme les travaux universitaires.

Aujourd'hui des collections entières caractérisées par leur format, carré ou panoramique, et leur style graphique, peuplent les présentoirs livrés par des entreprises internationales.

Contenu des textes

L'image fait partie du message et les textes écrits au dos ont un rapport de paraphrase avec les images : une carte finnoise montre des rennes, le message se rapporte à ces mêmes animaux : « et nous les voyons effectivement un peu partout. Ils ont même l'air d'apprécier les axes routiers et les villes ». « Ma carte représente l'humble abbaye cistercienne où... » « ces fleurs datant du 13^e siècle avant Jésus-Christ ont gardé toute leur fraîcheur ». Le lien entre le lieu représenté sur la carte et le message passe par des mots déictiques : « depuis que nous sommes ici... ». « Ce pays est toujours aussi beau ... » « Me voilà déjà plus d'une semaine dans cette belle région ». Cela présuppose que généralement l'expéditeur se trouve au lieu nommé sur la carte, alors qu'il pourrait avoir emporté un stock de cartes sans lien avec le lieu où se trouve. De même les pronoms personnels trouvent leurs référents dans l'adresse de la carte et dans la signature. Mais nombre de brefs messages comme « Le bonjour des Trois Épis », « Affectueux baisers de notre promenade », « Amicales pensées de notre séjour en Grèce » ont pour seule fonction de maintenir le lien entre expéditeur et destinataire. La preuve en est fournie par les cartes postales de religieuses à leur famille, réduites à la signature, tout épanchement affectif étant suspect aux supérieur(e)s. Montaigne raconte dans son voyage en Italie que les auberges allemandes et suisses sont décorées des armoiries de leurs hôtes de marque et qu'il y a fait ajouter les siennes pour complaire à son aubergiste. Abano Terme en poursuit la tradition en ornant une carte composite des drapeaux de tous les États représentés parmi ses touristes. La carte postale n'est-elle que le message de l'amitié, comme l'impriment certains éditeurs ? Les vocables affectifs abondent : « Je vous envoie mon bon et chaud souvenir, je vous embrasse. « Amicalement ». « Je vous embrasse affectueusement. » « Grosses bises de nous tous. » « Affectueux baisers. » « Nos meilleures pensées ».

La carte comporte une zone pour la correspondance. Quels messages apporte-t-elle ? À quoi bon dire le temps qu'il fait ? « Aujourd'hui nous étions à Innsbruck, le temps était très beau. En rentrant ce soir à l'hôtel, il a recommencé à neiger comme hier ». « Le temps est magnifique et la mer est bonne ». « Très belle traversée, temps splendide ». Les cartes postales annoncent un proche retour : « À bientôt à Strasbourg, le temps passe si vite », « À bientôt », « Espérons

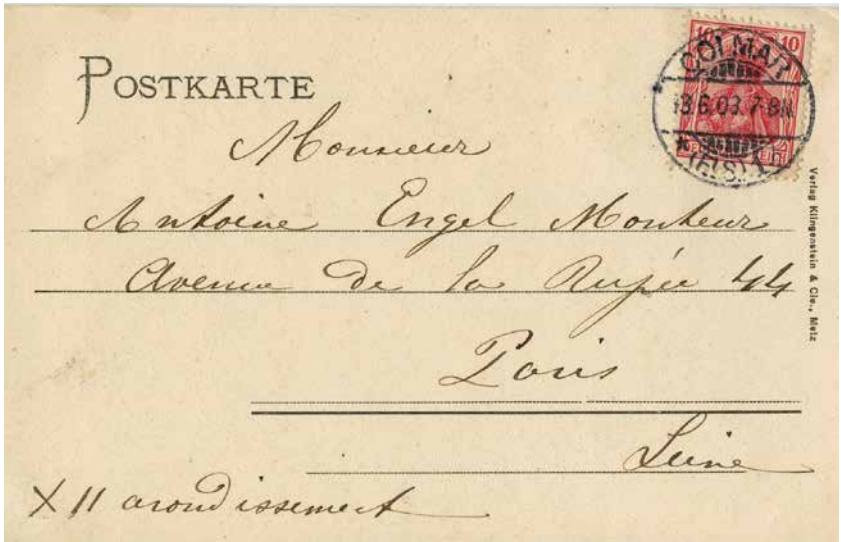
MISSIONS DES PÈRES OBLATS EN AMÉRIQUE DU NORD



ÉCOLE MÉNAGÈRE INDIENNE — Indianer-Haushaltungsschule



Holzbarr bei Zabern, mit Wirtschaftsgebäude



que tout va bien pour toi et que nous reverrons bientôt », « Au plaisir de nous revoir bientôt ». Des regrets sur la fuite du temps accompagnent ces annonces de visite : « À bientôt. Hélas. » « Le temps passe trop vite et je pense à la rentrée le 17 » « Ici le temps passe encore plus vite qu'à la maison. ».

La relation entre le lieu représenté et le message se manifeste par des vocables évaluatifs et des adjectifs subjectifs et laudatifs nombreux : il faut se montrer sensible aux beautés que l'on rencontre. Les épithètes de cette sorte sont nombreuses : « peut-être étiez vous déjà sur cette île merveilleuse » « une randonnée dans une très jolie région » « nous passons ici des vacances agréables et reposantes » « de cette belle région, dans un cadre magnifique et impressionnant », « magnifiques maisons typiques du pays, immenses étendues de forêt, paysages grandioses » « de notre agréable séjour par un temps merveilleux ». « Meilleures pensées de ce charmant coin ensoleillé ». Les adjectifs sont attendus et la plupart n'ont pas d'originalité : « dans un décor aussi merveilleux et dans une chaleureuse ambiance », « Merveilleux souvenir du Tyrol », « La vue est splendide avec ces montagnes en blanc », « Le temps est beau et je suis éblouie de la beauté des paysages », « ...reprendre les passionnantes escapades dans une région vraiment merveilleuse. ».

Mais les épithètes sont quelquefois déplacées avec audace : « un bon et chaud souvenir », « un bonjour bien ensoleillé de notre séjour de cure », « Souvenir affectueux de ce beau voyage en Italie » et il y a des gens qui veulent faire du style et y mettent du leur :

« Affectueux bonjour de Grèce où la légende et l'histoire se mêle [sic], merveilleux pays du soleil et du farniente. »

« ...mon séjour dans cette île enchanteresse où les fleurs embaument. »

« elle vaut le déplacement ; il faut simplement avoir envie de la découvrir, car elle possède autant de charme que de mystère. »

« Ici se mêlent beauté, mystère, nonchalance et gaieté ; passé et présent se fondent grâce aux légendes. Un vrai conte de fées. »

Les vraies nouvelles sont rares. On ne se sert pas de cartes postales pour annoncer un décès ou un mariage, ni pour communiquer avec une administration. D'autres formes de correspondance sont vouées à ce type d'annonce. Mais on pouvait, au temps où les postes étaient ponctuelles se servir de cartes postales pour des nouvelles précises et des rendez-vous : « Nous revenons le 10 au soir. » « Je rentre le 25 et le 26, sans doute avec toute la famille. » « Ta lettre est arrivée. » On trouve des usages impératifs masqués : « si René veut bien faire fonctionner le bain pour notre décrassage » « Réunion lundi soir prochain chez vous. » Avant le téléphone portable, les belles-mères avaient des trucs comme d'envoyer le vendredi soir, quand le destinataire ne peut plus leur répondre avant le dimanche une carte du genre : « Nous vous attendons dimanche à 9h30 pour la messe et le repas de midi. ».

Usages de la carte postale

Les productions courantes des éditeurs se répartissent en vues simples, vues composées, cartes passe-partout, non liées à un lieu donné, cartes humoristiques illustrées d'un dessin, ou d'un photomontage, cartes érotiques. On n'envoie pas à sa mère des filles dévêtues, ni des blagues d'almanach Vermot à son supérieur hiérarchique. Quant aux vues simples, à quoi servent en fin de compte ces images si passéistes, si convenues, si sélectives ? Celles qui montrent des hôtels ou des lieux de cure et donnent au revers leur adresse et leurs coordonnées ont le mérite de la franchise : il s'agit de réclames pour l'établissement, qui pouvait se vanter de ses hôtes illustres. À Nuremberg, l'hôtel Deutscher Hof⁴ se flattait d'avoir été « le logement du Führer ». Les premières cartes publicitaires sont celles de la Belle Jardinière en 1873. Les publicités ont envahi par la suite les vues touristiques : sur une carte de Sélestat, éditée par Yvon à Paris, se trouve imprimé au bas de la zone de correspondance, en écriture trompeusement manuscrite : « Dans ce joli coin de France on trouve comme partout ailleurs la Chicorée Leroux, la meilleure des chicorées qui offre aussi les primes les plus belles et les plus utiles. ». On trouvait aussi des cartes postales passe-partout éditées par la margarine Astra qui comportaient à l'avant une image comique de Béatrice Mallet et une recette de cuisine utilisant ladite margarine. La publicité s'est transportée depuis sur d'autres supports.

L'Occident pacifié depuis 1945 a oublié une autre publicité qui a fleuri jadis : la propagande nationaliste et guerrière. Une carte Yolande n° 745 envoyée comme souvenir des fêtes de l'aviation française (1912) montre un ciel encombré de ballons et d'avions. Une jolie fille, un drapeau français dans les bras, vante les avantages de la France répandus par une corne d'abondance : « le commerce, les théâtres, les journaux de province, les arts, les chemins de fer, les conseillers municipaux, les agriculteurs, les colonies, les banques, les communes, les villes, les sports, les PTT, les journaux parisiens, les magasins de nouveautés. ». La propagande militaire commence au pied du sapin de Noël : la fille reçoit une poupée, le garçon un fusil⁵ avec lequel il se fait photographier en costume de marin ou en culottes courtes. Puis vient le temps des conscrits posant en uniforme : « Je me porte à merveille, vous en jugerez d'ailleurs d'après le cliché ci-contre », des joyeuses chambrées où l'on trinque en astiquant son casque à pointe au son de l'accordéon sous l'œil des sergents, des batteries de 75 partant en manœuvre au petit matin, des revues de cavaliers indiens enturbannés, salués par des panamas levés à bout de bras. En 1914 apparaît la *Galerie patriotique* d'A. Noyer, publiée avec visa de la censure au verso : « Un pont sur la Meurthe miné par les Français

4 « Auberge allemande ».

5 Carte FK Paris n° 310.

saute au moment du passage des troupes allemandes⁶ », d'après *Pages de gloire* par R. Galland, les scènes de genre comme : « Le vague-mestre. Dans la tranchée le moment le plus heureux de la journée⁷ », les portraits photographiques des chefs alliés pris dans *l'Illustration* : Pierre I^{er} roi de Serbie, l'amiral Viale, ministre de la Marine italien. Les photos de guerre de ce temps ne montrent que des simulacres de « zouaves en avant-poste » et sont souvent remplacées par des dessins pour les combats proprement dits : les photographes arrivent après la bataille pour montrer les crimes de l'ennemi, les cathédrales et les églises en ruines, les villages réduits à des tas de pierres. Les cartes « Les crimes allemands » illustrées par le dessinateur Noël Dorville (1874-1938), collaborateur de *L'Assiette au Beurre* ont montré des troupes allemandes passant devant des femmes pendues, et on a trouvé sur des Autrichiens tués des cartes montrant des exécutions de prisonniers serbes. La guerre était plus supportable une fois transposée. Une carte satirique⁸ montre dans une salle à l'italienne *Le théâtre de la guerre* : sur scène, I^{ers} rôles, les poilus transperçant un ennemi à la baïonnette, sous les yeux de novices de la classe 18, à droite comme figurants, les embusqués en képi, à gauche, menacés du balai, les utilités, les auxiliaires portant leurs piles de dossiers, au parterre, les civils qui applaudissent, derrière eux les neutres, en costume national, le Suisse, l'Argentin, l'Américain, le Hollandais, le Mexicain, l'Espagnol et dans les loges de chaque côté, « les nouveaux riches ». A. Tantot publie à Paris une carte *Vers la délivrance* montrant le portrait du président Poincaré entre les allégories de la Lorraine et de l'Alsace sur un fond de drapeaux et l'aigle germanique terrassé perdant ses plumes. Après l'entrée triomphale du général Gouraud dans Strasbourg le 22 novembre 1918, on célèbre par l'image les premières fêtes du 14 juillet 1919 sur la place Kléber. Mais on n'a pas montré à la France les cadavres déchirés, les blessés suspendus aux barbelés, l'expulsion de 130.000 Boches établis en Alsace depuis 1871, qui ont eu 24 heures pour passer la frontière sous les huées avec 30 kg de bagages, laissant sur place leurs autres biens qui seront pillés ou confisqués et mis à l'encan. Après la guerre, les forts de Verdun, les points de la ligne de front, devenus buts de voyage, ont profité de ce tourisme et des cartes postales montrent la paix des cimetières et les visites des orphelins.

Mais la carte postale sert aussi d'autres propagandes : les missionnaires font la leur en direction des Européens civilisés et pour obtenir des subsides, leur montrent à la fois les mœurs et la férocité des peuples auxquels ils ont affaire et les réalisations de leurs congrégations : écoles, orphelinats, centres d'appren-

6 N° 525. Avec le monogramme d'A. Noyer (Rueil, Paris, Fabrication française).

7 N° 181 de la même série.

8 Signée d'un monogramme aux lettres JK traversées d'une flèche, et numérotée 2088. Elle date du début de 1917, avant l'entrée en guerre des USA.

tissage et hôpitaux. Mais il y a d'autres propagandistes, qui sans être un groupe constitué, convergent dans leur action, les éditeurs de *Scènes et types* : on montre aux métropolitains les types physiques, les costumes, les activités quotidiennes des colonisés. Mais sans aucun scrupule de vérité ethnographique. On a prouvé par de simples comparaisons que les mêmes atours sont attribués successivement à des groupes divers. Les tuniques des bédouines laissent opportunément entrevoir un sein. La mise en scène est patente lorsqu'il s'agit de relations amoureuses entre soldats du colonisateur et femmes indigènes. Le harem fermé à l'étranger intrigue, suscite des fantasmes, le photographe répond à la demande et en montre l'intérieur au prix de falsifications.

La métropole a aussi ses *Scènes et types* : les Bretons se couchant dans leurs lits clos, les Alsaciennes en costume stéréotypé apportant du kugelhopf, les Bourguignons le verre à la main devant leur barricade, *les Auvergnats chez eux* tressant des paniers, ou jouant de la vielle à roue ou de la *cabreta* ont donné lieu à des cartes postales où la condescendance se mêlait à la curiosité pour les particularités locales, mais du moins ces séries-là ne justifiaient-elles pas une politique d'immigration comme dans les colonies. Les cartes postales ne montrent que l'autre, le provincial. Vit-on jamais des cartes de *Scènes et types* exhiber aux provinciaux le costume et les activités d'un bourgeois parisien ?

Les cartes postales ont aussi servi la politique par la célébration des expositions universelles de Paris 1889, de l'exposition maritime de Bordeaux de 1907, de l'exposition coloniale de Paris 1931. Les constructions de leurs palais éphémères, de la tour Eiffel qui leur a survécu donnaient au monde des preuves solides des talents les plus élevés du pays organisateur. Mais il est un monument invisible que la carte postale a construit au génie de la France, c'est le genre des cartes humoristiques ou érotiques. Les ballons d'Alsace sont, vus de près, une paire de seins. Un chasseur enfilant par derrière une dame dévêtue proclame : « Le gibier à poil contrairement au gibier à plumes se tire à bout portant. » On a pris en photo la sardine qui bouche l'entrée du vieux port de Marseille, on s'est moqué des Teutons, des curés, des naturistes, des écolos, des hommes politiques. On n'a pas de pétrole, mais on a des idées. C'est là une matière première spécifiquement française, surabondante, malheureusement intraduisible et inexportable, mais c'est par son point le plus bas qu'on peut juger le niveau de l'esprit national. On a vu au XX^e siècle des cartes qui se déplient en formant un motif en trois dimensions, des cartes qui produisent un son lorsqu'on les ouvre, ou qu'on appuie dessus, miaulement de petit chat ou chanson à la mode. C'est bon pour les enfants, direz-vous, mais ce sont les grands qui font tourner les statues de l'horloge astronomique de Strasbourg ou font apparaître des obscénités cachées en actionnant la « carte à mécanisme ».

À qui écrit-on aujourd'hui des cartes postales de vacances ? Aux parents qui ne sont pas du voyage et qu'il faut rassurer, aux oncles et tantes, cousins et

cousines, pour leur montrer qu'on a de quoi se taper du homard à chaque repas, aux amis de lycée, de collège, de pensionnat, aux voisins, aux amis héréditaires, à ces copains rivaux qu'il s'agit d'épater, à ces connaissances qu'on n'a pas le temps de saluer pendant toute l'année. Et qui s'en charge ? Rarement les maris, qui se contentent de signer un texte écrit par leur femme.

Des éditeurs du début du xx^e siècle avaient pré-imprimé le message « salut de Constantinople » qu'il ne restait plus qu'à signer et à pourvoir d'une adresse. Un astucieux a eu l'idée d'accélérer la production par des étiquettes autocollantes portant le nom et l'adresse des destinataires. Le message est réduit à rien, le rite seul de l'envoi obligé persiste, corvée saisonnière comme la déclaration de revenus. Elle a aussi une date limite, celle du retour : pourquoi écrire si l'expéditeur arrive chez lui avant sa carte ? Mais on est assuré de revenir avec des regrets, la liste de tous ceux auxquels on n'a pas écrit.

Quand écrit-on ? Les jours de pluie bien sûr, quand on ne peut pas bronzer, ni mettre le nez dehors. Ou en fin d'après-midi, sur une table de bistrot, à l'ombre d'un parasol, pour se remettre des trois heures passées à arpenter les musées. Mais aura-t-on longtemps encore le goût d'envoyer des cartes postales ? On écrit de moins en moins, les téléphones portables transmettent de partout des messages simplifiés et des images de qualité. Les historiens futurs ne verront plus de cartes postales dans les malles des grands-mères. Les portables usés sont déjà désossés par des mains noires et mal payées, les serveurs saturés aux heures de pointe écraseront un jour leurs données, les satellites qui les transmettent épuiseront leurs batteries et nos paroles s'évanouiront à jamais entre les étoiles.

Handicap et fratrie

Marie-Noëlle Gauthier

Marie-Noëlle Gauthier est psychanalyste, membre de la Société de Psychanalyse Freudienne. Spécialiste du handicap et de ses représentations (thème de son mémoire à l'Université Lumière Lyon II) elle signe, en 1997 *Le jeu des sept familles* (éd. Desclée de Brouwer, Paris), livre-référence dans lequel est traité l'impact du handicap sur la famille. Son article *Handicap et Fratrie* est extrait de son travail publié au n° XXIX (Paris 2013) de la Revue *Société de Psychanalyse Freudienne*. Marie-Noëlle Gauthier, qui se passionne aussi pour la peinture et la sculpture, travaille actuellement sur « la voix dans sa corporéité, dans ce qu'elle dit de nous et ce qu'elle transmet à l'autre ».

Parler du malaise dans la fratrie face au handicap, c'est évoquer le temps de l'épreuve et le cheminement de chacun : la mère, le père, la famille, les frères et sœurs, les professionnels, avant, pendant, et après.

On considère souvent qu'une épreuve, maladie, handicap, grossit à la manière d'une loupe ce qui pouvait faire problème au sein de la famille, effet de loupe qui révèle les fissures intimes et anciennes : mésentente du couple, relations des parents avec leurs propres parents, relations fraternelles de rivalité non dépassée...

Les réactions des parents, des grands parents, et celles, parfois cruelles, des copains, jouent un rôle essentiel dans la capacité des frères et sœurs à traverser l'épreuve. Quoi qu'il en soit, la traversée va de fait réorganiser l'identité de la famille, et la construction identitaire des membres de la fratrie.

Parents

L'annonce

L'effondrement des parents est à l'origine du mal être de la fratrie. La révélation du handicap constitue un séisme et les frères et sœurs vont s'en trouver à l'épicentre. Les enfants assistent à l'effondrement des parents. Ils les voient désemparés, incapables de concevoir ce qui leur arrive ; l'image de leur toute puissance se déchire.

Le traumatisme sidère, c'est un effet de blanc : on ne pense plus, ne ressent plus, le temps s'arrête. Ferenczi définit le traumatisme comme « *un choc équivalent à l'anéantissement du sentiment de soi, de la capacité... d'agir, de penser en vue de défendre le soi propre* ». ¹

Pour les enfants le traumatisme n'est pas tant lié à la révélation qu'à la désolation psychique qui s'ensuit. L'après coup du traumatisme envahit tout et montre au grand jour l'inconscient obscur, les vœux de mort pour cet enfant intime et étrange.

Les parents bouleversés parviennent difficilement à mettre des mots sur ce qui est pour eux l'impensable. Incapables d'exprimer autre chose que leur propre souffrance mais soucieux de protéger leurs enfants, comme de se protéger eux-mêmes, ils se taisent souvent. Dès lors, la communication dans la famille est gelée, les parents ne peuvent plus écouter leurs autres enfants.

Rôle de l'annonceur

Le poète René Char voit le messager de l'annonce comme celui qui libère la bête terrifiante, le python monstrueux. Pour ceux qui reçoivent le message le temps se fige.

*« Qui fut messager de l'annonce ?
La serrure sous l'infini de vos clés
Libéra un python ondulant dans sa nasse
Ne nous dites surtout pas « bonsoir ». »* ²

L'annonce vient le plus souvent d'un tiers médical. Ses premières paroles sont déterminantes. Si elles réconfortent et accompagnent, elles pourront aider les parents à mettre en mots leurs émotions. Ils trouveront plus facilement comment dire la différence du petit frère ou de la petite sœur.

Si l'annonce est maladroite ou brutale, l'effet sera délétère, mais l'absence d'annonce peut être pire encore : sans annonce, le doute et l'angoisse impartageables alimentent l'enfermement de la famille. Régine Scelles ³ préconise que les enfants soient informés tout de suite pour éviter ce sentiment d'exclusion et les fantasmes de culpabilité. Ils peuvent ainsi devenir acteurs, donner un sens à l'affliction de leurs parents et partager l'étrangeté de la nouvelle situation familiale.

1 S. Ferenczi, « Réflexions sur le traumatisme », in *Psychanalyse IV*, Payot, 1982.

2 R. Char, « Quantique » in *Œuvres complètes*, Gallimard, 1983.

3 R. Scelles, APEI de Massy, journée de travail sur la fratrie, 1995, et auteure de « fratrie et handicap », l'Harmattan, 1997.

L'annonce est une étape. Quelle que soit la prévenance de l'annonceur, quelle que soit l'attention de l'entourage, pour les parents et pour la fratrie le cheminement commence.

La blessure narcissique des parents

La blessure narcissique est d'autant plus forte qu'elle réveille les traumatismes enfouis. La plaie béante s'atténuera, mais ne se cicatrisera jamais. Pour les parents, chaque étape de la vie de l'enfant la rouvrira : à six ans, l'âge de la lecture, à l'âge du collège, à l'adolescence. Chaque fois, les parents seront rattrapés par la réalité du handicap, par l'écart avec les autres, et par leur regard ; comparaison douloureuse avec les enfants « normaux » qui va se poursuivre à l'âge adulte, quand se posera la question du devenir, quand l'indépendance voudra dire tutelle.

L'enfant est vécu comme une indignité, une atteinte injuste au *Moi Idéal*. Il est le signe ostentatoire, impossible à cacher, d'une hérédité dénaturée. Les parents se sentent honteux d'avoir mis au monde ce rejeton. La blessure narcissique s'ouvre sous les regards gênés, les réflexions maladroitement bienveillantes, cruelles ou hostiles, de l'entourage. La déficience de l'enfant réactive l'histoire affective des parents, leur fait revivre leur propre naissance dans leur relation à la mère et fait ressurgir l'histoire familiale refoulée.

Le handicap de l'enfant renvoie ses parents au sens de la vie, à leur sexualité, à celle de leurs propres parents : sexualité anormale puisque enfant pas tout à fait humain, sous humain ?... Elle les renvoie aussi à la mort possible de l'enfant qui rend intolérable les vœux de mort et à leur propre mort puisque la filiation paraît interrompue. La réalité du handicap rapproche dangereusement la réalité du fantasme. Du coup, l'image de l'enfant prend dans l'inconscient parental un aspect tout aussi fantasmatique que celle d'un enfant idéal.⁴

Les grands parents

La présentation de l'enfant au « monde », à la famille, aux amis, aux voisins, est une réplique douloureuse du cataclysme qu'a déclenché la révélation.

La réaction spontanée des grands parents est très essentielle car ils sont porteurs de la filiation. Ce sera pour les parents un brevet de dignité à perpétuer la lignée ou au contraire un reniement. Pour la fratrie, ce sera le droit de se reconnaître frère ou sœur du petit dernier handicapé. C'est aussi pour la fratrie la levée d'un doute identitaire; « m'aurais tu accepté si j'avais été comme lui ? ».

4 MN. Gauthier, « Le jeu des sept familles » collection Handicap, Desclée De Brouwer, 1997

Si l'enfant fait ses parents « *les petits-enfants font les grands-parents* ». « *Ils symbolisent pour leurs petits-enfants la permanence de la Loi* »⁵ et la transmission des racines. En étant à leurs côtés, présents, les grands-parents ont aussi un rôle de médiateur apaisant. C'est vers eux que l'enfant pourra poser les questions qui le préoccupent si les parents ne le peuvent pas.

Le couple à l'épreuve du handicap

Le couple peut-il éviter de se déchirer à l'arrivée de cet enfant ? Peut-il rester couple si la honte s'est installée, si l'un des deux se sent coupable de « la tare » ou sent le reproche silencieux de l'autre ?

Quand il y a difficulté dans le couple, l'irruption de l'enfant handicapé va souvent la cristalliser. Le couple risque de se détruire et de se séparer ou au contraire de s'oublier dans la surprotection de l'enfant qui devient l'unique objet d'attention, ou encore dans la vie associative autour du handicap. Il arrive aussi que l'épreuve au contraire resserre le couple, en révélant le fond et l'attachement de chacun.

Face à l'effondrement, déni et surprotection sont des mécanismes de défense fréquents.

Le déni peut aller jusqu'au déni du handicap. On entend dire que les parents d'enfants handicapés n'entendent pas, ne voient pas ; mais n'est-ce pas leur défense contre l'effondrement ? Freud parle du déni comme d'une « *tentative imparfaite pour détacher le Moi de la réalité* ». ⁶ Le « tout va bien », devient le moyen d'anesthésier la souffrance, d'atténuer la honte et la culpabilité d'avoir mis au monde un enfant « loupé », de refouler les vœux de mort.

La surprotection est un autre moyen de défense. Vouloir à toute force être de « bons parents », c'est s'oublier dans l'action. Toutes les pensées sont tournées vers le « porteur » de la différence. Le handicap envahit l'univers familial, au détriment du couple, des frères et sœurs et de l'enfant lui-même qui se vit comme un fardeau.

L'idéalisation des mères dans un rôle de « mère parfaite » masque souvent une hostilité à l'égard de l'enfant « fauteur du trouble ». Pour Freud, c'est l'idéalisation qui est une défense contre les pulsions destructrices et le *Moi Idéal* agit comme le plus puissant agent de refoulement. La surprotection apparaît

5 J. Messy, « Rôles social et familial des grands parents », *www.espacesformations.fr*.

6 S. Freud, 1938, « L'appareil psychique et le monde extérieur », in *Abrégé de Psychanalyse*, Puf, 1975.

comme un mécanisme qui permet aux parents de tenir debout ; il n'est d'ailleurs nul besoin pour cela que l'enfant soit handicapé : « *Les bonnes mères* », écrit Octave Mannoni, « protègent leurs enfants contre leur propre inconscient à elles [...] »⁷

Fratrie

Rupture : l'avant et l'après

Les aînés vivent une rupture avec un « avant » et un « après ». La vie quotidienne de la famille est totalement perturbée. Les décisions graves sont prises dans l'urgence et la vie prend une allure de combat héroïque. Toutes les énergies sont mobilisées autour de l'enfant handicapé. Vacances, fêtes, achats, tout est oublié, on n'en parle plus. Les aînés sont confiés aux grands parents, aux voisins, aux amis. L'avenir se bouche et tous les projets sont suspendus.

Les frères et sœurs ne voient d'ailleurs pas toujours la différence là où elle est : quand ils s'autoriseront à parler, ils évoqueront souvent des événements inattendus : pour Juliette, six ans, c'est la couleur des cheveux de la petite sœur, seule rousse de la famille ; pour son frère, c'est la seule qui n'ait pas été fêtée par la famille, c'est tout ce qu'ils en auront perçu. Ils ne comprennent pas toujours tout ce qui se passe, mais ils voient que tout est changé.

Frères et sœurs sont pris dans les rets du désarroi parental. Ils apprennent vite à se conformer à ce qu'ils perçoivent comme l'attente des parents. Si l'image de toute puissance parentale est altérée, ils seront tentés de les consoler ou de se sentir « *parentifiés* » ou encore de se rebeller contre l'envahissement de la sphère familiale par le frère/sœur handicapé. Les modes de réaction peuvent être multiples, mais dans tous les cas les enfants « épongent » d'une manière ou d'une autre la dépression des parents.

Un malaise qui s'ajoute au malaise ordinaire

L'arrivée de l'enfant handicapé dans la fratrie remet en cause les places dynastiques dans la fratrie.

Le malaise ordinaire, c'est le sentiment naturel d'usurpation qu'ont les aînés à l'arrivée d'un rival, complexe d'intrusion mais épreuve indispensable qui ouvre au lien social. Pour Lacan :

« Le complexe de l'intrusion représente l'expérience que réalise le sujet primitif [...] lorsqu'il se connaît des frères. Les conditions en seront très variables [...], selon la

7 O. Mannoni : « Mistigri, le vœu de mort chez les mères », in *Un si vif étonnement*, Seuil, 1988.

position dynastique qu'il occupe avant tout conflit : celle de nanti ou celle d'usurpateur ». ⁸

Pour un aîné, en proie à la jalousie, ses frères et sœurs nouveaux venus sont les responsables de son exclusion de la dyade, temps béni et désormais révolu. Il est dépossédé : « l'autre me prend ce qui est à moi ». Le frère ou la sœur est l'intrus, celui qui vole l'objet primaire maternel. Lacan parle d'« *hainamoration* » qui exprime le mélange d'envie et de haine jalouse que le petit frère des « Confessions » ⁹ ressent pour son frère de lait. Ce frère qui fait corps avec « ma » mère est « *image fondatrice de mon désir* » ¹⁰, « il occupe ma place ».

Ce sentiment provoque souvent le refoulement de l'hostilité, si ce n'est la haine. Freud écrit à propos de l'hostilité fraternelle « *Le jeune enfant n'aime pas ses frères et sœurs, et généralement il ne les aime pas du tout. ... Elle est souvent remplacée, ou plutôt recouverte par une attitude plus tendre, mais d'une façon générale, c'est l'attitude hostile qui est la plus ancienne* » ¹¹. Il montre comment cette agressivité, à l'origine du Surmoi, fait naître le sentiment de culpabilité. « *Rien ne peut rester caché au surmoi, pas même des pensées* » ¹². La construction du Moi veut que cette haine amour s'exprime, mais comment cela est-il possible lorsque le frère ou la sœur est handicapé ? Exprimer ses sentiments de haine, ses vœux de mort, devient impossible ; le refoulement en devient d'autant plus intense.

Si on parle souvent des aînés, il faut aussi interroger la place des petits : comment garder sa place de « petit » avec un aîné handicapé, que l'on va sûrement dépasser rapidement : ainsi Paul, plus jeune de deux ans que son frère infirme qui a depuis sa naissance partagé avec lui les genoux de sa mère, osera affirmer à quatre ans : « pourtant c'est moi le petit ». Il vivait très difficilement sa place d'usurpateur usurpé par un plus grand.

Dépasser cet aîné handicapé peut réveiller le sentiment de culpabilité et inhiber l'apprentissage. Par exemple Marine huit ans, puinée, à qui sa mère déléguait la mission de « *bien apprendre à lire pour pouvoir s'occuper de sa grande sœur plus tard* », adopte inconsciemment le fait de se mettre en échec scolaire comme moyen de rester la petite.

8 J. Lacan *Le complexe, facteur concret de la psychologie familiale* in les complexes familiaux dans la formation de l'individu, *Encyclopédie Française*, tome VIII, 1938.

9 Saint Augustin « les Confessions », Bibliothèque de la Pléiade, éditions Gallimard, 1998.

10 J. Lacan séminaire « l'identification » cité par E. Porge, in « *Un écran à l'envie* », La frérocity. Revue du Littoral, 1990.

11 S. Freud, 1916, « traits archaïques et infantilisme du rêve » in *Introduction à la psychanalyse*, Petite bibliothèque Payot, 1962, p. 189.

12 S. Freud, 1929, *Malaise dans la civilisation*, puf, 1971.

Les mauvaises pensées et leur caractère magique renforcent le sentiment de culpabilité : « *On était bien tranquille sans lui, sans elle. Je voudrais qu'il/elle disparaisse* ». Les hospitalisations, les placements peuvent être vécus comme accomplissement des pensées secrètes. « *il est donc possible de tuer une autre personne simplement en le désirant* ». ¹³

Jalousie

Julie, quatre ans questionne : « Pourquoi les enfants trisomiques sont-ils plus beaux que les autres ? ». Les frères et sœurs pâtissent de l'attention portée au frère ou à la sœur handicapé(e). La jalousie est alourdie d'un sentiment d'abandon du fait d'un surinvestissement des parents sur l'enfant à problème. Que de temps consacré, d'énergie, d'admiration pour ses moindres progrès, vécus comme des victoires et qui laissent inaperçues les conquêtes de ses frères et sœurs.

Les attentions portées à l'enfant handicapé, qui souvent relèvent d'une volonté inconsciente de compensation, exacerbent la jalousie ordinaire. Toute inégalité de traitement est ressentie comme injustice : « pourquoi lui et pas moi ? ». Ainsi, ce grand père ne vient que pour les séances de rééducation du petit fils handicapé, et son frère de demander « *s'il faut qu'il tombe malade aussi* ».

La blessure narcissique des autres enfants qui se sentent exclus, le « je ne compte plus », peut se manifester par de multiples symptômes comme les troubles de l'apprentissage, du sommeil, la dépression, par l'hyperactivité, ou la colère, tous destinés à capter l'attention et à manifester la crainte d'être moins aimé.

Interdit d'agressivité et culpabilité

Comment oser s'en prendre à un frère ou une sœur à la fois si faible et si fort, si protégé et si dangereux, si proche et si mystérieux ? Il devient impossible d'exprimer son agressivité sans se sentir coupable : « *Mon frère me tape ... même pas mal ... il ne le fait pas exprès c'est à cause de son handicap ... je ne le dis pas à mes parents, ils seraient tristes* ».

L'agressivité mutuelle est le plus souvent réprouvée par l'entourage qui ne supporte pas que l'on s'en prenne au plus vulnérable. L'impossible rivalité fraternelle agit dans des jeux où se mêlent les mouvements agressifs structurants, empêche de se mesurer à l'autre, de se connaître, et installe une barrière avec ce frère ou cette sœur handicapée, renforçant l'écart. À l'extrême, le frère/sœur handicapé(e) – objet idéalisé inaccessible – n'a pas de limite. Il est devenu tyran ou fétichisé : place hors temps, hors sexe.

13 S. Freud, 1919, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, édition Gallimard, Paris, 1985, p. 256.

Françoise Dolto affirmait que l'interdiction de l'agressivité sur un puîné est plus nocive pour le grand que bénéfique pour le petit. Le petit n'a pas à se battre mais l'aîné retourne l'agressivité contre lui. Agressivité qui pourra aussi se déplacer sur un objet substitutif, un animal, les camarades dans des bagarres à l'école, ou un autre de ses frères et sœurs.

Besoin de réparation

Culpabilité et identification parentale peuvent conduire aussi les frères/sœurs au sentiment de devoir réparer.

Réparer, ce peut être se comporter en enfant « *hypernormal* », ou « *sur normal* », image lisse d'enfant « sage », ou d'enfant brillant, en tous cas conforme aux attentes perçues, exprimées ou non, des parents. L'enfant cherche à les consoler par tous les moyens. Ce peut être aussi le désir de réparer concrètement le frère ou la sœur déficient, comme cet aîné, qui explique comment dans son enfance il a tenté de modifier l'état de son frère handicapé par des pensées magiques : « s'il peut me donner un peu de son handicap, moi je serai un peu moins intelligent mais lui le sera un peu plus. Je mettais ma tête contre la sienne, et je pensais équilibrer les choses comme ça ». ¹⁴ Cette tentative de réparation « directe », vouée à l'échec, conduit souvent le réparateur au sentiment d'impuissance.

Réparer se traduit aussi souvent dans le choix des métiers fraternels, vers les métiers du soin, du social, du paramédical : réparation ou sublimation par la transformation de l'agressivité en activité positive qui permet à la fois de prendre un trait identificatoire du frère handicapé, de contribuer à l'estime de soi et au service d'autrui.

Les autres enfants de la fratrie ont besoin que leur frère ou sœur énigmatique soit reconnu, respecté, que sa place ait été pensée en tant que personne. L'entourage familial, -grands-parents, oncles tantes, cousins cousines de la même génération- joue un rôle essentiel ; un proverbe africain dit qu'il faut un village pour élever un enfant.

Enfants - parents auxiliaires

Les enfants de la fratrie peuvent se voir attribuer un rôle de parent auxiliaire, souvent déterminé par l'attitude consciente ou inconsciente des parents pour celui qu'ils considèrent comme « le plus mûr ». On parle de l'hyper maturité des frères et sœurs, qui se sont trouvés responsabilisés très tôt, parce que dans l'obli-

¹⁴ Mr. Bergis, *A.P.E.I. de Massy, journée de travail sur la fratrie*, 1995.

gation de prendre des initiatives, de se montrer protecteurs notamment à l'école. Ainsi dès la crèche un petit enfant peut devenir l'interprète de son frère auprès des auxiliaires de puériculture.

La romancière Danièle Saint-Bois¹⁵, sœur d'un frère polyhandicapé de vingt ans son aîné, demande à sa mère, mère de quatre garçons, pourquoi rêvait-elle d'avoir une petite fille si ce n'est pour s'occuper de son frère ; « mère auxiliaire ? ».

L'assignation au rôle d'auxiliaire parental peut venir de l'enfant lui-même par identification, par désir de consolation des parents, de protection du plus faible, ou encore d'antidote à la culpabilité de mauvaises pensées à l'égard du petit frère handicapé. Occuper ce rôle n'est pas obligatoirement négatif car les frères/sœurs valides peuvent s'en sentir gratifiés, mais le rôle ne peut être assumé durablement, au risque de ne pas vivre leur enfance ou leur adolescence. Ils seront alors dans une position de sacrifice subie ou revendiquée, qu'ils reprocheront peut être plus tard à leurs parents ou au frère/sœur handicapé(e).

La place des enfants suivants

Les enfants suivants occupent souvent une place fantasmatique de réparation qui les met dans l'injonction de réussite ou de réparation. De fait, ils sont porteurs d'un message d'espérance. Ils permettent que le cours de la vie reprenne, que le père, la mère se réconcilient avec eux-mêmes.

La première étape symbolique, c'est le choix du prénom, signifiant qui assure la cohésion narcissique du sujet. Selon Françoise Dolto « *son prénom, c'est le premier et l'ultime phonème qui soit en rapport avec sa vie pour lui et avec autrui, ... car ce fut, dès sa naissance, le signifiant de sa relation à sa mère* »¹⁶. Un autre enfant vient agrandir la famille. Comment l'appellerons-nous Victoire ou Victor ? Nouveau mirage d'enfant imaginaire idéalisé ? L'enfant qui vient après l'enfant handicapé porte souvent le fardeau d'alléger celui des parents.

Identité de la famille

La famille et le monde extérieur

Comme l'enfant a besoin du miroir de la mère, du père, de ses frères et sœurs et de toute la famille pour se construire, la famille a besoin du miroir de « l'extérieur ».

15 D. Saint-Bois, *Frère*, édition Two Cities, 1984 et in *Frères et sœurs de personnes handicapées*, Ch. Gardou, érès, 1997.

16 F. Dolto, *L'image inconsciente du corps*, éditions du Seuil, 1984, p. 46.

Pour la famille « l'extérieur » est un tout, (famille élargie, institutions, copains d'école, regard des quidams dans les transports...). Il est souvent vécu comme hostile et la famille, dans ce remaniement identitaire, fait corps pour affronter le « dehors ».

Pour la fratrie, c'est le monde de l'école et des copains qui est en général particulièrement cruel. C'est là que les frères/sœurs se demandent comment inviter les copains à la maison ? Que répondre aux questions gênantes des camarades ? Les frères et sœurs vont souffrir de la situation et développeront diverses stratégies pour la contourner : fuir les copains, cacher la situation, se faire « interprète » des désirs du petit frère ou de la petite sœur, s'instaurer protecteur ou encore transformer la situation en force en expliquant aux copains le handicap du frère/sœur.

Le milieu social et médical joue aussi le rôle de miroir car les professionnels sont les premiers maillons de la chaîne sociale à laquelle est confrontée la famille dans sa nouvelle situation. Freud a montré combien les processus transférentiels sont importants dans la relation médecin malade. Dans cette situation particulière, l'attention de ces professionnels est primordiale et d'autant plus délicate que les médecins sont aussi les premiers représentants de la société dont on se sent maintenant exclu.¹⁷

L'extérieur proche c'est aussi les amis ; amis anciens ou nouveaux qui participent au maintien et à l'élargissement du lien social. Souvent l'arrivée de cet enfant « redistribue » les cartes des amis et peut révéler chez eux des vulnérabilités ou des ouvertures insoupçonnées : « on ne se comprend plus avec certains et d'autres se révèlent ».

Identité et transmission

Une question identitaire qui taraude souvent les membres de la fratrie est celle du fantasme de transmission cachée de la « tare ». Simone Korf Sausse évoque le cas de Céline, quatre ans, perturbée par la déficience de son frère trisomique. Est-elle comme lui handicapée ? Céline en vient à accuser sa mère : « *c'est ta faute. Si tu l'avais fait avec une autre graine, il ne serait pas handicapé* »¹⁸. Son inquiétude est que « *sa graine à elle* » peut comme sa maman fabriquer un bébé handicapé.

17 C.Assouly-Piquet, F. Berthier-Vittoz, *Regards sur le Handicap, Hommes et Perspectives*, 1994, développent dans leur ouvrage les représentations fantasmatiques du handicap notamment des professionnels des institutions accueillant des personnes handicapées.

18 S. Sausse, « Les frères et sœurs aussi » in *Le miroir brisé*, Calmann-Lévy, 1996.

Le questionnement est plus fort quand il s'agit d'un handicap mental, souvent d'autant plus qu'il n'est pas immédiatement visible mais qu'il crée un sentiment confus de malaise. Les enfants ont besoin qu'un adulte nomme le handicap du frère ou de la sœur. Ils pourront alors avec l'aide de leur entourage affirmer leur identité et apaiser leurs angoisses. Les mots protègent de la peur paralysante même si le questionnement demeure toujours chargé de fantasmes tout au long de la maturation psychique, et en particulier aux moments charnière de la construction du Moi : Œdipe, poussée libidinale de la puberté...

Honte et questionnement identitaire

Le questionnement identitaire est entretenu par le sentiment de honte. Honte devant les autres mais aussi honte fondamentale qui touche aux racines narcissiques. Les enfants pressentent la honte des parents. Ils deviennent eux-mêmes honteux, d'« être le frère de », d'être « *de la famille de* », comme s'il pouvait y avoir contagion : « *est ce que je n'ai pas moi aussi un défaut caché ?* ».

La honte est subie par procuration, pour le compte du frère ou de la sœur, elle est subie partout, dans la promiscuité des transports par exemple, quand les regards se détournent ou au contraire se font insistants dans un « trop ou pas assez » de regard. Elle réduit le sujet à sa position sociale : être frère ou sœur d'un « *pas normal* » et produit du ressentiment envers l'enfant handicapé qui met dans cette posture.

La gravité du handicap joue peu, seul compte le regard des autres. Quand le Moi Idéal demande la perfection, le décalage pointé par le regard extérieur provoque la rage d'impuissance, base de la honte. Pour Maria Torok, « *avoir honte, ... c'est perdre le contact avec la mère, objet du cramponnement. Envahi de confusion il (le sujet honteux) sera la proie facile du regard brûlant qui se pose sur lui, ...* »¹⁹.

S'y ajoute la honte d'avoir honte, honte de leurs parents, de leur famille. Son propre regard sur soi-même est un regard surmoïque qui condamne la « *Honte dont j'avais honte puisqu'elle concernait mon propre sang, un être que je connaissais au-delà de l'image douloureuse qu'il présentait* ». (Sylvie Bardeau-Garneret).²⁰

19 N.Abraham/ M. Torok, « La honte » in *L'écorce et le noyau*, Flammarion, 1978.

20 *Frères et sœurs de personnes handicapées*, témoignages, Ch. Gardou, érès, 1997.

Le point de vue de l'enfant handicapé

Il est souvent question de l'inquiétante étrangeté, du vacillement identitaire, de la difficulté de la posture dans laquelle on se retrouve lors de la rencontre avec une personne handicapée. Mais qu'en dit le « fauteur de trouble identitaire ? »

L'enfant handicapé comprend le désarroi familial dans lequel il plonge sa famille et en ressent lui aussi honte et culpabilité. Françoise Dolto a écrit « *bouleversement du cœur de la mère, du père, et aussi sans nul doute de cet enfant dont les adultes veulent croire qu'il ne comprend pas le désarroi de ceux qu'il aime et ... qu'il peut reconnaître siens, et déjà à cause de lui, angoissés* ». ²¹

Les jeunes, particulièrement les jeunes handicapés mentaux, s'inventent souvent une cause objective comme une bosse suite à une chute ou une cause externe à la famille. Cette cause explique le fait d'être à part en évacuant la faute de mauvaise hérédité à l'extérieur et protège l'image des parents, forcément bons puisqu'ils s'occupent d'eux avec sollicitude. Vivianne, dix neuf ans, par exemple, explique sa « *Trisomie 21* » par un roman familial : une mauvaise mère étrangère l'aurait fait naître, et ses parents, bons eux, seraient des parents adoptifs.

Aider la fratrie à dépasser le handicap

Si la réalité du handicap s'impose à toute la famille, il n'est qu'un élément de l'histoire familiale. Même si l'histoire intime des frères et sœurs est marquée par le vécu avec le frère ou la sœur handicapée, leur vie se composera de biens d'autres expériences heureuses ou difficiles. Les parents aidés des professionnels médicaux et sociaux sont en première ligne pour que ne s'installent pas en eux des représentations mortifères du handicap.

Les aider c'est d'abord susciter et accueillir leur parole. Entendre les frères et sœurs, c'est inscrire l'enfant handicapé dans la fratrie, dans un « être ensemble » incluant les professionnels, les amis de la famille, les habitants du quartier, ainsi la pulsion de vie pourra se manifester, la créativité s'épanouir, l'un venant transformer l'autre, faire bouger les fantasmes : « Je ris avec cet enfant, je prends du plaisir en compagnie de cet enfant valeur ». Lorsque les actes sont agis en interaction, chacun des partenaires se trouve pleinement convié.

Aider dès les premiers instants les frères/sœurs à échapper à l'enfermement d'une vie construite exclusivement en fonction du handicap d'un des enfants est fondamental, mais l'aide est aussi dans la durée ; adultes, les frères/sœurs auront besoin de soutien quand ils se poseront des questions sur l'avenir de leur frère/

21 F. Dolto « Accompagnement psychologique d'un enfant handicapé et de ses parents » in *La lettre de l'IDEF*, 1987.

sœur handicapé(e) et sur leur propre transmission : transmettront-ils eux aussi le handicap ?

Cette expérience difficile peut apporter aussi une force insoupçonnée à ceux qui la vivent, parce qu'elle confronte à l'altérité éprouvée, qu'elle permet d'appivoiser l'inquiétante étrangeté, qu'elle ouvre à une sensibilité aux autres, aux questions essentielles de la vie : l'amour, la haine, éprouvées en soi, en famille. Ne permet-elle pas de comprendre que la haine ne tue pas et que l'indifférence est bien plus grave ?

La certitude d'occuper une place qui préserve l'estime de soi, la certitude d'être aimé des parents indépendamment d'une place « assignée » vis-à-vis du frère ou de la sœur handicapé(e) est la base de la confiance indispensable aux membres de la fratrie pour dépasser la situation. Gageons qu'elle ouvre à la compréhension de toutes les différences, à la curiosité de la vie, au monde, qu'elle pousse à prendre sa vie en main, à s'adapter aux circonstances. « *Les gens sont étonnés de mon chagrin au décès de ma sœur* ». « *Vous êtes soulagé* ». « *Non, elle m'aimait et je l'aimais* ».

Marie I, Reine pieuse et folle

Pierre Légglise Costa

Pierre Légglise-Costa est historien de l'art, linguiste et spécialiste des pays lusophones (cf. Biographie en p. 322).

Marie I du Portugal, est née le 17 décembre 1734 au Palais Royal de Lisbonne – Paço da Ribeira – au bord du Tage, fille aînée du Roi José I^{er} et de Marie, Anne, Victoire de Bourbon, fille de Philippe V d'Espagne (précédemment promise à Louis XV de France). À la mort de son père, en 1777, elle devient Reine, en prenant son mari, qui est aussi son oncle, comme Roi-consort. Elle hérite d'un vaste empire, comprenant les possessions portugaises en Orient, en Afrique, les îles atlantiques et le Brésil. Son règne sera dominé par l'emprise de l'Église et de la haute aristocratie qui souhaitent prendre leur revanche du gouvernement du Marquis de Pombal (homme des Lumières qui avait à la fois dirigé la reconstruction de Lisbonne après le Tremblement de Terre de 1755, mais également ouvert le pays – et les colonies – à la modernité économique et scientifique). Pendant ses douze premières années il sera également riche d'une grande activité législative, diplomatique, commerciale et culturelle (fondation de l'Académie des Sciences, de la Marine et de la Bibliothèque Nationale). En 1792, la démence de la Reine sera officiellement déclarée et son fils Jean prendra la régence du royaume et de son empire. La famille royale part au Brésil après 1806, fuyant les invasions françaises, Napoléon tentant alors de conquérir le Portugal pour y établir définitivement le blocus continental contre l'Angleterre. Marie I meurt à Rio de Janeiro en 1816.

Un premier texte sur cette Reine portugaise avait été élaboré en 1989 pour une publication sur les conséquences de la Révolution Française au Portugal. La création d'un opéra sur Marie I en 2011 (*A Rainha Louca – La Reine folle* – opéra en deux actes, musique et livret d'Alexandre Delgado, basé sur la pièce de théâtre, *O Tempo Feminino – Le temps féminin* – troisième volet de la Trilogie Portugaise de Miguel Rovisco, en 1987. Un enregistrement est sorti à la suite des représentations au São Carlos, l'Opéra national de Lisbonne) puis la restauration du Palais Royal de Queluz à partir de 2012 dans le cadre du Patrimoine Mondial de l'UNESCO ont été le prétexte pour reprendre le sujet et l'écrire autrement, suivi de quelques repères historiques.

... Portrait...

Très raide, le menton rentré, pour mieux assurer la plus parfaite verticalité de sa tête, surmontée d'une coiffure poudrée de caramel rose, la Reine est plantée au beau milieu de la salle au dallage de brique et aux murs couverts de carreaux de faïence jaune et bleu représentant un étrange mélange de chinoiserie et de scènes de la mythologie grecque. La coiffure ressemble à une boule de fils très fins et très tendus, enveloppe d'un vaste ballon imaginaire posée sur la tête. Sur le nord-est de cette sphère chevelue est accroché un peigne en forme de caravelle. En diamants. Comme pour rappeler que le Portugal est un pays de navigateurs et que le Pape, il y a maintenant presque trois siècles, lui a offert une sphère ceinturée de métal en hommage à toutes les découvertes du globe faites au nom de Ses Majestés du Portugal. La coiffure sphérique de la Reine porte dans un filament tous les titres : Marie I du Portugal, de l'Algarve, des Îles, de l'Afrique, de l'Inde et du Brésil. Le temps et les puissances étrangères ont rongé l'empire tout autant que la mauvaise gestion des rois portugais et les ambitions de l'Église. Précisément, Sa Majesté la Reine, en prenant le trône, a pris pour confesseur un jésuite confirmé. Quelle belle vengeance. Cet illuminé rationaliste qui était le marquis de Pombal est mort et son œuvre à demi enterrée. Il avait expulsé les Jésuites de tout le royaume, menaçant au canon leur siège provincial de Lisbonne. Ils sont bel et bien revenus et jusqu'au confessionnal de la Reine pour mieux pouvoir lui murmurer leur projet. Elle n'oublie pourtant pas le vieux Marquis qui avait tant œuvré pour la gloire du roi son père, humilié, bafoué, réduit à demander publiquement des excuses pour toutes ses actions contre Notre Sainte Mère l'Église. Oui, son confesseur, les évêques qui font glisser leurs traînes sur les marches noires et blanches du grand salon doré du palais, les petits moinillons qui sont partout employés à toutes les tâches, les abbés qui ne se présentent que mitrés, tous lui ont expliqué mille fois qu'il fallait moraliser le pays, chasser le mauvais esprit du siècle, poursuivre les voltairiens, intercepter les lettres de tous ceux qui étaient partis à l'étranger. Étaient-ils partis ou s'étaient-ils enfuis, ces hommes qui ne cessaient de penser au Portugal depuis Londres et depuis Paris ? Le cardinal-archevêque se penche régulièrement à table pour lui rappeler ses promesses. A-t-on jamais remarqué que les condamnés aux autos-da-fé portent des mitres injurieuses de la forme de celles des grands de l'Église ? Elle n'en veut plus, des autos-da-fé. Pourtant c'était une belle distraction pour le peuple. Tout le monde venait voir, on dansait autour, on se défoulait en invectivant les victimes. On pleurait aussi. Et surtout on avait peur. Les dramaturges aussi, il a fallu les brûler. Les pièces qu'ils faisaient jouer dans ce théâtre souterrain, dans les caves du Comte de Soure, étaient décidément trop gaies, trop ironiques. Il paraît qu'en France des auteurs mettent en scène des valets irrévérencieux, mais ici, avant la mort du Roi son grand-père, qu'on se le permette déjà, même en sous-sol, ce n'était guère envisageable. En dehors du théâtre de l'Église, il n'y a point de

salut. Le vrai théâtre était celui que les collègues jésuites proposaient, des opéras qui duraient parfois une semaine, pièces montées de la morale selon saint Ignace dont les extravagantes machineries décuplaient à l'infini les préceptes de la Contre-Réforme. Alors, on avait brûlé l'auteur des comédies en sous-sol. Et puis, il était juif. C'était moins grave. Mais le marquis, lui, c'était grave. On n'aurait pas pu le brûler. Le Roi son père y était tellement soumis ! Le Marquis savait si bien protéger les caprices du monarque lorsque celui-ci voulait, à tout prix, voir des dames de petite condition et qu'il s'en allait en calèche, toute enchâssée de cuir noir, par les routes des alentours de Lisbonne. Le Marquis avait même trouvé là un prétexte, lors d'un incident de parcours, pour accuser la haute aristocratie de tentative de régicide. Le Roi son père avait si vite des crises de nerfs ! Toute la Cour l'avait vu dans un état pitoyable lors de cet incident. On ne savait pas trop si cela avait été provoqué par des bandits de grands ou petits chemins, pour qui une calèche noire ressemble à une autre calèche noire. De toute façon appartenant à quelqu'un qui a du bien. Ou si cela n'avait été qu'un cauchemar de sa majesté, qui en avait tant vu, le pauvre. La capitale détruite par un tremblement de terre et un mois entier d'incendies. Et son beau Palais Royal effondré puis englouti dans les eaux du Tage qui était venu chercher ses ruines, sortant de son lit avec une violence que rien ne laissait présager dans ce fleuve large et placide, si étale. Oui, le Roi son père avait trop souffert. Tout d'abord d'être le fils du Roi Jean, le Magnanime. Celui qui avait voulu égaler le Roi Soleil. Celui qui s'en allait folâtrer avec toutes les nonnes de couvents spécialement conçus pour les jeunes filles d'une aristocratie bigote et peu argentée. C'est lui qui obligeaient des centaines d'hommes à jeter sur la boue de Lisbonne des tapis précieux venus d'Orient ou de Perse, pour que la pauvre Marie Anne d'Autriche, sa femme, stupide et nordique, puisse aller faire ses neuvaines et ses prières, chaque jour dans une église différente. Et il y en avait ! Autant que de jours à Lisbonne, disait-on. Le roi Jean avait déjà trop écouté les Jésuites. Il leur avait beaucoup donné. Et même les Franciscains à qui il avait promis de bâtir le plus grand palais-couvent-basilique de la Chrétienté. Le modèle en était l'Escorial, qui avait servi aussi de modèle pour les Invalides à Paris. Là encore, le Roi-Soleil qu'il fallait dépasser. Construit à une trentaine de kilomètres au nord-ouest de la capitale, pas loin de la mer, Jean n'y avait pas voulu, cependant, de nécropole comme l'avait exigé jadis son arrière-grand-cousin morbide d'Espagne. Non, pas de tombeaux, mais une troupe d'opéra, comme dans son Palais de Lisbonne, et des castrats dans l'immense chapelle royale, qui est, en fait, une basilique. Les marbres étaient venus de Carrare parce que plus près du Vatican, oubliant que le Portugal en avait d'aussi beaux. De tout cela on parlait encore. La Reine se devait de faire construire, dans Lisbonne même, une autre basilique aussi grande que celle de son auguste et magnifique grand-père qui avait régné presque cinquante ans. Elle aussi, pour régner longtemps, voudrait plaire aux Jésuites, au Vatican, aux Grands Abbés et à tous ces monseigneur en noir et mauve qui étaient derrière tous les buis des jardins du Palais. Comme pour son grand-père, qui avait trouvé

le prétexte d'un vœu pour la naissance de son premier enfant pour s'offrir l'immense palais-couvent, elle avait fait élever, dans la plus pure tradition artistique de son aïeul, cette nouvelle basilique royale pour exaucer le vœu de la naissance de son premier enfant. Énorme nef sous coupole, elle est dédiée au Très Saint Cœur de Jésus, en haut de ce quartier de l'Étoile où la population rescapée du Tremblement de Terre s'était réfugiée. Terrain doublement béni : il avait accueilli les habitants, hagards et affolés, et appartenait à la livrée cardinale du Primat du Portugal. Le Marquis avait bien reconstruit une ville pratique, préoccupé qu'il était de reloger les hommes et les femmes, mais avait omis un grand église et même un Palais Royal de remplacement. On s'était réfugié dans celui du jeune frère du Roi son père, Pierre, au nord-ouest de la capitale, tout rose et blanc, tout doré à l'intérieur, avec ses dallages si frais et ses portes fenêtres d'où l'on voyait des jardins comme des labyrinthes et au fond, tout au fond, la mer. À plus fort raison : la Reine venait de se marier avec son oncle. Le Marquis était contre. Mais on l'avait dégradé. Il l'avait bien mérité, après tout ce qu'il avait fait subir à cette très haute aristocratie qu'il avait voulu faire périr. Comment se fait-il que le Roi son père n'ait pas protesté quand le Marquis avait emprisonné le duc d'Aveiro, la marquise de Távora, dont les quartiers de noblesse étaient si nombreux que le Marquis, tout premier ministre qu'il était, et tout puissant qu'il était devenu, devait se tenir droit et debout en leur présence ? Bien entendu, le Marquis ne pouvait qu'être jaloux. Ou alors c'est qu'il voulait, pour lui et sa famille, leurs prérogatives. Ah, le monde n'est qu'une affaire de prérogatives ! On avait fait chanter au peuple des petits airs d'accusation contre lui, des choses bien amusantes. Même pour obliger les enfants à manger, on leur chantait : mange, mange tout comme le Marquis ! Vampire, c'est ce qu'il était ce marquis ! Rasées, ou du moins oubliées, ses manufactures trop modernes, cette gestion si rationaliste, ces universités où l'on savait lire d'autres livres que ceux de l'Église. Ah, on s'était bien vengée du Marquis ! Monsieur d'Anjeja, nouveau premier ministre, avait pu tout nettoyer et redonner à qui de droit le droit d'avoir des droits. Et le nouvel Surintendant de la police de la Reine avait fondé des orphelinats publics pour masquer les violences institutionnelles qu'il aimait appliquer. Il fallait bien garde le Divin Tribunal, même émoussé, sinon irait-on ?

La Reine est si droite que son cou semble bloquer le sang qui doit irriguer le cerveau. Les statues du jardin de Queluz, commencent à se couvrir de lichens, et la mer est invisible derrière les arbres. La pièce est toute petite mais très claire, à l'opposé des portes vitrées sur le jardin, une rangée de fenêtres donne sur la cour rose qu'un architecte venu exprès de France à la demande son oncle de mari avait voulu comme une imitation de celle qui accueille les visiteurs à Versailles. Mais ici, point de chambre centralisatrice. L'attraction vient des jardins qui se perdent jusqu'au canal artificiel dont les bords possèdent, dessinés sur des milliers de carreaux de faïence, bleus, blancs, mauves, jaunes, des paysages pour pouvoir imaginer d'autres voyages ! L'architecte français a disparu et l'oncle-mari est mort depuis trois ans déjà. Trois dames, grosses, vaguement moustachues, mais

extrêmement aristocrates, se tiennent à l'écart. Sa majesté a des oublis. Elle rêve peut-être ; des rêves saints et religieux, bien entendu. Des rêves griffés par de grandes peurs. Toutes ces peurs que son confesseur lui dicte chaque jour, deux fois par jour : la mort, la poussière, les Juifs, les intellectuels, les étrangers, les écrits français, les maladies honteuses, la souillure de la chair, des menaces constantes de Dieu le Père qu'elle voit un peu comme son splendide grand-père, mais sans vie, ni rires, juste menaçant. La peur de la Révolution. Justement, l'ambassadeur de France demande à être reçu. Il faut aller dans la salle du trône, avertir les chambellans, changer de robe, mettre une couronne, ou au moins un diadème, se ceinturer d'autres attributs de la royauté, avoir l'air d'écouter, montrer combien elle savait parler cette langue si diplomatique mais que les Jésuites évitent parce que porteuse de trop d'indécences écrites. L'ambassadeur se jette à ses pieds : des voyageurs, des coursiers sont arrivés de France. Là-bas c'est la Révolution. Votre cousine Habsbourg est menacée. Imaginez, Madame, votre imitation de Versailles, salie par des crachats du peuple. La coiffure sphérique ne bouge pas. Cela fait si longtemps que les caravelles portugaises ne découvrent plus rien ! Son père prenait encore ces bateaux venus d'Inde, tout d'or peints, mais pour aller sur la rade du Tage, elle, elle ne prenait plus que les fausses caravelles en miniature pour les voyages imaginaires sur le canal de son parc. Marie s'est levée, puis retournée, les dames se sont jetées par terre dans cette position si basse que les têtes cachent jusqu'au décolleté pour éviter des idées de stupre aux hommes et pour laisser voir la dot sur les diamants qui cachent, eux, les poux des coiffures. Et pour la première fois la Reine a crié. Un cri perçant, une note trop aiguë s'est insinuée dans les interstices des carreaux de faïences et défonce les grandes portes à miroir. Toute la nuit elle a crié. Elle a si peur ! Le lendemain, livide, poudrée à blanc, ne ployant pas sous le poids de la couronne posée sur le sommet d'une coiffure si dure qu'elle pourrait supporter plusieurs kilos de pierreries, Marie a réuni son conseil. Elle ne crie plus. Son confesseur se tient derrière elle, plié en deux, près à lui dicter sa conduite à l'oreille. Il faut vite terminer la basilique de l'Étoile à Lisbonne. Elle plaira à Dieu, courroucé par les révolutions de ce monde, il faut fermer les frontières aux Portugais qui, venant de l'étranger, contamineraient la population d'un virus moral pire qu'une grippe asiatique. La grippe ne s'appelle-t-elle pas influenza ? Le ministre Walpole est là aussi. Qu'est-ce que les Anglais vont faire ? Fermer, avertir, lancer, écrire, espionner, feindre, attendre, acheter. Tout semble si compliqué. Elle avait bien voulu faire semblant de régner courageusement. Jusque-là. Comment nettoyer les lichens des statues du parc ? De quelle couleur sera la robe de la Vierge Marie qui doit sortir en procession demain ? Faut-il lui offrir quelque parure en diamants ou se contentera-t-elle d'or ? Les deux, Majesté, lui dit le confesseur, dans un souffle. La reine se lève. Il est interdit de prononcer certains mots. Dont celui de révolution. Elle s'est remise à crier jusqu'à enfoncer sa toute petite main dans les vitres de la porte fermée du jardin. Le sang et la douleur la calment. On déchire la soie d'un rideau pour panser Sa Majesté. Ce sera le premier d'une interminable

liste de rideaux, jetés-de-table, couvre-lits ou simples mouchoirs qui serviront pendant trois ans à éviter que le sang, jaillissant des bras ou des mains de la reine, ne la vide complètement de sa vie.

Le carrosse est une coupe d'or, sommée d'un offertoire en cristal biseauté. Ou une châsse. Il emmène l'image de la reine à montrer au peuple. Celui-ci ne doit voir que la tête-symbole, le scintillement des pierres précieuses autour de son cou ou de sa tête et toutes les insignes. Marie brille plus que la Vierge lors de la procession du 15 août dernier. Elle va à la messe à la basilique, la première grand-messe dans cet espace si vaste, à contre-courant de cette fin de siècle et des idées si pragmatiques du Marquis. Pense-t-elle encore au Marquis ? Et à son père qui avait si peur de mourir au point d'arpenter, avec ses hommes de compagnie, toutes les rues autour de les résidences où l'on voulait bien le loger, toutes les nuits, Roi sans Palais. Pense-t-elle au nouveau Palais Royal dont la construction est enfin commencée en haut d'une autre haute colline, là où les tremblements de terre se feront le moins sentir, et qui, comme une vaste caserne, devrait la protéger ? Non, la Reine a peur de ne plus comprendre ce qu'elle voit, de ne pas se tenir toujours aussi raide pendant le temps infini d'une messe inaugurale. Peur qu'un éclat ne vienne briser les cristaux du carrosse et les dames qui l'accompagnent ont peur de ses hurlements qu'elle ne saurait contenir. Une nouvelle grand-messe. Devant les marches de la basilique, il y a un très grand homme en noir. C'est un familier. Il est si grand que même plié en deux devant sa Reine, il a sa bouche à la hauteur de la tête de Marie. Juste pour lui glisser, comme une lame dans son oreille gauche, Madame, vos cousins de France sont décapités. Sa Majesté est si tendue qu'il est probable que le sang n'arrive plus au cerveau. Elle pourra ainsi assister à toute la messe. À ce grand cérémonial dont elle suit les phases en automate. Seule sa main droite agit : elle serre un minuscule éventail en laque chinoise, rouge et noir comme une blessure, si fort, si fort, jusqu'à ce que la laque se fende, se brise, s'enfonce dans la peau de la main, confonde sa couleur et son odeur à celle du sang royal.

Le Palais est rose tendre et le ciel, au-dessus, est bleu comme une porcelaine de Chine. Quand la Reine ne doit pas se montrer, on lui attache ses poignets avec des rubans de soie, si nombreux que cela fait, en plus élégant, office de camisole de force. Sa Majesté a grossi. On lui fait avaler des quantités invraisemblables de nourriture, comme pour l'étouffer. Et on a transporté, dans de grands pots en terre, des daturas, superbes arbres dont les fleurs, en forme de flûtes de champagne renversées, font de jolis bouquets dans la chambre de la Reine et exhalent un parfum somnifère. Le confesseur est toujours là. Enchanté de la peur constante de la Reine. Voilà quelqu'un qui sait donner l'exemple de la juste crainte du ciel. Mais il faut bien, de temps en temps, montrer la Reine à la Cour, aux ambassadeurs, et à tous ces réfugiés, si nobles, qui affluent au Portugal, fuyant une France désirée mais où leur vie est indésirable. C'est alors que la Reine s'échappe dans les couloirs dont on a tamisé la lumière beaucoup

trop dure. La succession de portes vitrées sur le parc a reçu un linceul de lin écriu. La Reine ne verra plus les vitres. Ni le jardin. Et la pénombre qui désormais inonde les pièces et les couloirs est plus propice à la honte : Marie hurle dès que sa bouche n'est pas occupée à se nourrir ou apaisée dans le sommeil. Elle hurle comme un loup, comme un chien. Quand la Cour ne veut plus l'entendre, on l'habille pour la messe, colliers et diadèmes compris, on la met dans un carrosse dont les vitres ont été remplacées par des carreaux de cuir brun et on l'emmène, hurlante, jusqu'à la mer. Le carrosse se jette sur le sable. Des hommes en arrachent Sa Majesté, le cou enflé par les cris, et la plongent, toute parée, dans l'océan glacé. Jusqu'à ce qu'elle ne crie plus. Tranquille, trempée, elle reviendra dans son Palais, et muette. Les daturas et les tisanes bouillantes feront le reste d'effet calmant. Jusqu'au nouveau cri du lendemain.

Il y a, à la porte du Palais de Queluz, un carrosse tout en argent, qui attend. Un laquais porte une lettre pour la Reine. Il attend là tous les jours. Tous les jours le laquais porte, jusque dans le Palais, la même lettre, requête pressante pour être reçu. Walpole a pourtant déjà dit non. Et le Prince Régent s'en moque. Enfoncé dans ses graisses, il parcourt la succession de pièces du Palais, les deux mains sur les tempes pour ne plus entendre les hurlements de sa mère. Il a trop à faire par ailleurs, Roi avant l'heure. Sa femme ne lui adresse plus la parole. Qu'importe, elle est trop laide. Elle monte peu à peu toute la Cour contre lui, contre le Portugal, cette Espagnole dont l'éclat des pierreries brodées à même la robe n'efface pas son menton en ruine, son nez crochu, son front trop bas et sa peau eczémateuse. Elle sera Reine quand l'autre, la folle, mourra. Il faut donc lui obéir. Et tout d'abord les jardiniers, les laquais, les soldats, tout homme de basse condition qui, contre une récompense en monnaie ou en grade, pourra assouvir sa fureur utérine. On dit que le prince Miguel, son deuxième fils, est issu de la semence du Palais du Ramalhão, admirable villégiature ocre et verte, toute pompeïennement décorée, à vingt kilomètres de la capitale, au pied de cette Sintra que les Rois, la noblesse et les beaux esprits portugais admirent. Mais à l'écart, là où l'humidité ne corrompt pas encore tout. Et d'où l'on ne voit pas Mafra, le palais-couvent de Jean le Magnifique qui abrite dorénavant sa belle-mère.

Les moines sont là pour la protéger et sa domesticité peut plus aisément l'emporter prendre ses bains qui la figent et la calment dans l'océan tout proche. Carlota Joaquina, la princesse régente, ne va jamais à Mafra, elle n'est à Queluz que pour grogner, pour conspirer, en faveur de son Espagne natale, en faveur de son deuxième fils, Miguel, dont le regard d'enfant est déjà si ardent. En venant de Sintra, sa voiture et sa suite, croisent souvent le beau carrosse en argent de l'Anglais qui attend. On dit qu'il est très riche, il a toute la Jamaïque à lui tout seul. On dit aussi que le ministre Walpole n'en veut pas malgré toute sa nobilité. Bekford est son nom. Il a acheté un palais, à côté d'une ferme, en bordure du Tage, proche de Queluz, pour pouvoir être prêt à être reçu. Mais la Reine est folle et la Cour portugaise ne le lui dira pas. Le silence complice est tombé comme une

chasse et les cris poussés à Mafra sont maintenant trop loin. L'Église portugaise non plus ne veut pas de lui, homme d'une Foi, s'il en a, décidément hérétique. Non, ce n'est pas vraiment le viol de ce petit garçon qui gêne ; ce qui gêne c'est que cela soit devenu affaire publique et surtout que le garçon appartienne à la même noblesse. Des garçons des rues violés, même par le Prince Régent, cela s'étouffe avec une pièce d'or, et les garçons des rues n'ont pas de nom. Dans une Europe où les Cours doivent tellement se protéger, la licence d'un des leurs, exposée à la face du monde, n'est pas permise. Mais l'appel du sang ou de classe est très fort et la séduction de l'étranger, en outre richissime, happe tellement vite ceux qui s'en approchent ! Ainsi, le vieux marquis de Marialva, tellement noble que même ses fils sont obligés de poser un genou à terre pour lui adresser la parole, et dont une des propriétés, celle du palais bleu comme l'espoir, jouxte celle de Bekford qu'il reçoit par solidarité de caste ou par mirage d'une fortune qu'il commençait à perdre. Il a une fille à marier. Il a aussi un fils, aux yeux immenses et profonds, sanglé dans des habits très sombres qui rendent encore plus élancée sa jeune silhouette d'adolescent. Celui-ci boucle tous les matins ses cheveux noirs et les distribuent harmonieusement autour de son joli front pour recevoir les hommages de cet étranger si blond et si nordique qui, d'un bras, d'un sourire et d'un discours, l'enjôlera en trois semaines et le mettra dans son lit. Plus tard, devenu marquis de Marialva à son tour, le jeune homme rêvera encore, ambassadeur du Portugal dans un Paris qui va entrer bourgeoisement dans le nouveau siècle, à ce rapt amoureux et se laissera languir. Bekford, lui y pensera peut-être encore en sa haute tour ambitieuse lorsqu'il retrouvera, enfin, l'Angleterre. Mais, à jamais, ses souvenirs du Portugal sont ternis par le dépit du refus de la Reine.

Le matin est brumeux et l'odeur d'iode écœurante pénètre dans la ville. Les grands navires sont déjà surchargés de meubles, de tapisseries, de vaisselle, de tableaux, de robes et de vêtements d'apparat, de domestiques et de petits chiens. Le Prince Régent fait semblant de donner encore les derniers ordres à ceux qui restent et qui sont venus l'accompagner jusque sur le quai devant cette Douane vert-eau, œuvre du marquis qui est désormais en effigie sur le socle de la statue équestre du père de la Reine au centre de cette place qu'il avait voulue si carrée, si juste de proportions, si nette. Peut-être avaient-ils oublié, lui, l'homme des Lumières, et son efficace ingénieur-architecte militaire, qu'en laissant le quatrième côté au fleuve, celui-ci allait toujours troubler l'ordonnance parfaite des arcades et des tours d'angle. Sa femme est déjà montée à bord. De très mauvaise humeur, ce qui crispe sa peau ridée trop tôt. Jusqu'à la dernière minute elle a cru qu'elle resterait dans cette Péninsule Ibérique qu'elle rêvait d'unifier sous son hégémonie d'Espagnole. Mais le Corse allait tout envahir. L'Anglais aurait peut-être proposé sa fortune et sa Jamaïque si la Reine l'avait reçu. Le Régent a cependant expliqué que le Brésil c'était aussi le Portugal, qu'on pouvait y attendre la fin de la tempête. Carlota Joaquina complotera encore quand elle reviendra, alors que d'autres tempêtes se seront levées et que le Brésil ne lui ap-

partiendra plus ; une fois qu'elle sera enfin Reine, au bout de ces dix longues années pendant lesquelles la folle aura arraché toutes les tentures des Palais construit à la hâte dans l'hémisphère sud. Pour le moment, dans les navires et sur la berge, on attend le carrosse brun qui doit venir de Mafra. La Reine est toujours Reine et ne peut rester ici. Blanc de poussière, tiré par six chevaux affolés, il fonce sur le quai de la Douane, comme s'il était prêt à se jeter dans le fleuve. On en sort la Reine, bâillonnée, pour la précipiter dans une barque qui l'emportera jusqu'à une caravelle, en réalité le galion le plus grand, ancré au loin, vite, afin de la soustraire au regard de son peuple étonné. Personne n'agitiera de mouchoirs sur le quai. Personne n'aime les fuites. L'on ne saura jamais si à l'aide d'une poulie, les marins ne plongeaient pas la Reine, toute parée, dans la haute mer lorsqu'ils ne supportaient plus l'entendre hurler sa peur à bord.

Assise dans une autre barque, rigide et droite, les deux mains finement attachées sur le ventre par un ravissant ruban de soie rouge, la bouche encore ouverte, comme pour recevoir à nouveau le bâillon qu'on avait retiré, une fois sur l'eau, la Reine Marie I du Portugal ne bougea presque pas. Elle ne poussa aucun cri devant le peuple de Rio amassé sur le quai.

Quelques repères historiques :

1707-1750 – Jean V, roi du Portugal. La construction du Palais-Couvent de Mafra commencée en 1717 durera vingt ans et engloutira une fortune, en partie alimentée par la découverte de l'or au Brésil. José Saramago fera de la construction de Mafra la trame de l'un de ses chefs d'œuvre, *O Memorial do Convento*, sorti en 1982 et en traduction française sous le titre de *Le dieu manchot*, en 1987 (Métaillié/Albin Michel), puis en Points-Seuil.

1750-1777 – José I, roi du Portugal. Il est marié à Marie Anne Victoire, fille de Philippe V (petit-fils de Louis XIV) et d'Isabel Farnèse. Elle avait été promise à Louis XV et en fin de compte mariée, à onze ans, en 1728, au prince portugais, futur roi. Elle ne donna naissance qu'à quatre filles. Chantal Thomas raconte ses mésaventures d'enfant dans *L'échange des Princesses*, 2013, le Seuil, dont est ensuite basé le film du même titre de Marc Dugain, 2017.

1755 – Tremblement de terre qui détruit Lisbonne le 1^{er} novembre, suivi, peu après, d'un tsunami. Le Marquis de Pombal, Premier ministre du roi José I, dirige dès 1756 la reconstruction de la ville, selon les idées des Lumières avec des architectes et ingénieurs rompus à l'urbanisme et aux constructions militaires de l'empire portugais.

1777 – Marie, fille aînée de José I, devient reine. Elle s'est mariée en 1760 au frère cadet de son père, le prince Pierre, devenu roi-consort et qui meurt en 1786. Ils habitent d'abord irrégulièrement puis de façon plus constante au Palais de Queluz, à l'ouest de Lisbonne. Il a d'abord été construit pour le prince Pierre à partir de 1747 et connaît plusieurs développements. Le canal au milieu des jardins a 130 mètres de long et profite de l'eau de la rivière Jamor.

1789 – La Reine apprend la prise de la Bastille, en été, au Palais de Queluz. Le 24 octobre elle inaugure en grande pompe la basilique dite de l'Étoile, dans une colline de l'ouest de Lisbonne, et qui reprend les plans grandioses et baroques de la Basilique insérée dans le Palais-Couvent de Mafra.

1793 – La Reine, déjà atteinte psychiquement, ordonne une action de grâces pour sauver les Rois de France à la Basilique de l'Étoile. Sa démence est officiellement déclarée et son fils Jean devient Régent du royaume et de l'Empire

1806 – Devant la menace de l'invasion du Portugal par les troupes napoléoniennes, le Régent décide de la transplantation de la Cour au Brésil.

1806-1810 – Les invasions françaises. Il y en aura trois. Les Anglais, très présents depuis qu'ils ont des intérêts économiques au Portugal, aident à repousser les envahisseurs et prennent des pouvoirs considérables.

1816 – Marie I meurt dans un palais à Rio de Janeiro. Jean devient roi sous le titre de Jean VI.

1822 – Le Brésil proclame son indépendance. Jean VI revient au Portugal. Son fils aîné, Pierre, devient empereur du Brésil. À la mort de Jean VI, en 1826, son fils Miguel, aidé par sa mère, Carlota Joaquina, favorable à un « ancien régime » renie la Charte constitutionnelle de son père et plonge le pays dans une guerre civile qui durera huit ans et se terminera par son exil en Autriche. Sa nièce, Marie II, règnera de façon stable à partir de 1834 en reprenant une Charte constitutionnelle.

William Bekford

1787 – Premier voyage au Portugal, fuyant un procès qui fait scandale en Angleterre.

1793 – Deuxième voyage et séjour de deux ans au Portugal. Robert Walpole est le neveu du fameux Robert Walpole ministre de George II. Devenu ministre plénipotentiaire au Portugal de 1771 à 1800, il s'oppose à ce que la Cour reçoive Beckford.

1798 – Bekford aura une liaison avec le jeune fils du Marquis de Marialva.

Le journal de William Bekford décrit ses voyages au Portugal et n'est pas avare de réflexions sur le pays et ses habitants.



Portrait de Pétrarque
Giuseppe Annese, 1976.

L'idée des dieux naît de l'angoisse des hommes.

Hommage à Bernard Combeaud

Bernard Combeaud, latiniste, traducteur et romancier, nous a quitté le 2 janvier 2018. Il fut l'un des plus célèbres traducteurs de Lucrèce (98 av. J.-C.-55). Agrégé de lettres classiques, docteur en Philologie et littérature latines à l'École Pratique des Hautes Études de Paris (Paris EPHE), il enseigna en tant que professeur au lycée Louis-le-Grand, et fût inspecteur général honoraire de l'Éducation nationale. Né à Périgueux, bordelais d'adoption, il était fortement attaché à ces origines gasconnes. Bernard Combeaud est l'auteur d'études d'œuvres théâtrales parues aux éditions Hachette et Mollat, mais également d'ouvrages sur Bordeaux et son fleuve (*Bordeaux corsaire*, *Le cabriolet rouge*, *La Gironde*, *L'Amour*, *La liberté*). Il a publié des travaux remarquables sur les poètes Ausone et Lucrèce. On doit noter que sa traduction des œuvres complètes d'Ausone, s'appuyant sur des sources nouvelles et en respectant la métrique latine, lui donne une dimension nouvelle. Il consacra ses dernières années de recherches à la traduction du poème de Lucrèce *De Rerum Natura* (La naissance des choses), ce qui lui valut en 2016 le Prix Jules Janin de l'Académie Française.

Bernard Combeaud, avait accepté de rédiger un texte pour Phaéton au sujet de la relation de Lucrèce avec la Grèce. Malheureusement, le temps lui manqua pour l'écrire. Phaéton publie ici un court extrait de son avant-propos et d'un passage de sa traduction de Lucrèce (*La naissance des choses*, édition critique et traduction par Bernard Combeaud, préface de Michel Onfray, éd. Mollat, Bordeaux 2015, 687 & avant-propos, p. 30, Chant V, vers 1204 à 1240).

Avant-propos.

« Bien plus que de « convertir » à l'épicurisme, ou « d'apaiser » la terreur qu'inspirent le ciel et les dieux, le vrai but de Lucrèce est d'ouvrir les hommes à la méthode de la physique, et à son système de preuves rationnelles, si impitoyable qu'il soit pour l'humaine vanité. Il s'agit ici de délivrer Memmius de la peur du nouveau en tant que nouveau, et de l'arracher à l'ornière du préjugé pour ne plus

se fier qu'à l'examen critique des faits, et aux lumières naturelles de la raison. Dût la vérité physique conduire à l'évidence tragique d'un monde entièrement donné au jeu aveugle et absurde du hasard et de la nécessité. L'Univers est infini, dans lequel roule une infinité de mondes, dont aucun n'a de plus valeur qu'un autre. Rien ne naît de rien, rien ne se perd, tout se transforme ; tout court à son déclin sur sa ligne de plus grande pente, inexorablement. Le « nouveau », le radicalement « nouveau », c'est que le monde que modélise la science physique, monde éminemment périssable, est radicalement désenchanté. L'esprit en cherche le sens. En vain. Car de sens il n'est point dans un monde infini. Mais tel est précisément le monde de notre modernité. En quoi Lucrèce préfigure Spinoza pour la résorption du divin dans la nature, Pascal pour l'angoisse face au silence des infinis, Lavoisier pour la méthode expérimentale, Heisenberg pour les relations d'incertitude dans l'atome, et l'homme moderne enfin, que la science confronte à l'absurdité fondamentale de devoir vivre libre dans un monde radicalement décentré où, tout se valant, rien ne vaut. Le tableau final de la peste viendra parfaire magistralement la trajectoire démonstrative et poétique que n'a cessé de poursuivre Lucrèce depuis l'ouverture de son poème. La nausée de Memmius, et son vertige, sont les nôtres. La vérité seule étant radicalement désespérée, seule ma vérité console de la vérité, par cela seulement qu'elle est la vérité. ».

Chant 5. L'idée des dieux naît de l'angoisse des hommes.

.... Quand on contemple au ciel l'infini du firmament,
Les astres qui cloutent l'Éther de leur scintillement,
Quand du Soleil et de la Lune il nous vient la pensée,
Une angoisse, par d'autres peurs jusque là balancée,
Redresse aussitôt la tête et se réveille soudain :
N'est-ce point par hasard la force immense du divin
Qui meut sur leurs orbites divers ces candeurs étoilées ?
Les âmes, faute de raisons, se rongent, ébranlées :
Le monde eut-il une origine ? Aura-t-il une fin ?
Jusques à quand ses remparts supporteront-ils enfin
L'effort silencieux de cette poussée éternelle ?
Ou, doués par les dieux d'une vigueur sempiternelle,
Glisseront-ils, ainsi toujours emportés par les ans,
Bravant dans ses rudes affronts l'infinité des temps ?
Et quel cœur n'est-il pas étreint par la crainte des dieux ?
Qui ne se contracte d'effroi, lorsque parmi les cieux,
Dans le fracas effrayant que fait gronder la tourmente,
Sous la foudre, de partout, la Terre tremble, fumante ?
Ne voit-on point alors frémir peuples et nations,
De fiers rois se terrer, craignant, dans leurs superstitions,
Que, pour quelque forfait, ou quelque parole arrogante,
L'heure du châtement ne soit sur leur tête pendante ?
Et lorsque les vents et la mer se déchaînent furieux,
Et balayent sur les flots le chef d'escadre anxieux,
Ses troupes d'éléphants et ses forces légionnaires,
N'appelle-t-il pas alors de ses vœux la paix des dieux,
N'implore-t-il, effrayé, l'accalmie en ses prières ?
En vain ! Sous la trombe souvent qui redouble d'efforts
Il voit ses vaisseaux emportés vers les hauts – fonds de la mort,
Tant une invisible main moule les destinées humaines,
Renverse les faisceaux et les haches hautaines,
Et comme d'un jouet semble s'en égayer !
Lorsque la terre entière vacille sous le pied,
Que les murs sont ébranlés, que tout menace ruine,
Dans leur mépris de soi, quoi d'étonnant si les mortels,
Abandonnant la nature aux pouvoirs surnaturels,
Laissent partout régner la toute puissance divine ?

Prière sur l'Acropole (extrait)

Ernest Renan

*Prière que je fis sur l'Acropole
quand je fus arrivé à en comprendre
la parfaite beauté*

Joseph Ernest Renan (1823-1892) signe un chef d'œuvre au deuxième *Chapitre de Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (1883) : la *Prière sur l'Acropole* (écrite en 1876 devant les Propylées, l'Erechthéion et le Parthénon). Cette Prière évoque la découverte du miracle grec par le poète, en 1865. Débarqué à Athènes sur les traces de Paul de Tarse, Renan se fait philosophe-contemplateur mettant en scène l'aveuglement de l'apôtre abordant l'Acropole. « Visionnaire, Renan a voulu voir Athènes à travers le regard de Paul. Mais pour le redresser aussitôt en fonction de son regard à lui. Car tout commence avec Paul pour se retourner contre Paul » (Jean Balcou, 1997, « Renan : Un celté rationaliste », Rennes : Presses universitaires de Rennes, pp. 93-102). Celui qu'il nomme le « laid petit Juif » et « qui l'a emporté pendant mille ans », écrit-il, a tout vu « de travers » ayant même cru y trouver quelque marque de son « Dieu inconnu ». Pour Renan, la révélation divine du Parthénon s'exprime en termes de ravissement esthétique. Instaurant un dialogue d'une civilisation à l'autre, du passé au présent l'auteur reconnaît la suprématie du miracle athénien sur le christianisme par un serment solennel : « Je n'aimerais que toi. Je vais apprendre ta langue, désapprendre le reste ». Un bouleversement émotionnel où le rationaliste rejoint le « Breton nostalgique ». Hissé au rang de blasphémateur européen car niant la divinité du Christ, Renan a été vilipendé de son vivant par l'Église catholique pour avoir écrit une très humaine *Vie de Jésus*. Oublié, souvent utilisé comme un repoussoir, au fil des rééditions, Renan connaît la gloire posthume pour son : *Qu'est-ce qu'une nation ?*, et bien sûr pour cette *Prière sur l'Acropole* (Source : Ernest Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Chapitre II, Calmann-Lévy, 1960, pp. 49-53).

« Ô noblesse ! Ô beauté simple et vraie ! Déesse dont le culte signifie raison et sagesse, toi, dont le temple est une leçon éternelle de conscience et de sincérité, j'arrive tard au seuil de tes mystères ; j'apporte à ton autel beaucoup de remords. Pour te trouver, il m'a fallu des recherches infinies. L'initiation que tu conférais à l'Athénien naissant par un sourire, je l'ai conquise à force de réflexions, au prix de longs efforts.

Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens [peuple nomade mythique des steppes au nord de la mer Noire] bons et vertueux qui habitent au bord d'une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages. On y connaît à peine le soleil ; les fleurs sont les mousses marines, les algues et les coquillages colorés qu'on trouve au fond des baies solitaires. Les nuages y paraissent sans couleur, et la joie même y est un peu triste ; mais des fontaines d'eau froide y sortent du rocher, et les yeux des jeunes filles y sont comme ces vertes fontaines où, sur des fonds d'herbes ondulées, se mire le ciel.

Mes pères, aussi loin que nous pouvons remonter, étaient voués aux navigations lointaines, dans des mers que tes Argonautes ne connurent pas. J'entendis, quand j'étais jeune, les chansons des voyages polaires ; je fus bercé au souvenir des glaces flottantes, des mers brumeuses semblables à du lait, des îles peuplées d'oiseaux qui chantent à leurs heures et qui, prenant leur volée tous ensemble, obscurcissent le ciel.

Des prêtres d'un culte étranger, venu des Syriens de Palestine, prirent soin de m'élever. Ces prêtres étaient sages et saints. Ils m'apprirent les longues histoires de Cronos, qui a créé le monde, et de son fils, qui a, dit-on, accompli un voyage sur la Terre. Leurs temples sont trois fois hauts comme le tien, ô Eurhythmie [Harmonie], et semblables à des forêts ; seulement ils ne sont pas solides ; ils tombent en ruine au bout de cinq ou six cents ans ce sont des fantaisies de barbares, qui s'imaginent qu'on peut faire quelque chose de bien en dehors des règles que tu as tracées à tes inspirés, ô Raison ! Mais ces temples me plaisaient ; je n'avais pas étudié ton art divin ; j'y trouvais Dieu. On y chantait des cantiques dont je me souviens encore. [...] Tiens, déesse, quand je me rappelle ces chants, mon cœur se fonde, je deviens presque apostat. Pardonne-moi ce ridicule ; tu ne peux te figurer le charme que les magiciens barbares ont mis dans ces vers, et combien il m'en coûte de suivre la raison toute nue.

Et puis si tu savais combien il est devenu difficile de te servir ! Toute noblesse a disparu. Les Scythes ont conquis le monde. Il n'y a plus de république d'hommes libres ; il n'y a plus que des rois issus d'un sang lourd, des majestés dont tu sourirais. De pesants Hyperboréens [Peuple mythique vivant par-delà les souffles du vent du nord] appellent légers ceux qui te servent... Une *pambéotie* redoutable, une ligue de toutes les sottises, étend sur le monde un couvercle de plomb, sous lequel on étouffe. Même ceux qui t'honorent, qu'ils doivent te faire pitié ! [...]

Te rappelles-tu ce jour, sous l'archontat de Dionysodore, où un « *laid petit juif* », parlant le grec des Syriens, vint ici, parcourut tes parvis sans te comprendre, lut tes inscriptions tout de travers et crut trouver dans ton enceinte un autel dédié à un dieu qui serait le *Dieu inconnu*. Eh bien ! « *Ce petit juif* » l'a emporté ; pendant mille ans, on t'a traitée d'idole, ô Vérité ; pendant mille ans, le monde a été un désert où ne germait aucune fleur. Durant ce temps, tu te taisais, ô Salpinx [instrument à vent], clairon de la pensée. Déesse de l'ordre, image de

la stabilité céleste, on était coupable pour t'aimer, et, aujourd'hui qu'à force de consciencieux travail nous avons réussi à nous rapprocher de toi, on nous accuse d'avoir commis un crime contre l'esprit humain en rompant des chaînes dont se passait Platon.

Toi seule es jeune, ô Kora ^[fille de Déméter - Perséphone, épouse d'Hadès] ; toi seule es pure, ô Vierge ; toi seule es saine, ô Hygie ; toi seule es forte, ô Victoire. Les cités, tu les gardes, ô Promachos ; tu as ce qu'il faut de Mars, ô Aréa ; la paix est ton but, ô Pacifique. Législatrice, source des constitutions justes ; Démocratie, toi dont le dogme fondamental est que tout bien vient du peuple, et que, partout où il n'y a pas de peuple pour nourrir et inspirer le génie, il n'y a rien, apprends-nous à extraire le diamant des foules impures. Providence de Zeus (Jupiter), ouvrière divine, mère de toute industrie, protectrice du travail, ô Ergané, toi qui fais la noblesse du travailleur civilisé et le mets si fort au-dessus du Scythe paresseux ; Sagesse, toi que Zeus enfanta après s'être replié sur lui-même, après avoir respiré profondément ; toi qui habites dans ton père, entièrement unie à son essence ; toi qui es sa compagne et sa conscience ; Énergie de Zeus, étincelle qui allumes et entretiens le feu chez les héros et les hommes de génie, fais de nous des spiritualistes accomplis. [...] Les Athéniens eurent de l'esprit, c'est-à-dire la vraie joie, l'éternelle gaieté, la divine enfance du cœur.

Le monde ne sera sauvé qu'en revenant à toi, en répudiant ses attaches barbares. Courons, venons en troupe. Quel beau jour que celui où toutes les villes qui ont pris des débris de ton temple, Venise, Paris, Londres, Copenhague, répareront leurs larcins, formeront des théories sacrées pour rapporter les débris qu'elles possèdent, en disant : « Pardonne-nous, déesse ! C'était pour les sauver des mauvais génies de la nuit », et rebâtiront tes murs au son de la flûte, pour expier le crime de l'infâme Lysandre. Puis ils iront à Sparte maudire le sol où fut cette maîtresse d'erreurs sombres, et l'insulter parce qu'elle n'est plus.

Ferme en toi, je résisterai à mes fatales conseillères ; à mon scepticisme, qui me fait douter du peuple ; à mon inquiétude d'esprit, qui, quand le vrai est trouvé, me le fait chercher encore ; à ma fantaisie, qui, après que la raison a prononcé, m'empêche de me tenir en repos. [...] Je me ferai stylite ^[merite vivant au sommet d'une colonne] ... [...] Je n'aimerai que toi. Je vais apprendre ta langue, désapprendre le reste. [...] J'arracherai de mon cœur toute fibre qui n'est pas raison et art pur [...]

Tard je t'ai connue, beauté parfaite. J'aurai des retours, des faiblesses. Une philosophie, perverse sans doute, m'a porté à croire que le bien et le mal, le plaisir et la douleur, le beau et le laid, la raison et la folie se transforment les uns dans les autres par des nuances aussi indiscernables que celles du cou de la colombe. Ne rien aimer, ne rien haïr absolument, devient alors une sagesse. Si une société, si une philosophie, si une religion eût possédé la vérité absolue, cette société, cette philosophie, cette religion aurait vaincu les autres et vivrait seule à l'heure qu'il est. Tous ceux qui, jusqu'ici, ont cru avoir raison se sont trompés, nous le voyons

clairement. Pouvons-nous, sans folle outrecuidance, croire que l'avenir ne nous jugera pas comme nous jugeons le passé ? Voilà les blasphèmes que me suggère mon esprit profondément gâté. Une littérature qui, comme la tienne, serait saine de tout point n'exciterait plus maintenant que l'ennui.

Tu souris de ma naïveté. Oui, l'ennui... Nous sommes corrompus : qu'y faire ? J'irai plus loin, déesse orthodoxe ^[de vérité], je te dirai la dépravation intime de mon cœur. Raison et bon sens ne suffisent pas. Il y a de la poésie dans le Strymon ^[fleuve de Thrace] glacé et dans l'ivresse du Thrace. Il viendra des siècles où tes disciples passeront pour les disciples de l'ennui. Le monde est plus grand que tu ne crois. Si tu avais vu les neiges du pôle et les mystères du ciel austral, ton front, ô déesse toujours calme, ne serait pas si serein ; ta tête, plus large, embrasserait divers genres de beauté.

Tu es vraie, pure, parfaite : ton marbre n'a point de tache ; mais le temple d'Hagia-Sophia, qui est à Byzance, produit aussi un effet divin avec ses briques et son plâtras. Il est l'image de la voûte du ciel. Il croulera ; mais, si ta cella devait être assez large pour contenir une foule, elle croulerait aussi.

Un immense fleuve d'oubli nous entraîne dans un gouffre sans nom. Ô abîme, tu es le Dieu unique. Les larmes de tous les peuples sont de vraies larmes ; les rêves de tous les sages renferment une part de vérité. Tout n'est ici-bas que symbole et que songe. Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts.

Le soleil brillait dans un ciel sans nuage, la terre était blanche, semblable à de la cendre...

in *De la peinture murale* (extrait)

Prosper Mérimée

L'œuvre romantique de Prosper Mérimée (1803-1870) est celle d'un voyageur infatigable... le voici à Athènes devant le Parthénon, le *Temple blanc* de l'Acropole. Pour lui, la lumière du soleil entre en scène comme au théâtre... Académicien, Mérimée fut aussi Inspecteur des monuments historiques et passionné d'archéologie. Pendant des siècles la Grèce a été pillée. Ainsi, certains éléments du décor manquent au théâtre. La frise en marbre du Parthénon *dite* des Panathénées fut sculptée sous la direction de l'architecte Phidias (490-430 av. J.-C). Au XVII^e siècle, une partie du Temple fut détruite par les Vénitiens lors du siège d'Athènes puis, au début du XIX^e siècle, les Britanniques s'emparèrent de la moitié des marbres (détenus aujourd'hui par le British Muséum de Londres). D'autres éléments de la frise sont présents au Louvre, au Vatican, à Vienne, à Heidelberg et au Musée de l'Acropole à Athènes bâti pour accueillir l'ensemble du chef d'œuvre dont la restitution des pièces manquantes est réclamée depuis toujours par la Grèce redevenue libre. Mélina Mercouri (1920-1994) fit de la « restitution des marbres » un des combats de sa vie politique en tant que Ministre de la Culture de 1981 à 1989. Elle dira, en juin 1986, à Oxford, lors d'une conférence internationale : *les Grecs ne renonceraient jamais car jamais une Grèce libre n'aurait autorisé l'enlèvement d'une partie de la frise du Parthénon. Cette déprédation n'a été possible qu'en fraude car ces Marbres sont spécifiques à l'identité grecque, l'essence de la Grécité.* (Discours de Mélina Mercouri à l'Oxford Union – site de la Fondation Mercouri).

La matinée était belle ; la vue des montagnes de l'Attique et du Péloponnèse me ravissait, et jamais, je pense, je ne m'étais trouvé dans une disposition plus favorable à l'admiration. Cependant, je l'avoue, la vue de ces colonnes de marbre blanc me déconcerta, et je regrettais l'aspect grandiose et les profils sévères du dorique de Paestum. Le soleil brillait dans un ciel sans nuage, la terre était blanche, semblable à de la cendre ; tout étincelait à mes yeux, tout m'éblouissait. Sous l'atmosphère sèche et transparente de l'Attique, la perspective aérienne est tout autre que dans nos climats du Nord. Qu'on se figure des colonnes, des murailles d'un blanc de lait resplendissant de lumière. Le côté de

ces colonnes qui reflétait le soleil semblait adhérer au mur de la cella, éclairé tout aussi vivement ; et il m'était impossible de voir la cella à un autre plan que les colonnes du portique qui l'entoure. Quant aux chapiteaux, ils réfléchissaient les rayons du soleil comme s'ils eussent été de porcelaine, et je cherchais vainement



Tête de marin

VI^e siècle av. J.-C.

Musée Archéologique de Délos, Grèce.

à en distinguer le galbe. Leur apparence était pour moi celle d'une portion de cône tronqué. Il me fallut plusieurs jours pour m'accoutumer à ce marbre blanc et à la lumière qui l'inonde.



Le docker, 1897

Constantin Meunier (1831-1905)
Alte Nationalgalerie Berlin, Allemagne.

Childe Harold's Pilgrimage¹

George Gordon, Lord Byron (1788 - 1824)

Obéissant au célèbre « *We are all Greeks* » du poète Percy Shelley qui avec son épouse Mary s'étaient enflammés pour la cause grecque, le poète anglais George Gordon, plus connu sous le nom de Lord Byron, part en 1823 soutenir la cause hellène *contre l'Empire Ottoman*. Il meurt le 19 avril 1824, terrassé par une fièvre, lors du siège de Missolonghi. Depuis lors, Byron incarne l'archétype du poète romantique engagé. Le poème en quatre parties *Childe Harold's Pilgrimage* (*Le Périple de Childe Harold*) lui avait apporté la notoriété bien antérieurement à son enrôlement. Le *Canto II*, dont sont extraites les strophes ci-dessous est publié en 1812 (*Childe Harold's Pilgrimage, Canto II*, v. 1-27, Peter Cochran's - traduction en français Victor-Robert Jones, 1862, 335 p., Bibliothèque nationale de France). Le poème, qui peut être qualifié d'« autobiographique » par anticipation, est un carnet de route poétique de voyages (1809-1811) dans des zones d'Europe hors contrôle direct de Napoléon I^{er}, dont la Grèce. D'une part, en retraçant l'aventure de Harold Childe², son héros en Grèce, Byron met en scène sa propre passion pour ce pays et la mythologie. D'autre part, le poème esthétise ses opinions politiques, en particulier son soutien à l'indépendance grecque. Enfin, la nostalgie du *Canto II* donne à voir la pulsion de mort du poète, se sentant promis comme Achille à une mort tant glorieuse que prématurée.

1 Le mot *Pilgrimage* est souvent traduit par « pèlerinage », terme dont la résonance religieuse ne convient pas ; il s'agirait plutôt d'un périple.

2 Le mot *childe* est un vieux terme de chevalerie désignant un personnage issu de la noblesse, futur chevalier, mais n'ayant pas encore reçu l'adoubement.

I

Come, blue-eyed maid of heaven!—but thou, alas,
Didst never yet one mortal song inspire
— Goddess of Wisdom! here thy temple was,
And is, despite of war and wasting fire,
And years, that bade thy worship to expire:
But worse than steel, and flame, and ages slow,
Is the drear sceptre and dominion dire
Of men who never felt the sacred glow
That thoughts of thee and thine on polished breasts bestow.

II

Ancient of days! August Athena! where,
Where are thy men of might, thy grand in soul?
Gone—glimmering through the dream of things that were:
First in the race that led to Glory's goal,
They won, and passed away—is this the whole?
A schoolboy's tale, the wonder of an hour!
The warrior's weapon and the sophist's stole
Are sought in vain, and o'er each mouldering tower,
Dim with the mist of years, grey flits the shade of power.

III

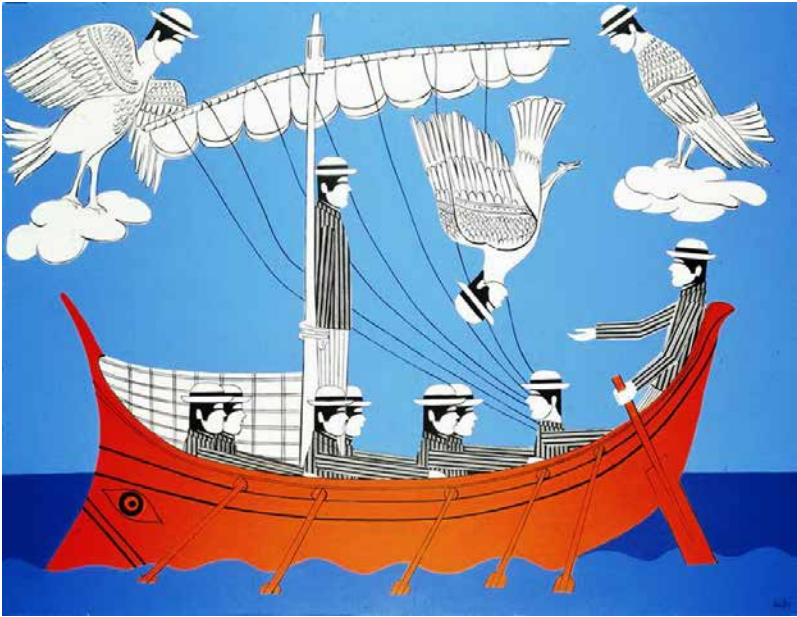
Son of the morning, rise! Approach you here!
Come — but molest not yon defenceless urn:
Look on this spot — a nation's sepulchre!
Abode of gods, whose shrines no longer burn.
Even gods must yield — religions take their turn:
'Twas Jove's — 'tis Mahomet's — and other creeds
Will rise with other years, till man shall learn
Vainly his incense soars, his victim bleeds;
Poor child of Doubt and Death, whose hope is built on reeds.

IV

Bound to the earth, he lifts his eye to heaven —
Is't not enough, unhappy thing! to know
Thou art? Is this a boon so kindly given,
That being, thou would'st be again, and go,
Thou know'st not, reck'st not to what region, so
On earth no more, but mingled with the skies?
Still wilt thou dream on future joy and woe?
Regard and weigh yon dust before it flies:
That little urn saith more than thousand homilies.

V

Or burst the vanish'd Hero's lofty mound;
Far on the solitary shore he sleeps:
He fell, and falling nations mourn'd around;
But now not one of saddening thousands weeps,
Nor warlike worshipper his vigil keeps
Where demi-gods appear'd, as records tell.
Remove yon skull from out the scatter'd heaps:
Is that a temple where a God may dwell?
Why ev'n the worm at last disdains her shatter'd cell!



Ulysse et le chant des Sirènes

Yannis Gaïtis.
(Athènes, 1923-1984)

Yannis Gaïtis est considéré comme l'un des premiers peintres modernistes de la Grèce de l'après-guerre. Son œuvre, orientée vers l'avant-garde européenne et contenant des éléments surréalistes et cubistes, a soulevé d'emblée des contestations. Gaïtis critique, en effet, le conformisme social, la standardisation née des dictatures et de la société de consommation. Au début des années soixante, des images figuratives apparaissent dans sa peinture, notamment sous les traits du petit homme (*anthropaki*), symbole d'ironie et de critique sociale profondément humaniste.

I

Descends, fille aux yeux bleus, pourtant, vierge céleste,
Jamais d'un chant mortel tu n'inspiras l'auteur.
Sage Minerve, ici, debout ton temple reste,
En dépit de la guerre et du feu destructeur;
Mais le temps en chassa la douce idolâtricie,
Bien pire que la flamme et que les siècles lents
Sont le sceptre cruel et l'âpre barbarie,
Dômes que n'émeut point cet amour des talents
Dont, au seul nom des Grecs, nous sentons les élans.

II

Ancienne des jours ! Où sont, auguste Athènes.
Tes grands hommes fameux, grands par l'âme et le goût ?
En rêve on croit les voir, sur des plages lointaines,
Triompher et mourir. Quoi donc, est-ce là tout ?
— Fournir à l'écolier le sujet de son thème.
— L'étoile du sophiste et l'arme du guerrier,
Nous les cherchons en vain ; mais ta grandeur suprême,
Sur tes croulantes tours, semble encor déployer
L'ombre, à travers les ans, de ton pouvoir premier

III

Viens donc, fils du matin, lève-toi, considère
Et ne moleste pas cette urne du passé.
Vois d'une nation le sépulcre, et la terre
Où vécut les dieux d'un culte délaissé.
Ce n'est plus Jupiter, c'est Mahomet qui règne;
D'autres succéderont. L'homme ne peut-il voir
Qu'en vain son encens fume et sa victime saigne ?
Pauvre enfant de la mort, le doute est son savoir :
Toujours sur des roseaux il fonde son espoir.

IV

Ici-bas enchaîné, vers le ciel tu soupîres ;
Malheureux, c'est assez de savoir que tu vis !
Est-ce un bonheur si grand pour qu'ainsi tu désires
Qu'après ta mort, tes jours d'autres jours soient suivis ?
En quel endroit du ciel espères-tu te rendre ?
D'un futur avenir rêveras-tu toujours ?
Regarde seulement, et pèse cette cendre
Que le vent va bientôt emporter dans son cours :
Cette urne t'en dira plus que mille discours.

V

Ouvre ce monument. — Un demi-dieu superbe
Tombe sur cette rive où, solitaire, il dort.
Les peuples, ce jour-là, de pleurs arrosaient l'herbe ;
Mais tous ceux qui pleuraient sont en paix dans la mort.
De ses adorateurs, maintenant nul ne garde
Sa tombe, où des héros vinrent le visiter.
Dans ces tas d'ossements, prends ce crâne et regarde :
Est-ce un temple, dis-moi, qu'un dieu puisse habiter ?
Le ver même, à la fin, dédaigne d'y rester.

Une Mer de diamant (Nouvelle inédite)

Marc Pautrel

Marc Pautrel vit à Bordeaux où il se consacre entièrement à l'écriture. Il est l'auteur de sept romans parus aux Éditions Gallimard dans la collection « L'Infini » : *L'homme pacifique* (2009), *Un voyage humain* (2011), *Polaire* (2013), *Orpheline* (2014), *Une jeunesse de Blaise Pascal* (2016), *La sainte réalité* (2017) et *La vie princière* (2018).

*« Être singulier un instant pourrait peut-être
constituer la meilleure méthode pour atteindre l'universel. »*

Francis Scott Fitzgerald.

La liberté est avec lui, il est le fils unique et son père n'est pas pauvre. Il sait qu'il ne comprend pas tout, qu'il n'est pas le plus intelligent, mais il est certain d'être le plus libre, d'être le plus heureux.

Il se souvient très bien : ce matin-là, c'est sa mère qui conduit, il a six ans, il est intenable, colérique, petit roi infernal, enfant unique et enfant gâté, il ne veut pas s'asseoir à l'arrière de la voiture, les enfants ont l'obligation d'aller à l'arrière mais lui il ne veut pas, bagarre avec sa mère, pleurs, cris, elle cède, il s'assiera devant, il est un grand, il sera un jour comme son père, il a le droit de regarder la route de très près, de voir où va sa mère. Il s'assoit donc devant, il ne peut pas distinguer la chaussée parce qu'il est trop petit, mais ça ne fait rien, il est devant, au moins il voit le ciel, au moins il est sur la même ligne que sa mère, il distingue les panneaux, le ciel et les arbres au loin.

Ils sont en retard, sa mère roule vite, la voiture danse dans les courbes, tranche les virages par le centre, il aime ça, le risque d'accident possible à chaque seconde, il a l'habitude des gadins, tout le temps écorché de partout, ses parents disent qu'il va finir par se tuer et aussitôt après ils disent qu'il a la tête dure, qu'il est solide, il a déjà eu le bras cassé, et on lui a ressoudé, il est costaud, il n'a jamais mal, les genoux et les coudes pleins de croûtes, les bleus s'effacent après

quelques nuits de sommeil, il aime bien ça, tomber et se faire mal, se cogner, il n'est peut-être pas aussi malin que tous les autres mais il est plus solide, il se sent fait d'un matériau très dur, fabriqué en acier résistant, il encaisse. Sa mère rate le virage et la voiture va percuter un muret, lui il est éjecté, il traverse le pare-brise. Les secours le retrouvent dans un champ, son visage est en sang. L'œil droit est atteint et dorénavant ne verra plus que des ombres, des formes floues, des vagues mouvements.

Depuis cet âge, ses deux yeux sont différents. L'un a sa couleur originelle aux teintes de marron et de vert, l'autre est traversé d'une large diagonale noire, comme un grand trait de stylo feutre, comme quelque chose qu'on barre, rayé, supprimé. Il se souvient de ce que le médecin lui a dit après l'accident : ton autre œil devient le plus précieux de tes membres, si tu le perds tu es un homme mort.

Sa mère et son père sont très intelligents, il le sait, sa mère plus encore que son père. Ils ont tous les deux grandi dans ce petit village, comme lui. Ils n'ont pas dépassé le baccalauréat, mais ils auraient pu le faire. Son père a repris l'atelier d'ébénisterie du grand-père, il en a fait une grande entreprise régionale, avec une usine et plus de cent ouvriers. Lui, il n'a pas connu le grand-père qui est mort quand son père avait dix-huit ans.

Son père a une sœur, qui vit très loin, elle est mariée à un employé de bureau et ils ont deux fils, dont un presque de son âge, mais bizarre, silencieux et très calme, méfiant et trop intelligent, ce cousin il ne l'aime pas beaucoup, même s'il aurait bien aimé malgré tout l'avoir comme meilleur ami. Mais des amis, il en a déjà ici, au village, au bar, à la base nautique sur l'étang, et au dancing. Certains d'entre eux sont comme lui, ils ont de l'argent, des parents qui ont les moyens. L'un c'est le fils du boucher, l'autre le fils du président de la coopérative, et il y a aussi les enfants du médecin, un garçon et deux filles, ils traînent tous près de l'étang. Ils ont des mobylettes, lui il vient d'avoir une moto, une vraie, qu'il n'a pas le droit de conduire parce qu'il n'a pas encore l'âge, mais qu'il conduit quand même déjà, les gendarmes n'osent rien lui dire, son père est trop connu, l'usine fait travailler tous les gens du village.

Il a eu trois mobylettes, ou quatre, il ne se rappelle plus, il les a toutes usées, cassées, démolies. Une a été détruite totalement dans un accident, il a foncé dans un mur, carcasse broyée, mais lui presque rien, il avait sauté en marche. Une autre mobylette, il l'a démontée, remontée, trafiquée, débridée, il a poussé le moteur au maximum et un dimanche après-midi, en descendant à l'étang, elle s'est mise à fumer, un vrai brouillard, un feu de brousse, nuage gris visible à des kilomètres, il a abandonné l'engin dans le fossé, le camion des cantonniers l'a ramassé le mois suivant. Son père se met en furie à chaque fois, mais il lui en rachète pourtant toujours une neuve. Le père a les moyens, et payer à son fils ce qu'il y a de mieux c'est aussi prouver à tout le village sa fortune. Le père se dispute avec le fils très souvent. C'est son fils, son seul fils, et c'est un tel vaurien, le père ne comprend

pas comment ça peut être possible. Il ne fait rien au collège, on le passe dans la classe supérieure année après année parce que le père est le père, la fortune du canton, il ne fait rien au collège et préfère traîner dans les rues avec d'autres vauriens.

Le village est à flanc de coteau, une grande rue le traverse au gré d'une légère pente. Sur cette grande rue, un calvaire marque un premier croisement, d'où part une route qui descend dans la cuvette, puis fait des zigzags et va rejoindre l'étang. Plus loin, en face de l'église, un deuxième croisement ouvre une route escarpée qui tourne à angles droits au-dessus de la plaine pour atteindre l'extrémité opposée de l'étang. De l'autre côté de l'église, c'est la route nationale qui mène à la grande ville.

Eux, le père, la mère et le fils, ils habitent en face du calvaire, et la route qui s'éloigne et quitte le village est étroite et serpentante, elle plonge vers le sud du département et c'est en l'empruntant que la mère avait eu l'accident de voiture. Le village n'est pas vaste, on en touche rapidement les limites. Au-delà, c'est l'inconnu, et le fils se dit au diable l'inconnu. Ce qui est familier, déjà, lui renvoie trop souvent ses limites, toutes ces choses si simples à deviner pour son père, sa mère, ses amis, et que lui il ne parvient pas à saisir. Même en calcul mental il a du mal, il doit compter sur ses doigts, il le fait en riant comme s'il plaisantait, mais en vrai il n'arrive pas à penser à plus d'une chose à la fois et plus de dix secondes à l'avance. Il s'en rend bien compte.

*

C'est un garçon de bonne taille, charpenté mais pas gros, plutôt sec, dès l'âge de treize ans il devient plus grand que son père, un père de petite taille, trop petite taille, plus petit encore que sa sœur cadette, c'est la grande tristesse de ce père que cette taille, au moins son fils sera plus grand. Bonne taille, bonne corpulence, presque athlétique, un corps agile, à défaut d'être ingénieux, et les cheveux bruns, ce châtain foncé des populations du centre du pays, ni blonds comme au nord, ni charbonneux comme au sud, seulement bruns et clairs. Des petits yeux en amande qui disparaissent au premier sourire, des yeux enfoncés dans le visage, une moustache et une barbe naissantes, duvet jamais rasé, cheveux rarement coupés, mi-longs sur les oreilles, repoussés sur le côté en mèche sur le front, une coupe de chanteur folk comme c'était la mode dix ans avant dans les grandes villes, mais sans pour autant vouloir suivre la mode, ses cheveux tombent comme ça simplement par hasard. Et toujours le rire et l'apostrophe aux lèvres. Il est le copain dont tout le monde rêve pour sortir en soirée et traîner le samedi après-midi, la grande gueule qui peut tout oser, celui qui sort des rails en permanence, qui n'a pas le temps de se poser de questions, d'être pensif, lassé, ou triste. Il vit à cent à l'heure, c'est l'expression et la réalité au guidon des motobylettes débridées, plus tard de la moto, et ensuite encore plus vite au volant des voitures qu'il va acheter et cette fois encore accidenter, échappant chaque fois à la mort et même aux blessures graves.

Il va rester un enfant à vie. Il ne grandira pas, il ne saurait même pas comment faire, et il n'en aura pas l'envie, son esprit ne génère que des souhaits immédiats, satisfaction des besoins et des envies présentes. Au collège, on va vite l'orienter vers les voies de garage de la promotion sociale, les filières professionnelles. Son père et sa mère ont compris, inutile d'insister, c'est leur fils mais pas davantage que leur fils, ils ne seront que deux à l'admirer, ou parfois le maudire, et il y aura aussi peut-être quelques filles, puis femmes, et toute sa bande d'amis, une dizaine de personnes tout au plus, une vie limitée, une vie à l'échelle d'un village.

Son père l'embauche dans son usine dès seize ans, il se fait plus sévère avec lui, cherche à lui apprendre la discipline, le labeur, la dureté du travail, tous les jours, toutes les heures, fatigue continue du corps et de l'esprit, lever tôt le matin et coucher tôt le soir. Ça n'est pas facile au début, c'est la bagarre entre père et fils. Mais le fils n'a pas le caractère pour la guerre, son esprit est trop faible pour livrer des combats, dès qu'on le contraint il se courbe et même il se tord, il se déforme plus qu'il ne s'adapte, sans comprendre, par la seule faiblesse intellectuelle.

Les ouvriers de l'usine respectent le père, mais le fils ils le connaissent depuis longtemps, tout le village le connaît, tout le monde sait quoi en penser, un vaurien, pas méchant mais aucune trempe, et sans cervelle. Le père fait de son fils un simple ouvrier, traité comme tous les autres, avec le salaire de tous les autres. Ça leur va et ça ne leur va pas. Ils auraient voulu que le fils puisse devenir un vrai fils, qu'il puisse un jour prendre la succession et embaucher leurs propres fils à l'usine. Le père ne sera pas éternel dans ce monde-ci, la roue tourne partout, la grande ville aimante tous les savoirs, tous les pouvoirs, toutes les richesses, ici dans le village il ne restera bientôt plus que l'usine, sans parler de l'inflation partout, la crise économique depuis le choc pétrolier, le prix de l'essence multiplié par deux, les licenciements et le chômage, l'avenir est flou. Le père a du cran, il a transformé l'atelier de son propre père en une grande usine, ils vendent maintenant leurs produits dans toute la France, en Belgique, en Suisse et bientôt en Allemagne, le père a une vision, il devine le cheminement du monde, il sait où vont les choses, les ouvriers se sentent portés et protégés, ils ont confiance, la crise ne leur fait pas peur s'ils restent à l'ombre du père. Le fils, lui, est un simple ouvrier, rien de plus, et d'ailleurs il est un parfait camarade pour eux, jamais il ne les a snobés, jamais il n'a montré de différence, il est toujours resté à leur niveau.

Trois usines se sont donc succédées jusqu'à celle qui maintenant emploie cent salariés. Au commencement, il y a l'atelier d'ébénisterie du grand-père, un hangar construit lui-même tout en bois, juste à côté de sa maison de pierre sur la grande rue du village, en face du calvaire qui surplombe la vallée. Le grand-père travaille seul, puis avec un ouvrier et ensuite avec son propre fils, mais il disparaît prématurément et alors il faut tout continuer sans lui, trouver de l'argent pour la veuve et les deux enfants. Celui qui sera bientôt le père n'a même pas vingt

ans et déjà il étend la production de l'atelier de son père, il prend la camionnette pour aller vendre les meubles dans les communes voisines puis les départements alentour, il se crée une nouvelle clientèle, il cherche des débouchés, et il en trouve.

Le père, maintenant marié et avec un enfant, demande à la mairie des terrains près de la sortie du village pour y construire ses nouveaux locaux, son usine. Ce sont des bâtiments tout en longueur, curieux système novateur de division du travail, dans lequel le meuble produit passe de salles en salles, depuis sa lente naissance jusqu'à son achèvement, et les ouvriers ne bougent pas de leur place, chaque meuble est amené devant eux, et eux ils y ajoutent à chaque fois un nouvel élément. C'est le travail à la chaîne, une révolution pour produire en quantité. Le père embauche de plus en plus d'ouvriers et cette deuxième usine compte une vingtaine de salariés. C'est à ce moment-là que le fils de seize ans commence à y travailler, sans réaliser ce que le père a fait ici, dans ce petit village, un tel bond sociologique et technologique en une seule génération.

La troisième usine, c'est celle que le père fait ensuite construire dans le champ d'à côté, de nouveau acheté par la mairie puis cédé quasi gratuitement au père en échange des emplois créés, doublement de l'embauche, cette fois cent salariés, tous les hommes du village au travail. Le terrain est immense, il part de la route et il descend vers le sud de la commune, à l'opposé de la vallée. Au fond du terrain, en bas, est édifiée l'usine, un gigantesque hangar rectangulaire, avec un toit élevé à dix mètres de haut pour que des palans puissent déplacer les pièces les plus lourdes dans les airs entre les différentes parties de l'usine. À l'autre bout du terrain, au bord de la route, le père fait construire sa propre maison, on la verra dès qu'on entrera dans le village. Cette maison est étendue, légèrement surélevée, avec un vaste sous-sol dans lequel on peut garer trois voitures côte à côte. Elle compte une dizaine de pièces et une grande cheminée dans le séjour, ce qui la fait surnommer par les gens du village : le château. Comme pour un château, la grande maison surplombe le hangar de l'usine installé au bout du terrain, légèrement en contrebas. Voilà ce qu'a créé le père, voilà pourquoi le père est riche.

*

Le père, c'est donc un petit homme doux, accueillant mais redoutable négociateur et stratège. Il n'est pas particulièrement gros, mais on a l'impression qu'il a été aplati, compressé par le haut, sa petite taille l'ayant fait grandir à l'horizontale. Son aspect est ovale, sans aspérité, lisse, presque un œuf. Son front est long, ses grands yeux occupent tout le visage, une petite bouche, une calvitie précoce, crâne rond très enfoncé dans les épaules. Il semble toujours triste, toujours préoccupé, inquiet, le regard presque enfantin, par moment on jurerait que l'homme de quarante ans n'en a encore que dix. Il ne pense qu'à son travail, il est soucieux de son travail, ou plutôt de la réussite, de la pérennité de l'usine.

Il mesure sa sécurité et celle des siens grâce à l'argent qu'il gagne, et plus il en gagne plus il est rassuré, il sait que le monde extérieur est rempli de périls, que seul l'argent permet de s'élever et de se protéger. Quand son père à lui est mort, d'un coup ils n'avaient plus rien, et en moins d'un an il a fallu se créer un pécule, protéger sa mère et sa sœur. Puis peu après, sa mère est morte et alors ils étaient absolument seuls, sa sœur adorée et lui. Sa sœur s'est mise à travailler, puis elle s'est mariée à un employé de la ville, un type bien, courageux, débrouillard et méthodique, elle a su se mettre à l'abri.

Il n'a jamais assez d'argent, en vérité. Il se sent pauvre quoi qu'il arrive, comme lorsque le froid vous a glacé des heures durant et qu'une fois rentré chez vous, enveloppé dans des gilets, adossé au radiateur de fonte et buvant une infusion bouillante, vous ne parvenez toujours pas à vous réchauffer, le froid a été trop violent, il a duré trop longtemps, vos os demeurent glacés. Lui, la terreur de la pauvreté l'a saisi et marqué à jamais.

Ses parents n'étaient pas des châtelains, mais dans le village ils vivaient confortablement, le père alors était l'ébéniste des lieux, l'artisan irremplaçable qui confectionnait les meubles, certains outils des champs, et même jusqu'aux cercueils. Tout ce que le bois pouvait constituer, l'ébéniste le construisait avec ses mains et ses outils, les scies, les rabots, les ciseaux, puis planche sur planche, chevilles et clous, ponçage et vernissage.

Ce n'était pas le médecin ou l'épicier, mais il avait de quoi faire vivre sa femme et ses enfants, petite classe moyenne bientôt presque bourgeoise de l'entre-deux guerres. Et un jour, la crise cardiaque, le cauchemar de cette annonce pour les deux enfants : votre père est parti à jamais, il est tombé cet après-midi en plein village, il avait travaillé toute la matinée, depuis la fin de la nuit jusqu'à midi, pour terminer un cercueil à temps, et il a été ensuite aider ses camarades des pompes funèbres à emmener en terre un vieux grand-père du village, ils ont porté un autre cercueil qu'il avait lui aussi fabriqué, la chaleur était atroce, la plus chaude journée de ce mois maudit de juillet, et le frère et la sœur ne supporteront plus jamais de leur vie les fortes chaleur, la température étouffante symbole de la mort de ce qu'ils avaient de plus cher, le plein été restera toujours une épreuve, pour les deux enfants devenus adultes. Le père ébéniste portait le cercueil sous la chaleur, la procession revenait de l'église et allait au cimetière, ils marchaient au milieu de la grand rue du village, ils venaient de dépasser sa propre maison et le calvaire dressé en face, et il s'est arrêté, il a demandé à poser le cercueil quelques instants, et il s'est senti vaciller, on l'a vu basculer comme un chêne qu'emporte la tempête, les mains crispées sur sa poitrine. Trop de travail, trop d'efforts, la veille et l'avant-veille, et le matin même encore il façonnait le bois, le matin même, sans le savoir il clouait son propre cercueil.

Aujourd'hui il y a l'usine et ses bénéfices, les centaines de milliers de francs lourds, et l'orphelin devenu père ne s'en contente jamais, il se dit qu'il faudrait

que l'argent puisse ressusciter les morts, il se dit que son père, et également sa mère, regardent tout ça de là-haut et qu'ils sont rassurés, et peut-être même fiers.

Il a d'abord protégé sa sœur et sa mère, puis aujourd'hui son fils, aussi dilettante que lui paraisse ce fils. Il y a l'argent minimum pour le temps présent, sa vie à lui et à sa femme, et à leur fils au moins un temps. Mais ça ne suffit pas. Il ne doit jamais s'arrêter de travailler et d'accumuler.

*

À dire vrai, il n'y a jamais eu de vraies, et longues, et profondes bagarres entre père et fils. Le fils n'est pas comme ça, il supporte l'autorité du père, il l'admet, il se soumet. Travailler, ce n'est pas ce qu'il préfère, il aimerait mieux rire tout le temps, s'amuser sans limite, traîner, vivre, et que jeunesse se passe, mais bon, le moment venu il fait ce qu'on lui demande de faire. Il n'a pas peur de la puissance du père, ce dernier ne l'a jamais maltraité, humilié, ni quoi que ce soit. Son père l'aime et lui aussi il aime son père. Il n'est pas malheureux de la vie d'ouvrier à l'usine, il peut continuer de faire ses virées le week-end, les autres ouvriers sont devenus des copains, même si la plupart sont plus âgés, plus sérieux, avec une femme et des enfants. Il aime sa vie, il aime le village, l'étang, sa voiture et sa moto, ses amis, les filles, les fiestas, le dancing, et donc aussi l'usine, ce hangar avec son étrange fond sonore aigu et ses odeurs voraces, le chant strident des scies électriques, les parfums frais du bois que l'on a incisé, ouvert, tranché, blessé, transformé pour partie en copeaux, les effluves enivrantes des vernis, des enduits, des patines, encaustiques et diverses finitions des meubles.

Ces meubles plaisent au fils. Il ne les vénère pas démesurément, il préfère les mécaniques, le moteur de la moto et aujourd'hui de la voiture qu'il ausculte, règle, ajuste, répare tout seul. Mais les meubles, tout de même, ce n'est pas rien, c'est le bois, c'est une chose émergée de terre, il sent bien qu'elle est noble, une matière qui continue d'être sans cesse, bien après votre mort, et se nourrit d'ailleurs sans doute de votre cadavre puisque même dans le cimetière poussent des arbres dont les racines rampent tout autour des tombes.

Toucher un meuble, c'est quelque chose. Bien sûr, le meuble ne bouge pas comme un moteur qui vibre et bat, mais son immobilité paraît pourtant vivante, c'est tout le contraire d'une pierre. Le bois de la table, de la chaise, de l'armoire, est dur et pourtant tiède, on se demande s'il ne s'agit pas là d'un corps que la vie a quitté, que la mort a figé dans sa raideur cadavérique et qui, et c'est là le miracle, ne se refroidit pas et ne se décompose pas, reste perpétuellement le même, comme la relique d'un saint, oui, la mort ne corrompt jamais le bois, ou quelque chose comme ça. C'est à peu près ces choses que le fils pense, en désordre dans sa tête, avant qu'une autre idée chasse cette première idée qu'il aura ensuite oubliée pour toujours. Le cerveau du fils a des limites, il ne peut pas garder la trace de tout ce qu'il a pensé, chaque réflexion efface la précédente, pas

assez de place pour deux idées à la fois, c'est comme ça, aucune suite dans les idées comme disaient ses professeurs d'école. C'est dommage, mais ni lui, ni son père, ni personne, n'y peuvent rien. Le fils aurait pu naître génial, son père est très intelligent et sa mère également.

Dans le village, certains disent que la plus brillante c'est la mère, que c'est elle qui a fait de son mari l'homme qu'il est. C'est une femme de bonne taille, plus grande que son époux, fine mais pas maigre, aux cheveux clairs et au visage lisse et peut-être même gracieux, avec une peau claire parsemée de tâches de rousseur. Elle se déplace, parle, pense, et traverse toute la vie avec une nonchalance souriante, un charme effacé, presque une tristesse, une excessive discrétion. Son intelligence est foudroyante. Mais elle n'abuse pas de cette maîtrise mentale, elle n'en est d'ailleurs pas vraiment consciente, ou elle n'y prête pas attention, elle se désintéresse de cette différence qui la sépare des autres, s'ils faiblissent elle les aide, mais elle ne se pose pas de questions, tout lui semble naturel, ce dont elle est capable comme ce dont les autres demeurent incapables. Elle n'a conscience que de son existence, du fait qu'elle est là, et c'est seulement parce qu'elle est là qu'elle est différente, puisque chacun est différent.

Elle excelle en mathématiques, en calcul mental, dans tous les domaines où il faut manipuler des abstractions, de grands ensembles invisibles et insaisissables, et qu'elle-même, justement, parvient à attraper, tenir, placer, déplacer, remplacer. C'est elle qui a longtemps fait les comptes de son mari, après qu'il ait repris l'activité du père ébéniste, c'est elle qui a trouvé comment ne pas payer trop d'impôts, et beaucoup d'autres choses, et à quel prix vendre les meubles, et à quel moment de l'année acheter le bois, et comment payer en plusieurs fois, et toutes ces histoires de trésorerie, elle faisait ça comme un passe-temps le soir, en élevant leur fils, en s'occupant de la maison, elle tenait les comptes de l'entreprise puis de l'usine. La mère a trouvé les méthodes pour rendre possibles les décisions démesurées du père, elle a dirigé l'orchestre qui interprétait la partition du musicien inspiré. Ils forment un couple uni dans le travail et tout simplement dans le fil du déroulement de la vie, de leur vie.

La mère aime son fils unique, elle l'aime trop, elle lui passe tout, encore plus que ne le fait le père. Elle est persuadée que son fils a perdu son œil à cause d'elle, l'accident de voiture, ce cauchemar, elle aurait dû le forcer à s'asseoir à l'arrière, elle avait cédé par amour, et le pauvre, ce fils si beau et si généreux, si naturel, si simple, a été grièvement blessé. Il ne lui en veut pas. Elle s'en est voulu, mais maintenant il n'y a plus rien à faire, le temps ne peut se dérouler que dans un seul sens.

On dirait que le sort a rejeté ce fils qui ne correspondait pas à ce que son père et sa mère attendaient, à ce que tout le monde, ses parents à elle, la sœur de son mari, les amis, ce que tous escomptaient : que l'enfant qu'ils auraient tous les deux, le jeune fils ambitieux et visionnaire de l'ébéniste et de la jeune étudiante

trop douée, serait un enfant exceptionnel, soit une grande intelligence, soit un homme audacieux, soit le portrait de la mère, soit le portrait du père. Mais le fils est le fils, c'est leur fils, il est tel qu'il est et rien ne peut modifier le cours du monde.

*

Le fils ne changera plus et les années passent maintenant les unes après les autres, le temps défile, d'un côté le fils, de l'autre le père et la mère qui ont presque le même âge, le père un petit peu moins âgé, il fête ses quarante-trois ans, elle ses quarante-cinq ans. Une fin d'après-midi le médecin de famille parle à la mère venue le consulter, il est direct, et c'est comme un éclair muet suivi d'un coup de tonnerre, il est bref, il dit les choses telles qu'elles sont parce qu'il n'y a rien d'autre à ajouter, parce que la vérité ne peut pas être contournée, il est catégorique, n'importe quel médecin de famille le serait : elle est enceinte. C'est un accident, un cas sur cinquante mille d'échec de la pilule, ou alors un oubli, une rupture dans la prise. Le couple met des heures à y croire. Ils se posent quatre ou cinq questions graves. Ils ne parlent pas au fils, ils ne savent pas, les risques sont énormes, trisomie, complications chez la mère, la grossesse est à trois mois, c'est la limite, il faut savoir, il faut choisir. Ils n'hésitent pas plus d'une journée, au matin ils ont décidé.

C'est une deuxième existence qui naît dans leur première existence. Leur fils n'en revient pas, il est enthousiasmé et sidéré, admiratif pour ses parents, c'est lui, à vingt ans, qui devrait être marié et attendre un enfant, mais ce sont ses parents qui le font à sa place, qui le dépassent. Toute la famille est estomaquée, et dans le village également, puis peu à peu les gens s'y font et ils n'en parlent plus. Les mois passent, la grossesse se déroule sans problème, la mère est à peine fatiguée, elle rajeunit de dix ans, de vingt ans, elle prend les choses avec un grand naturel, garde les pieds sur terre, sa nonchalance, sa liberté, sa distance avec les choses, la soutiennent et lui permettent tout. Le père est lui survolté, en extase jour et nuit, il ne dort plus, il travaille mille fois plus, il se sent immortel, il est invulnérable, il va avoir soit une fille soit un second fils, il va élargir son clan, augmenter sa présence dans le monde, pouponner à nouveau, non pas en tant que grand-père mais bien en tant que père, à bientôt quarante-cinq ans, la chose est incroyable, la vie est décidément démentielle, la sienne l'aura été, depuis trente ans, depuis la crise cardiaque de son père, la création de l'usine, l'arrivée du grand fils, ce fils en qui il plaçait tant d'espoir, et qui se révélera commun comme sont communs la plupart des gens du village. Oui, la vie est imprévisible, la vie est pleine de ressources, elle vous retourne comme une crêpe. Il est fier de faire partie de ce monde, d'être au générique de ce film-là, et dans les premiers rôles.

Le père est fier et la mère est comblée, encore plus heureuse qu'elle l'avait escompté aux premières semaines, elle aime alterner les rôles, elle a été épouse, mère, organisatrice et protectrice de son mari, experte-comptable et tacticienne

commerciale, de nouveau elle sera une mère nourricière. Le fils est euphorique, il aime les bébés, il a côtoyé ceux de ses amis jeunes mariés, un tel concentré de possibilités se tient dans ces êtres, il a pensé à ces minuscules pousses bien droites, de dix centimètres de haut, que l'on aperçoit dans les clairières parfois, entourées d'un petit grillage installé par les gardes-forestiers, c'est le replantage, ce sont les futurs chênes qui dans trente ans donneront les meubles que lui le fils fabrique dans l'usine de son père. Cela le subjugue que tout un homme ou une femme soit ainsi concentré dans un bébé, un être si petit et sorti du ventre d'une femme, et qu'ensuite le seul écoulement du temps en fasse ce qu'il est une fois adulte, c'est ça le phénomène de la vie, il ne le comprend pas mais il l'admire, il aime ce phénomène renouvelé sans cesse, cette roue continue, cet immense cours naturel. Le fils fête la nouvelle avec ses amis, il paie au bar tournées générales sur tournées générales, il est heureux, sa vie a toujours été une bonne nouvelle, quoi qu'il arrive.

Dans les dernières semaines avant le terme, un soir, en marchant vers le bar à la sortie du travail, il s'arrête dans la grand rue, à hauteur de la petite maison de pierre qu'ils occupaient avant la construction du nouveau pavillon à la sortie du village. Leur ancienne maison jouxte une autre petite maison identique : celle de sa tante. C'est le grand-père ébéniste qui a construit ces deux maisons de pierre collées l'une à l'autre : une maison pour la sœur et une maison pour le frère. L'effet visuel est étrange : on dirait deux maisons jumelles, et comme des sœurs siamoises qu'on ne peut pas séparer car soudées par la tête. Le fils a déjà visité la maison de sa tante : elle est strictement identique à celle qu'il a occupée avec ses parents, même couloir dans le prolongement de l'entrée, décentré à gauche chez eux, décentré à droite chez sa tante, avec une grande pièce tout le long, et un escalier en côté du couloir pour monter à l'étage, et aussi un identique jardin derrière, adossé chacun à un muret séparateur. Le grand-père ébéniste voulait que le frère et la sœur vivent en famille chacun de son côté mais pourtant côte à côte, dos à dos. La sœur est partie se marier à la ville et le frère a fait construire une grande maison en sortie du village. Les deux petites maisons de pierre sont maintenant louées.

Face aux deux maisons, il y a le calvaire qui surplombe la route plongeante et l'étang dans le lointain, et ce soir-là le fils se tient dans l'axe du monument, de sorte que c'est exactement derrière la croix géométrique qu'il voit le soleil se coucher et embraser curieusement toute la campagne alentour. Et sur l'horizon, l'étang, pendant quelques secondes, lui semble devenir une mer de diamants, une mer qui contiendrait tous les gens qu'il connaît. Le calvaire est de plus en plus sombre, l'éclat du ciel le rend bientôt totalement noir, puis quand la lumière glisse de l'orange au grenat c'est le village entier qui bascule dans une obscurité au bleu soutenu, et toutes les formes prennent une couleur de cendre. Il est temps pour le fils d'aller rejoindre ses amis dans le bar du village.

Malgré tous les examens, les médecins ne découvrent que tard le sexe du bébé, ils attendaient d'avoir une certitude et une fois qu'ils l'ont, tout le village l'apprend en quelques heures : la mère attend un fils. Le père qui croyait que toute la vie durant il n'aurait qu'un seul fils, va en avoir un deuxième, il y aura dorénavant le grand et le petit. Garçon ou fille, frère ou sœur, le grand fils ça lui est égal, ça lui plaît quoi qu'il arrive.

*

La vie lui plaît toujours, à de très rares exceptions près, le fils se satisfait d'être là et de pouvoir respirer, il est d'humeur égale et presque toujours joviale. Il est heureux de l'arrivée d'un petit frère, il n'est pas jaloux comme le sont souvent les aînés de deux ou trois ans plus vieux et qui voient leur statut d'enfant unique adulé réduit à néant par un intrus qui obtient de leur mère ce qu'eux seuls avaient jusqu'ici obtenu, naissance et allaitement. Le grand fils n'a plus trois ans, il sait raisonner seul, il n'a plus besoin de la couverture protectrice de ses parents, il est adulte, il a vingt ans. C'est même tout le contraire qu'il recherche : l'émancipation, la liberté, et que ses parents arrêtent de le couvrir et de la considérer comme un esprit fragile, qu'ils cessent d'avoir pour lui ce que, parfois, très bizarrement, il semble ressentir comme de la pitié.

Le fils n'a pas besoin de protection, il veut respirer, il a trop l'impression par moments d'étouffer, d'être quoi qu'il fasse immobilisé sous un grand œil céleste, pris dans les lamelles de verre d'un microscope géant. Le fils a toujours fait ce qu'il voulait de sa vie, il a toujours choisi et ne s'est pas gêné, mais tout de même la solitude lui pèse, être unique est parfois une prison. Maintenant, avec ce petit frère imprévu, le pont-levis va s'abaisser, il va pouvoir partir. Bien sûr, il ne cherche pas à partir, il est très bien ici, au village, mais de savoir qu'il pourrait le faire encore plus facilement et librement qu'avant, cela lui plaît. L'arrivée du petit frère rééquilibre son destin. Du moins c'est ce qu'il lui semble, c'est comme ça qu'il croit ressentir les choses.

Un matin, enfin, le deuxième fils voit le jour. Il est là, c'est un bébé magnifique, l'accouchement s'est parfaitement passé, aussi bien que la grossesse, les médecins avaient peur, la mère était âgée, certains dans le village disaient que c'était une folie de le garder, trop de danger, trop de risques, on avait le souvenir d'enfants eus à cet âge trop avancé et très handicapés, ou avec des maladies rares, trop fragiles et qui mouraient jeunes, désespoir inconsolable des parents, frères et sœurs et amis. Mais tout va bien, le bébé est d'un bon poids, arrivé à terme et avec une santé parfaite. Il naît, il crie, il respire, il tète, il dort, il grandit, il mange, il rit, il entend, il voit, il comprend, il apprend.

C'est lui le nouveau dieu, même de la part du grand fils qui l'adore et le voit à la fois comme son frère et son fils. Le père est à nouveau sidéré d'être encore père, ravi de s'occuper encore d'un nouveau-né, supportant beaucoup mieux que

la première fois les contraintes nocturnes, biberon toutes les deux heures. La mère elle aussi aime cette nouvelle façon d'être, elle le reconnaît immédiatement comme le frère du grand, il lui ressemble, à vingt ans de distance il semble faire tout ce qu'a fait le premier, un tel mimétisme est incroyable, elle n'imaginait pas que ce soit possible. Ce sont des questions qu'elle ne s'était jamais posées : le même homme et la même femme donnent naissance à un enfant puis à un autre, et pourquoi ces deux enfants devraient-ils être totalement différents, ils devraient en réalité être des jumeaux parfaits, mais simplement décalés dans le temps. La mère est tout simplement comblée de vivre une deuxième fois cette surprise de la vie prolongée par son corps.

Le petit n'est pas accueilli dans les mêmes conditions difficiles que le grand. Le père a réussi à gagner de l'argent entre temps, ils ne sont plus ce couple aux revenus précaires avec le mari qui doit se battre pour faire vivre la petite fabrique de meubles, maintenant il y a l'usine, et la grande maison luxueuse sur les hauteurs remplace les petites pièces mal chauffées au milieu du village dans lesquelles le premier fils avait dû grandir. Ce nouvel enfant va croître dans l'opulence et la richesse, il va être choyé, gâté, la famille et tout le village, tout le monde voit bien que c'est déjà un enfant-roi, les mauvaises langues disent qu'une fois grand il sera invivable, mais ils devinent aussi qu'il sera différent, ils l'espèrent, ils s'inquiètent, ils voudraient savoir si celui-là sera enfin le successeur de son père.

*

À deux ans c'est encore indécis, mais à quatre ans, à cinq ans, certains traits de caractère apparaissent. Le petit est moins agité que le grand au même âge, moins casse-cou, il est calme, incroyablement calme, au lieu de courir partout, ou vouloir tout le temps jouer dehors au ballon, ou dévaler les pentes du jardin avec la voiture à roulettes, il reste assis à construire des mécanos, à dessiner, à écouter les histoires que lui lit sa mère, jamais assez d'histoires, encore, encore une, jamais la même, celle-là je l'ai déjà entendue une fois, donc je l'ai retenue et je m'en souviendrai toujours, non, une nouvelle histoire, une histoire différente. Il se met très vite à lire, et rapidement il acquiert le vocabulaire, la maîtrise, la compréhension multiple, à cinq ans premier de sa classe en dictée, on prononce devant lui cette phrase lentement, sur la pelouse il y a des vers de terre, et il n'hésite pas une seconde sur la bonne orthographe du mot, ce ne peut pas être un verre, et ce n'est pas non plus la couleur verte, donc c'est un vers, et sa mère sourit en le voyant penser.

Tous les parents disent que leur enfant est en avance sur son âge, plus éveillé, plus doué que les autres élèves, le premier de la classe, mais eux ils ne l'avaient jamais dit du grand. Le grand était tout juste dans la moyenne à l'école du village, au milieu d'enfants de parents ayant quitté eux-mêmes les études tôt. Le petit, lui, c'est différent, c'est un autre monde, les professeurs et ses parents savent bien que l'école, le collège, le lycée, l'université, ne seront jamais pour lui un

problème. Il est comme surdoué, l'intelligence le précède, elle se lit dans ses yeux, au travers de ce visage sérieux qu'il adopte naturellement, cette gravité pleine de simplicité, particulièrement impressionnante chez un enfant de cet âge et qu'il va, sa mère veut le croire, garder toute sa vie.

Quand vous rencontrez le jeune fils, vous avez l'impression que tout le poids du monde repose sur ses épaules, et qu'il ne s'en plaint pas pour autant, qu'il ne souffre pas, qu'il se tient droit grâce à l'absolue concentration de tout son être sur ce point unique, grâce à la préoccupation qui l'habite. Il semble penser à la quantité de mystérieux mécanismes qui régissent le monde et ne peuvent se cacher de lui, qui le dépassent mais qu'il voit parfaitement et dont il n'a pas peur. On sait d'emblée qu'il comprend tout immédiatement, que son esprit parvient à percevoir la réalité, qu'il accède aux choses en transparence. Que va devenir cet enfant ? Il est si calme, si intelligent, trop intelligent. La mère, elle, pense que tout cela n'a aucune importance, s'il sait vivre heureux, sa vie sera parfaite.

Le grand frère, lui, est épaté, très admiratif, absolument pas jaloux de l'intelligence de son cadet. Il voudrait l'imiter en tout point, comme souvent les petits frères veulent tout faire comme les grands frères, veulent devenir lui, la copie exacte, le grand frère à la place du grand frère avec toutes les caractéristiques du grand frère, fusion impossible. Mais ici ce sera doublement impossible parce que toute son enfance, au grand, est déjà achevée, et il commence la vie adulte, il ne pourrait pas mettre ses pas dans les pas de son frère car c'est son petit frère, et bien trop petit. Le deuxième fils a dix ans quand le premier fils va bientôt avoir lui-même un fils, les générations se longent et se croisent.

Le père est fier de son jeune fils, ce fils est tout comme lui, ce fils est celui qu'il voudrait être s'il avait à nouveau dix ans. Il passe avec lui autant de temps qu'il peut, il joue, il l'aide dans ses devoirs, ou plus précisément il écoute les enseignements que lui donne ce jeune fils, qui comprend tout ce qu'on lui apprend à l'école, qui devient le maître de son père, qui lui explique les choses : voilà comment fonctionnent les règles de la physique, forces et attraction gravitationnelle, et voilà comment fonctionne l'ADN avec sa double hélice, et comment sont apparues l'écriture et plus tard l'imprimerie. Le père emmène le fils dans l'usine très souvent, il lui montre les machines, lui explique ce qu'est le bois, d'où il vient, comment on doit le manier, il lui raconte ce qu'il a voulu faire avec cette usine, ce dont il rêvait pour plus tard, mais qui ne sera pas possible car les choses vont de plus en plus mal, la crise économique est là, les temps sont devenus durs, il est trop tard. L'usine ne va pas bien, même si le père fait pourtant tout pour la sauver.

Les meubles de bois, c'est terminé, du moins de ce bois-là, ça ne se fait plus, les gens ne les achètent plus, trop cher, crise et récession, changements profonds du commerce, supermarchés et grandes zones commerciales qui cassent les prix et vendent des armoires, des chaises, des tables, des étagères, et en kit, elles sont toutes en kit, à monter soi-même, conçues dans le nord de l'Europe, fabriquées

dans des bois de là-bas, du pin bon marché, des meubles jetables, qui valent si peu chers qu'on les emmène à la décharge publique quand on déménage et qu'on rachète tout en neuf, pour changer d'intérieur. Le vrai meuble ancien, la copie d'ancien, dans le style d'époque, le Louis XV, le Louis XVI, l'Empire, cette copie a vécu. Le père s'adapte pour préserver les débouchés de l'usine mais c'est difficile, il est seul, avec la cinquantaine il a moins d'énergie qu'autrefois, il fatigue davantage, récupère plus lentement. Il aurait fallu qu'une autre génération ait déjà pris le relais, il attendait beaucoup de son grand fils mais ce n'était pas possible, c'est un ouvrier et c'est tout, un ouvrier acceptable quand on le pousse un peu, mais pas plus, et surtout pas un conquérant, ni un stratège, ni un visionnaire, ni un cerveau supérieur.

Le père ne veut pas licencier dans son usine, jamais, personne. Il ne remplace pas les plus âgés quand ils prennent leur retraite, il fait des économies, il change ses types de meubles, il achète à bas prix à l'étranger des meubles en pièces détachées et les fait monter dans l'usine en leur ajoutant une patine d'ancien, il essaie de vendre ensuite ce genre de choses aux nouveaux riches américains qui veulent des meubles français. Ça marche plus ou moins bien, l'usine va survivre, même amputée de ses salariés. Les mois et les années passent, et l'usine ne compte plus que soixante, puis trente, puis vingt salariés. Le monde a accéléré sa course et le père n'a pas pu suivre le rythme, quelque chose s'est cassé, comme s'il avait raté une marche.

Le grand fils s'occupe d'un magasin de meubles que le père avait jadis racheté, à cinquante kilomètres du village. Il écoule une partie de la production de l'usine, il est directeur du magasin, avec deux employés sous ses ordres, dont celle qui vient de devenir son épouse. Le nouveau couple a bientôt une fille, puis une deuxième fille, et la vie de cette famille peut suivre sa course propre, à distance du village et encore protégé par le village.

*

Le deuxième fils passe son Baccalauréat dans la métropole régionale où le père et la mère lui ont loué un studio. Ses résultats d'examen sont brillants, mention très bien et félicitations du jury, il intègre une école d'ingénieurs prestigieuse, il est attiré par les mathématiques, les hautes technologies. Il étudie et les années passent encore, et une fois diplômé il devient ingénieur dans une grande entreprise publique, il gagne chaque mois en salaire presque autant que le père en un an, mais il se glisse dans le cours du monde, il fait ce que ce cours attend de lui, il reste à la place qu'on lui a assignée.

Il est satisfait, très bien payé, il a bientôt lui aussi une épouse, il n'a pas de passions particulières, ni de regrets, ou de curiosités, sauf une : à l'égard de son grand frère, celui-là même qui l'admire, lui, excessivement, démesurément, incompréhensiblement. Le grand frère admire le petit frère parce qu'il a pu faire

des études, et être respecté du père pour ça, et de la mère aussi. Le deuxième est lui curieux de son aîné mais il ne parvient pas à l'admirer, ou à l'envier, il y a quelque chose dans ce grand frère qui échappe au petit, une forme de vérité, de tristesse, de joie brute, de soif d'absolu, de conscience de ses limites, d'amour pour ses défauts, que lui, le jeune, ne ressent pas, ne trouve pas nécessaires. Ils sont tellement différents, ils n'ont rien de commun, sauf le fait d'être frères, sauf ce miracle de la répétition biologique et différenciée.

Physiquement, ils ne se sont jamais ressemblés. À vingt-cinq ans, le jeune fils est à l'opposé du grand frère. Il est de taille moyenne, maigre, avec un visage long, presque osseux, une tête curieuse et même presque inquiétante, avec des grands yeux ronds qui paraissent sortir de son crâne, les cheveux clairs, et un air toujours préoccupé. Il n'est plus l'enfant grave et habité que sa mère voyait une quinzaine d'années plus tôt, et qui suscitait le respect de tous ses camarades et de tous les adultes. Sa mère plaçait de grands espoirs en lui, elle songeait qu'il serait un conquérant, un des grands personnages de l'Histoire, un scientifique révolutionnaire, un philosophe unificateur, un romancier de génie, un homme politique salvateur, un Pape, un peintre protéiforme, lui qui dessinait sans cesse, un musicien ou un chanteur, un héros célèbre dans un domaine ou un autre, quel qu'il soit. Le jeune enfant lui paraissait miraculeux : pour une raison inconnue il est devenu un homme brillant mais commun, à l'image de millions d'autres dans le monde. Les ramifications du destin restent toujours impénétrables.

Les années passent, et passent, et passent encore, le père est parti à la retraite, il n'y a eu aucun licenciement dans l'usine, il ne restait plus d'ouvriers, ça a été une cessation d'activité, personne n'a repris l'entreprise, il n'y avait plus rien à reprendre. Le grand fils n'avait pas les capacités, le plus jeune n'en avait pas l'envie, vraiment pas la vocation pour les meubles et pour le commerce. Le hangar en bas de la maison a été revendu à une entreprise de bâtiment qui y stocke ses matériaux. La construction de maisons est l'avenir, le père le sait bien, tout le monde sera propriétaire d'un petit pavillon de banlieue sans aucun vrai meuble dedans. Le père est déçu par la vie, il aura fait ce qu'il pouvait, mais il pense qu'il méritait mieux, son grand fils méritait également d'être mieux servi par les dieux, de recevoir l'intelligence, le courage et la force. Le père le répète à sa sœur : Nous vivons des temps bizarres. Il a été dégoûté par les crises économiques successives, il ne les a pas comprises, quelque chose s'est cassé dans le système, selon lui, le sens du commerce, le plaisir de vendre et celui d'acheter, gâchés par les promotions et les soldes.

Lui, par chance il a échappé à la ruine, il a mis assez d'argent de côté pour la suite, il a une bonne santé et sa femme aussi, les années qui restent ne seront pas trop dures à traverser si la bonne fortune demeure à leurs côtés. Sa femme et lui se déplacent peu, ils se contentent d'aller et venir entre le village et la station balnéaire sur le bord de mer, à deux cents kilomètres au nord, où ils ont acheté

une petite maison de cinq pièces, pas une villa de millionnaire, non, juste quatre murs et un toit avec vue sur les flots.

Le père a chez lui une collection de très beaux meubles, des pièces d'époque et des copies anciennes qu'il a passé sa vie à rassembler, il a aussi une belle cave, de nombreux grands vins espagnols et français, et surtout il a une bibliothèque car il s'est mis à lire des livres qu'il découvre émerveillé et classe soigneusement dans les rayonnages. Il achète volume après volume la totalité de la collection de la Pléiade, il vient de terminer les mémoires de Saint-Simon, c'est fantastique, et la correspondance de Voltaire, c'est à peine croyable, il les lit par plongées, quatre pages par ci, quatre pages par là, assis dans un grand fauteuil *Voltaire*, justement, devant la cheminée de la grande maison du village ou sur le parapet devant leur bicoque à la mer. La vie qu'il a vécue servait donc à cela : préparer ses vieux jours, et ses vieux jours c'est maintenant qu'il les vit, en pensant, en marchant, en lisant, en somnolant, en rendant visite à ses petits enfants, en allant faire le tour des antiquaires et des brocanteurs de la côte, à la recherche encore et toujours d'un beau meuble d'époque ou pour revendre un de ceux qu'il possède.

Il a l'impression que tout cela disparaîtra avec lui, que ses deux fils n'auront plus le culte du Temps, qu'il ne restera rien. Il envie ces écrivains qu'il découvre depuis quelques années, il se dit qu'ils ont trouvé comment ne jamais mourir, et que lui en allant vers le commerce, en reprenant ce métier merveilleux de son père, celui de transformer des arbres en meubles, il s'est peut-être trompé, qu'il aurait dû essayer de devenir écrivain. Mais devenir écrivain est presque impossible, il faut de l'argent, et du temps, et une sorte de folie qu'il n'a jamais ressentie. Son grand fils avait un peu de cette folie, mais sans l'intelligence hélas.

Toutes ces questions, toutes ces réflexions qu'il se fait, il n'aurait jamais eu le temps de les élaborer lorsqu'il s'occupait de l'usine, cette usine dont il ne reste rien aujourd'hui, si ce n'est l'argent qu'il a pu économiser, et aussi tous ces meubles, ces milliers de meubles fabriqués et qui ont pris place dans des maisons, dans des familles, et dont aujourd'hui et demain on peut espérer qu'il restera encore quelque chose, pendant un siècle, peut-être deux, le temps que les vers et l'humidité, ou la sécheresse et le feu, aient dévoré jusqu'aux dernières veines du bois.

*

Le père pense à son fils, le grand, définitivement le grand, son premier fils. Il l'a parfois détesté et c'est aujourd'hui celui qu'il préfère. Il sait que son grand fils a compris, que son grand fils sait que le père voulait qu'il lui succède, qu'il fasse ce que le grand-père avait fait en apprenant à apprivoiser le bois, et ce que le père a fait en créant une usine, le grand fils sait qu'il aurait fallu qu'il soit lui-même quelqu'un d'autre, un être décalé comme son père, inventif, courageux, profond. Tout ce que le grand fils n'est pas. Le grand fils pense aussi que si ç'avait été son petit frère l'aîné, avec cette intelligence et cette autorité naturelle, il aurait pu

reprendre l'usine. Le petit serait arrivé à temps parce qu'il aurait été le grand. Ça, pourtant, le père en doute de plus en plus. Son jeune fils est un cerveau supérieur, mais il n'est qu'un cerveau, il n'a pas l'extravagance, la démesure, l'excès, les défauts, tout ce que le grand avait, mais sans rien d'autre hélas.

Est-ce qu'un autre fils, intercalé entre les deux frères, un deuxième avant le troisième, aurait changé quelque chose, est-ce qu'un troisième fils aurait été l'addition miraculeuse des deux autres ? Non, les enfants ne fusionnent pas entre eux, et le père et la mère non plus ne peuvent s'additionner parfaitement. Le père admire son épouse, si sérieuse, discrète, intelligente, malicieuse, stratège supérieure, et qui l'a conseillé en tout, de sorte que l'usine c'est un peu elle qui l'a créée, et la relative fortune du couple, elle qui l'a accumulée, indirectement, à sa manière feutrée et toute diplomatique. Le père plus la mère ne sont jamais égaux à leur somme. Lui, il est un miracle issu de ses propres père et mère, et sa petite sœur est elle-même très différente de lui, plus forte, plus téméraire, encore plus intelligente. Son épouse est également un autre miracle issu de ses parents, elle était fille unique, une enfant improbable tombée du ciel à cet endroit-là, venue d'un village proche, un père et une mère dont il sait peu, si ce n'est qu'il y avait une certaine richesse côté maternel, des nobles ruinés à l'angle du siècle, et c'est tout, rien de plus, mystères de la singularité.

Le père croise une ou deux fois par an sa sœur et son mari qui sont maintenant eux aussi retraités. Quand le frère aîné du mari de sa sœur meurt, il se rend aux obsèques. Il le connaissait, tout le monde dans la famille le connaissait, c'était un homme dont le charisme s'était imposé à tous, une belle âme, un homme sans enfant, devenu avec les années veuf et solitaire. Le père se rend à la messe puis au cimetière, il vient avec son épouse et il découvre qu'est aussi venu, de la ville toute proche, son grand fils. Le fils avait croisé plusieurs fois le vieil homme, surtout dans sa jeunesse, avec ses cousins, les neveux du défunt. C'était un homme que lui aussi appréciait, il se devait d'être là. L'autre fils ne l'a jamais rencontré, donc il n'est pas venu.

Le père, la mère, le grand fils et son épouse sont donc là, au cimetière, autour de la tombe, un peu en retrait. La famille la plus proche fait cercle au bord du trou rectangulaire dans lequel a été descendu un magnifique cercueil vernis à poignées dorées dont les dimensions correspondent exactement à celles du trou, créant un effet singulier, comme si le cercueil coulissait parfaitement dans le sol, comme si la mort devait ainsi remplir un trou laissé béant en terre, et en y pensant le père frissonne.

Le grand fils a assisté à très peu d'enterrements, celui de sa grand-mère maternelle lorsqu'il était enfant, mais il s'en souvient à peine. Il est très recueilli, peiné, silencieux. Les années l'ont rendu plus sérieux, même s'il est toujours heureux de vivre, comblé par cette vie qui est la sienne, le magasin, sa femme et ses filles, ses amis, sa voiture, sa maison, la petite ville beaucoup plus vivante

que le village de ses parents. Devant lui, s'étend le curieux cimetière de cette sous-préfecture, aménagé à flanc de coteau, et, d'où il se tient, le grand fils voit les champs de pierres tombales glisser vers la vallée pour y disparaître dans la courbe du relief. C'est un lieu si étrange, vaste et sans presque aucune construction de plus d'un mètre de haut, pas de hautes croix, pas de caveaux ou de petites chapelles comme dans les grands cimetières ou dans les régions riches. Ici les gens sont pauvres et discrets, ils se font enterrer modestement, sans en rajouter, comme s'ils se dissimulaient, comme s'ils se cachaient, descendaient à jamais dans le terrier sans demander leur reste, rentraient une ultime fois dans leur boîte, s'enterraient eux-mêmes à mains nues.

Creuser un trou qu'on rebouchera ensuite est la meilleure façon de cacher quelque chose. Dans toutes les aventures de pirates, c'est ainsi que le capitaine et son équipage mettent à l'abri leur trésor : ils se rendent au sommet d'une île et ils creusent un trou, assez profond, dans lequel ils précipitent ce qu'ils ont de plus précieux, puis ils rebouchent, ils notent avec précaution l'emplacement sur une carte au trésor, et ils repartent. Mais les morts sont morts, on ne les déterrera jamais, la course de la vie ne fait jamais marche arrière. Le grand fils n'ignore pas le sens unique du courant, de la source vers la mer, de l'amont vers l'aval, toujours.

Il sait qu'il devra revenir plusieurs fois dans ce cimetière ou un autre, il sait qu'on finit toujours par revenir ici. On appelle ce lieu la "dernière demeure", et il sait qu'il devra y accompagner, au cours de deux journées effroyables, sa mère et son père, et plus tard certains de ses amis, et peut-être même sa femme. Un jour, son tour viendra également, lui, le grand bonhomme toujours jovial et ravi de tout ce qui lui arrive, lui s'arrêtera de rire et plaisanter pour s'enfermer sous terre, écrasé par une pierre tombale, et reposer en paix, et sa vie aura été si courte, si incomplète.

Celles que nous aimons sans le savoir

Marie-Claude Bélis-Bergouignan

Pour une biographie de Marie-Claude Bélis-Bergouignan, membre du Comité de lecture de Phaéton, voir p. 328.

Elle est arrivée chez eux une fin d'après-midi de novembre 1956, avec un bagage usagé. La fillette de neuf ans a distingué une silhouette à travers le verre dépoli de la porte d'entrée. Comparée aux bonnes qui l'ont précédée, elle lui paraît vieille. Bien plus tard, elle accueille comme une révélation qu'elle ait eu à peine la cinquantaine. Elle est assez petite, son corps est ramassé. Il émane d'elle un mélange de simplicité et de dignité. L'enfant a éprouvé la rudesse de la poignée des mains calleuses de celle qui est dorénavant pour eux Léonie. Ce prénom insolite, personne qu'elle connaisse ne le porte. Elle n'a d'abord vu que les yeux bruns légèrement enfoncés, un regard vif et ardent. Le visage, fin et régulier, est surmonté d'une couronne de cheveux châtain à peine striés de gris, retenus en chignon par quelques épingles. Léonie est chaussée de trotteurs noirs présumés indémodables. Une place moins fatigante que la précédente avait-elle dit lors de son entrevue avec ses parents ; surtout moins de gens à servir. La fillette s'était interrogée : « Combien étaient-ils dans son ancienne maison ? On est déjà sept avec les deux grand-mères ! ». Ils avaient assuré qu'ils reçoivent peu. Sérieuse, la place lui convient puisqu'elle est maintenant là. Les présentations faites, la nouvelle venue s'est installée dans sa chambre, face à celle de l'enfant.

Le parler de la nouvelle bonne est déjà une invite à l'échappée. Sonore et vibrant, l'accent de Basse-Navarre diffère des tonalités habituelles, de celles qui se sont policées au contact de la ville. Si l'inouï a éveillé la curiosité enfantine, il a aussi stimulé son espièglerie. Les enfants sont vite devenus experts dans l'art d'en contrefaire les inflexions et aspirations. La livraison quotidienne du lait est devenue un rituel dont l'opacité a renforcé le charme. La sonnette

retentit à l'entrée sur le coup de 13 heures. Léonie se précipite toutes affaires cessantes : “*Esne da ! Esne saltzale ! Heldu da ! Heldu da !*” Elle ouvre grand la porte à la laitière qui vit encore au village : “*Egun on ! Biziki ona ? Nola joan da, familia ?*”². Pendant quelques minutes, des bribes pleines de saveur se coulent jusqu'à la tablée familiale, puis l'échange s'achève invariablement par le couplet : “*Hiru litro gaur egun ! Milesker ! Agur, Adio, Bihar arte*”³. Plus tard, la fillette réalise qu'elle s'est ainsi approprié une part de la culture de celle qu'ils ont parfois moquée, jusque dans la texture de ce parler chantant, dans cette façon de prononcer toutes les lettres ou de se surprendre à placer le verbe à la fin des phrases.

Bizarrement, la dame ne s'est adressée aux enfants qu'en leur donnant du « Monsieur » et du « Mademoiselle », qui intime une distance. Les adultes ont cherché à la persuader d'abandonner ce répertoire inapproprié. Elle a répondu qu'il n'en est pas question. Sans revendiquer d'appartenance particulière à l'élite des gens de maison, Léonie maintient donc sans fléchir ces marques de déférence durant les quelque vingt ans qu'elle vit avec eux. En guise d'explication, on a dit aux enfants qu'elle a travaillé dans la haute bourgeoisie, et même chez un baron. Spontanément, la fillette se défie de tout ce qui peut ressembler à de la servilité. Elle finit par comprendre que ce carcan de politesse scelle le respect mutuel car la servilité ne fait tout bonnement pas partie des attitudes de Léonie. N'ayant pas abdiqué sa personnalité, elle s'autorise rapidement à faire des remontrances bien senties aux enfants lorsque l'autorité parentale ne se manifeste pas suffisamment à son avis. À l'extérieur, son sens inné de la dignité lui fait défendre âprement une respectabilité familiale qu'elle a endossée.

Peu à peu, l'enfant a découvert une personne dont l'ascendant va s'affirmer. Elle a rapidement pris ses marques dans la cuisine et la buanderie, où elle accepte ou non les incursions. De même, elle a insensiblement imposé ses manières de cuisine et de table, assurant la gestion des denrées alimentaires courantes avec sûreté et compétence. La fillette a senti que sa mère a consenti sans déplaisir à cette dépossession relative, peut-être ravi de pouvoir s'investir dans d'autres activités. La déprise de sa grand-mère maternelle a été moins facile à obtenir. C'est la brusque disparition de l'autre grand-mère qui a changé la donne : désormais la domestique est sa confidente pendant les longs moments où chacun vaque à ses occupations extérieures. Quant à son père, il n'a guère changé ses habitudes : organiser la vie commune, planifier sa marche ce n'est pas son rayon ;

1 “C'est le lait ! Voilà la laitière ! On arrive ! On arrive !”

2 “Bonjour ! Bonnes nouvelles ? Comment ça va, la famille ?”

3 “Trois litres aujourd'hui ! Merci ! Au revoir, Adio, À demain !”

en homme secret, il est souvent retiré dans son bureau quand il n'est pas occupé à jardiner. Si autorité et discipline ne sont pas les maîtres mots de l'éducation des enfants, tant s'en faut, la vie est réglée par l'alternance des jours d'école et des jours fériés, eux-mêmes ponctués par les promenades, à pied ou plus rarement à vélo, et parfois égayés par les parties de croquet en compagnie de familles amies. Des soirées, habituellement consacrées à la lecture, se détachent celles où l'on a écouté à la radio Marcel Pagnol lire *La gloire de mon père*.

Tout sépare la fillette de la femme vouée au service domestique : cette distance qu'elle interroge est expérience d'ouverture à la nouveauté. L'heure du goûter est favorable aux conversations. La fillette s'assoit au bout de la grande table de la cuisine pendant que Léonie épluche les légumes ou s'active au repassage. Souvent, les confidences se prolongent, baignées dans les effluves du pot-au-feu « brûlant de chaud » sur la cuisinière à bois, expression dont Léonie use pour aviser les enfants de rester à distance. Et dans cette quiétude prennent forme des mondes inconnus d'elle.

Un peu maigrichonne, la gamine s'inquiète de savoir si elle sera, devenue grande, assez robuste. Elle lui a répondu qu'étant de la ville elle ne pourrait espérer avoir comme elle des mollets bien remplis. « Et toi ? D'où es-tu ? », a rétorqué un peu vexée l'enfant. Léonie a raconté une histoire de paysans de la montagne basque, son enfance à la ferme à garder les vaches et moutons sur les hauteurs... D'où, les mollets ! Dès ses sept ans, elle est entrée en apprentissage : outre la lecture et le calcul, ménage et couture sont au programme de l'école privée tenue par les bonnes sœurs. Elle est placée dès l'âge de douze ans, car elle est une bouche en trop à nourrir. Par la suite, la ferme reviendra à son frère. La fillette réalise que Léonie a définitivement quitté sa famille pratiquement à son âge, rendue muette à la découverte de cette différence-là, qu'elle assimile à une sorte d'abandon. Léonie ne se plaint pas de ce qui a été son lot. Elle a consenti et consent au sort des filles vouées par les leurs à intégrer sans protestation le groupe des femmes assujetties. Une violence tue qui s'est exercée ainsi dans et hors la famille archaïque. Bien plus tard, la fillette réalise ce qu'a été d'avoir eu à vivre sa vie durant chez les autres, dans l'intimité forcée et la dépendance de la relation de service... Un célibat non choisi – mais peut-il l'être pour une femme de la paysannerie française de son époque ? – qui l'a faite insensiblement basculer dans la figure de la vieille fille. Une femme minorée vis-à-vis du célibataire masculin, socialement crédité d'une abstention volontaire au mariage.

Pour l'heure, la fillette ne se questionne pas davantage sur celle qui a ainsi été prédestinée. Léonie ne l'a d'ailleurs pas incitée à cette prise de conscience. De son parcours, elle raconte aussi les attachements : le village au pied de la montagne, la ferme où elle ira passer ses vieux jours en compagnie de son frère et sa belle-sœur. Il y a aussi la jeune génération, et surtout ce neveu pour lequel elle

s'est prise d'une profonde tendresse. « Cette tête brûlée de la politique », comme elle se plaît à le dire, qui a bien réussi... et qu'elle a contribué à élever avec une partie de ses gages. Elle raconte à l'enfant ce qui dans son enfance laborieuse a fait ses joies, le calme inaltéré de la montagne basque, le chant des bergers et le tintement des cloches des brebis. La fillette ne comprend de cette pastorale que ce qui lui convient. La femme qui lui parle a une famille aussi. Cultivant ses propres racines dans le rêve, elle aime les évocations de la douce lumière de la montagne basque, d'un monde de traditions sur lequel le temps n'a eu que peu de prise. Pour autant, cela n'ira pas au-delà de ce qu'elle a obscurément senti : elle ne saura pas si Léonie a eu un amour de jeunesse ; elle ne connaîtra jamais les visages de cette famille qu'elle imagine lui ressemblant, mais dotés d'une allure paysanne plus rude. Plus tard, lors du décès de ce neveu, trop jeune emporté, elle assistera impuissante à l'affliction de Léonie.

Observant l'énigme d'un travail d'amour en acte, dans la dévotion quotidienne aux autres, l'enfant a pensé que la réponse se trouve peut-être dans la religion, qui signale une autre différence. Tous les matins, à sept heures, quittant le tablier bleu à carreaux pour la tenue de ville et les trotteurs, Léonie se rend à l'église voisine pour assister à la messe. Elle est de retour à huit heures, mais à ce moment-là la plupart des occupants ont déjà quitté la maison. C'est donc grand-mère qui bénéficie d'abord des derniers potins de la paroisse, glanés tous frais à la sortie de la cérémonie : la maladie d'un tel, de préférence avec force détails médicaux. Du coup, on apprend à vivre sous la menace de la kyrielle des maux qui peuvent s'abattre sans crier gare : coup, faux-croup, tétanos, typhoïde, polio etc. On participe aux soucis de l'épicier d'en bas de la côte, on vibre aux rebonds du dernier hold-up, on s'interroge sur le nouveau locataire de la villa d'à côté, on s'apitoie sur le décès en Algérie d'un jeune homme que l'on a à peine côtoyé. Sans parler de communauté, il se crée des liens qui font du quartier un espace de convivialité. Bien que superficielle, elle nourrit en tout cas la curiosité de tout un chacun. Pour la gamine se dessinent aussi les contours d'un monde, celui de la guerre lointaine qui a déjà tué deux jeunes gens ; elle a entendu le récit du désespoir de la fiancée qui a entendu à la radio égrener des noms, parmi lesquels celui de l'aimé. « Je le savais ! » avait-elle crié. C'est ce qu'a raconté Léonie à l'heure du déjeuner de midi.

Est-ce dire que Léonie se console de l'étroitesse de sa vie en se réfugiant dans la religion, une échappatoire ? Il n'y a rien chez elle du vide d'émotions et d'intelligence de la foi du charbonnier. La fillette a entendu les adultes de la maison dire qu'elle a conditionné la conclusion de son contrat de travail à la possibilité de pouvoir poursuivre son dialogue quotidien avec le Christ. Libres-penseurs, ils ont mis en acte leurs principes de tolérance. L'enfant s'est ainsi accoutumée à voir Léonie chanter quelque psaume en passant l'aspirateur ou à la surprendre disant

quelque prière pendant qu'elle procède à la cérémonie du cirage des chaussures. Quand elle la dérange, elle s'entend répondre : « *Ez da bekau !* »⁴ Elle perçoit le contraste entre le prosaïsme de ces actes ménagers et le sacré qui gît dans les mots parfois à peine murmurés, une sérénité contagieuse que ressentent tous ceux qui l'approchent. Si les enfants ont parfois ri de la trouver en prière en train d'astiquer les cuivres, c'était sous cape, car ils ont senti qu'il y a là un intangible. Une allusion humoristique au caractère addictif du rituel journalier de la messe a d'ailleurs provoqué une fois la menace de quitter la maison qui est devenue sa demeure. Bien qu'il n'y ait aucun fanatisme en Léonie, car elle sait raisonner sa foi, l'ironie n'est pas de mise !

Le décès de la grand-mère paternelle inaugure pour la fillette l'expérience du terme naturel de la vie terrestre, un traumatisme. Elle a ressenti la fragilité de son père, comme perdu face à cette disparition. Élevée dans un agnosticisme pondéré, elle éprouve la peur de perdre brusquement, sans raison, l'un ou l'autre de ceux qu'elle aime. Tous les soirs, une fois couchée elle invoque ce plafond d'un ciel sans étoiles qui est le sien. Est-il vrai qu'il existe un être que l'on ne peut voir, qui voit sans être vu ? Alors, par un geste intuitif de superstition, elle risque vers cette absence une invocation pour faire barrage aux séparations définitives. Elle inaugure ainsi une sorte de relation plus sentimentale que mystique, qui est déjà celle qu'elle entretient avec la musique. Elle a questionné sa mère sur cette différence-là, celle de ne pas croire en un dieu. Bien qu'elle constate le sang-froid de sa mère, la réponse ne l'a que partiellement rassurée : être libre-penseur sonne bien mais ce mot est-il une assurance tous risques ? Léonie a-t-elle deviné l'angoisse qui habite l'enfant ? Elle lui confie un jour son livre des évangiles, la seule lecture qu'on lui connaisse avec le journal *Sud-Ouest*. S'est-elle senti le droit d'aller plus loin ? Sans doute que non. La fillette reçoit le volume, maintes fois compulsé, avec intérêt. Elle en contemple longuement les illustrations monochromes, dont le prosélytisme naïf n'a pas gommé la puissance évocatrice, telle que réinventée par les lithographes du XIX^e siècle. Elle lit aussi sans s'interroger sur l'existence de quatre narrations de la vie de Jésus au lieu d'un seul. Elle a ressenti la magie des récits, ceux des miracles et des exorcismes. Elle est plus sensible à l'évocation des actes et à l'attention bienveillante portée à ceux que la société a bannis qu'au contenu religieux. La figure du Christ est rassurante. Mais la crucifixion illustre aussi le mal que l'on peut faire à quiconque n'est pas dans la norme. C'est une pensée nouvelle, celle d'adultes pouvant sciemment vouloir le mal. Cependant, elle ne va pas jusqu'à adhérer. Elle ne peut croire qu'après la mort, grand-mère soit vivante pour toujours, refus pour partie ancré dans la fidélité à ce qu'elle pense être les valeurs de ses parents.

4 « Il n'y a pas de péché ! ».

Sans chercher à imposer les préceptes de sa religion, Léonie a été partie prenante du questionnement éthique de l'enfant. Elle l'est aussi de son appréhension du monde extérieur. La fillette découvre un être de liberté d'esprit. Chose inhabituelle, elle s'adresse à la fillette comme à une grande personne : on ne s'était jamais adressée à elle comme cela, d'égale à égale. Décrivant les pires épisodes sa vie d'adulte, elle lui transmet son indignation devant les forfaits humains. La fillette relance les récits, comme par instinctive auto-défense vis-à-vis de son enfance qu'elle devine trop protégée. Elle en reste parfois silencieuse, souvent pensive. Le Christ, c'était somme toute une belle histoire. Mais la guerre et la déportation des juifs... Léonie a fait revivre ses émotions passées de la « grande guerre », pour elle celle de 39-45. Avant-guerre, elle est seconde femme de chambre chez un banquier juif à Biarritz. Si elle est peu bavarde sur « Monsieur », elle est prolixe sur « Madame » dont elle fait un portrait séduisant. Sa patronne est une femme rousse, très belle, dont le temps s'écoule en loisirs et réceptions. Afin de parfaire son bronzage, elle a l'habitude de s'étendre nue au soleil sur sa terrasse. Son corps ainsi dévoilé est parsemé de taches de rousseur, et, selon Léonie, le résultat est magnifique. L'information tombée dans les oreilles de l'enfant est précise, pour elle une révélation dans le contexte pudique dans lequel elle vit. Et qui ouvre un espace informulé. Car si elle a ressenti de l'admiration pour le chic de sa mère lorsqu'elle est habillée pour les grandes occasions, elle découvre là un intervalle de pensée où le jugement dicté par la pudeur est comme suspendu. Elle questionne encore et encore ce « je-ne-sais-quoi » des impulsions inconnues. La paysanne qu'est restée Léonie ne fait pas mystère du corps. Elle transmet son admiration pour la capacité qu'avait cette femme de vivre une liberté qu'elle-même n'a pas eue, une transgression dont l'accès lui a été barré... une excentricité que rehausse le prestige de classe. La fillette découvre un autre monde, celui du luxe, d'une société dont elle ignore jusque-là l'existence : les toilettes, les hauts lieux des courses hippiques et des bains de mer à Biarritz, ceux des sports d'hiver. Avec ses codes et ses ambiances, c'est tout un échantillon du *Who's who* de l'entre-deux-guerres qui est ainsi croqué allant de l'aristocratie aux artistes et riches étrangers. En 1956, Biarritz n'est plus ce qu'il a été : pourtant, la contemplation des vestiges de l'Hôtel du Palais suffit à alimenter ses rêveries au cours des promenades dominicales.

Mais Léonie raconte aussi cet autre monde que le sien, auquel la guerre inflige la violence d'un destin. C'est d'abord l'arrivée à grand spectacle des troupes allemandes, l'installation de l'occupant dans le bruit des chars et des bottes du défilé. La vie devenue de plus en plus pénible avec le rationnement alimentaire, Léonie relate aussi la manière dont elle déploie des trésors d'invention culinaire pour faire face aux pénuries. La fillette découvre les termes de la barbarie : déportation, camp de concentration, chambre à gaz, Oradour-sur-Glane. Brutalement, la persécution des juifs a rattrapé la famille du banquier

jusque-là épargnée : le chef de famille est tardivement déporté le 27 janvier 1944 à Buchenwald, d'où il ne revient pas ; femme et enfant échappent à la déportation en s'exilant en Espagne, bénéficiant de « l'accueil » d'une dictature. Une partie de la famille a donc été ainsi sauvée pense l'enfant. Mais à quel prix ? La fillette, qui sait que de l'autre côté de la frontière sévit encore le dictateur Franco, dans cette Espagne-là où ses parents ne veulent pas voyager, ne comprend pas tout. Seulement, saisit-elle que le tyran ne supporte aucune forme de divergence. La frontière si proche constitue un objet imaginaire ambigu, fragile car destiné à contenir des maux qui pourraient la déborder, mais aussi attirant car évoquant l'accès à une Espagne rêvée. Comment les juifs persécutés peuvent-ils y avoir trouvé refuge pendant la guerre ?

Par la force des exactions nazies, Léonie avait ainsi vu se terminer son séjour dans cette famille-là. Elle avait poursuivi son chemin après-guerre dans une autre famille, puis chez la fillette. Elle en partit un jour parce qu'elle ne pouvait plus assurer le service comme elle l'entendait, bien que la maison se fût déjà vidée des enfants devenus grands. Elle avait dit son intention heureuse de revenir parmi les siens au village. Elle ne devinait pas encore que ce n'était qu'un leurre, parce que de famille il n'y a plus eu pour elle le moment venu. Ne resta que le destin solitaire d'une femme trahie. Peu de temps après, elle perdit la tête et échoua à l'hôpital psychiatrique de Cam de Prats, à l'origine voué au soulagement des misères des « Pauvres Honteux ». Elle avait eu la fierté de ne pas confier sa détresse à ceux qu'elle venait de quitter. Ils découvrirent tardivement son sort : les seules visites qu'elle reçut furent celles des membres de cette famille qui l'avait adoptée, et qu'insensiblement elle finit par ne plus pouvoir reconnaître. « La servante au grand cœur, dormant son sommeil sous une humble pelouse », ne reçut de fleurs que de ceux qui l'avaient aimée sans le savoir.

En la calle (extrait)

Miguel Blanco

Miguel Blanco (cf. biographie p. 331 / Correspondant), dans son roman intitulé *En la Calle* (éd. Tau Editores, Madrid, 2017) dresse un portrait de Madrid, de ses rues, de ses habitants, de ses bars ... offre au lecteur le vivant poème de l'Espagne en crise du XXI^e siècle.

[...]

Hacía más de un año que Laura Lago no actuaba y más de una vez Manuela había regañado a su hijo por no avisarle. Ese día Isidro había informado a su madre tras la implacable insistencia de Laura y con la firme certeza de que no podría asistir. Sin embargo, éste no contaba con que Manuela estaba con el ánimo por las nubes y consideraba que un concierto sería una estupenda guinda con la que culminar su tarea de acompañante para la asociación.

Además de íntima amiga de su hijo Isidro y reputada traductora simultánea, Laura Lago era, lo que la propia artista denominaba, una cantautora efímera. Las canciones que componía sólo las interpretaba una vez, en un concierto, y luego no las volvía a tocar nunca más. En parte para acentuar lo efímero de su arte, en parte para evitar que nadie pudiera memorizarlas. Los conciertos que daba nunca los anunciaba con más de unas horas de antelación, ni siquiera a sus amigos más íntimos. Aun así, los llenos eran siempre asegurados, ya que su fama en el barrio había crecido de manera sorprendente basada en la originalidad de su arte. En sus conciertos colocaba una rosa de Jericó recién humedecida que se abría lentamente durante el recital y que posteriormente se secaba, cerrándose de nuevo. Laura Lago aseguraba que llevaba utilizando la misma rosa desde su primer concierto efímero.

- Mamá, ¡qué sorpresa! – dijo Isidro con sinceridad absoluta.
- Pensabas que no vendría, ¿eh? Ya sabía yo – dijo ella en tono sarcástico.
- Le ha avisado porque Laura ha insistido – agregó Pedro José.

Isidro miró a su amigo recriminándole la traición, y su gesto mudó a extrañeza cuando vio a la acompañante de su madre.

– Te presento a Irene. Una amiga – dijo Manuela sonriendo a Irene – de la asociación de la que te hablé.

Esta vez sí que Manuela le había hablado a su hijo insistentemente de la nueva versión de su altruismo, pero Isidro apenas había prestado atención.

– Encantado – dijo uno.

– Mucho gusto – contestó la otra.

Pedro José, que había asistido divertido a la escena, saludó primero a la madre de su amigo y posteriormente a la nueva acompañante.

– Encantado de verla de nuevo. Se la ve muy bien – dijo Pedro José que, aun a pesar de las insistencias de Manuela, nunca había dejado de tratarla de usted.

– Bueno, vamos, que empieza ahora – dijo Isidro.

– « Bueno, vamos» no, espera – apuntó Pedro José, mientras miraba la silla de Irene.

Las recién llegadas se miraron extrañadas.

– Es en un sótano. Y la escalera es cojonuda – aclaró Pedro José.

– Entre los tres podemos –dijo confiada Manuela.

Irene miró la pequeña pizarra colgada de la puerta del local anunciando el concierto.

– ¿Es Laura Lago quien toca? – preguntó sorprendida.

– Sí, ¿la conoces? – respondió Isidro.

– La conozco un poco, sí – dijo ésta –. Creo que va a ser una noche divertida.

Nadie dio demasiada importancia al comentario y alzaron la silla con dificultad pero con decisión. Al momento se unieron dos personas más que justo subían la escalera para ayudar en la operación. Cuando llegaron abajo el concierto acababa de empezar y tuvieron que empujar a varias personas para hacer hueco a la silla de Irene. Finalmente la acomodaron en un rincón junto a una mesa y Pedro José volvió a la parte de arriba del bar a por unas cervezas. Tras él subió corriendo Manuela e insistió en pagar. El local tenía una parte minúscula a pie de calle, con una barra que ocupaba la mitad del espacio y en la que apenas había sitio para un tirador de cerveza y una nevera para los refrescos. Sin embargo, bajando la escalera, había una sala amplia y muy bien decorada, con unas pequeñas mesas bajas y redondas y un surtido variado de sillas y banquetas pequeñas donde era difícil juntar más de dos siquiera parecidas.

- Sigue cantando igual de bonito – dijo Irene en voz sumamente baja.
- ¿Ah, sí? Yo en realidad es la primera vez que la escucho – dijo Manuela.
- ¡Pero si eras tú la que propuso venir!

La cantautora estaba encañonada con un foco de luz que le cegaba y le hacía sudar, al tiempo que dejaba al resto de la sala casi en penumbra. El silencio era absoluto y sólo era interrumpido por algunas voces que venían de la parte de arriba de la escalera. La primera parte del concierto duró casi una hora. La gente estaba entusiasmada. Laura Lago no sólo era una magnífica intérprete sino que tenía una gracia especial al hablar y las explicaciones entre canción y canción eran auténticos monólogos propios del mejor espectáculo de televisión. Pasaba casi tanto tiempo componiendo sus canciones como preparando sus chistes y reflexiones. Nada en su concierto se dejaba a la improvisación. Sus dedicatorias incluían melosos sonetos de amor, encendidas proclamas contra un sistema basado en el consumo y el crecimiento que está arrasando con el planeta, e incluso una sentida dedicatoria a los fallecidos y afectados por el reciente terremoto acaecido en Lorca, días atrás.

Cuando llegó el intermedio recomendó a los presentes no abandonar la sala, ya que volvería a actuar pasados diez minutos. Bajó del diminuto escenario en que estaba subida y buscó con la mirada cegada a sus amigos Isidro y Pedro José. Cuando por fin les encontró se acercó y recibió de buena gana la cerveza que le tenían reservada.

- ¿Qué tal? – preguntó Laura como buscando una confirmación de algo que ella ya sabía.
- Bien, tía, bien. ¿No? – dijo Pedro José animándole con una palmada en el hombro.
- ¿Cómo que bien? – dijo Manuela – ¡Ha estado fantástico!
- No la había visto. ¿Qué tal? – dijo Laura, dirigiéndose a la madre de su amigo– Hacía mucho que no la veía. Parece que hoy toca plan familiar, ¿no? Ya le dije que al próximo me encargaría de que le llegara la noticia. Y mire, ¡aquí estamos! – mantenía la costumbre de su amigo de tratar de usted a la señora Castillo.
- Pues sí, chica – dijo la señora Castillo –. Como nunca nos avisas.

Laura continuó escrutando el grupo y descubrió, sentada junto a una mesa de madera de aspecto árabe, a Irene Fuentes. Ésta estaba entusiasmada con el concierto y su expresión reflejaba una mezcla entre diversión absoluta y la más profunda admiración. La cara de Laura, en cambio, mudó de la emoción por la adrenalina del concierto a un repentino y sorprendente enfado. Volvió al escenario empujando a varios de los asistentes.

- El concierto queda suspendido – anunció por el micrófono.

Sin dar ninguna explicación más recogió su guitarra y su rosa de Jericó y se marchó del bar. La situación se hizo incómoda. Nadie se explicaba qué había pasado. Ni siquiera sus íntimos amigos osaron perseguirle para pedirle explicaciones. La gente se indignó y alguno incluso hubiera reclamado la devolución de la entrada si no fuera porque el concierto era gratuito. En medio de todo el jaleo, alguien gritó «¿Quién le ha grabado?» y todo el mundo levantó las manos como exculpándose. Laura Lago ya había cancelado en una ocasión un concierto únicamente porque vio a una chica sacar un teléfono móvil de su bolso mientras buscaba un mechero, en los tiempos en que se permitía fumar en los bares. Cualquier grabación tiraba por tierra lo efímero de su arte. Sin embargo, en esta ocasión, no había evidencia alguna de que esto pudiera estar sucediendo.

– Os advertí que iba a ser una noche divertida. ¿No os lo dije? – afirmó Irene cuando el local recobró un poco de silencio –. Al menos hoy he podido escuchar medio concierto. La última vez no llegué escuchar ni media canción.

Todos se miraron extrañados pero Irene no ofreció más explicaciones. Ante la confusión del grupo Pedro José propuso abandonar el bar e ir a la busca de la fugitiva. Estaría, con toda certeza, en el local de mojitos cerca de Antón Martín al que habían quedado en acudir al término del concierto.

Subir la silla de Irene de vuelta a la planta de arriba fue aún más complicado, pero una vez que alcanzaron la calle, su movilidad era asombrosa. Estaba emocionada y apretaba con ganas el botón de su máquina. Iba dibujando zetas por la calle y no podía esconder una sonrisa pícaro.

–Yo os espero afuera – dijo aumentando el misterio, una vez llegaron al bar –. Cuando me digáis, entro. Si es que puedo.

Nadie se explicaba nada pero al fin y al cabo hicieron caso. Manuela insistió en esperar fuera del bar con Irene. Isidro y Pedro José se juntaron en torno al trozo de barra que Laura se había reservado para sí. Ésta era alargada y ocupaba toda la parte izquierda del local. No había pasado mucho tiempo pero el mojito que había pedido ya estaba por la mitad. La pajita de color amarillo estaba tan mordisqueada que la había dejado a un lado y había continuado bebiendo directamente del vaso de ancho especial.

–Bueno ¿qué? ¿ya te cansaste? – ironizó Pedro José – Igual que tocas por sorpresa, terminas por sorpresa, ¿no?

–¿Es amiga vuestra? – dijo molesta Laura –. Porque me he dado cuenta que estaba con vosotros, ahora no lo neguéis. ¿Es una broma? ¿Me estáis puteando? ¿Quién os contó? ¿Os contactó ella?

Miraba a Isidro y a Pedro José inquisitivamente esperando una respuesta o más bien una confesión. Ambos se miraron sin salir de su asombro.

– ¿La tullida? – dijo Isidro señalando con el pulgar hacia atrás, donde

quedaba la entrada del bar —. Es una que anda paseando mi madre. La hemos conocido hoy. ¡Justo al comenzar el concierto!

— ¿Irene Fuentes es amiga de tu madre? — preguntó Laura extrañada.

— No sé cómo se apellida, ¿tú la conoces? — contestó Pedro José — Parece que sí. ¿De qué la conoces? ¿Es amiga tuya?

— ¿Amiga? ¡Al contrario! ¿Tú por qué te crees que actúo siempre en locales con escaleras? ¿Por joder? — dijo Laura.

Isidro nunca se había fijado en ese detalle, pero era verdad que siempre actuaba o bien en sótanos o bien en algún otro lugar que necesitara de escaleras para su acceso.

— ¿Esta es la superdotada aquella que me contaste? — preguntó sorprendido Pedro José, quien al parecer sí estaba al tanto de alguna historia —. No sabía que fuera en silla de ruedas.

— ¡Qué más da la silla! — continuó Laura — El caso es que esa cabrona se acuerda de cada palabra que digo en cada canción. ¡Es peor que una puta grabadora! Ya la vi una vez y le dije que no viniera más y hoy la habéis traído vosotros. ¿Has sido tú, Pedro?

— ¡Que yo no la conocía, copón! — contestó Pedro José ofendido.

— Pues está ahí fuera con mi madre. ¿Le digo que pase? — dijo Isidro sin poder evitar una sonrisa burlona.

La situación parecía grave pero a Isidro se le hacía del todo divertida.

— ¿La habéis traído al bar? Me cago en vuestra sangre — Laura parecía verdaderamente enfadada.

Se levantó, apuró su mojito y fue al servicio. Isidro aprovechó para salir afuera y explicar la situación a su madre. Irene escuchó atentamente y la mirada alucinada de Manuela le obligó a excusarse.

— ¡Yo no tengo la culpa! — dijo.

Y era verdad. Irene Fuentes había intentado en varias ocasiones escuchar a Laura Lago, cosa que ansiaba con intensidad. El mundo repetitivo que había a su alrededor le hastiaba y el hecho de que hubiera una artista efímera le daba sentido a todo. Sin embargo, la única artista a la que podía escuchar una y otra vez sin hastiarse le tenía vetada la entrada a sus espectáculos. En cualquier caso, ella no hubiera asistido de no haber estado esa tarde con Manuela.

— Convencedla para que me escuche. ¡Me encantaría! — continuó Irene.

— Vaya amigos intolerantes que tienes, hijo mío — dijo Manuela, al tiempo que entraba al bar con toda la decisión del mundo.

Laura estaba saliendo del baño atusándose el pelo cuando se topó de frente con Manuela Castillo.

– ¡Tú! ¿Qué pasa? ¿Que ahora decides quién va a tus conciertos y quién no? ¡Tanto rollo guay de cantautora moderna y transgresora que te das en tus conciertos y ahora resulta que la intolerante eres tú! – Laura levantó una mano en ademán de defenderse o explicarse pero Manuela continuó su discurso sin dar opción a réplica – ¡Menuda gilipollas! ¡Ahora mismo sales ahí fuera y te disculpas ante la muchacha que no te ha hecho nada! Encima de que va a verte actuar. Vamos hombre. ¡Tira para afuera!

La interpelada miró a Isidro que contemplaba la escena con la misma cara de anonadado que Pedro José, la camarera y los otros cuatro clientes que bebían cerveza al otro extremo de la barra del minúsculo bar. Isidro se encogió de hombros como desentendiéndose de las opiniones de su madre.

– ¡Tú no lo entiendes! – dijo al fin Laura.

– ¡La que no lo entiendes eres tú! ¡Vamos para afuera! – agregó energicamente.

Laura era mujer de armas tomar, pero la decisión con la que habló Manuela, sumada a la discapacidad de Irene, la puso en una situación de cierto arrepentimiento. Bajó las orejas, se sentó de nuevo en el taburete y, calmándose, habló casi en susurros.

– Que entre ella – dijo.

Irene entró, con ayuda de Isidro, en el bar con una sonrisa de oreja a oreja a mitad de camino entre el triunfo y la ilusión. Según llegó a la altura de Laura, trasladó a su cara toda la seriedad que pudo reunir.

– Perdón. No es culpa mía. Ni siquiera quería ir a tu concierto. Fue esta señora tan amable quien me llevó. Y ella tampoco sabía nada de mí – las palabras de Irene sonaban sinceras, pero Laura no estaba del todo convencida.

– ¿Recuerdas las letras de las canciones que he cantado hoy? – preguntó ella, únicamente interesada en las desastrosas e irremediables consecuencias del funesto encuentro.

– Cada palabra – contestó Irene –. No puedo evitarlo. Ojalá pudiera.

– Me cago en la leche – dijo la cantautora bajando la cabeza hacia su mojito vacío.

– Yo te juro y te prometo que no le cuento a nadie. Ni siquiera cuento que me las sé – Irene trataba de buscar una solución a la terrible incompatibilidad –. Además, tengo un oído en frente del otro. La música sería incapaz de reproducirla ni aunque me torturaran con cosquillas.

– Si no es eso – dijo Laura reprimiendo un pequeño atisbo de risa –. Es que ya no es efímero. Están en tu cabeza. No se pierden, no se marchitan. Se quedan para siempre. ¡Para una cosa en la que era original! Ya ni eso.

Estaba realmente desolada, era una cuestión personal. Se tomaba ese peculiar concepto de su arte muy en serio. Había trabajado su espectáculo con mucha ilusión, había renunciado a grandes escenarios e incluso a una oferta de una famosa discográfica sólo para poder mantener ese original aspecto. La cantautora efímera, única en el mundo. Irene pidió un mojito para ella y otro para Laura, tratando de comprar a su adversaria.

– Esto es lo más que puedo hacer, emborracharme como una quinceañera – dijo –. Pero ya te digo que no me voy a olvidar. ¡Ojalá pudiera! Por otro lado, si lo piensas bien, ¿tú te acuerdas de las canciones que has tocado?

– ¡Nos ha jodido mayo con las flores! Claro que me acuerdo. Me las he tenido que estudiar – contestó Laura metida de lleno en la discusión.

– Pues es lo mismo – replicó ella –. Nunca será completamente efímero mientras tú las recuerdes.

Abrió la boca tres o cuatro veces para contrarrestar pero no encontró cómo. Tras varios intentos dio con la respuesta que ella creyó apropiada.

– ¡Pero es que yo soy la artista! – dijo convencida.

– ¿Y qué? – respondió Irene, que tenía la ventaja de haber pensado mucho sobre el tema –. Si tú te acuerdas es como el pintor que expone sus cuadros y luego se los lleva a casa en vez de quemarlos. ¿Sería eso arte efímero? Pues esto igual. Mientras tú te acuerdes estamos en las mismas.

Laura no era un prodigio de la memoria como lo era Irene y se olvidaba de todo lo que sucedía a su alrededor, desde donde había dejado su bicicleta, hasta su propio número de teléfono, pasando por el código de su tarjeta de crédito, lo cual le había acarreado numerosos problemas. Sin embargo, recordaba cada verso y cada acorde que había escrito en su vida, que eran muchos. De nuevo hizo varios intentos de responder inteligentemente, hasta que no le quedó más remedio que darle la razón.

– Me cago en mi sangre – admitió por fin.

En la comisura de los labios de Laura asomó una ligera sonrisa y empezó a indagar sobre cómo de profunda era la memoria de Irene. Ésta no sólo recordaba cada palabra de las canciones que había interpretado ese día, sino que recordaba con precisión cada uno de los chistes y otros comentarios con que había condimentado el concierto. También recordaba, letra por letra, los versos de la media canción que había escuchado en la anterior ocasión en la que había conseguido colarse en un recital. Recordaba también con precisión muchos fragmentos de canciones que algunas personas habían conseguido hurtar con sus frágiles memorias de los conciertos de Laura, y que posteriormente habían relatado a Irene. No sólo recordaba esas incompletas canciones recompuestas a fragmentos, sino que recordaba con exactitud la versión que cada asistente entrevistado había hecho llegar a Irene. Laura estaba impresionada. Hasta el momento había sabido

de la peculiaridad de Irene por historias de otros, pero nunca había podido comprobarla en persona. Ahora que la tenía delante, no podía menos que admirarla y disfrutarla. Manuela, Pedro José e Isidro contemplaban la escena desde la distancia, desligándose del romance que empezaba a surgir entre las, hasta entonces, extrañas enemigas.

No fue hasta que la situación se calmó que Pedro José reclamó mojitos para todos y pudo, finalmente, notar la presencia de la nueva camarera.

– ¿Lucía? – preguntó tras unos interminables instantes de duda.

– ¿Pedrito? – respondió ella con el entrecejo fruncido.

– ¿Pedrito? – dijo burlescamente Isidro.

– Lucía iba conmigo al colegio – aclaró Pedro José a Isidro –. Pero pensé que vivías en Barcelona – continuó dirigiéndose a Lucía –. ¿Has vuelto?

– Nos fuimos a Barcelona, y luego a Valencia, y luego a Cádiz, y luego a Ferrol de donde es mi padre – contestó Lucía –. Volví para la universidad. Hace años ya de eso. ¡Cuánto tiempo!

Lucía salió de la barra y se dieron un cariñoso abrazo que sorprendió a Isidro y su madre.

– Espera, te presento a esta tropa – dijo Pedro José –. Isidro, que vive conmigo y su madre, Manuela. Ellas son Laura e Irene, pero déjalas tranquilas ahora que parece que han hecho las paces. ¿Llevo aquí ya un rato y no me has dicho nada?

– Pues tuve la duda pero no tenía claro si eras tú, la verdad. Estás muy cambiado. Además de que estabais bien entretenidos con vuestra disputa. ¿Es verdad que se acuerda de todo, todo? – preguntó Lucía intrigada.

– Parece que sí – respondió Pedro José –, aunque yo la he conocido hace una hora. Es ella quién la conoce bien.

– Yo en realidad la he conocido esta tarde – se excusó Manuela, como evitando sentirse la fuente de cualquier tipo de conflicto.

Manuela estaba encantada, hacía muchos años que no salía de casa más que sola, con su marido o con alguna amiga, y siempre a sitios aburridos. Desde que vivía en el centro había hecho algún intento más de tomar algo en la plaza de debajo de su casa, pero siempre habían sido planes muy aburridos. Las múltiples actividades a las que se había apuntado le habían ayudado a socializar, pero le faltaba llegar un escalón más arriba. Ahora estaba con gente joven a punto de tomar un mojito, tras haber asistido a un concierto de una moderna cantautora famosa en la escena bohemia de Madrid.

– Me ha gustado mucho como la ha puesto firme, señora – dijo Lucía.

Se sintió avergonzada por haber interpretado el papel de madre regaña-niños. El apelativo de “señora” que acababa de escuchar terminó de hacer que se sintiera momentáneamente fuera de lugar. Lucía leyó la expresión en la cara de Manuela.

– «Señora» es un término que hay que saber llevar – añadió con soltura –. Usted lo lleva muy bien puesto. A su mojito le invito yo. Total, no creo que dure mucho en este bar.

Agradeció el gesto pero no pudo evitar seguir en su papel de madre. Terminó por recordar que estaba al cargo, de cara a la asociación y a la madre que le había invitado a té, de devolver a Irene sana y salva a su casa a una hora prudente.

– Irene – dijo ella –, tenemos que volver a casa, ¿no?

En realidad no sabía cómo funcionaba eso, y aunque se sentía responsable, no quería tratar como una niña a quién había demostrado ser alguien tan especial.

– No te preocupes, ya sabes que vivo cerca. Mi madre está avisada. Si quieres irte tú a casa yo me puedo quedar. No te sientas responsable. Seguro que alguien me ayuda a salir de este bar – dijo mirando el escalón que les separaba de la calle.

– No, si no quería decir que... es que no sé cómo... – dijo Manuela.

No tenía claro cuál era su papel sobre la chica, pero lo que sabía a ciencia cierta era que no quería marcharse de allí.

– Tu papel de acompañante terminó – aclaró Irene sonriendo –. Ahora somos dos amigas de copas por Lavapiés.

– Ahora eres libre, mamá. ¡Tómate el mojito! – dijo divertido Isidro.

Éste no se había tomado muy bien al inicio de la noche la presencia de su madre, pero en el último rato la había visto feliz, verdaderamente feliz, como hacía tiempo que no la veía, y no pudo menos que animarla a quedarse.

– ¿Cómo rechazar el ofrecimiento de esta preciosa muchacha? – dijo Manuela.

Lucía no era especialmente guapa, pero tenía una sonrisa agradable. Era pequeña, delgada y se movía ágilmente detrás de la barra. Tenía el pelo muy corto y negro, con una estrechísima trenza teñida de rojo, indultada por el peluquero, que bailaba suelta cayéndole por la espalda. Esta ondulaba por el aire sobre la camiseta azul de tirantes a cada vuelta que daba para coger o soltar un vaso de mojito o una botella de ron.

– ¿Y desde cuando trabajas aquí? – preguntó Pedro José a Lucía –. Venimos a menudo y nunca te habíamos visto.

– Empecé este jueves – contestó ella –. Hoy es el primer día que estoy sola. Aunque Esteban, al que supongo que sí conocéis, vendrá para cerrar

y hacer caja. A ver lo que duro, en el último bar duré un mes. No se me da muy bien.

– Yo también hago barra – dijo Pedro José –. Empiezo en un par de horas, hoy soy yo el que va de refuerzo a la hora bruja. Me he librado del resto por el concierto de la amiga efímera.

– Te he oído – dijo Laura, que se tomaba bastante mal las sornas de sus amigos con respecto a su afición.

– Ah, ¿sí? ¿En qué bar? – preguntó curiosa Lucía.

– Ahora estoy en uno de la calle Tribulete, pero da igual, también duro poco en cada sitio. Si tienes cierta maña siempre hay otro capullo dispuesto a explotarte, así que no es problema – dijo él, arrepintiéndose justo después por la interpretación que Isidro, que había intentado trabajar en algunos bares, pudiera sacar.

La conversación continuó sobre camareros, trabajos precarios y contratos en negro y posteriormente se encaminó hacia recuerdos del colegio, donde Lucía y Pedro José habían compartido pupitre algo más de un año, justo antes de que toda la familia de ella se mudara a Barcelona.

Isidro miraba repetidamente a Lucía. Y Lucía se daba cuenta. Finalmente Isidro no pudo resistir más la curiosidad.

– Nos conocemos de algo, ¿verdad? – dijo.

Lucía se quedó pensativa.

– No creo. Soy muy buena para las caras – contestó con sinceridad, mientras preparaba un vaso con numerosas ramas de hierbabuena.

Éste se quedó pensando, Pedro José retomó el rumbo de la conversación y él quedó de nuevo a un lado. Pero siguió dándole vueltas.

Algo le dijo su madre justo cuando él cayó en la cuenta: ¡la chica del supermercado! Era ella, no había duda. Él la recordaba con el pelo largo y ahora lo tenía corto, con esa extraña trenza colgando. Había pasado algo más de un año desde la primavera pasada, cuando realizó su última persecución en la sección de lácteos. Además, en el bar había poca luz, pero esas pecas sobre la cara morena eran inconfundibles. ¡Cómo había tardado tanto en darse cuenta! Lucía notó la expresión de Isidro, pero Pedro José seguía implacable en su discurso. Manuela requirió a su hijo para explicarle que se alegraba mucho de que se hubiera acordado de ella para el concierto, aunque hubiera resultado frustrado. Isidro, que ya había olvidado a la que ocupó su mente y las mañanas de sus miércoles durante más de un año, decidió que se iría a la tumba con el secreto de que ya conocía a Lucía, así que no volvió a sacar el tema.

Manuela, tras el momento de sentirse fuera de lugar, había recuperado la emoción de estar con gente joven, en un lugar de gente joven, bebiendo mojitos. Se sentía demasiado bien como para escuchar las conversaciones de otros, motivada, quizás, por la mezcla de ron, cerveza y vermú.

– ¿Y dices que venís aquí mucho? – preguntó a Isidro iniciando una tercera conversación paralela.

– No, mucho no – dijo Isidro –, bueno sí. La verdad que sí. Que estamos aquí siempre – corrigió avergonzado –. Es el único sitio donde nos invitan.

– En esta calle había un bar al que veníamos mucho tu padre y yo cuando tú no levantabas dos palmos del suelo. Ponían unos vermús muy ricos.

– Creo que sé cual dices. ¿El de la esquina con la calle Ave María? Sigue abierto.

– ¡Ese!

¡Ahora sí! Manuela conocía los bares del barrio. Aquellos que ella había frecuentado seguían abiertos. Se sentía completamente integrada en el mundo juvenil. Siguió preguntando por el resto de bares que ella conocía y fue una sorpresa saber que la mayoría, o estaban idénticos, o habían cambiado de nombre pero seguían existiendo. La enumeración de bares continuó hasta que Isidro tuvo que cortarla para ir al servicio. Manuela le pidió otros dos mojitos a Lucía y salió a la calle, algo mareada debido a la falta de costumbre al alcohol. Notó que el aire corría calle arriba y era más fresco. Vio que las hojas de los árboles se movían con soltura. Respiró profundamente. Bailó al ritmo de la música que salía del local. Sonrió a una pareja que esperaba en la puerta del bar de enfrente y sólo entonces supo que había vuelto a nacer.

[...]

Marges

Mai 68, Mai 2018 - Que sont les étudiants devenus ?

Sandrine Doucet

Sandrine Doucet est professeur agrégée d'histoire-géographie. Éluée Députée de la 1^{ère} Circonscription de Gironde en 2012, elle a été, jusqu'à 2017, membre de la Commission des affaires culturelles et membre de la Commission des affaires européennes. Ses travaux parlementaires portent notamment sur l'enseignement supérieur et la recherche, le dispositif européen Erasmus et l'élaboration du parcours d'éducation artistique et culturel. En 2013, elle a été nommée au Conseil Supérieur des Programmes.

Le souvenir de mai 68 n'échappe pas à la comparaison permise par les blocages d'universités liés à la contestation de la loi ORE (loi relative à l'orientation et à la réussite des étudiants) avec le printemps 2018, comparaison renforcée par les mouvements de grève des cheminots et autres manifestations de mécontentement. Quand certains appellent, comme en 68, à la convergence des luttes, d'autres estiment celles-ci impossible tant les contextes semblent différents, notamment, à cause de la dépolitisation des étudiants et des jeunes en général. Le temps aurait eu raison de la détermination estudiantine et ouvrière à changer le monde, car le monde semble avoir changé sans eux.

Observer aux seuls pavés de mai, désormais couverts de bitume, les changements de l'univers étudiant suffirait-il pour asseoir des certitudes ? Peut-être faudrait-il déjouer la chronologie imposée, de quelques semaines, de quelques mois, pour mieux observer l'évolution, les enjeux et poser un autre regard sur des questions comme celles de la démocratisation, de la sélection, du projet savant de notre société et de l'avenir de la jeunesse, tout en se demandant, aussi, si les étudiants sont des jeunes comme les autres.

Il y a, en tout cas, un fait objectif commun aux deux périodes, c'est celle d'une jeunesse nombreuse (on n'hésite pas en 2018 à parler, de nouveau de « baby-boom ») et à laquelle il faut proposer un avenir.

Quelle réponse politique à cet accueil des étudiants à 50 ans d'écart ?

En 2017, la loi ORE voulant mettre fin à la pratique du tirage au sort, qui concerne moins de 1% des étudiants, propose un nouveau processus d'orientation sous le nom de *Parcoursup*. Elle instaure une série d'avis préalable à l'entrée à l'université, toujours garantie à tous, afin d'assurer la meilleure orientation et donc la meilleure réussite. Ceux qui contestent ce dispositif, étudiants comme enseignants, se retrouvent sur deux principes : celui du libre accès à l'université et la revendication de moyens supplémentaires pour garantir l'accueil de tous dans de bonnes conditions d'enseignement. Des contraintes budgétaires ont été imposées depuis des années aux universités, bien souvent dans des locaux dont la rénovation devient pressante. Les classes d'âge nombreuses des années 2000 frappent à la porte de l'enseignement supérieur et leur répartition harmonieuse en différentes filières est aussi une histoire de coût. Bien des commentateurs, spécialistes, désignent un enjeu de taille que de garantir formation et réussite à des cohortes qui ont augmenté de 1,8% entre 2015 et 2016 et de 1,4% pour la rentrée 2017, avec 36 000 étudiants en plus, portant les effectifs de l'enseignement supérieur à 2 645 000, dont 1 500 000 à l'université qui doit accueillir, entre 2016 et 2017, 17 000 étudiants supplémentaires. Se cumulent dans cette croissance l'effet démographique et la démocratisation de l'enseignement supérieur qui a eu comme précédent celui de l'enseignement secondaire, avec l'objectif, donné en 1985 et atteint en 2012, que 80% d'une classe d'âge ait le baccalauréat.

C'est face à ces mêmes enjeux, entre autres, que se trouve le pouvoir en 1968, devant garantir la rentrée universitaire à plus de 500 000 jeunes qui ont dit, aussi, leur volonté de réforme.

Si l'on en croit les sourires du ministre de l'Éducation Edgar Faure, signalés dans le compte-rendu des débats, à l'Assemblée nationale du 24 juillet 1968, on peut se demander ce qui lui valait ce signe de détente ; en effet, il s'agit d'accueillir à la rentrée de 1968, 80 000 étudiants en plus, soit 16% supplémentaire des effectifs de la rentrée de 1967 ! Il y avait là, non seulement les effets du baby-boom, enregistrés, par l'université, avec depuis 1961, une hausse de 10 à 15% par an, mais aussi les conditions d'obtention du baccalauréat en juin 68, aux résultats décrits comme une « épiphanie » par le ministre. Celui-ci annonce, dans le même discours, la mise à disposition de l'immeuble de l'OTAN, pour les cours de près de 6 000 étudiants, qui deviendra, ensuite, l'Université de Paris-Dauphine.

Ces chiffres peuvent faire passer pour une certaine frilosité l'accueil des nouvelles cohortes par la question toujours renouvelée de la sélection, comme si le nombre engendrait systématiquement la baisse du niveau de connaissances. C'est un accueil large que propose Edgar Faure face aux réticences du Président Charles de Gaulle, plus vite convaincu que son premier ministre Georges Pompidou, de l'abandon de la sélection. La réforme de 1968 conjugue précipitation, due à la nécessité de faire la rentrée universitaire après les événements, et

volonté de faire entrer l'université dans la modernité, répondant ainsi au désir de réforme des jeunes, mais aussi à la nécessité d'avoir un monde de la connaissance adapté au progrès technologique et économique.

Les tentatives de sélection ont, par la suite, connu un échec avec la fin tragique, par la mort de l'étudiant Malik Oussekin, le 6 décembre 1986, des manifestations contre la réforme Devaquet. C'est cette interprétation donnée à la loi ORE qui motive les occupations de facultés au printemps 2018.

De plus en plus nombreux dans une université dont l'accès fait toujours débat, les étudiants de 2018 sont-ils pour autant les semblables de 1968 ?

Quand bien même l'on souhaiterait faire une description précise de la condition étudiante de 1968, l'exercice trouverait sa limite dans le manque de données précises, alors que ce sont des multitudes d'enquêtes qui cernent les étudiants de début du XXI^e siècle. Faut-il s'avouer vaincu pour autant ? Certainement pas, car d'autres documents, même s'ils livrent une vision parcellaire, partisane de la condition étudiante, donnent quelques traits marquants. L'écueil est de ne pas se laisser trop tenter par la vision hédoniste que le temps a laissée de la jeunesse de 1968. Pour faire la preuve de cette volonté de lucidité prenons la présentation, peut-être la plus cinglante, du monde étudiant des années 60 : le manifeste situationniste « De la misère en milieu étudiant » reproduit à 300 000 exemplaires entre 1966 et 1968. Le constat est sévère tant pour la dénonciation de la docilité de l'étudiant, faussement politisés dit le texte, « enfant rangé et reconnaissant » de la famille et l'État, que pour sa misère intellectuelle, qui consiste à voir le dernier Godard (!). Cependant le texte désigne le décalage entre la société d'abondance et la condition étudiante : « Originaires à plus de 80 % des couches dont le revenu est supérieur à celui d'un ouvrier, 90% d'entre eux disposent d'un revenu inférieur à celui du plus simple salarié ». Ce qui est à retenir dans cette description est que la misère pécuniaire n'empêche pas l'accès à la culture, (de nombreux auteurs lus et écoutés sont cités) même si celle-ci est contestable aux yeux des situationnistes.

Lors d'auditions à l'Assemblée nationale, en 2017, pour un rapport sur l'accès aux pratiques culturelles, le sociologue Emmanuel Ethis constatait qu'en moyenne, une fois payée toutes leurs charges, il restait 5 € aux étudiants à la fin du mois ; quel accès à la culture a-t-on avec 5 € ? Et ce d'autant plus que, le développement des campus dans les années 60/70 hors des villes n'est pas pour faciliter l'accès physique aux lieux de culture. Reste aux universités à organiser, selon leur volonté, cette activité culturelle sur site, avec leurs moyens financiers et ceux des CROUS.

C'est cette même somme de 5 € qui, en 2017, a suscité l'émoi des étudiants, et aussi de nombreux ménages quand, le gouvernement a annoncé la baisse des APL (Aide Personnalisée au Logement) de ce montant. C'est dire les difficul-

tés financières que connaissent actuellement les étudiants. Certes les enfants des classes ouvrières ou des employés sont à peine plus nombreux qu'en 1968, mais ce n'est pas pour autant que les autres connaissent une certaine aisance. Plus nombreux, les enfants des cadres n'en sont pas plus aisés. Ils vivent à l'aune de la précarisation des classes moyennes aux salaires bloqués ou pressés par la menace de la perte d'emploi. Reste à de très nombreux étudiants à subvenir à leurs propres besoins ou à compléter les efforts consentis par leurs parents. C'est pour cela qu'en 2013, un nouvel échelon de bourses fut créé : il prenait en considération ces jeunes, qui ni pauvres, ni riches, devaient cependant compléter leur viatique par un travail régulier. Avec un premier niveau de bourse à 1 009 € sur 10 mois, ainsi créé, en plus des exonérations de droits d'inscription, il s'agissait de dispenser l'étudiant de quelques heures de travail salarié, préjudiciable à l'assiduité. Cette mesure portait à 38 % le taux d'étudiants boursiers. Si l'on en croit l'étude menée par Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron au début des années 60, dans « Les héritiers », même si elle donne, une vision incomplète, car limitée à quelques disciplines, ce taux était de 27 % chez les jeunes issus des classes sociales les plus défavorisées et de 11 à 13 % pour les plus aisées.

S'il y a plus de boursiers, il y a, en revanche, de moins en moins d'étudiants bénéficiant d'un logement en cité universitaire. Dans les années 60, plus de la moitié des étudiants peuvent bénéficier d'un logement étudiant ; à la rentrée 2017, il y a 174 000 logements pour 2 600 000 étudiants ! Se dessine ainsi, en creux, une autre ligne de discrimination entre les familles qui ont, ou pas, les moyens de loger leurs jeunes. Symptômes de cette crise, à la rentrée de 2017, dans l'académie de Bordeaux, recteur et présidents d'université en appelaient même à la solidarité et à disponibilité des personnels enseignants ou administratifs pour accueillir les étudiants !

Il y a là un changement de conditions qui laisse entrevoir comment les enjeux financiers cernent de plus en plus la vie étudiante.

Ce n'est pas ce qui, en premier lieu, a motivé les événements de mai 68. Relevant le niveau d'analyse au rang mondial dans son ouvrage « L'âge des extrêmes, Histoire du cours XX^e siècle », l'historien Éric Hobsbawm pose la question de savoir pourquoi ces étudiants placent leur révolte sous le sceau de la gauche, du Mexique au Pays-Bas, du Japon à la France ? Question d'autant plus intéressante que beaucoup de ces mouvements ont été menés par des minorités non affiliées aux syndicats ou partis de gauche établis. Il s'agit, dans une paradoxale situation, de remettre en cause, voire de rejeter la production capitaliste et la société de consommation, au nom de l'émancipation individuelle, pourtant prônée par cette même société de consommation... L'historien résume ainsi cette politisation de la révolte étudiante en reprenant le slogan « Je qualifierai de politique tout ce qui me concerne ». La réussite de mai 68, en France, est d'avoir donné un sens collectif à ce « me », sans passer par les partis auquel on aurait pu attribuer cette même phrase, mais au pluriel. Parmi les sujets concernant l'indivi-

du jeune et idéaliste de 68, la remise en cause de l'autorité est le plus répandu. Il se n'agit non pas de détruire cette autorité, mais d'en discuter l'assise, la légitimité.

50 ans plus tard, si la défense des droits reste constante, elle est liée à la protection des étudiants face à la précarité : APL, accès aux soins, droits d'inscription. Mais cette prise en compte de la difficulté sociale des étudiants va plus loin et témoigne de leur changement de statut.

Voulant développer l'esprit civique des étudiants après les attentats de janvier et novembre 2015, le parlement a reconnu, dans la loi « égalité, citoyenneté » les engagements altruistes de ceux-ci par la validation de crédits ECTS (European Credits Transfer System). En 2016, aussi, le droit à la prime d'activité avait été reconnu pour 100 000 étudiants qui gagnent plus de 893 € par mois. D'autre part, les étudiants salariés bénéficient, depuis quelques années déjà, d'aménagement d'emploi du temps.

Si ces revendications ont été portées par les deux syndicats majoritaires chez les étudiants, l'UNEF et la FAGE, leur position ont divergé à l'occasion de la loi ORE, au sujet, notamment du blocage des universités. Divergences qui furent aussi l'occasion de saisir la coupure entre l'UNEF et les autres étudiants, en général, sur ce même blocage. En 2018, l'inquiétude de ne pas pouvoir passer les examens l'emporte sur la question politique de la sélection mais, comme en 1968, montre que les cadres classiques de la représentation étudiante sont remis en cause.

Mais ces occupations de sites universitaires sont l'occasion d'analyser les moyens d'expression politique des étudiants. Le cinquantenaire permet de retrouver à travers des expositions, à Paris, ou des travaux d'étudiants, à Bordeaux, les affiches dont les slogans ont traversé le temps. Elles symbolisent la lutte et l'esprit du moment, contestataire, libertaire. Affiches parisiennes, elles ont été élaborées, par un travail collectif aux ateliers des beaux-arts, renommés pour l'occasion « ateliers solidaires ». Il s'agissait de contourner la censure qui bridait l'expression étudiante et ouvrière. Mais ce que l'on retient, ici, ne représente pas toute l'expression de 68, car manifestations, grèves, assemblées générales, commissions et occupations d'usines ont nécessité une importante production d'affiches et de tracts. C'est ce que montre le livre « Mai 68 à Bordeaux » de Joëlle Dusseau et Pierre Brana où l'on voit que l'organisation de nombreuses réunions est précédée de tracts, d'affichages sommaires, alors que les photos des manifestations dans la ville montrent peu d'affiches telles que nous les connaissons. On retrouve la prolifération de ces textes politiques dans le récit de Robert Merle. L'entrée de Nanterre est décrite comme un forum d'expression de tous les groupes et partis : le tract est le relais de l'opinion. Qu'en est-il à l'heure du smartphone ? Un point commun est celui d'une diffusion qui se veut rapide, efficace et percutante. Mais, aujourd'hui, elle met en avant le témoignage personnel, l'expérience vécue plus que le message politique. Évacuation d'université à l'occasion des manifestations contre la loi ORE, tweets rageurs ou eu-

phoriques à l'annonce des résultats de Parcoursup : l'individu est le lieu de l'expérience politique, le message sert sa cause et oublie, souvent, le collectif. D'autre part, c'est l'instantané qui domine. Un relevé du nombre de tweets qui ont relayé le hashtag #NonALaSelection entre fin mars et début avril 2018 montre une forte augmentation de ceux-ci dans la journée du 29 avril, au moment où l'on apprend la suspension du doyen et de l'enseignant de la faculté de Montpellier suite aux événements violents de fin d'occupation de la faculté de droit. Ce sont à chaque fois des milliers (6 574 entre le 25 mars et le 5 avril) de messages, lus et relayés, mais on peut douter de leur postérité. À la réflexion collective précédant la réalisation d'une affiche, en 68, se substitue en 2018, dans le même objectif de contestation, une expression individuelle. Celle-ci est amplifiée par l'image, la vidéo prise sur l'instant qui apporte la preuve ou met en scène le protagoniste ; la pratique de la contestation implique la mise en scène de soi. C'est le réseau qui devient le nouveau domaine de la lutte ou le leurre de la lutte.

Assimilés aux salariés, intégrant dans leur validation d'examens des activités non académiques, inquiets de leur réussite, de leur avenir : l'identité étudiante s'estompe-t-elle ?

C'est un film qui revient à la faveur de ce cinquantenaire : il s'agit de « Reprise » d'Hervé Leroux de 1995. Les premières images donnent le prétexte de ce documentaire ; alors que le travail doit reprendre, suite aux accords salariaux, en juin 68 aux usines Wonder de St Ouen, on y voit une jeune ouvrière rageuse qui crie sa colère : non, elle n'y retournera pas ! Les représentants syndicaux tentent de la convaincre du bien-fondé des accords pour la motiver à la reprise. Elle n'en a rien à faire rejetant, elle aussi, les syndicats et le patron, dans cette colère collective. Ou qui le paraît, tant l'étudiant qui assiste à la scène et penche du côté de la jeune ouvrière, ne semble pas dans la maîtrise de l'argumentation de la lutte des classes, là, de suite sur le carreau et dans l'instant.

Même s'il n'a pas les mêmes hésitations, un étudiant, du roman bien inspiré de faits réels de Robert Merle « Derrière la vitre », s'intéresse au sort d'un ouvrier qui travaille sur le chantier de Nanterre, toujours en cours, en 1968 et se pose des questions sur son attitude : paternaliste et finalement petit-bourgeois dans son empathie, le révolutionnaire est loin de son but. Car pour les étudiants de 68, l'autre jeune, non-étudiant, c'est le salarié, l'employé aux conditions de vie souvent difficiles, qui devra encore attendre l'application des accords de Grenelle, avec parfois beaucoup de réticences, dans certaines usines. C'est ce que montre le récit de « L'établi » de Michel Linhart, toujours sous le sceau des expériences de rapprochement avec la classe ouvrière, pour une lutte toujours à inventer après 68. Dans « Reprise », une ouvrière de la banlieue parisienne raconte que lorsque l'on embauchait à 14 ans, il fallait, encore, attendre 21 ans pour être émancipé, en donnant, bien souvent son salaire aux parents. Quel lien entre ces fils de cadres qu'Edgar Faure, en juillet 1968, voyait servir, cadres eux-

mêmes, les projets de l'union européenne naissante et ces jeunes ouvriers qui travaillaient, pour la plupart, dans des usines aux locaux et méthodes baignant encore dans le XIX^e siècle ? Quel lien entre ces jeunes qui se heurtaient chaque jour à leur contremaître et ceux qui, dans un consensus intellectuel et social, allait embrasser la carrière de leurs aînés ou de leur maître. On voit se rejoindre, étonnamment, sur ce consensus, soit pour le décrire, Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, le condamner, les situationnistes et l'utiliser, le Général de Gaulle. En effet, la réforme de l'université de 68 repose sur le principe indiqué par le président de la participation. Il comptait pour cela sur le goût commun pour l'étude arguant du fait que : « Les professeurs sont des gens instruits, cultivés ; les étudiants sont des gens qui aiment apprendre ; c'est vraiment un milieu très propice pour entendre le message de la participation. »

Dans la poursuite de conduire au bac 80% d'une classe d'âge, le livre blanc de l'enseignement supérieur fixe, en 2016, l'objectif de doter d'un diplôme du supérieur 60% d'une classe d'âge, voyant dans ce projet un moyen de lutter contre le chômage des jeunes et un outil de croissance économique. Car depuis des années, partout en Europe, la condition commune de la jeunesse est de connaître un taux de chômage deux fois plus élevé que les adultes et ce, comme le signalait en 2013, le président du Parlement européen, Martin Schulz, à un moment où les parents n'ont jamais dépensé autant d'argent pour les études de leurs enfants. La loi pour l'enseignement supérieur et la Recherche de 2013 participe à cette même ambition en favorisant la réussite des étudiants massivement conduits dans le supérieur ; des parcours d'équivalence sont élaborés afin de permettre des possibilités de poursuite d'études et de réorientation plus fluides, ainsi qu'un meilleur lien entre le lycée et le supérieur. Dans le même objectif, les frais d'inscription sont inchangés et restent modestes dans le paysage européen.

Au sujet des inquiétudes sur l'avenir, une enquête du CREDOC de 2016 fait apparaître d'autres distinctions dans le temps et entre les jeunes. Si les jeunes français sont parmi les jeunes européens les moins satisfaits de leur condition de vie avec 60% de réponses positives contre 90% dans les pays scandinaves, ils sont parmi ceux qui sont les plus engagés dans des associations avec 34% des jeunes de 18 à 30 ans et dans des activités associatives de type altruiste ou militant à raison d'un jeune sur cinq. C'est un constat qui limite celui sur la dépolitisation des jeunes à l'aune des débats étudiants de mai 68.

Cependant, cette enquête pose d'autres marqueurs sociaux : les jeunes sans diplôme, ni formation sont les moins engagés dans la société civile. Parfois dépréciés dans sa qualité d'accès à l'emploi, les études et le niveau de diplôme sont garants de la participation sociale et dépassent un autre clivage ; ce sont les jeunes issus des milieux ruraux qui sont les plus engagés. Ainsi les différences sociales et culturelles de 1968 entre les étudiants et les autres jeunes sont dépassées, en 2018, par la hausse du niveau de connaissance, la communauté de la précarité entre les classes sociales, la crainte du lendemain et le maintien d'un

niveau d'engagement qui dépasse celui des syndicats étudiants et des partis politiques et se consacre à des causes sociétales ou à la vie locale.

Le projet de diplômer de l'enseignement supérieur 60% d'une classe d'âge est ambitieux, mais les bonnes conditions pour l'atteindre sont-elles réunies pour faire de cet objectif une promesse d'avenir et non pas une épreuve initiatique ?

En 1968, c'est l'université qui forme la quasi totalité des jeunes qui accèdent à l'enseignement supérieur. Le projet place donc la puissance publique comme l'outil de la promotion sociale et savante et du progrès en général. La conclusion du discours d'Edgar Faure vaut qu'on y prenne la peine de la relire :

« La réussite de la participation dans l'université, loin de consolider un enseignement de classe et de renforcer l'économie capitaliste, peut conduire à la réussite de la participation dans l'économie, à la disparition des antagonismes, et transformer la société de consommation, si facile à décrier à condition d'y être confortablement installé en une authentique société de promotion. ».

On y trouve une façon alerte de conclure les événements de 68, mais aussi de donner l'ampleur des enjeux en termes de démocratisation de l'enseignement supérieur et de modernisation de celui-ci. Par ailleurs, l'université doit être le lieu d'expérimentation et de réussite de la participation qui devait se répandre sur toute la société comme modalité de gestion et de vie collective issue des événements. Largement adoptée à l'automne 68, la loi-cadre enregistre un premier succès par des élections plutôt suivies aux nouvelles instances universitaires.

En 2018 l'université est loin d'assurer la formation de tous les étudiants. Peut-être que pour saisir la principale évolution contextuelle du monde des études, faut-il se rappeler des projets les plus utopiques de 68, auxquels la réforme d'Edgar Faure peut présenter une alternative raisonnable dans la mesure où le gouvernement autorisait, au même moment, le projet de Vincennes.

Au mois de juin 1968, les étudiants montpelliérains, comme dans d'autres villes décrites dans l'ouvrage collectif « Mai 68 aspects régionaux et internationaux » décident de sortir de l'université pour discuter avec les ouvriers dans un but éducatif. Cette volonté de démocratisation du savoir se traduit, aussi, à Montpellier, de manière éphémère mais la plus aboutie, par la création d'une université d'été ouverte à tous. C'est dans ce même temps que naît le projet de l'Université de Vincennes aux méthodes pédagogiques révolutionnaires, au cours sans contrôle d'assiduité, où tout le monde, par ailleurs, pouvait assister.

50 ans, plus tard, en mars 2018, une conseillère en fusion et acquisition déclarait dans une interview pour *Educpros* : « L'enseignement supérieur est un marché comme un autre » décrivant un nouvel horizon fait de fonds de pension convoitant l'enseignement supérieur privé en plein essor.

C'est peut-être dans ce léger décalage avant et après ce mois de mai que serait le meilleur angle pour juger des changements et des continuités dans le monde étudiant, véritable sentinelle de nos choix politiques en matière de transmission et diffusion des savoirs, bref de la qualité de notre avenir et de notre « soft power ».

Mais avant de se heurter aux dures réalités d'un marché, baignons encore dans les projets soixante-huitards et leur volonté de changer les enseignements et les méthodes pédagogiques. C'est un documentaire riche par ses témoins nombreux et lucides qui nous parle de l'expérience de Vincennes, réalisé par Virginie Linhart, fille de Michel Linhart qui y fut professeur, « Vincennes, l'Université perdue » (© Agat Films & Cie). Beaucoup discutent dans la verdure laissée par la destruction du lieu. La seule femme fondatrice de cette université, Hélène Cixous, résume dans une Interview pour Télérama, ces récits en disant, au sujet de 68 : « C'était quand même un moment de bonheur. Un bonheur à la St Just ! Il peut y avoir des âges d'or dans la vie humaine, mais il ne faut pas le rater. Il vaut mieux être jeune à ce moment-là pour en jouir complètement. ». Le bonheur d'en avoir été est le point commun de cette jeunesse ou de ceux, qui tout âge confondu, y ont participé. C'est ainsi que Joëlle Dusseau et Pierre Brana ont amorcé un débat à l'occasion de la sortie de leur ouvrage sur « Mai 68 à Bordeaux », en disant leur difficulté à trouver des témoignages négatifs sur cette période. Que ce soit le pouvoir du moment, les expériences d'intellectuels en usine ou le foisonnement des expériences pédagogiques, tous se retrouvaient sur cette idée d'une émancipation par la connaissance mais différaient sur les finalités de cette volonté : participer à la croissance du pays, alimenter la contestation contre le capitalisme ou favoriser le développement personnel.

La crise économique durablement installée avec son chômage de masse a réorienté les finalités de l'enseignement supérieur qui s'est en même temps doté de plusieurs filières d'études ; aujourd'hui l'université accueille 62 % des étudiants, ils étaient 77 % en 1970. La défiance à l'égard de l'université au profit de filières sélectives (BTS, IUT, CPGE), vues comme la garantie d'une meilleure insertion sur le marché du travail, s'est doublée d'une hausse, pour les mêmes raisons, des effectifs dans les écoles privées. Ces dernières ont enregistré 60 % d'augmentation des inscriptions depuis 2000, représentant aujourd'hui 18 % des jeunes qui poursuivent des études dans l'enseignement supérieur. C'est un véritable marché qui s'est ouvert face aux attentes, pour ne pas dire aux angoisses des familles et c'est cette privatisation du supérieur qui reste le véritable changement depuis 50 ans car elle rebat les cartes de la démocratisation.

Ce changement est d'ampleur car il se conjugue, au niveau européen et mondial, avec un retrait des états-providence des études supérieures. Tout le monde a en tête l'exemple de Obama qui venait d'achever de payer ses études au moment de son élection. Mais plus proche de nous, et comme une cruelle symétrie aux projets de 68, ce fut, en 2013, la menace lancée par la présidente de l'Université de Montpellier de fermer l'antenne de Béziers, car fortement déficitaire du fait de la présence de nombreux boursiers, donc dispensés de frais

d'inscription. L'État a compensé cette situation permettant aux jeunes biterrois d'aller à l'université.

Si certaines écoles de l'enseignement supérieur peuvent, en partie, justifier les frais d'inscription par des équipements de qualité et la certitude de la reconnaissance des diplômes, d'autres fondent leur attractivité sur l'inquiétude et le manque de projets des jeunes. Ainsi, en France, des écoles privées souvent liées aux activités de service ont des frais d'inscription qui vont de 5 000 à 11 000 € à l'année. La plupart, n'ayant pas de reconnaissance de la part de l'enseignement supérieur, ne peuvent octroyer le statut d'étudiants à leurs élèves, les privant de l'ensemble des services universitaires. Partout en Europe où les droits d'inscription ont été augmentés, le nombre d'étudiants a régressé. À ceci s'ajoute l'exemple étasunien : en 2015, la dette étudiante y représente l'équivalent de 1100 milliards d'euros, soit un tiers de la dette des ménages. Au Royaume-Uni, les prêts de l'État pour couvrir des frais d'inscription, qui s'établissent entre 6 000 et 9 000 livres sterling par an (soit de 8 600 à 13 000 € par an), représentent 10 milliards de livres. Les prêts en cours devraient représenter 100 milliards de livres en 2018. La dette étudiante en France est de 3 milliards d'euros et concerne plus de 10 % d'entre eux.

Prôner alors la sélection pour l'accès à l'université, c'est laisser, par défaut, aux jeunes le faux choix de ces filières payantes, pour lesquelles les familles s'endettent à raison de plusieurs dizaines de milliers d'euros. Une enquête du journal « Le Monde » du 21 mai 2018 décrit les stratégies des familles pour faire face à la dépense moyenne, par année d'études, de leur enfant qui est de 7 118 €. Dès que les revenus sont en dessous de 4 500 € par mois, par foyer, le recours à l'emprunt devient plus fréquent : les familles les moins riches deviennent les plus endettées, accentuant les inégalités face à l'enjeu des études.

Si l'on veut que l'obtention d'un diplôme du supérieur soit synonyme de démocratisation, il faut que la puissance publique assume cet objectif. C'est ici que se situe la ligne de séparation entre les états qui décident d'en faire une politique publique et ceux en font une aventure individuelle. À ce titre, dans son ouvrage « La fabrique des diplômés » Fabienne Maillard attire l'attention sur la pratique qui consiste à placer chacun face à la responsabilité de sa formation tout au long de la vie. « La figure de l'individu en petite forteresse mobile, armée de droits et de titres intervient par conséquent comme une utopie réformatrice qui légitime ruptures et innovations » met en garde l'auteur face à l'injonction européenne et nationale d'acquérir diplômes et compétences. Ainsi de l'émancipation de 68 par un savoir et des diplômes ouverts à tous naîtrait une aliénation une fois que l'on en fait une quête individuelle. Mais cette mise en garde mérite quelques nuances.

En effet, les étudiants de 2018 ont-ils le même horizon d'études qu'en 1968 ?

L'Europe présentée en 1968 comme un espace économique, promis aux métiers des étudiants, devient peu peu un espace de la connaissance. En 1987,

début le programme le plus populaire et le plus symbolique de ce que devrait être l'Europe citoyenne, *Erasmus* qui promeut la mobilité des jeunes. Longtemps cantonné aux étudiants, la nouvelle formule, inaugurée en 2014 et dotée d'un budget conséquent, a fait de ces échanges un instrument de démocratisation en mettant l'accent sur les mobilités des lycéens professionnels, des boursiers et des apprentis, même si les étudiants en licence restent majoritaires. Il faut y voir un véritable exercice de citoyenneté en permettant aux publics les plus éloignés de ces habitudes de mobilité, de partager leur savoir-faire, mais aussi de construire une identité de la jeunesse qui ne distinguerait plus, ou beaucoup moins, les étudiants des autres jeunes. C'est une Europe des apprenants qui se dessine ainsi. L'autre exemple, issu de cette volonté de permettre à tous d'accéder à une formation et à la connaissance, est le programme européen de la « garantie pour la jeunesse », en 2013, qui permet à ceux que l'on désigne par l'acronyme NEET (Not in Education, Employment or Training) c'est à dire des jeunes qui ne sont ni scolarisés, ni avec un emploi ou une formation, de recevoir un pécule et une formation qui validera des compétences. La reconnaissance des compétences n'est pas une façon de nier les diplômes, mais de permettre à ceux qui n'ont rien de gagner en reconnaissance. C'est aussi une façon de dire, par les compétences et la création d'un espace universitaire européen par l'équivalence des diplômes (LMD) que l'Europe reconnaît la multiplicité des parcours. En effet, même si l'empreinte sociale reste forte dans l'accès aux diplômes, la précarité ou l'instabilité sociale ont pour impact des ruptures dans les parcours scolaires, de plus en plus fréquentes, qu'il faut prendre en considération ou alors des destins qui ne demandent qu'à être contrariés ; un décrocheur pourra être apprenti, puis accéder à une formation post-bac par exemple. Le mouvement est à une multiplication des possibilités d'études dans le temps et dans l'espace : c'est cette nouvelle donne des études au XXI^e siècle qui porte en elle, peut-être, les meilleures possibilités de brassage social. Un retour au prisme national permet de le rendre perceptible. Si l'on tient toujours comme fil conducteur de cette évolution celui du logement, il faut retenir que les projets de construction fixés pour les prochaines années mêlent logements étudiants et logements des apprentis et des jeunes travailleurs, à raison de 60 000 et 20 000 d'ici 2025. Le mélange de genres se confirme donc dans ce temps de l'étude et dans l'entrée dans le monde du travail.

L'Europe crée un espace de la connaissance ouvert et innovant qui doit se montrer plus ambitieux encore pour permettre l'accès à tous à la connaissance et créer une identité de la jeunesse plus homogène, non pas parce que soumise, collectivement, aux conditions de la précarité mais parce que tendue par un projet de promotion sociale. Alors que dans les années 60, ce sont les loisirs des jeunes qui représentaient un marché prometteur, en 2018, l'enseignement supérieur l'est tout autant pour les acteurs de la finance. Laisser une part de plus en plus évidente à la financiarisation des études et à leur individualisation, c'est renoncer au projet régalien et séculaire d'émancipation.

Bibliographie proposée :

Ouvrages généraux :

- *La France du temps présent, 1945-2005*, Michèle Zancarini Fournel, Christina Delacroix. Collection « Histoire de France » sous la direction de Joël Cornette, Belin, 2010.
- *Éducation, société et politique, une histoire de l'enseignement de 1945 à nos jours*, Antoine Prost, éd. Le seuil, 1992.
- *L'âge des extrêmes, histoire du court XX^e siècle*, Éric J. Hobsbawm, Complexe, 2003.
- *La culture de masse en France, de la Belle époque à aujourd'hui*, Jean-Pierre Rioux, Jean-François Sirinelli, Fayard, 2002.
- *Mai 68 à Bordeaux*, Pierre Brana & Joëlle Dusseau, La Geste, 2017.
- *Les héritiers, les étudiants et la culture*, Pierre Bourdieu, Jean-Claude Passeron, éd. de Minuit 1964, 1966, 1985.
- *La fabrique des diplômés*, Fabienne Maillard, éd. Le bord de l'eau, 2015.
- *Mai 68, aspects régionaux et internationaux*, ouvrage collectif, éd. Le bord de l'eau, 2008.
- *L'établi*, Michel Linhart, éd. de Minuit, 1978, 1981.
- *Derrière la vitre*, Robert Merle, éd. Gallimard, 1970.

Discours, travaux parlementaires :

- *Présentation par Edgar Faure, Ministre de l'Éducation, du projet de Loi de Réforme de l'Université*, débats parlementaires à l'Assemblée Nationale, mercredi 24 juillet 1968.
- *Rapport d'information sur l'application de la loi n° 2013-660 du 22 juillet 2013 relative à l'Enseignement Supérieur et à la Recherche*, Sandrine Doucet et Benoit Apparu (co-rapporteurs).
- *Les territoires de l'Éducation artistique et culturelle*, Rapport au Premier Ministre établi par Sandrine Doucet, janvier 2017.

Articles :

- *Le banquier est-il le nouveau conseiller d'orientation des étudiants ?*, Sandrine Doucet - Note n° 6 - Fondation Jean-Jaurès, Observatoire de l'éducation, 16 décembre 2015.
- *Interview d'Hélène Cixous, Martine Landrot, Vincent Rémi* in Télérama du 20 décembre 2017.
- *Educpros : Crise à l'Université Montpellier 3 : l'antenne de Béziers va-t-elle fermer ?*, Camille Stromboni, 25 novembre 2013 & *L'enseignement supérieur est un marché comme les autres*, Martine Depas & Cécile Peltier, 08 mars 2018.

Documentaires :

- *Reprise* d'Hervé Leroux, Les Films d'Ici, 1996.
- *Vincennes, l'Université perdue*, Virginie Linhart, Agat Films & Cie, 2016.

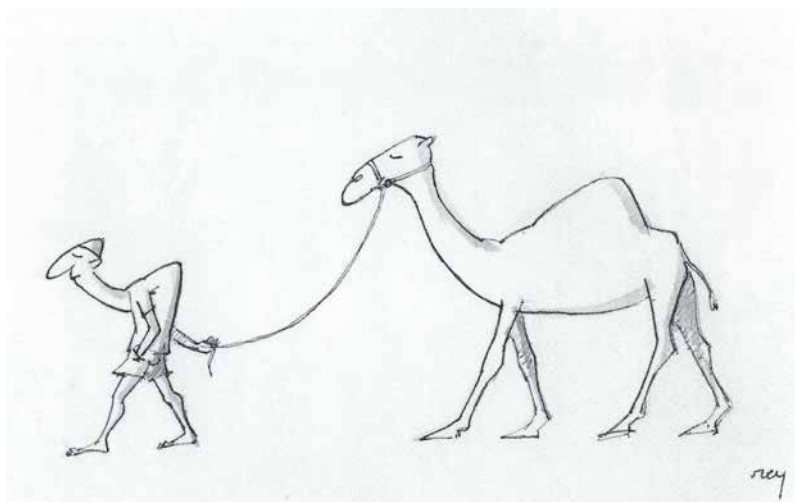
Enquêtes :

- CREDOC - Baromètre DJEPVA sur la jeunesse, 2016.

Trait d'esprit

Michel Rey

« L'humour est un mot intraduisible » affirme (en citant Paul Valéry) le dessinateur bordelais Michel Rey dans son ouvrage intitulé *Traits d'esprit* (96 dessins d'humour, éd. La fontaine secrète, 2009, p. 95). Ce dessin est initialement paru dans le journal *Sud-Ouest Dimanche* en mai 1971. Jusque dans les années 70, la presse faisait « place belle » à ce type de dessins avant d'être abandonné au profit de la seule caricature politique. Michel Rey est aussi l'auteur de quelques nouvelles et romans dont *Un trimestre à Naccraho* (éd. L'escampette, 1997) et *La traversée du parc* (éd. Loubatières, 2008).



Dessin de Michel Rey

MAI 68 en 725 mots

Marie-José Cameleyre

MAI 68 a inauguré la naissance de ma génération, celle des soixante-huitards, expression communément utilisée, souvent avec une pointe de condescendance, par les réactionnaires de tout âge. J'ai maintes fois remarqué de la part des mêmes revanchards cette manière de nommer *les socialistes... les socialos*. La dénomination de soixante-huitard s'accompagne souvent de l'adjectif « attardé » : *forcément attardé*. Le recours à cette formule par les contempteurs de toute une génération n'est pas dû au hasard. Mai 68 fait encore peur au petit-bourgeois franchouillard, nostalgique de la France nationaliste et colonialiste.

En 1966 était paru le pamphlet politique : *De la misère en milieu étudiant considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier*. Écrit « par des membres de l'Internationale situationniste et des étudiants de Strasbourg » (première édition : A.F.G.E.S., novembre 1966), il provoque le « scandale de Strasbourg ». La brochure connaît ensuite un grand succès lors des événements de Mai 68. Le texte faisant l'objet de revendications en paternité de la part de ceux, nombreux, qui se présentent comme son auteur, la seconde édition, éditée comme supplément à la revue *L'Internationale Situationniste*, mentionne explicitement qu'il ne peut en être question : « Ce texte peut être librement reproduit, traduit ou adapté même sans indication d'origine ». Ce qui indique qu'il relève du domaine public. Cette absence d'appropriation privée va générer de nombreuses traductions, rééditions et éditions sauvages (jusqu'en en Chine communiste).

En effet, Mai 68 a été une révolution internationale de la jeunesse du monde occidental, qui a fait suite aux guerres de libération et d'émancipation des peuples colonisés. Mai 68 est un mouvement qui se nourrit aussi des luttes militantes non-violentes pour les droits civiques des Noirs aux États-Unis, pour la paix et contre la pauvreté de tous les opprimés. La révolution chinoise est en marche, l'expérience cubaine et la résistance vietnamienne sont à l'œuvre et le Parti communiste français n'est plus internationaliste. L'assassinat de Martin Luther King intervient le 4 avril 1968 à Memphis (USA), la guerre du Viêt-Nam bat son plein et suscite de la part des jeunes futurs engagés une désobéissance civile sans précédent. Une grande partie de la jeunesse du Monde occidental organise soutiens et luttes aux côtés des opprimés. À Nanterre, le mouvement du 22 mars 68 est créé pour protester contre l'arrestation d'un militant appartenant au Comité Viêt-Nam national. C'est le début de la révolution de Mai 68 en France.

Mai 68 est un mouvement qui fait fi des frontières et tente avec opiniâtreté de briser les barrières sociales. Des solidarités internationales sont déjà à l'œuvre

entre travailleurs français et étrangers ainsi qu'entre étudiants français et étrangers. En France, Mai 68 survient dix ans après la prise de pouvoir par De Gaulle, « celui qui ne veut pas que les garçons mettent les pieds sur la table et que les filles aillent au bal ». Finalement ils et elles mettront les pieds dans le plat. Aussi, le soir des grandes manifestations à Paris du 13 mai on entendra le slogan : dix ans ça suffit !!!

Je me souviens des discussions intempestives dans la rue, les universités, les usines, et dans tous les lieux improbables dans lesquels ne circulait jamais la parole. Je me souviens des rencontres rendues possibles d'hommes et de femmes d'origines et de classes sociales si diverses ; je me souviens des yeux de mes amis, de leurs regards heureux et intelligents. Je me souviens aussi que nous savions ce qui se passait à Berkeley, à Côtéborg, à Berlin, à Bologne, à Louvain.

Je sais aussi, et ne l'ai jamais oublié, que dans le défilé contre-révolutionnaire du 30 mai, on a entendu le slogan - « Renault au boulot », - « Les cocos à Dachau », - « Le rouquin à Pékin », cette dernière formule, outre un antisémitisme et un anticommunisme détestables, était totalement inexacte vu l'engagement politique de celui qui était ainsi visé.

En juin, après les accords de Grenelle, la reprise du travail se fera progressivement, une certaine amertume s'emparera du mouvement étudiant, les chars du pacte de Varsovie envahiront la Tchécoslovaquie en août 68. Les Printemps de Prague et d'ailleurs sont clos, mais un mot d'ordre jaillit partout dans le monde - « Ce n'est qu'un début, continuons le combat !!! ».



« Il n'y a pas de censure en France »

Première Une de Charlie Hebdo
23 novembre 1970



MÉTRO, BOULOT, DODO

Ce slogan serait tiré d'un poème de Pierre Béarn, *Couleurs d'usine*, paru chez Seghers en 1951 : *Au déboulé garçon pointe ton numéro / pour gagner ainsi le salaire / d'une morne journée utilitaire / métro, boulot, bistro, mégots, dodo, zéro*. Pierre Béarn, romancier, poète, journaliste et fabuliste prolifique, est mort en 2004 à l'âge de 104 ans.

NOUS SOMMES TOUS DES JUIFS ALLEMANDS

Gare de Lyon, j'imagine que c'est Cohn-Bendit qui commente ce slogan en écrivant : « Et ce slogan a servi de support au refus de l'exclusion sous toutes ses formes : « Nous sommes tous des immigrés », « Nous sommes tous des étrangers », « Nous sommes tous des sans-papiers ». Il traduit une identification d'une partie de la jeunesse avec ceux qui sont en marge de la société. C'est un slogan qui a eu une vie autonome. Il a survécu comme symbole de solidarité. C'est un bon slogan. Il a une puissance émotive très explicite. Il supporte sa propre métamorphose. Je lui souhaite longue vie. »



**MAKE LOVE, NOT WAR :
FAITES L'AMOUR, PAS LA GUERRE**

IL EST INTERDIT D'INTERDIRE

Rue Saint-Jacques et/ou Nanterre, amphi musique.

Je lis sur Wikipedia que cette phrase aurait été prononcée par dérision par Jean Yanne dans une de ses émissions radiophoniques du dimanche au printemps 1968 ; il aurait été surpris de l'avoir entendue reprise au premier degré.

FAITES L'AMOUR ET RECOMMENCEZ

Rue Jacob et/ou Odéon.

UN SPECTRE HANTE LA PLANÈTE : LE SPECTRE DES TRAVAILLEURS DE SUD-AVIATION. TOUTES LES VIEILLES PUISSANCES DE LA TERRE SE SONT GROUPEES EN UNE ORGANISATION DES NATIONS UNIES POUR TRAQUER CE SPECTRE : LE PAPE ET LE PRÉSIDENT DU SOVIET SUPREME, WILSON ET MITTERRAND, LES RADICAUX DE FRANCE ET LES POLICIERS AMÉRICAINS.

Pastiche du Manifeste du Parti communiste de Marx et Engels, par l'Internationale Situationniste, le 13 mai 68.



COURS, CONNARD, TON PATRON T'ATTEND

Ce graffiti se trouvait à la station de métro Duroc. On y sortait, venant de St. Lazare, en tête de rame, en courant pour prendre la correspondance *Austerlitz* afin d'arriver à l'Odéon pour nos cours à la Sorbonne, etc. ; si on manquait la correspondance on avait une attente de 5 à 10 minutes. Donc, on courait, prêt à prendre le virage à gauche, quand, soudain, en plein tournant, on voyait ce slogan – le crissement de freinage de nos semelles en caoutchouc me résonne encore à l'oreille...

SLOGANS FÉMINISTES



« Notre corps nous appartient. »

« Un homme sur deux est une femme. »



« Quand une femme dit non, c'est non. »

« Femmes boniches, femmes potiches, femmes affiches, on en a plein les miches ! »

« Une femme sans homme, c'est comme un poisson sans bicyclette. »

« Les femmes dans la rue, pas dans la cuisine. »

« Je suis une femme, pourquoi pas vous ? »

« Le féminisme n'a jamais tué personne, le machisme tue tous les jours. »

Questionnaire de Proust

Ce questionnaire est devenu célèbre en raison des réponses qui furent données par l'écrivain Marcel Proust (1871-1922). À l'origine, il s'agissait d'un jeu destiné à dévoiler les pensées, les goûts ou les sentiments de ceux qui s'y soumettaient. Proust le découvrit dans un album d'un camarade de classe... Antoinette, fille du Président Félix Faure. Depuis, on pose habituellement ces questions aux artistes pour mieux les connaître. Candide d'Arg-Hanlieu a accepté de répondre...

Candide d'Arg-Hanlieu

Candide d'Arg-Hanlieu (Nowhere, Oklahoma le 21 juillet 1969). Philosophe. Originaire du Comté de Caddo (chef lieu - Anadarko) en Oklahoma (de la langue choctaw, *okla* « peuple » et *humma* « rouge »). La terre des Oklahomans (les OK), des « peaux rouges » est aussi connue sous le nom de « Sooner State », célèbre pour son « Land run », cette « Course à la terre » des pionniers dont le principe était à la fin du XIX^e siècle : *les premiers arrivés* (Sooners) *sont les premiers servis, le travail conquiert tout.*

D'origine française, ses arrières grands-parents, « colons des grandes plaines et des prairies », devinrent propriétaires de vastes territoires à la fin du XIX^e siècle. Ces Okies furent popularisées par le roman *Les raisins de la colère* de Steinbeck (Prix Nobel de littérature en 1962). La famille ne quitta pas l'Oklahoma contrairement à tant de « OK » qui allaient fuir, sur la Route 66 (The Mother Road), le désastre écologique du Dust Bowl dans les années Trente. Après cette catastrophe naturelle, les terres surlabourées furent abandonnées et les d'Arg-Hanlieu purent alors acquérir des domaines encore plus vastes pour quelques dollars de plus. Après une enfance « américaine » à l'école d'Anadarko (la Ville des indiens Nadarko), la famille « pour retrouver ses origines » s'installa à Paris et acheta pour les vacances une propriété dans les Landes à Liposthey. Candide obtient plusieurs diplômes à Paris (Science Po', ENA et Doctorat de philosophie en Sorbonne) avant de repartir aux États Unis pour suivre l'enseignement de la Harvard Law School (Cambridge, Massachusetts). Candide d'Arg-Hanlieu vit aujourd'hui entre la France et les États-Unis, enseigne la philosophie politique, consacre sa vie à la science de l'absurde et... se repose « *quand c'est possible* » à Liposthey tout en gérant un élevage de moutons. La qualité de ses travaux lui vaut une renommée internationale et notamment l'obtention des prestigieux titres de Voïvode *in partibus* de Nowhere, d'Hospodar de Valachie, de Satrape de la Mitidja du grand désert. Candide d'Arg-Hanlieu est également Vice Dataire du Siècle, *Docteur Honoris Causa* de l'Université Populaire d'Onnésou et, depuis le 1^{er} avril 2018, membre du Grand Collège des Herméneutes de l'Université Ontificale.



Bibliographie (hors travaux universitaires) :

- *Je ne mangerai plus de framboises au printemps* (éd. IDM*, premier roman, épuisé, 1988)
- *Premier arrivé, premier servi* (1994, roman, Grand Prix de l'Ordre du Petit Colibri)
- *Boris Vian, j'aurai ta peau !* (2001)
- *Jeanne d'Arc: Passion incandescente*, (Brûlot, 2007)
- *L'apostat de Liposthey ou la renonciation à la Vierge* (2015)

* Depuis 1994, Candide d'Arg-Hanlieu publie exclusivement aux éditions du Cherche Minuit.

- 1 – Quelle est votre vertu préférée ?
La gadin
- 2 – La qualité que vous préférez chez un homme ? *La virilité*
- 3 – Chez une femme ? *L'inverse*
- 4 – Qu'est-ce qui vous caractérise le mieux ?
Rien
- 5 – Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis ?
L'insoutenable légèreté
- 6 – Quel est votre principal défaut ?
Toutes mes qualités !
- 7 – Votre principale qualité ? *Difficile de choisir ! L'évitement... peut-être ?*
- 8 – Votre occupation préférée ? *Me promener avec des échasses*
- 9 – Votre rêve de bonheur ? *Être libre et déviant comme un atome soumis aux lois de sa chute, sinon je ne suis pas compétent pour ça*
- 10 – Quel serait pour vous le plus grand malheur ? *La perte de mes clefs*
- 11 – Qu'aimeriez-vous être ? *Dieu, s'il existe*
- 12 – Le pays où vous aimeriez vivre ?
L'Atlantide
- 13 – Votre couleur ? *Je préfère les valeurs*
- 14 – Une fleur ? *La fleur de fer qui pousse aux enfers*
- 15 – Votre oiseau préféré ?
La palombe plombée
- 16 – Vos auteurs favoris en prose ?
Moi-même et même moi
- 17 – Vos poètes ? *Andrée Normand, José-Luis Trasero de Cabra*
- 18 – Vos héros de fiction ? *Pouic-Pouic*
- 19 – Votre héroïne de fiction ? *La Trumpette, l'arrière cousine du Trump*
- 20 – Vos compositeurs favoris ?
Igorr Ludwchelsky, Frantзино de Milano
- 21 – Votre chanteur ou chanteuse préféré(e) ?
Julienne Foncée, François Claude, Plácida Sabadeau, Crescella Lappy
- 22 – Vos danseurs ou danseuses ?
Rudolf Piédevan, Laurent Grand, Iladora Lacan
- 23 – Vos peintres ? *Amadeo Rippollino, Salvador del Pinçao, Pablo della Crutta et Tollens de Grootd-Lascot, Frida Bacalao*
- 24 – Dans la vie réelle, votre héros préféré ?
Rodrigo del Pano
- 25 – Quel est l'évènement historique que vous détestez le plus ?
L'invention du dinosaure
- 26 – Votre héroïne dans l'histoire ? *La blanche*
- 27 – Votre boisson favorite ? *Le jaune*
- 28 – Votre nourriture préférée ?
Le carambar
- 29 – Votre mot favori ? *Vice et versa*
- 30 – Que détestez-vous par-dessus tout ?
Le trop peu
- 31 – Le personnage de l'Histoire que vous méprisez le plus ? *Monsieur Plus*
- 32 – Et celui que vous aimez le plus ?
Monsieur Propre
- 33 – Le fait militaire que vous admirez ?
La prise du château de Lamothe par le capitul de Buch
- 34 – La réforme pour laquelle vous avez le plus d'estime ? *Celle de la cédille et du circonflexe qui n'en prennent pas*
- 35 – Le don que vous aimeriez avoir ?
L'ubiquisme à des moments perdus
- 36 – Comment aimeriez-vous mourir ?
En trompe l'œil
- 37 – Quelles sont les fautes pour lesquelles vous avez le plus d'indulgence ? *L'indulgence a toujours un certain cachet comme le pardon et la vérité*
- 38 – Votre devise ? *L'ÉCU*
- 39 – Votre état d'esprit actuellement ?
En même temps...
- 40 – Que représente Phaéton pour vous ?
LOL... / WTF...



Philippe Vranckx
« Portrait en scène »

Philippe Vranckx est né à Limoges où il a débuté sa formation de guitariste. Membre du groupe *Rock Slam* dans les années 90^s, il découvre le flamenco et décide alors de se consacrer exclusivement aux exigences de cette discipline. Il part en Espagne pour étudier l'art de la Guitare Flamenca. En Andalousie, il suit l'enseignement de prestigieux guitaristes tels que Paco Serrano (Cordoue), Roque Acevedo (Séville), Santiago Lara (Jerez) puis poursuit sa formation en France auprès de Salvador Paterna et Ramón Sanchez avant de revenir sur les rives du Guadalquivir... Là, il travaille en Master-class au festival international de Guitare de Cordoue avec des *Maîtres de l'art*



flamenco dont Manolo Sanlúcar, Manolo Franco et José Antonio Rodríguez. Aujourd'hui, il accompagne des artistes de renommée internationale (dont Belén Maya) et pratique son art notamment auprès des chorégraphes Concha Castillo (Golondrina Studio) et Manolo Marín (interventions au CNDC d'Angers, ENM de Cholet, École Rudra-Béjart à Lausanne). Philippe Vranckx vit à Bordeaux, enseigne la guitare, forme des musiciens à l'accompagnement de la danse et compose ses musiques comme des passerelles entre les normes traditionnelles et des sons plus contemporains. En 2015 et 2016, il a participé à la tournée européenne du spectacle *Emigrant* avec la chanteuse Nadia Fabrizio puis, en 2017, son CD *Flamenco hors zone* a connu un vif succès.

Contact : philippevrancx@orange.fr - 167, rue du Jardin Public - 33300 Bordeaux - France.

Discographie

- *Place des Amandiers* (Textes de Pierre Landete, Prix spécial SPF 2005 et Prix de la Francophonie 2014)
- *Variations musicales sur les Ménines (Improvisation sur Montrez-moi Guernica, Lettre de Diego Velásquez à Pablo Picasso, Pierre Landete, éd. Segquier, 2008)*
- *Compilation Fnac « Avant scène volume n°2 »* (2007)
- CD - *Flamenco Hors Zone*, Production - Coproduction Carlo bp12.fr & La Golondrina Studio (France 2017)

Scénographie

- 2002 : ...*Y nada más* - Flamenco contemporain - Espace Culturel de Bouliac, C^{ie} Concha Castillo
- 2003 : *Première Partie de Parrita* avec la C^{ie} Concha Castillo, Bordeaux, Le Nautilus
- 2004 : *Carmen c'est Moi !* - C^{ie} Concha Castillo au Théâtre Cap Sud de Poitiers
- 2006 : Série *Famille d'accueil*, épisode « Malentendu » - France 3 production
Misa Flamenca - Flamenco & classique - Chorale Altaïr - Salle Georges Brassens, Léognan
La Flamenquita & Manolo Marín - Théâtre de Bayonne
Romancero de Cuerpo y Voz - C^{ie} Concha Castillo - Hôtel de la Région Aquitaine, Bordeaux
- 2007 : *Quatre états Dame* - C^{ie} Concha Castillo - Casino Barrière de Bordeaux
Guitare amor - Récital de guitare flamenca en solo - Le Petit Théâtre de Bordeaux
Série *Famille d'accueil*, épisode « Age tendre » - France 3 production
- 2010 : *Puerto de la Luna* - Salle Gérard Philipe à Martignas, Salle culturelle de Cénac
- 2011 : *Flamenco, coplas y jaleo* - Le Petit Théâtre de Bordeaux
- 2012 : *Émigrant, chants du Frioul*, TnBa Bordeaux puis, en 2013, tournée (France, Italie, Suisse, Luxembourg)
- 2013 : *Bruno Sandro* - Chanson française, variété, Toulouse
« *La sieste aux cigales* » - Duo flamenco / jazz - La Golondrina Studio
- 2015 : *Concha Castillo, chansons espagnoles et latino-américaines* - La Golondrina studio
- 2017 : *Émigrant* - création « Paris-Italie », Modena et Bologna (Emilia Romona - Italie), musiques du monde et jazz avec P. Caratini (contrebasse), M. Abbas (accordéon) et N. Fabrizio (chant et texte), Direction et scénographie de Dominique Pitoiset
- 2018 : Petit Théâtre de Bordeaux – Récital de guitare en solo, de mars à juillet

Biographie des membres du Comité de parrainage

Marie-Claude Bélis-Bergouignan

Marie-Claude Bélis-Bergouignan est professeur émérite en sciences économiques à l'Université de Bordeaux. Membre du Groupe de recherche en économie théorique et appliquée (CNRS), ses travaux de recherche ont porté sur l'analyse des dynamiques industrielles et de l'innovation dans divers secteurs d'activités. Son dernier ouvrage : *L'Industrie pharmaceutique : règles, acteurs et pouvoir* (La documentation française, 2014).

Concha Castillo

Artiste chorégraphe. Ancienne élève de l'Académie de Manolo Marin de Séville et invitée de l'École du Rudra Béjart à Lausanne. Après une carrière internationale de danseuse flamenca, elle crée sa propre compagnie en 1989 et une école de flamenco à Bordeaux.

Jacques Demorgon

Philosophe et sociologue. Il a enseigné à l'Université, à l'École Nationale de l'Administration. Il est expert auprès de l'Unesco. Spécialiste de l'interculturel, il est rédacteur en chef de *Synergies Monde Méditerranéen*.

Principales publications :

L'histoire interculturelle des sociétés (Anthropos, 2002). *Déjouer l'inhumain*, avec Edgar Morin, (Economica, 2010). *Complexité des cultures et de l'interculturel. Contre les pensées uniques*, (Economica, 2015). *L'homme antagoniste*, (Economica, 2016).

Gérard Hirigoyen

Gérard Hirigoyen a été directeur de l'Institut Régional de Gestion et d'Administration des Entreprises (IRGAE) de Bordeaux, avant d'être Président de l'Université Bordeaux-Montesquieu. Il dirige le Pôle Universitaire de Sciences de Gestion de Bordeaux (PUSG). Il est l'auteur de travaux précurseurs en finance et en gouvernances des entreprises familiales. Il est membre de la Real Academia de Doctores de Barcelona, du « Advisory Council of the Indian Institute of Finance », du « Family Firm Institute », et du Conseil scientifique du « Family Business Network ».

Camille-Jean Izard

Camille-Jean Izard est théologien, lauréat de l'Académie des sciences et de l'Académie Nationale de Médecine. Il a aussi dirigé en tant que chimiste et biologiste (de 1966 à 1984), le Département de Recherche de la SEITA, la Société nationale, d'Exploitation Industrielle du Tabac et des Allumettes et a signé, au PUF en 1982, le *Que sais-je ?* sur *Le Tabac*. Il est Docteur en Sciences, diplômé de l'Université de Toulouse en Agronomie. Après avoir suivi un enseignement en théologie à l'Université de Strasbourg et un doctorat en Sciences religieuses, il devient Professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris (Spiritualités et Mystiques). Camille-Jean Izard a dirigé de nombreuses recherches et est l'auteur d'articles de référence en théologie.

Joël July

Agrégé de Lettres modernes. Il enseigne la langue et la littérature française à l'Université d'Aix-Marseille où il dirige aux Presses Universitaires de Provence la collection « Chants Sons », consacrée à l'art de la chanson. Stylisticien, il consacre ses recherches à la versification, la prose contemporaine, la mixité des formes, les procédés de formulation, la parole rapportée, les dispositifs narratifs. Il coordonne de nombreux colloques consacrés à la chanson et préside l'Association Internationale de Stylistique.

Ses ouvrages principaux : *Style et versification dans les chansons de Barbara*, thèse de doctorat, Univ. Aix-Marseille, dir. Mme J. Gardes Tamine, 2002.

Les mots de Barbara, P. U. de Provence (coll. Textuelles, poésie), 2004. *Esthétique de la chanson française contemporaine*, éd. L'harmattan (Univers musical), 2007. *Derrière le lyrisme de Barbara, des actes politiques*, in *La chanson politique en Europe*, Eidolon, n° 82, P. U. de Bordeaux. « *Clefs concours* ». *Les faux monnayeurs d'André Gide*, éd. Atlantica en collaboration avec A. Wald Lasowski, 2012. *Chanson, du collectif à l'intime*, P. U. de Provence, coll. « Chants Sons », 2016.

Sous sa direction : *Barbara, l'œuvre intégrale* (préface de Jacques Attali), éd. L'Archipel 2000 &, 2012. Préface, *Barbara, Photographies inédites de Libor Sir* par Pierre Landete & François Laffeychine, éd. Le Castor Astral, 2013.

Membre du Comité scientifique, *Barbara en scène(s)*, Colloque de Tours, 2017 (Actes de l'Université François Rabelais).

Pierre Léglièse-Costa

Historien de l'art, linguiste et spécialiste des pays lusophones. Il a enseigné à l'Université de Paris VIII, à l'Institut National de Sciences Politiques (Paris, Poitiers) et au Dartmouth College (EUA). Il est aujourd'hui Commissaire d'exposition (arts et littérature) et conseiller technique auprès de musées ou organismes internationaux. Directeur de la collection « Bibliothèque Portugaise » aux éditions Métailié, il a traduit de nombreux auteurs portugais.

Principales publications : *La Princesse Guenon - contes du merveilleux portugais* (éd. Gallimard Folio, 1980). *Les Nouvelles du Portugal* (éd. Métailié/Suites, 2000), *Saudade*, (éd. La Boussole, 2002), *Montre-me Guernica !* Traduction en portugais de l'ouvrage de Pierre Landete : *Montrez-moi Guernica ! Lettre de Diego Velásquez à Pablo Picasso* (éd. Seguir, 2011). *Pour une histoire du fado de Rui Vieira Néry*, Traduction (éd. Ma Différence, 2015).

Claire Mestre

Psychiatre, psychothérapeute et anthropologue, elle enseigne à l'Université de Bordeaux. Spécialisée en médecine transculturelle au CHU de Bordeaux, elle est la fondatrice de l'association Mana qui a pour but une prise en charge ethnopsychanalytique de patients migrants adultes. Rédactrice en chef de la revue *L'Autre, cliniques, cultures, sociétés* (La Pensée Sauvage). Membre du Collège de la *Revue Spirale* (éd. Erès).

Principales publications : *Entretiens avec Benjamin Stora, L'autre, cliniques, cultures et sociétés. Histoire d'un adolescent survivant de la guerre en Sierra Leone*, in Convocations thérapeutiques du sacré, avec A. Lkhadir, R. Massé et J. Benoist, (Karthala, 2002). *Vivre, c'est résister. Textes pour Germaine Tillon et Aimé Césaire*, avec H. Asensi et M.R. Moro, (La Pensée sauvage, 2010). *Maladies et violences ordinaires dans un hôpital malgache*,

(L'Harmattan, 2013). *Je t'écris de...* « Correspondance Marie-Rose Moro / Claire Mestre (2010-2012) », (éd. La Pensée Sauvage, Grenoble, 2013).

Elodie Pozzi

Maître de Conférences en mathématiques à l'Université de Bordeaux. Après l'agrégation de mathématiques obtenue en 2008, elle a soutenu une thèse en mathématiques pures en 2011 à l'Université de Lyon. Dans sa thèse intitulée « Propriétés spectrales et universalité d'opérateurs de composition pondérés », elle développe des propriétés d'applications (fonctions entre espaces) en lien avec un problème mathématique ouvert (non résolu) du ^{xx}^{ème} siècle. Ses années postdoctorales à l'Institut National de la Recherche en Informatique et Automatique, INRIA lui ont permis d'enrichir ses thématiques de recherche davantage tournées vers les applications des mathématiques à des domaines comme la physique et la médecine.

Patrick Rödel

Professeur de philosophie et écrivain. Ancien élève de l'École normale supérieure. Vice-président de l'association « Présence d'Henri Guillemin ». Il est l'auteur de nombreux articles et ouvrages, romans et recueils de nouvelles, dont un fort remarqué *Spinoza, le masque de la sagesse, biographie imaginaire* (Climats, 1997). Ses derniers ouvrages : *Les petits papiers d'Henri Guillemin* (Utopie, 2015). *Michel Serres, la sage-femme du monde* (éd. Le Pommier, 176 p., 2016). *Mauriac, Le frère de l'autre*, 2018 (éd. Le Festin).

Jean-Rodolphe Vignes

Professeur de médecine à l'Université de Bordeaux. Docteur en neurosciences, il exerce comme neurochirurgien au Centre Hospitalo-Universitaire de Bordeaux et collabore au National Hospital for Neurology and Neurosurgery de Londres. Il dirige également des recherches fondamentales à l'INSERM de Bordeaux (en collaboration avec les Universités de Montpellier et de Fribourg) et participe à de nombreuses activités humanitaires, associatives et pédagogiques. *Neurochirurgie, Collège de neurologie* (éd. Elsevier Masson, 2016) est son dernier ouvrage.

Emmanuel Mouret

Comédien et réalisateur. Très jeune, il réalise plusieurs court-métrages avant de suivre des études d'art dramatique. En 1998, il obtient le diplôme de la FEMIS (Fondation Européenne des métiers de l'image et du son – section réalisation). Après un film de fin d'étude sorti en salle en 1999, il réalise l'année suivante son premier long métrage *Laissons Lucie faire !* En 2004, *Vénus et Fleur* est sélectionné pour la Quinzaine des réalisateurs comme deux ans plus tard *Changement d'adresse*. Il a réalisé, de 2007 à 2014, plusieurs films... *Un baiser s'il vous plaît, Fais-moi plaisir !, L'art d'aimer, Une autre vie, Caprice* (Swann d'or au Festival de Cabourg en 2015).

Marie-Luce Ribot

Après une « jeunesse landaise », des études à l'Université de Bordeaux (Histoire), Marie-Luce Ribot devient journaliste d'abord à Londres comme correspondante du journal *Libération* et de différents magazine de mode. Depuis 1996, elle travaille pour le *Journal*

Sud-Ouest, un des quotidiens régionaux importants dont elle est aujourd'hui rédactrice en chef des magazines. Elle a préalablement été chef de rédaction de *Sud-Ouest Dimanche* puis a dirigé la création d'un hebdomadaire distribué le samedi (*Le Mag*), d'un magazine de gastronomie (*Sud-Ouest Gourmand*). Passionnée par la culture de sa terre natale, par celle de l'Espagne et de la taumachie, elle est aujourd'hui la seule femme membre du Jury Bayonne-Madrid qui remet, depuis un demi-siècle, les récompenses aux meilleurs "toreros" de la Feria de la San Isidro de Madrid.

Giuseppe Annese

Fils d'un peintre paysagiste, il a grandi à Rome où il a étudié la philosophie. Très jeune, il accomplit son Noviciat puis quitte les Ordres pour s'inscrire aux cours de théologie de l'Université Grégorienne. C'est à la fin des années 60, en Angleterre, qu'il commence à dessiner et à peindre avant de suivre des cours d'arts graphiques. Ses mystérieuses peintures ou gravures, sur le seuil des rêves et des réels possibles, semblent inclassables. Au fil de ses réalisations, il a exposé d'abord en Italie puis... un peu partout (Suisse, États-Unis, Allemagne, France...). Il a participé à la *Revue Encre*, a créé des collections de tissus d'ameublement et plusieurs modèles pour des porcelainiers (Christofle notamment). Le Fond d'Art Contemporain de Limoges a fait l'acquisition de plusieurs de ses gravures afin d'enrichir ses collections. Il réside aujourd'hui entre Paris et Rome, villes où il puise son inspiration.

Jean-Marc Lesayle

Docteur en chimie de l'Université Nancy I, Jean-Marc Leyssale a intégré le CNRS en tant que chargé de recherche à la suite de séjours post-doctoraux au sein de l'Université polytechnique d'Athènes et de l'Université Strathclyde à Glasgow. Après avoir travaillé au Massachusetts Institute of Technology (MIT), il a intégré en 2017 l'Institut des Sciences Moléculaires de l'Université de Bordeaux. Ses recherches, aux interfaces entre chimie, physique et méthodes numériques, concernent l'étude du comportement de phases condensées par modélisation à l'échelle nanométrique. Bien que d'une nature très fondamentale, ses travaux se placent fréquemment dans des contextes applicatifs à forts enjeux économiques dans des domaines variés comme l'aéronautique, le nucléaire, les énergies fossiles, le stockage de gaz à effet de serre, les nanotechnologies ou la pharmacie. Il est auteur de nombreux articles dans des revues scientifiques dont *Science Advances*, *Journal of the American Chemical Society*, *Physical Review* ou encore *Chemical Science*.

Patrick Troude-Chastenot

Professeur de science politique à l'Université de Bordeaux, il est directeur des *Cahiers Jacques-Ellul*, a été président de l'Association internationale Jacques Ellul et est membre du conseil de direction de l'*International Jacques Ellul Society*. Considéré comme l'un des meilleurs spécialistes de cet intellectuel français critique de la société technicienne, il a contribué à en faire connaître les idées. Il est notamment l'auteur des ouvrages suivants : *À contre-courant - Entretiens* (avec Jacques Ellul), Paris, La Table Ronde, Collection « la petite vermillon », 2014 et *Jacques Ellul on Politics, Technology, and Christianity*, Eugene, Oregon, Wipf and Stock Publishers, 2005. Ses recherches portent également sur les domaines de l'écologie politique, la démocratie et les phénomènes de propagande.

Olivier Giron

Après des études littéraires en classes préparatoires au Lycée Henri IV et à l'Université Sorbonne-Paris IV, Olivier Giron a commencé sa carrière comme professeur de lettres modernes. Détaché par la suite auprès du Ministère des Affaires Étrangères, il s'est vu confier divers postes au Cameroun puis au Portugal. Il a occupé durant plusieurs années un poste de chef de département dans un service ministériel dédié aux relations internationales. Il est actuellement Conseiller de coopération et d'action culturelle auprès de l'Ambassade de France à Brasilia et directeur adjoint de l'Institut Français du Brésil.

Biographie des membres du Comité de lecture

Marie-Claude Bélis-Bergouignan

Marie-Claude Bélis-Bergouignan est professeur émérite en sciences économiques à l'Université de Bordeaux. Membre du Groupe de recherche en économie théorique et appliquée (CNRS), ses travaux de recherche ont porté sur l'analyse des dynamiques industrielles et de l'innovation dans divers secteurs d'activités. Son dernier ouvrage : *L'Industrie pharmaceutique : règles, acteurs et pouvoir* (La documentation française, 2014).

Marie-José Cameleyre

Ingénieur en sciences humaines de l'enseignement supérieur, elle a travaillé dans les services de coopération culturelle du Ministère des Affaires Étrangères. Ses travaux de recherche ont principalement porté sur la problématique du travail des femmes et les incidences des nouvelles technologies. Elle a traduit en français plusieurs nouvelles de la poétesse portugaise Maria Velho da Costa dont *L'oiseau rare & autres histoires*.

Pierre Landete

Avocat et écrivain, fondateur de la revue Phaéton dont il dirige la publication, Pierre Landete est diplômé de l'Université de droit de Bordeaux, de l'Institut de Sciences Criminelles et du C.E.H de Salamanque (Espagne). Il est Vice-Président de l'Institut des Droits de l'Homme du Barreau de Bordeaux, membre de l'Union Internationale des Avocats et du CRIC (Centre de Recherches, d'Informations et de Consultations sur les droits de l'enfant), fondateur d'un Institut de Recherche sur le droit des mineurs à l'Université de Bordeaux, ancien chargé d'enseignement à l'École Nationale de Droit et de Procédure, ancien membre du Conseil de l'Ordre et du Conseil d'administration de l'École des Avocats de Bordeaux. Il a présidé l'Institut de Défense des Étrangers et le premier Festival International du Film sur les Droits de l'Homme. Il a effectué des missions humanitaires notamment en Colombie et en Sierra Leone (afin d'étudier les modalités d'installation du Tribunal International institué à Freetown par l'O.N.U et destiné à juger les criminels de guerre).

Il publie dans de nombreuses revues de littérature contemporaine dont la *Revue de la Sorbonne*, *Sigila* et *Les Cahiers du sens* (éd. Athanor des Poètes qui l'a sélectionné en 2011 pour son anthologie de la poésie française des vingt dernières années).

Bibliographie : *Septembre* (poèmes, éd. La Bartavelle, Paris 1997), *Instantis* (poèmes, éd. La Bartavelle, Paris 2001), *L'ombre rouge* (poèmes, éd. N.P., 2004), *Place des amandiers* (CD de poésies, composé avec une trentaine d'artistes - Prix spécial de la SPF en 2006 et de la Francophonie en 2014), *Carmen 2005* (poème dédicace pour « *Carmen, c'est moi !* », chorégraphie de Concha Castillo, *Montrez-moi Guernica ! Lettre de Diego Velásquez à Pablo Picasso* (éd. Séguier, Paris 2008 - Lettre traduite en espagnol, anglais, italien, portugais et basque - composition de guitare pour une lecture, *Variations sur les Ménines* par Philippe Vranckx), *Jardin Suspendu*, théâtre - (Pièce interprétée par Suzanne Robert au Petit Théâtre de Bordeaux, septembre 2010 et reprise mars 2011), *La cendre au cœur* (éd. IDM. Bordeaux 2013), *Barbara - Photographies inédites de Libor Šir* (coordination artistique et poèmes inédits, éd. Le castor astral, Paris 2013), *Sappho de Mytilène, VI^e & VII^e siècle av. J.-C.* (essai-biographie, éd. TL. 2016), *La parenthèse de L'Aigle, anagogie de L'Aigle noir; variations sur un poème de Barbara* (éd. Triartis, Paris 2017).

Suzanne Robert

Comédienne, elle est également animatrice à Radio France (FIP). Formée au Conservatoire d'Art Dramatique de Bordeaux, elle a joué, au fil du temps, avec la C^{ie} Fartov et Belcher, le Théâtre de la Source, la C^{ie} *Duodélie*, la C^{ie} *Si tu t'imagines*, des spectacles mis en scène par Jean-Pierre Nercam, Marwil Huguet, en Suisse par Thomas Mettler et sous la direction de Carlos Loureda « Jardin Suspendu », un recueil de poésie de Pierre Landete. Elle a participé à de nombreuses lectures dans des bibliothèques et des librairies. Elle a interprété en 2016, *Sappho, face à l'absence*, une pièce écrite par Pierre Landete et mise en scène par Hugo Layan.

Biographie des correspondants étrangers

Tunisie - Salma Ben-Sedrine

Diplômée en sciences de gestion et en marketing par l'ISG de Tunis. Elle a dirigé le département marketing et développement d'un groupe d'entreprises tunisiennes et notamment dans le secteur hôtelier avant de diriger une agence de communication et de publicité. Elle a par ailleurs suivi les cours du Conservatoire de danse de Tunis et a participé à de nombreux spectacles au Grand Théâtre de Tunis (Amphithéâtre de Carthage) ainsi qu'au Zénith de Paris. Elle participe actuellement à différents projets cinématographiques.

Ile Maurice - Gillian Geneviève

Professeur de français, Gillian Geneviève enseigne à Maurice, son île natale. Il est l'auteur de pièces de théâtre (*Le meilleur des mondes*), de nouvelles dont *La huitième couleur* (Prix de l'Océan indien) et *Elle* (éd. Le temps retrouvé 2009 & Prix Jean Fanchette remis par Jean-Mairie Le Clézio, Nobel de Littérature). Il collabore à la revue de poésie *Point Barre*.

Liban - Michèle M. Gharios

Poète et romancière, Michèle M. Gharios est née à Beyrouth. Elle peint le Liban, où elle vit, comme un pays où la paix ne tient qu'à un fil... Elle est l'auteur aux éditions Dar An-Nahar de deux recueils de poèmes (*Apartheid* et *Collier d'air* dont est extrait *Passer ton chemin*), d'un roman (*L'odeur de Yasmine*) et a publié en Belgique (éd. Bookleg-Maelström, Bruxelles) *Ombre*, *Vivier* et *Clichés de guerre*. Son roman *À l'aube de soi* (éd. *La cheminante*) est sorti en France en 2015.

Suède - Kerstin Munck

Maître de conférences, honoraire. Université d'Umeå, Suède. Elle a surtout enseigné la littérature comparée.

Publications : Traductions en suédois : Hélène Cixous : *Un vrai jardin*, 2002 ; *Aut fòda text. En studie i Hélène Cixous författarskap*. Stockholm/Stehag : Symposium 2004 [Accoucher d'un texte : quelques aspects de l'œuvre d'Hélène Cixous]. *Dedans*, 2008 ; Article : *Hélène Cixous et le miracle littéraire*, *The European Legacy*, 2009 : 1 (Routledge). *Portrait de Dora*, 2015.

Pérou - Ronald Vega

Écrivain. Il est l'auteur deux livres de contes, *Intimaciones y otros relatos* (Lima, 2006), *Wara* (La Paz, 2010) et d'un recueil de poésie *Tormenta de tiempo* (La Paz 2011). Il administre le blog *Voz urgente*.

Russie - Sofya Brand

Diplômée en économie et gestion par le Haut Collège d'économie de Moscou et par l'Université de Bordeaux (GRETA - UMR CNRS). Elle est spécialiste de la filière vitivinicole et du « modèle bordelais », symbole de longévité d'un négoce international fondée sur la Place de Bordeaux. Elle est également diplômée de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Paris et du Centre de Formation Professionnelle et de

Promotion Agricole de Beaune. Elle intervient dans de nombreux colloques notamment de l'Américain Association of Wine Economists et d'Enometrics.

Chili - Carles Diaz

Carles Diaz (Charles Dujour-Bosquet), docteur en histoire de l'art, est chercheur dans le domaine de l'historiographie et des arts du XIX^e siècle. Il traite plus spécifiquement des questions de la géographie de l'art et de la périodisation. Comme écrivain, natif du Chili, il a d'abord écrit en espagnol puis a fait le choix d'écrire en français pour se dépouiller de sa langue maternelle, se retrouver ignorant, réapprendre à nommer les choses. Sa poésie bouscule les mots du réalisme au rêve. Après avoir publié, à Santiago, *Episodos Electronicos* (La garza morena, 2003) et *La voluntad del fragmento* (2004), il a signé, en France, plusieurs recueils de poésies aux éditions Abordo dont *Le fleuve à l'envers* (2013) et *Les déferlantes nocturnes* (2010, récit poétique mis en scène par Frédéric Paquet pour le Théâtre Marguerite Duras de Bordeaux). Il est l'auteur de *Tentative verticale* publié en 2016 aux éditions Zinnia à Lyon.

Espagne - Miguel Blanco

Installé à Bordeaux, Miguel Blanco est né en 1980 à Badajoz. Il est diplômé en Physique à l'Université d'Estrémadure puis à complété son Doctorat en *Physique des rayons cosmiques*. Il a travaillé dans le cadre de collaborations internationales (Observatoire Pierre Auger, Argentina et CERN, Suisse) dans différentes universités (Alcalá, Autónoma de Madrid, Pierre et Marie Curie de Paris) avant de devenir analyste de données dans le secteur privé (Data Scientist). Passionné de musique et de poésie, il est l'auteur de deux albums de chansons : *Preguntas* (en collaboration avec Alberto Manso, 2005) et *Ciudades* (2015 dont est extrait ce texte). Son roman *En la calle*, en cours d'édition (éd. Tau Editores en Espagne), évoque non pas le Madrid de la movida mais le Madrid de la crise... *la ciudad se vuelve gris...*

Brésil - Ana Rossi

Ana Rossi est poète, traductrice, Professeur à l'Université de Brasília dans les domaines de la communication sociale et culturelle. Son expérience d'écriture s'appuie sur ses expériences de vie dans deux langues, principalement : le portugais du Brésil et le français. Elle a fait ses études universitaires à l'Université de Brasília, et en France à l'Université de Bordeaux Montaigne, puis à Paris à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales. Elle a fini son doctorat à l'Université de Marseille. Elle a passé également trois années à Istanbul en tant que professeur,

Elle est l'auteur d'un premier livre de poésie en 2006, *Nous la mémoire*, (Éd. La Roulotte) et en 2008, *Historiographies premières*. En 2018, elle fait paraître son troisième livre de poésie intitulé *Éternels chemins éphémère* (Éd. Accents Poétiques).

Depuis 2014, elle publie ses poèmes (et ceux des autres) dans son blog :

<http://ana-poesia-poesie.blogspot.com> - Contact : anahrossi@gmail.com

États-Unis - Faith E. Beasley

Diplômée de l'Université de Princeton (EUA) et de l'École Normale Supérieure (Paris), Faith E. Beasley, après avoir notamment enseigné la langue française à l'Université de Havard, est aujourd'hui professeur de littérature française à l'Université de Dartmouth dans le New Hampshire (EUA). Spécialiste des femmes-écrivains dans la littérature

française et de l'histoire du féminisme, elle est Présidente de la *Society for Interdisciplinary French Seventeenth-Century Studies* (Dartmouth College).

Bibliographie : *Revising Memory : Women's Fiction and Memoirs in Seventeenth Century - France* (New Brunswick, N.J., Rutgers University Press, 1991). *Approaches to Teaching la Princesse de Clèves*, avec Katharine Ann Jensen (New York, Modern Language Association, 1998). *Salons, History and the Creation of Seventeenth-Century - France* (Mastering Memory. Ashgate Publishing Company, 2006). *Options for Teaching Seventeenth and Eighteenth Century - French Women Writers* (New York Modern Language Association, 2011). *Versailles Meets the Taj Mahal : François Bernier, The Salon of Marguerite de La Sablière and Cross-Cultural Conversations in Seventeenth Century - France* (University of Toronto Press, 2018).

Madagascar - Jean-Michel Perdigon

Jean-Michel Perdigon est né à Bordeaux en 1962. Il vit et travaille à Madagascar à Antananarivo. Il débute la peinture par l'acrylique à l'âge de 30 ans. Il est animé par une envie d'abstraction. Le peintre expose pour la première fois en 1996 à la Galerie Étienne de Caussan, rue de Seine à Paris. La trentaine de toiles figuratives de style naïf qu'il y présente rencontre un franc succès. Seul bémol, l'artiste a beau produire et trouver son public, il ne parvient pas à s'exprimer dans l'abstraction et décide alors de ne plus exposer. L'arrivée à Madagascar en 2000 provoque un choc : du point de vue des couleurs et de la lumière d'abord ; de la matière ensuite, puisque, faute de fournisseur en acrylique, il est amené à utiliser la glycéro dont la « sensualité » le conquiert. Il est enfin bouleversé par les murs et les volets de Madagascar. Ces surfaces « recouvertes de couches de peintures successives, de couleurs différentes et desquamées par le temps, le soleil tropical et les pluies offrent une sorte de palimpseste bigarré » et ne vont plus cesser d'influencer son travail.

En 2008, Jean-Michel Perdigon approche une part du rêve de ses débuts : l'expressionnisme abstrait.

Haïti - Charles Watson

Né en Haïti, Jean Watson Charles, poète et écrivain, a fait des études de Lettres Modernes et de sociologie. Il est l'un des coordonnateurs de la revue *Legs et Littérature*. Il a publié trois recueils de poèmes dont *Le chant des marées* (éd. Unicité, 2018).

Site internet

Hélène Regnaud

Hélène Regnaud est diplômée de l'Université de droit de Bordeaux et de l'Institut Français de Presse (Université Paris-Assas). Au début de sa carrière, comme assistante de Catherine Barma, elle a effectué la coordination de différentes émissions de télévision (dont celles de Guillaume Durand, et de Thierry Ardison...) sur La Cinq, France 2 et TF1. Par la suite, elle a rejoint le groupe Canal + comme « journaliste on line » et programmatrice d'interview pour les Festivals de Cannes, Davville... Elle est la fondatrice de *Querencia*, une société spécialisée dans la création de sites internet (essentiellement pour des personnalités). Actuellement, elle est responsable éditoriale numérique du Groupe de Presse Michel Hommel et gère le pilotage de projets-internet et mobiles.

NOTES

PHAÉTON

2015, 2016, 2017 & 2018



LIBRAIRIES DE RÉFÉRENCE EN FRANCE

Paris :

Les Cahiers de Colette (4^{ème}), Amalivre (15^{ème}),
Librairie de Paris (17^{ème})

Bordeaux :

Librairie Mollat, La Machine à Lire, Librairie Olympique

PRINCIPAUX SALONS

Paris :

Marché de la Poésie (Place Saint Sulpice, Paris 6^{ème})
Salon de la Revue (Halle des Blancs Manteaux, Paris 4^{ème})
Salon des Grandes Écoles (Lycée Henri IV, Panthéon-Sorbonne, Paris 5^{ème})

Bordeaux :

Salon des Chartrons (Printemps des poètes)
Escale du livre

PHAÉTON

BULLETIN DE COMMANDE

NOM

PRÉNOM

ADRESSE

.....

TÉLÉPHONE

COURRIEL

Souhaitez recevoir les numéros (précisez la quantité par numéro) :

- Numéro 2015 de PHAÉTON - Thème du Cahier de Poésie : L'engagement.
- Numéro 2016 de PHAÉTON - Thème du Cahier de Poésie : Écrits de femmes.
- Numéro 2017 de PHAÉTON - Thème du Cahier de Poésie : Passages à Bordeaux.
- Numéro 2018 de PHAÉTON - Thème du Cahier de Poésie : Poèmes de Grèce

PRIX : 20 €

+ frais de port : 5 € (zone Union Européenne) - 8 € (Hors UE).

SOIT AU TOTAL :

Règlement ci-joint par :

- Chèque à l'ordre de REVUE PHAÉTON

- Mandat international

- Virement

Établissement 2041

Guichet 01001

N° compte 20894246022

Clé RIB 63

IBAN : FR71 2004 1010 0120 8942 46 02 263

BIC : PSSTFRPPBOR

La Banque Postale - Centre Financier - 33900 BORDEAUX CEDEX 9

Titulaire Compte : PHAÉTON - 9 rue Servandoni - 33000 BORDEAUX

revue.phaeton@orange.fr - www.revue-phaeton.fr

© Il est interdit de reproduire même partiellement la présente publication sans l'autorisation écrite du directeur de publication de la revue *Phaéton*.

Les articles publiés dans *Phaéton* n'engagent que les auteurs.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

**Ce numéro de *Phaéton* a été réalisé par Studio Bohème à Bordeaux.
www.studioboheme.fr**

Il a été achevé d'imprimer sur papier carte Acquarello, ivoire, 280g/m²
et papier Olin regular, crème, 90g/m²,
sur les machines de l'imprimerie Aquiprint à Bruges.

Dépôt légal : Octobre 2018

ISSN 2430-5421

Facebook/RevuePhaeton

www.revue-phaeton.fr

PHAÉTON

Auteurs 2018

Agnès Akérib, Odyssèas Alepoudhélis dit Elytis, Vassilis Alexakis, Alcée, Vassílis Amanatídis, Katerina Anghelàki-Rooke, Giuseppe Annese, Apulée, Aristophane, Salima Arbani, Épopée de Digénis Akritas, Marie-Claude Bélis-Bergouignan, Éric Berr, Miguel Blanco, Gérard Boulanger, Marie-José Cameleyre, Constantin Cavàfis, Celse, Alain Chasseraud, Pierre-Marie Chauvin, Annie Coll, Bernard Combeaud, Pierre Légglise-Costa, Louise Cotnoir, Sandrine Doucet, Frédéric Ducom, Candide d'Arg-Hanlieu, Denis Emorine, Ératosthène, Ésope, Maurice Fanon, Dominique Fernandez, Laurent Fourcaut, Yannis Gaïtis, Marie-Noëlle Gauthier, George Gordon dit Lord Byron, Catherine Guillery, Andriana Ierodíaconou, Julien dit l'Apostat, Julien Giudicelli, Homère, Victor Hugo, Nikos Kazantzaki, Dimítris Kosmòpoulos, Thierry Lancien, Gabriel Landete, Pierre Landete, Ève de Laudec, Longus, Prosper Mérimée, Constantin Meunier, Georges Moustaki, Alfred de Musset, Xénia Mylonaki, Jule Nain, Rose-Marie Naime, Ovide, Pablo Picasso, Eirini Papagiannopoulou, Marc Pautrel, Marie-Claude Peyvieux, Anthony Phelps, Pindare, Platon, Ernest Renan, Michel Rey, Riss, Yànnis Rítsos, Marc Rombaut, Lucien de Samosate, Yòrgos Sefèris, Libor Sir, Sophocle, Synésios de Cyrène, Jean-Michel Tartayre, Théocrite, André Ughetto, Michèle Valley, Mita Vostok, Vassilis Vassilikós, Philippe Vranckx, Jean Watson Charles, Michel Wiedemann, Stávros Xarchákos.

